



HAL
open science

Territoires et pratiques cartographiques dans la clinique de l'errance et de l'exclusion

Claude Pawlik

► **To cite this version:**

Claude Pawlik. Territoires et pratiques cartographiques dans la clinique de l'errance et de l'exclusion. Psychologie. Université Paris Cité, 2023. Français. NNT : 2023UNIP7231 . tel-04698986

HAL Id: tel-04698986

<https://theses.hal.science/tel-04698986v1>

Submitted on 16 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université
Paris Cité

Université de Paris Cité
École doctorale 450 Recherches en psychanalyse et
psychopathologie
CRPMS EA 3522

***Territoire et pratiques
cartographiques dans la
clinique de l'errance et de
l'exclusion***

Par Claude PAWLIK

Thèse de doctorat de Psychopathologie et Psychanalyse

Dirigée par le Pr Vincent ESTELLON

Présentée et soutenue publiquement le 8 novembre 2023

Devant un jury composé de :

Derek Humphreys, Professeur des universités, Université Paris-Cité, Président
Vincent Estellon, Professeur des universités, Université Paris-Cité, Directeur de thèse

Anne Bourgain, Professeur des universités, Université Paul Valéry Montpellier 3, rapporteure

Michèle Benhaïm, Professeur des universités, Aix-Marseille Université, rapporteure

Anne Volvey, Professeur des universités, Université d'Artois, examinatrice

Marie Cuillerai, Professeur des universités, Université Paris-Cité, membre invité

Résumé

A partir d'une clinique, auprès de migrants précaires originaire d'Europe de l'Est, dans des lieux d'accueil ou à la rue, nous tentons de problématiser la question de l'espace dans le cadre de cette clinique de l'exil et de l'exclusion. Nous cherchons à articuler le concept d'« habiter » à celui de territoire (issue de l'éthologie et de la géographie) et de déterritorialisation. L'exil et l'errance peuvent ainsi être entendu comme tentative de reprise d'un processus de transformation psychique à la suite de la destruction du lieu propre (destruction réelle et/ou subjective), reprise d'un travail de construction, de symbolisation d'une unité sujet-milieu indissociable du déplacement, des actions, des agirs, des pratiques (par exemple, la marche, la manche, etc....) se développant dans ce territoire.

La ville, l'errance étant un phénomène très majoritairement urbain, est alors lieu d'accueil du sujet sans lieu et « machine à rêver l'errant » ; les contenus psychiques archaïques projetés sur les éléments de la ville, humains comme non-humains (animal, flux de la ville, mobilier urbain) dans des déplacements plus ou moins coutumiers seront recueillis en retour transformés par les signes que la ville émet.

Les pratiques dites « cartographiques » prennent en compte l'hétérogénéité des éléments présents dans la relation d'accompagnement, aident à penser les modalités d'un transfert fragmenté dans l'espace et sont à envisager comme processus, comme outil de mobilisation, d'exploration et de possibilités nouvelles.

Mots-clefs : Cartographie, errance, exclusion, habiter, psychogéographie, SDF.

Abstract

Based on a clinical study of precarious migrants from Eastern Europe, in reception centres or on the street, we attempt to problematise the question of space in the context of this clinic of exile and exclusion. We seek to articulate the concept of "inhabiting" with that of territory (from ethology and geography) and deterritorialisation. Exile and wandering can thus be understood as an attempt to resume a process of psychological transformation following the destruction of one's own place (real and/or subjective destruction), resuming a work of construction, of symbolisation of a subject-environment unit indissociable from the displacement, actions, actions, practices (for example, walking, sleeving, etc.) developing in this territory.

The city, wandering being a predominantly urban phenomenon, is then a place of welcome for the subject without a place and a "machine for dreaming the wanderer"; the archaic psychic contents projected onto the elements of the city, both human and non-human (animal, flow of the city, urban furniture) in more or less customary movements will be collected in return transformed by the signs that the city emits.

The so-called "cartographic" practices take into account the heterogeneity of the elements present in the accompanying relationship, help to think about the modalities of a fragmented transfer in space and are to be considered as a process, as a tool for mobilisation, exploration and new possibilities.

Keywords: Cartography, Dwelling, Homelessness, psychogeography, social exclusion, wandering.

Remerciements

Mes chaleureux remerciements von

- *Aux personnes qu'il m'a été donné de pouvoir rencontrer au cours de ce parcours, personnes accueillies et professionnels de nombreuses institutions traversées, pour les accueils et les échanges. Je pense notamment à des lieux comme l'ESI Agora et l'ESI l'arche d'avenirs entre autres, aux collègues de maraudes et bien d'autres...*
- *Aux collègues de l'équipe Bociek: Aneta Cebera, Olga Patroucheva, Olga Smirnova, Svetlana Ilieva, Elena Popovici, Milena Ilieva, Elizaveta Axientuc, Carmen Azar, Alexandru Tihu, Sana Essid, et quelques autres, professionnels et stagiaires. Ils sont présents à chaque page ; partager le quotidien de cette équipe, c'est traverser de nombreux paysages,*
- *Aux collègues et à la direction de l'association Charonne Oppelia et, en particulier, à Catherine Perez et Magali Feger,*
- *Quelques collectifs rencontrés au cours de ces années, comme les « chouquettes » il y a quelques années, le groupe des doctorants du Pr Estellon qui s'est suivi de Montpellier à Paris ou encore le collectif du workshop Deligny, réuni par le Pr Derek Humphreys. Il est parfois troublant de constater comment sa propre pensée se tisse de celles des autres,*
- *Au Pr Vincent Estellon, pour sa présence, sa disponibilité, ses conseils avisés et son exigence d'un travail qui puise dans la clinique et dans l'engagement dans sa pratique.*
- *Aux membres du jury d'avoir accepté d'accompagner ce moment si particulier,*
- *Aux amis, proches, au quartier de la Dhuis ; la place manque pour tous vous citer,*
- *A mes parents, et à leur soutien indéfectible en particulier pour ces longues études,*
- *A Edith, pour le soin accordée à sa relecture et ses corrections patientes et vigilantes ; qualités qui sont aussi celle de sa présence quotidienne dans cette vie qui n'a plus été la même depuis que nous nous sommes connus. Et à Valentina qui nous a rejoint sur ce beau chemin.*

Sigles

AAH : allocation adulte handicapé

AME : aide médicale d'état

ASE : Aide sociale à l'enfance

CAARUD : centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues

CAF : caisse d'allocations familiales

CHAPSA : Centre d'hébergement et d'assistance aux personnes sans-abris

CHRS : centre d'hébergement et de réinsertion sociale

CHU : centre d'hébergement d'urgence

CJC : consultation jeunes consommateurs

CMU : couverture maladie universelle

CPAM : caisse primaire d'assurance maladie

CSAPA : centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie

EMPP : équipe mobile psychiatrie précarité

ESI : espace solidarité insertion

LAM : Lits d'accueils médicalisés

LHSS : Lits haltes soins santé

MNA : mineurs non accompagnés

RMI : revenu minimum d'insertion

RSA : Revenu de solidarité active

SIAO : Service intégré d'accueil et d'orientation

Table des matières

Résumé.....	3
Remerciements.....	5
Introduction.....	11
1. Origines de la recherche	12
2. Contexte, cadre de la recherche.....	15
3. L'étranger, le pauvre, l'errant, le fou : figures de la marginalité	20
4. Exil et migration	28
5. Errance, exclusion, pauvreté.....	33
Cliniques.....	39
1) Dispositifs et pratiques cliniques.....	40
a) Consultation jeunes consommateurs et appartements thérapeutiques.....	40
b) Équipe mobile Bociek	41
2) Rencontres.....	44
a) Zenon.....	44
b) Ludmiła	52
c) Adam.....	62
d) Jozef.....	71
Problématiques.....	78
Méthodologie.....	82
Psychogéographie.....	86
1) Problématisation de la dimension spatiale de la clinique de l'exil et de l'exclusion.....	87
2) Introduction à la notion d'espace. Nature et définition.....	91
3) La dimension psychique de l'espace.....	94
a) Développement des opérations spatiales chez l'enfant	94
b) L'espace est-il donnée ? construction et représentation de l'espace	95
c) Psyché est étendue.....	96
d) Homéostasie.....	98
4) État des limites.....	99
a) La double frontière	100

d)	Enveloppes et « moi peau »	103
e)	Clivage et inconscient « amental »	104
5)	La géographie de l'objet	106
a)	Les dimensions de l'espace psychique	109
b)	L'identification projective.....	110
c)	Le démantèlement	112
6)	Environnement et milieu	113
a)	Le franchissement, une opération de traduction	114
b)	L'espace transitionnel	116
c)	Le malaise dans la culture	118
d)	La souffrance psychique d'origine sociale et la clinique psychosociale.....	124
7)	Pour introduire le terme de psychogéographie.....	129
8)	L'espace public.....	134
a)	Action, visibilité, parole et reconnaissance.....	134
b)	Apparaître par les pratiques dans l'espace public	136
9)	Construction de l'espace et fonction symbolisante	137
10)	Espace et pouvoir	141
Lieux et non-lieux.....		145
1)	De lieux qui font cas	146
a)	Les tunnels des halles	146
b)	Rue V..., la meute.....	151
c)	Slawomir	157
d)	Evangelina et les voisins	160
2)	Lieu et non-lieu	166
3)	Qu'est-ce qu'habiter ?	172
a)	Trouble dans l'habiter	172
b)	Habitat et habitation	174
c)	« Habiter est la manière dont les mortels sont sur terre ».....	176
d)	Le ménagement.....	177
e)	L'habiter face à la technique et la modernité	177
f)	Oikos et homéostasie	179
4)	La Maison	181
a)	Abri et autoconservation.....	182

b)	Accueil et soins	184
c)	Le bâti et le corps	186
d)	Murs, limites et enveloppes	188
e)	Le foyer	190
f)	L'ordre familial.....	191
g)	L'identité.....	193
h)	Être seul.....	194
i)	Intimité et familiarité	196
j)	Ouverture et fermeture.....	199
k)	Conclusion : la maison comme puissance de transformation et d'intégration	202
5)	Seuils-Murs-États	205
6)	Vivre à la rue : les pratiques.....	208
a)	La marche	209
b)	Économie des objets	213
c)	La manche.....	215
d)	Consommation de produit psychotropes, l'exemple de l'alcool	217
e)	Vie en groupe	218
f)	Les animaux, les non-humains	222
g)	Installation, appropriation, mobilier urbain.....	224
h)	Abri, sommeil, rythmes	226
i)	S'habiller	229
j)	Lieux de l'assistance	232
k)	Conclusion : Mode de vie, façon de sentir, territoire. Importance des pratiques dans notre démarche clinique.....	234
7)	Faire territoire.....	236
a)	Du milieu aux paysages	238
b)	Territoire et déterritorialisation	240
c)	Milieus cohabitants et hétérogénéité du territoire.....	243
d)	Agir, expérimentation et activité de penser	247
8)	L'errance, une expérience urbaine	249
a)	Psychodynamique de l'errance, la ville comme corps de l'objet primaire ?	251
b)	La ville et sa métropolisation	253
c)	La ville et les signes : machine à rêver	257
d)	Un squiggle urbain.....	260
e)	Clivage spatial et cheminement	263
f)	Traces, frayage, territoire.....	267

Les territoires de l'exil	271
1) L'expérience de l'acosmisme	272
2) Les composantes territoriales de l'exil	273
a) La conjugalité et la famille.....	274
b) Le travail	277
c) Subversion d'un ordre symbolique et privation des droits.....	280
d) La langue.....	281
e) Un lieu à soi	284
Transfert et cartographies.....	286
1) Études de cas (-rtographies potentielles).....	288
a) Les « clochards célestes ».....	288
b) Partages et disparition de la Pologne.....	291
2) Une brève histoire de la carte	296
3) Cartographie et clinique	305
a) Espaces des dispositifs	305
b) Hodologie et typologie des espaces.....	308
c) Les cartes de la tentative des Cévennes	310
4) La fragmentation du cadre et du transfert.....	314
5) Le transfert est spatial	320
6) Psychothérapeute, non... cartographe.....	323
L'hospitalité.....	330
1. Définition, problèmes.....	331
2. Asile.....	334
3. Transfert et politique : hospitalité et phénomène de masse	335
Conclusion	339
1) Réflexions sur le dispositif	340
2) Synthèses.....	345
3) Ouvertures.....	349
Bibliographie	354

Introduction

1. Origines de la recherche

Cette réflexion trouve son origine dans une question triviale, celle de la difficulté à faire venir des patients dans un bureau en face à face au temps d'une pratique clinique débutante, il y a près de quinze ans, au sein de l'équipe mobile Bociek. L'enjeu est alors de taille tant elle représente une possible légitimité professionnelle, traduite par cette représentation normative laissant imaginer qu'être psychologue clinicien, c'est recevoir des patients dans un bureau, en face à face. Or, les candidats à l'exercice au sein des institutions où je me rendais n'y consentaient que rarement et probablement afin d'apaiser mon insistance. La satisfaction du jeune psychologue n'étant que de courte durée puisqu'il s'agissait alors pour eux de me faire remplir des documents ou attestations... J'en suis venu à constater que ces entretiens ne s'inscrivaient pas dans une continuité qui auraient permis de qualifier ces rencontres de « psychothérapeutiques. »

Jugeant la qualité du travail par ces indicateurs, on comprendra que se mirent en place les conditions d'un certain découragement et d'un sentiment de manque de légitimité professionnelle au regard de cette norme idéalisant la psychothérapie et l'entretien clinique comme voies royales du métier de psychologue. La difficulté d'obtenir l'usage d'un bureau, fixe de préférence, dans les institutions où nous intervenions redoublait ainsi la difficulté à asseoir une posture professionnelle adéquate. J'ai pu ainsi éprouver dans mon propre contre-transfert professionnel quelque chose de l'ordre d'une précarité de l'estime de soi, précarité de l'identité professionnelle inhérente à un travail « mobile », découvrant qu'être psychologue clinicien auprès de populations précaires ne permettait pas forcément de pouvoir disposer d'« une chambre à soi » ou d'« un lieu à soi ». ¹.

¹ Traductions du titre du livre de Virginia Woolf (1929) : *A room of one's own*. Essai sur les conditions de création littéraire pour les femmes. Pour écrire un roman, lorsqu'on est une femme britannique dans les années 1920, il faut d'abord pouvoir disposer d'un territoire, d'un lieu à soi. Dans cet essai elle dresse le constat des limites matérielles et des contraintes sociales qui entravent la possibilité pour une femme de l'époque à voyager seule, s'asseoir à la terrasse d'un café et penser, marcher ou se promener seule dans un parc pour réfléchir, voyager seule pour s'ouvrir à d'autres horizons, ou même, accéder aux bibliothèques universitaires. Elle donne à réfléchir sur les contraintes liées au mariage et aux fonctions maternelles qui ne laissent pas la possibilité aux femmes de se consacrer à l'écriture. Cf. (Woolf, 2020)

Je consentais progressivement à m'installer dans les espaces communs, à sortir dehors avec les fumeurs ou à me déplacer sur des lieux de vie. Là, se déployait parfois une parole et même l'ébauche d'une inscription faisant continuité. De mon côté du moins, pour anecdote : je rencontre (souvent en duo avec une collègue psychologue) un homme de 25 ans environ en CHRS, systématiquement alcoolisé. Il nous demande, nous fait assoir chaque semaine pour reprendre la litanie de ses nombreuses souffrances, d'une vie commencée sous de funestes auspices. Après quelques semaines où nous n'entendons plus parler de lui, nous nous croisons dans un espace commun ; nous nous saluons. Il m'informe de son hospitalisation récente pour sevrage. Enthousiasmé par ce succès thérapeutique, je le félicite. Il s'enquiert alors de mon identité puis essaye à tout hasard : peut-être suis-je le bénévole de la bibliothèque. Ce moment de grande déconvenue sera apaisé plus tard par le réconfort d'avoir été localisé dans ce lieu de savoir. Les entretiens continuent, jamais dans un bureau, mais ces rencontres informelles sont finalement extrêmement codifiées (même lieu, à peu près à la même heure et la forme des échanges laisse supposer un ensemble de règles non formulées dont quelque chose comme la libre association). La ritualisation qu'il installait et la recherche des conditions d'une certaine intimité dans ces espaces ouverts sur le collectif tissait une trame et renforçait un sentiment de continuité. Nous nous recroisons quelques mois après dans le train très tôt le matin alors qu'il se rend au travail. Il m'informe, non sans fierté, de l'obtention d'un travail, de son appartement autonome *etc...* Pas de méprise cette fois, il sait bien qui je suis, ceci venant conclure une assez longue série d'entretiens.

Mais au-delà du doute étreignant le jeune professionnel, ces épisodes portent l'attention sur l'importance de l'installation d'un cadre, de la construction de sa constance et de sa forme en ce qu'il garantit la possibilité même d'un travail psychothérapeutique, fond fixe sur lequel se dessinent les figures mouvantes de mouvement psychiques dans la répétition, la différence et le transfert. Le cadre, concept quasiment fétichisé au cours des études, cristallise toutes les interrogations et les réflexions des jeunes professionnels et des stagiaires dans ces dispositifs mobiles. Ce cadre, comment le retrouver dans ce fatras de lieux (le CHRS, le bureau, la bibliothèque, le travail, le train, CSAPA, centres d'hébergement, des espaces d'accueils et d'insertion et même dans la rue), ces absences et présences et dans l'altération de ses règles ? D'autant que cette clinique se joue et se construit sur fond de misère sociale et d'exil, questions qui semblent être l'apanage des travailleurs sociaux, de juges ou d'administrations.

Nombre de ces rencontres ont lieu dans la rue ou des espaces n'étant généralement pas des pas connus pour être de lieux de soins institutionnels... Pourtant, s'y croisent un ensemble de personnes, d'intérêts, de disponibilités et d'actions. Une vie autonome s'y déroule, en dehors de l'action des « soignants », chacune son allure, ses ambiances, ce qui implique une façon chaque fois singulière d'y prendre une place. Certes, la langue partagée, puisque les membres de l'équipe en question sont bilingues, avec ces migrants pose les bases d'un cadre au sein de ces lieux, y instaurant une territorialité propre. Dans les espaces communs, elle crée une proximité, une bulle d'exception, voir un sentiment de connivence. Sympathie liée à une histoire, une langue commune, des lieux communs, ces personnes ayant migré à des époques et des contextes parfois proches de ceux de connaissances ou de familiers. Proximité souvent imaginaire voir mythique de lieux partagés, d'images, de paysages, de sonorités, de goûts, saveurs et de couleurs. Un ici-ailleurs s'invite et mobilise un quelque chose d'aussi singulier que collectif.

Ce type d'impression, sous forme encore plus complexe, s'est imposé dans d'autres contextes quand je rencontrerai, par exemple plus tard des « MNA »² venant d'Algérie, trouble d'une histoire commune, mon père ayant été appelé du contingent en Algérie ; sentiment diffus d'une communauté d'évènements dont nous ne savons grand-chose et qui établit des connexions, des éléments actifs dans cette rencontre, de l'autre côté de la méditerranée.

Stupeur face à la forme que prennent toutes ces vies, face à la forme que prennent les interpellations à notre égard, face à la puissance de la répétition dans ces parcours, face à la destruction des corps. Perplexité quant au rôle que nous pouvons avoir dans le tableau d'ensemble de ces accompagnements travaillant les catégories gouvernant les pratiques en leur cœur : ce qui se présente ici et maintenant est-ce du social, du psychique, du médical ? Est-ce que l'on ne psychopathologise pas des phénomènes sociaux ? N'intervient-on pas comme soutien à une force de normativité ? La guérison et plus encore l'insertion ne viennent-elles que de surcroît, référence à la psychanalyse qui ferait valoir sa dimension subversive dans un contexte normatif voir répressif ?

² Mineurs non accompagnés. Il s'agit d'une catégorie juridique désignant des jeunes étrangers qui n'ont sur le territoire français ni parents ni autres responsables légaux. Le sigle MNA s'est de plus quasiment constitué comme catégorie clinique (puisque'il s'agit de jeunes souvent traumatisés, souvent consommateurs de produits stupéfiants, etc...)

2. Contexte, cadre de la recherche

Ce présent travail vise ainsi à l'élaboration de certains points d'une pratique de plus de quinze ans au sein d'une association parisienne, nous amenant à rencontrer des migrants précaires d'Europe de l'est dans le cadre d'une équipe mobile, des patients d'un dispositif d'appartement thérapeutique d'un CSAPA puis de jeunes « consommateurs » d'une CJC. Notre réflexion portera principalement sur la clinique nomade de l'équipe mobile mais s'attardera parfois sur des situations issues de ces autres expériences professionnelles, déplaçant ainsi les questions soulevées dans d'autres contextes de travail, d'autres dispositifs et d'autres profils de populations.

Le développement de notre réflexion concernera principalement les rencontres de ces migrants précaires se situant « aux marges », leur inscription dans le champ social se situant dans des zones liminaires du corps social. Il s'agit principalement de migrants précaires polonais, vivant à la rue ou en centre d'hébergement. L'activité professionnelle, s'il y en a, est généralement clandestine, « au noir », expression qui provient de l'interdiction qu'a le maître de faire travailler les serfs pendant la nuit³. La qualité contractuelle ne présente évidemment aucune autre garantie que celle de la parole donnée, il est ainsi fréquent qu'elle soit remise en cause et que les tâches déjà accomplies ne soient pas rétribuées. Les recours sont faibles et l'ensemble du réseau communautaire pourvoie à certains services comme le logement : les « employés » sont souvent hébergés par l'employeur (avec d'autres employés) ou par d'autres réseaux, ce sont de toutes façons des locations ou sous locations sans baux, individuel ou en « co-location ». L'absence de protection par le droit est manifeste, les arrangements étant oraux et, ces travailleurs pauvres étant aux marges de la communauté polonaise parisienne, ne sont qu'à peine protégés par des systèmes de réputation et d'honneur au sein de la

³ Tout travail dans le noir, à la chandelle ou encore à la lumière de la lune est alors interdit. Le travail devant être alors réalisé au grand jour permettant d'une part un certain équilibre dans la vie du travailleur, dégageant quelques heures après le coucher du soleil pour les activités domestiques, d'autre part permettant le contrôle des activités des artisans, le travail effectué publiquement limitant les possibilités de fraudes et enfin de limiter les risques d'incendies causés par le travail à la bougie. Ce travail dissimulé, « au noir » comporte donc des risques spécifiques à leur époque. Le travail est actuellement dissimulé afin de se soustraire au droit du travail et aux cotisations obligatoires. En anglais, on utilise le terme « moonlighting », travail à la lumière de la lune, d'ailleurs le film *Moonlighting* (1982) de Jerzy Skolimowski illustre la situation de ces travailleurs dissimulés, suivant un groupe de travailleurs polonais « au noir » au début des années 80 en Angleterre, à travers le point de vue de celui qui fait office de contremaitre (Jeremy Irons) qui cachera, notamment, à ses collègues la déclaration de l'état de siège en Pologne (Skolimowski, 1982).

communauté. En somme, aucune disgrâce ne frappe l'employeur malhonnête, ses victimes étant préalablement disgraciées par leur situation sociale, par des façons d'être. Le recours aux protections légales du pays d'accueil est entravé par une absence de connaissance du cadre législatif, de la langue, et par les occultations caractérisant ces formes d'activités. Ce déficit symbolique, l'impossibilité d'accès à un tiers, rend toute appropriation des cadres protecteurs, des médiations entre individus, extrêmement couteuse, et leur usage malaisé, ces sujets étant frappés d'un manque de légitimité dans leur communauté comme dans la société d'accueil.

Pourtant ces circuits dissimulés présentent certains avantages, financiers par exemple, puisque les paiements, s'ils sont honorés, se font régulièrement, à la semaine, et les salaires étant plus importants que ceux d'une activité contractualisée (le patron compensant ce qu'il économise de cotisations patronales) et non soumis à l'impôt. Toutefois, si certaines personnes combinent cette situation à certaines couvertures sociales minimales (comme l'AME ou la CMU), nombreuses sont les personnes qui ne sont pas couvertes en cas d'accident (accident sur le lieu de travail, problème de santé, faillite de l'entreprise) et ce d'autant que les réseaux de solidarité communautaire sont faibles et que les ruptures familiales sont fréquentes, en particulier chez les hommes dits « isolés ».

Les *minima* sociaux protégeant des incidents de la vie sont soumis à conditions particulière pour ces ressortissants étrangers. Ils dépendent en général de l'obtention d'un titre de séjour, qui peut être obtenu pour diverses raisons, de durée de séjour, de santé, etc... Les ressortissants de l'Union Européenne bénéficient toutefois d'un statut spécifique ayant la possibilité de circuler dans l'espace Schengen et de travailler sans aucune autorisation préalable. N'est toutefois accordé le droit d'installation que sous certaines conditions, de revenus et d'assurance maladie, étant considéré comme illégalement installé sur le territoire national le cas échéant. Si les « refoulements » sont rares, l'ambiguïté du statut de ces ressortissants de l'union européenne se concrétise dans la nécessité de justifier d'un « droit au séjour », lié à une activité professionnelle suffisamment longue, auprès de certaines administrations tel que la CAF et la CPAM. Du fait du découpage administratif des tâches, il en résulte des situations difficilement compréhensibles : une demande à la MDPH peut ainsi aboutir à un accord pour l'obtention de l'AAH, dont le paiement sera refusé par la suite par la

CAF, le premier basant sa décision sur des critères médicaux et le second sur des critères administratifs.

De plus, en contradiction avec la volonté d'intégration des politiques européennes au sein du même espace, les protections sociales européennes ne se coordonnent pas, d'autant que les programmes de protection sociale ne sont pas équivalents d'un pays à l'autre. Pour reprendre l'exemple de la MDPH, les allocations liées à un handicap ne sont nullement équivalentes en France ou, par exemple, en République Tchèque, en valeur absolue ou même relativement au niveau de vie. La liberté de circulation ne se traduit pas dans ces dispositifs ; l'activité professionnelle d'un ressortissant européen dans un pays donné de l'UE ne sera pas prise en compte dans un autre.

Cette mobilité européenne est pourtant valorisée à travers les échanges étudiants du programme *Erasmus*, le partage de la monnaie commune ou la circulation des marchandises et des travailleurs au sein de l'espace économique commun. Cette dernière étant facilitée par l'ouverture d'un marché commun du travail. Certains pays traversent toutefois de longues périodes dites transitoires - comme la Roumanie ou la Bulgarie, restreignant cet accès - et par des directives européennes, telle la directive concernant les travailleurs détachés⁴.

Les migrations de cette aire géographique de l'Europe de l'Est sont volontiers qualifiées d'« économiques ». L'histoire de la migration polonaise vers la France remontant par exemple à plus de deux siècles, qu'elle soit migration de refuge, comme celle de la « grande émigration »⁵ ou économique (mineurs, ouvriers agricoles et maintenant saisonniers). Un véritable mythe de la migration se formant dans ces pays ; malgré le « miracle économique polonais »⁶, le projet de migration est très partagé en Pologne y compris dans les classes moyennes ou supérieures.

⁴ Le statut de travailleur détaché est défini par la directive européenne du 16 décembre 1996 permettant à un travailleur d'un état membre de l'UE de travailler dans un autre état membre. Le salaire et les conditions de travail sont définis par la législation du pays d'accueil tandis que les cotisations sociales sont celles du pays d'origine. En principe, le recours à ce statut doit répondre à un besoin spécifique du pays d'accueil, manquant de main d'œuvre spécialisé dans un domaine donné. De fait, le développement du bâtiment et des travaux publics dans les années 2010 a largement profité de ce statut, en particulier pour des ouvriers non qualifiés participant ainsi à une forme de « *dumping* social ». On se souviendra de la figure épouvantail du plombier polonais.

⁵ Voir la partie « Partage et disparition de la Pologne »

⁶ « Miracle » mis en avant par les « élites » polonaises qui ne cache que difficilement les inégalités criantes et le manque de perspective des jeunes. Voir <https://voxeurop.eu/fr/lenvers-de-la-medaille-du-miracle-economique/>

Ces personnes que nous rencontrons sur les lieux de travail social ou en rue ne dépendent que rarement, du fait des difficultés évoquées plus haut, des services de droit commun (comme les centres d'action sociaux), et les possibilités d'insertion sont entravées par de multiples facteurs : les dispositions légales restreignant les aides sociales, la difficulté d'accès à l'hébergement et plus encore au logement faute de revenus, la difficulté d'accès au marché du travail. Ceci s'expliquant a priori par l'état du marché du travail et/ou du logement ainsi que l'état des candidats : désocialisation, difficulté à se tenir à l'exigence des services sociaux (rdv, hygiène, etc...), difficulté d'apprendre la langue du pays d'accueil ou encore « troubles du comportement », addictions, ...

Ce contexte macro et micro économique semble dicter les mouvements collectifs. Les miracles économiques anglais ou espagnol et l'éclatement des bulles spéculatives ont guidé le flux et le reflux des candidats à l'exil, dont certains transitaient par Paris dans un sens ou dans l'autre. Les vies, les couples, les familles s'installent dans ces nouveaux territoires et parfois se défont. Les histoires se recomposent comme un puzzle d'une carte européenne. Déformation troublante provoquée par le cadre d'intervention de ces formes de vies multiples, des trajectoires singulières, collections de drames uniques qui pourtant se trouvent aspirés dans des grands mouvements macroscopiques, flux de mains d'œuvres et de capitaux, histoire commune de ces pays. La multiplicité des histoires, des profils, des situations, des types de fonctionnement psychique glisse le long d'une pente d'un phénomène qui se répète : migration, errance, exclusion. Si tous les migrants ne sont pas condamnés, loin de là, à la grande exclusion, des métamorphoses s'opèrent dans ces modes de vies liés aux moyens de communication, de déplacements, aux formes que prend le travail dans le contexte d'une économie libérale mondialisée, etc... Si les possibilités de liens aux groupes d'appartenance du pays d'origine sont facilitées en fréquence et en intensité par les moyens de communications, les risques de déliaison semblent plus importants par les formes déterritorialisées que prennent les migrations. Si les moyens de déplacements permettent d'aller et revenir, certaines ruptures de liens semblent rendre le retour impossible ; il n'est plus certain que la migration s'envisage comme une odyssée de laquelle le sujet reviendra enrichi d'expériences ou d'acquisitions nouvelles. De même, il n'est pas certain que les cadres garantis par l'intériorisation de traits, de normes, de lois des groupes d'appartenance, offrent la sécurité nécessaire au sentiment de continuité du sujet déterritorialisé. Ces groupes sont

ceux avec lesquels le sujet tisse une trame d'appartenance matérielle, symbolique et imaginaire, une communauté d'un village ou d'un quartier, de collègues, d'amis, de la famille ou d'une région, d'une région, d'une nation. Les métamorphoses des cadres traditionnels et des liens des sujets à ceux-ci, des cadres de pensées, semblent produire des modifications des psychologies collectives dont les migrants semblent en être la pointe avancée : sujets « limites » puisque dans une situation limite. Ces situations limites sont des contraintes externes ou internes auquel le sujet ne peut se soustraire, K. Jaspers (Jaspers, 2001) évoque la mort, la culpabilité, le hasard, l'impossibilité de compter sur le monde, et auquel il ne peut réagir que par le refus, le désespoir, l'angoisse et la métamorphose de soi.

Il est ainsi frappant qu'un scénario ne cessait de se revenir dans les discours de ces hommes isolés polonais (mais que l'on retrouve chez de nombreux hommes vivant à la rue) : l'homme travaille, souvent dur, ce travail l'obligeant à s'absenter du domicile sur de longues périodes, la femme restée à la maison est surprise à le tromper, souvent avec un ami de confiance, l'homme lui laisse tout, maison, enfant, argent, et s'exile, les rapports se distendent, les enfants le déçoivent, s'alliant à la mère. Le scénario et ses implicites font office d'explication de la métamorphose en « clochard »⁷ et se redouble généralement d'une autre trahison, celle de la parole donnée par un employeur à l'arrivée. L'état de déréliction que provoquent ces ruptures s'accompagne d'événements qui ont détruit pour le sujet le sentiment d'intelligibilité du monde et de son ordre : modifications des relations entre hommes et femmes, de la conjugalité, de la parentalité, du travail et des mondes qui lui sont associés.

Nous rencontrons ainsi des travailleurs pauvres cherchant des points d'ancrages, des formes de stabilisation de vies prises dans la tourmente, et les pertes, parfois fixées, parfois suivant les flux économiques. Des personnes en errance, suivant parfois ces mêmes flux, parfois errant sans but ou encore poursuivant de mystérieux mais impérieux projets. Des exclus, des errances exaspérées, bloquées, empêchées, qui s'enkystent, sommées de se reterritorialiser.

Ces vies, dont les lieux de l'assistance permettent l'apparition, sont comme hantées par la perspective de la désocialisation, de l'exclusion, de la ruine du corps. La contiguïté, le voisinage des formes de vies forment dans les subjectivités individuelles et groupales des forces magnétiques, des attractions et des répulsions ; on s'observe, on s'ignore, on se jalouse. Les

⁷ Qualification que de nombreux « sdf » s'attribuent, y compris allophones

différentes formes que prennent les vies exercent un pouvoir de séduction sur d'autres, désir d'avoir, de « réinsertion » mais aussi séduction insidieuse de la rue. Il ne serait pas juste d'affirmer qu'on n'y demande rien : sont régulièrement formulées des demandes d'aides, quand bien même l'objet n'est que peu défini. Il nous est souvent adressé des demandes d'hébergement et de travail : « trouvez-moi du travail », la formule exaspère, heurte notre sensibilité formée par le discours libéral de la compétition sur le marché du travail, mais elle est dense, elle condense bien la complexité de la demande. Le travail et l'hébergement constituent bien les phares du travail d'insertion sociale, ce sont bien les attributs possédés par les « insérés » et les objets assurant sécurité, protection, argent, lien social, place et statut, etc... « Être normal » « avoir une vie normale », la formule est souvent rejetée par les professionnels mais propulse sur cette scène du travail social le manque à être et d'avoir. Ces demandes sont bien adressées au bon endroit, elles frappent toutefois de stupeur, l'institution et son impuissance à y répondre (car de logement et de travail, il n'y en a pas, pas pour tous du moins), et des relations complexes dans lesquels elles font entrer, dépendance, violence, frustration. Et quand les demandes sont satisfaites, les « échecs » se répètent, pertes, vols, hébergements quittés, disparitions, rendez-vous non honorés, alcoolisations, etc... fatalité d'un accompagnement dans une vie sans qualités, sans capacités, menant à la dégradation, la fragmentation et la mort.

3. L'étranger, le pauvre, l'errant, le fou : figures de la marginalité

Les quelques éléments qui seront rapportés visent une exploration de la diversité des figures de la pauvreté, de l'exclusion, de l'errant afin de resituer les catégories d'exclus, d'errants ou de SDF dans une forme de généalogie et de géographie (à savoir quels sont les lieux spécifiques assignés aux membres de ces catégories au cours de l'histoire). Malgré les différences et les variations, toutes ces figures ont participé à ce que sont les phénomènes contemporains d'errance, d'exil et d'exclusion, comme savoir positif constitué dans divers champs disciplinaires mais aussi dans l'élaboration des savoir-faire professionnels, des politiques et des dispositifs concernant ces phénomènes et enfin, toutes ces dimensions interagissant ensemble, des processus psychiques impliqués dans une telle trajectoire personnelle. Les catégories actuelles et leur mode de « prise en charge » semblent

comprendre les couches sédimentaires des figures qui ont traversé l'histoire, quitte à cohabiter paradoxalement dans les politiques, la formule est de Bourdieu⁸, de la main droite de l'État (contrôle, répression) et de sa main gauche (solidarité, assistance).

L'histoire que nous proposons de tracer à grands traits pourrait commencer avec la sédentarisation au néolithique. Quelques individus d'une humanité toujours en mouvement, vont s'installer et construire les premières maisons, des abris visant à demeurer. De cette installation résulte une transformation majeure des relations à ce qui peuple les environnements, aux choses, aux plantes, aux animaux, aux invisibles. La connaissance des lieux et de leur transformation (liée aux saisons en particulier) guide jusqu'alors les mouvements de ces groupes garantissant les possibilités d'affranchissement aux conditions du milieu externe. Les sédentaires vont transformer leur monde en travaillant le milieu, en domestiquant les plantes et des animaux, les faisant entrer dans les maisons et de la création de stock et de surplus lié aux conditions et techniques de la sédentarité. Les premières habitations seraient d'ailleurs contemporaines de l'apparition du langage, selon Leroi-Gourhan, de l'ensevelissement des morts ainsi que des monuments et rites funéraires. Ces regroupements vont tracer des territoires, des centres et des confins, du dedans et du dehors et par conséquent du semblable et du différent. Un lien uni ainsi langue, terre et groupe, formant les signes de sa propre reconnaissance et de ce qui en est exclu : ainsi les barbares chez les Grecs sont barbaros, ceux qui ne parlent pas grec, ou les peuples de langue

⁸ « Dans l'enquête que nous menons sur la souffrance sociale, nous rencontrons beaucoup de gens, tel ce principal de collège, qui sont comme traversés par les contradictions du monde social, vécues sous la forme de drames personnels. Je pourrais citer aussi ce chef de projet, chargé de coordonner toutes les actions sociales dans une " banlieue difficile " d'une petite ville du nord de la France. Il est confronté à des contradictions qui sont la limite extrême de celles qu'éprouvent actuellement tous ceux qu'on appelle les " travailleurs sociaux " : assistantes sociales, éducateurs, magistrats de base et aussi, de plus en plus, professeurs et instituteurs. " Ils constituent ce que j'appelle la main gauche de l'État, l'ensemble des agents des ministères dits dépensiers gardant la trace, au sein de l'État, des luttes sociales du passé. Ils s'opposent à l'État de la main droite, aux énarques du ministère des finances, des banques publiques ou privées et des cabinets ministériels. Nombre de mouvements sociaux auxquels nous assistons (et assisterons) expriment la révolte de la petite noblesse d'État contre la grande noblesse d'État ».

« Je pense que la main gauche de l'État a le sentiment que la main droite ne sait plus ou, pis, ne veut plus vraiment ce que fait la main gauche. En tout cas, elle ne veut pas en payer le prix. Une des raisons majeures du désespoir de tous ces gens tient au fait que l'État s'est retiré, ou est en train de se retirer, d'un certain nombre de secteurs de la vie sociale qui lui incombaient et dont il avait la charge : le logement public, la télévision et la radio publiques, l'école publique, les hôpitaux publics, etc. » (Bourdieu, 1982)

germanique nommés par slaves niemiec, niemy, etc..., dérivés d'adjectifs signifiant muet, non-parlant.

Sédentarité et nomadisme constituent deux modes d'habiter la terre et subsistent dans les mêmes aires, ainsi les modes de vie des seconds menacent celui des premiers qui, développant les techniques de l'agriculture et l'élevage, en protègent la production, érigent des murailles, étendent l'organisation et la spécialisation des tâches. Le phénomène d'urbanisation s'accroît alors, l'enclos des villes, puis des empires va voir naître des langues, des écritures et des cultures qu'il faut défendre de ce qui en est exclu, extérieur. Dans cet espace qui se conquiert, se maîtrise, se pose comme objet de connaissance naît l'espace civilisé en dehors duquel il n'y a ni habitat, ni habitant. On peut, à ce propos, souligner le lien unissant les structures étatiques d'exercice du pouvoir, la sédentarité et l'écriture. L'écriture permet la mise en place de dispositifs de contrôle comme les choix de noms de familles fixes et le recueil d'informations de collectes de taxes, préférant les cultures de céréales ; soucieux de la souveraineté, d'un pouvoir qui s'exerce sur un territoire à travers des dispositifs captant les traces (les routes, l'écriture), les transformant, les instituant, devenant les significations d'un ordre du monde. Les grandes villes de l'empire romain voient apparaître des phénomènes d'errance à l'intérieur des murs, contestant par son existence l'ordre instauré de la sédentarité, les pouvoirs y réagissant par un ensemble de mesure aussi bien « sociales » que répressives.

La chute de l'empire romain va donner naissance à des nouveaux royaumes s'édifiant contre leur origine « barbare ». Du Moyen âge jusqu'à la renaissance, la nécessité de stabilité de ces états induit une méfiance envers les non-sédentaires, exception faite de certains voyages dont l'utilité est reconnue, outre celle qui est contrainte (esclavage, exil, transport de bagnards), celle du voyage d'initiation, celle du pèlerinage ou de la quête, portée par les références mythiques (de l'Odyssée, de l'Ancien Testament, de la quête du Graal).

Le mendiant et l'infirme ne sont pas exclus des villes, ils sont pris en charge par la famille ou la paroisse, la charité s'organise dans un territoire à travers les registres paroissiaux. La charité permet le rachat des péchés puisque le mendiant est, tel le Christ, humble parmi les humbles. Le mendiant, par sa présence et sa réceptivité, officie comme intercesseur entre Dieu et les donateurs. Certes, l'état est dégradant mais nécessaire à l'œuvre de charité et trouve ainsi son utilité dans le tissu social. Mais cette représentation se dégrade discriminant dans la

marginalité la figure idéale du bon pauvre, celle de la renonciation à la richesse tel le Christ renonçant à son pouvoir parmi les hommes qui s'incarnera chez Saint François d'Assise dans la contestation de la propriété par ce vœu de pauvreté, ou celle qui se justifie par la maladie ou l'infirmité d'une part et d'autres part les mauvais pauvres étant ceux qui ne possèdent rien, ont un comportement inadéquat, assimilé au refus du travail, de la sédentarité et à l'avarice. Pauvre, par ailleurs, toujours soupçonné de ne pas comprendre le sens de la pauvreté, comme le montre l'exemple de Saint Jean le simple, disciple de Saint François d'Assise, qui, ne sachant lire, ne peut comprendre le sens du vœu de pauvreté des franciscains et est condamné à ne pouvoir qu'imiter son modèle. La connaissance est bien un enjeu de la pauvreté avec la compréhension grandissante, à partir du 12^{ème} siècle, des processus économiques, de l'argent comme capital qui peut se reproduire, enfermant le pauvre dans une méconnaissance justifiant son statut. Les « bons pauvres » suivent un mode de vie non-productif mais dont le rôle est toutefois reconnu comme utile à la collectivité, celui-ci est par conséquent inséré dans le régime de sociabilité et de solidarité d'une communauté dont la sédentarité en est une condition.

Parmi ces mauvais pauvres, la figure mouvante du vagabond se dégage, en opposition au mendiant sédentaire. Le contingent de ces nomades en terre sédentaire s'emplit d'une population hétérogène : paysans sans terre et échappant au servage ou maraudeurs à savoir des bandes constituant la queue de comète des armées. Mais l'exclusion concerne aussi d'autres catégories de la population comme les fous, les lépreux, les hérétiques, les juifs ou les prostituées dont les déplacements oscillent entre campagne et effet d'attraction de la ville qui les rejette. La nef des fous⁹, radeau chargé de ces déviants circulant de ville en ville, illustre l'exclusion par circulation permanente et l'impossibilité de s'identifier à un lieu fixe. La nef est l'illustration d'un dispositif où l'exclu se trouve pour ainsi dire enfermé dans les carrefours et les lieux de passage plutôt qu'assigné à un lieu de relégation (Foucault M. , 1972). Les nefs de ces bateliers naviguant de ville en ville, sans s'y installer, portent avec elles toutes ces figures de la marginalité, les enfermant dans le mouvement, en en faisant des êtres de seuils et de passages figurant déjà l'instabilité dans ce déplacement permanent

⁹ Voir le commentaire de Foucault dans « Histoire de la folie à l'âge classique » sur l'œuvre de J. Bosch « la nef des fous » (Foucault M. , 1972)

Les grandes famines et la lèpre (au 13 et 14^{ème} siècle) vont jeter sur les routes des villages entiers qui n'ont d'autre alternative à cet exil que la mort. Se met alors en place une technologie de restriction des mouvements qui va s'installer pour contenir la propagation de la lèpre (la mise au ban, les léproseries). Les figures du malade, de l'errant et du criminel, se confondent à ces occasions, et pour un long moment encore. Les vagabonds au Moyen Age auraient constitué jusqu'à 25% de la population et les « pauvres » 50% de la population pendant la révolution (Kitts, 2008). Le vagabondage comme phénomène de masse naît d'évènements liés à la propriété de la terre et à l'exercice du pouvoir de grands propriétaires terriens ; au cours du mouvement des Enclosures (fin du 15^{ème} siècle) les grands propriétaires terriens anglais vont exproprier les paysans des terres communes afin d'intensifier l'élevage de mouton à destination des manufactures textiles naissantes. Cet acte détruit les habitats des paysans (maisons, villages, églises), les chassant de leur terre par une répression féroce (expulsion, pendaison) suscitant le vagabondage d'une part et un exode rural de l'autre. Marx illustre la naissance du salariat par cet épisode historique, transformation du paysan propriétaire en prolétaire par l'expropriation et renoncement à la propriété du produit de son travail (Marx, Le capital, Livre 1, 2008). Cet épisode historique met en lumière un lien entre la pauvreté, l'errance et les modes de production ainsi que les régimes de propriétés. Le rapprochement entre la sphère du public (de l'État moderne) et du privé, fait disparaître progressivement ces formes intermédiaires que sont les « communs »¹⁰ considérant l'objet et sa propriété non pas comme une appropriation mais comme un droit d'usage.

La charité s'organise encore mais de façon plus collective et en marge des villes. L'accueil distingue les « bons pauvres » des « mauvais pauvres », et une politique de répression contre cette mauvaise pauvreté se met en place : des travaux forcés à l'emprisonnement, en passant par le bannissement. Le lien que les autorités posent entre les épidémies de lèpre et les lieux où elles frappent le plus durement, les bas-fonds des villes, les amène à se substituer aux paroisses et aux ordres quant à ce qui relève de l'assistance aux pauvres. Naissent ainsi les hôpitaux généraux où sont enfermés, en lieu et place des lépreux, les pauvres, les fous et autres « insensés » dans des établissements que nous connaissons bien : La Salpêtrière, la Pitié, Bicêtre ou Sainte Anne. En leur sein, le travail et la prière sont obligatoires et tout interné

¹⁰ Ressources partagées qui sont gérées collectivement par une communauté, un collectif. Les règles établies de l'usage ont comme but de pérenniser et donc préserver autant que possible la ressource. La notion est aujourd'hui populaire puisque proposant une alternative au régime de propriété individuel du capitalisme extractif.

est traité comme sujet moral avant d'être objet de connaissance ou de pitié. La moralité du sujet est solidaire de son inscription dans un groupe social ; le vagabond et les gens sans aveu sont définis par la loi comme ceux n'ayant ni domicile certain, ni métier ou profession, qui ne sont pas avoués, c'est-à-dire liés à une communauté dont les liens certifient la bonne moralité. L'inadaptation du mendiant, du vagabond, de l'oisif, du fou, du libertin, du vénérien ou d'autres insensés les caractérisent et les envoient dans le monde clos de l'asile, lieu « semi-juridique », où le directeur y a tout pouvoir et juge de la nécessité des châtiments, offrant la possibilité de guérison et de purification (Foucault M. , 1972). On y contraint ceux qui le peuvent à des tâches productives, ce afin de rectifier l'oisiveté coupable, et faire vivre l'établissement dans un commerce avec les autorités locales et les marchands. Le travail et l'espace spécifique de l'hôpital, espace de ségrégation de l'internement, créent ainsi un groupe et un voisinage entre toutes ces figures de l'anormalité, où jouxtent le péché, la folie, la déraison et la culpabilité, qui perdureront dans le temps. Le discours médical d'alors sur les insensés ne coïncide que peu avec le discours juridique et les pratiques de police (ibid.), les médecins étant d'ailleurs peu présents dans ces lieux.

La révolution industrielle fait émerger une classe ouvrière s'accompagnant d'un phénomène massif de paupérisation tout comme d'une augmentation majeure du temps de travail. L'ouvrier est alors assimilé au pauvre par ses conditions de vie et de travail. Il est toutefois perçu comme ressource nécessaire de la société du fait de sa force de travail, et la figure du pauvre se détache alors progressivement de celle du fou. Ce capitalisme de la révolution industrielle s'est approprié le temps en l'objectivant et le rationalisant dans les processus de production, mais il a lui aussi valorisé un ancrage spatial, des expériences inspirées des phalanstères, cités ouvrières aux usines automobiles de Sochaux en France ou Detroit aux Etats-Unis, visant à discipliner une classe ouvrière en voie d'organisation politique. La rue pour les classes populaires est alors un lieu de vie et non pas seulement un lieu de passage et de séparation de lieux privés, elle représente pour le mode de vie bourgeois un lieu d'altérité et de danger. C'est au cours de ces premières révolutions industrielles que cette sociabilité de la rue disparaît. Sociabilité qui n'est pas spécifique à ceux qui n'ont pas de toit n'ont pas de toit mais celle qui investit la rue comme prolongement de l'habitat. La prééminence de l'importance de l'intérieur de cet habitat est une invention d'un mode de vie bourgeois de cette époque. Ce sont les formes de sociabilité des habitants des villes qui sont visées par le

pouvoir dans une opération urbanistique et de police la transformant en un lieu normé (Charles, 2018). Notons, à ce propos, les transformations du lien social de la solidarité au cours de ces époques, de la solidarité territorialisée, personnalisée du Moyen-âge s'appliquant à « ses » pauvres, ceux du quartier, que l'on connaît, faisant partie de la paroisse (solidarité mécanique), à celle plus impersonnelle d'une solidarité organique qui s'exerce d'un groupe à l'autre et d'autant plus facilement qu'elle n'est pas personnifiée ¹¹

Et le vagabond quitte la sphère de la pauvreté et son cousinage avec les ouvriers pauvres sédentarisés, pour être rapproché d'autres figures marginales ; tziganes, juif errant, anarchiste, etc... Figures criminalisées mais aussi « positivées » par la médecine dans des pathologies : « automatisme ambulatoire » de Charcot ou « dromomanie » de Debourdieu et Régis, dégénérescence de la volonté par laquelle le sujet cède à l'impulsion irrésistible au déplacement. Cette médecine hygiéniste du 19eme siècle rapproche ordre social et ordre naturel et s'intéresse au caractère pathogène de la ville visant ainsi la rationalisation du traitement de la saleté et des déchets, et c'est au cours de cette opération que tend à disparaître l'utilité et la place des pauvres dans les processus de production, celle des chiffonniers ou des dégotiers.

À partir de la fin du 19eme, le phénomène massif du vagabondage tend à disparaître du fait de la répression, de l'aide assistancielle et de l'amélioration des conditions économiques et de travail acquérant alors un caractère résiduel et par conséquent individuel, duquel émerge la figure du clochard, urbaine et territorialisée, librement choisie (vie bohème et/ou refus de participer à l'ordre social) que caractérise son corps dégradé (par l'alcool et les conditions de vie souvent issues d'un choix).

Toutefois certains évènements comme lors de l'Hiver 54 qui a eu pour conséquence la création de la BAPSA¹², resurgit la dimension collective de ces phénomènes. Le chômage de masse des années 70 fait apparaître les sans-abris comme phénomène social suscitant de l'intérêt, et émergent, dans les années 80 et 90, des catégories complexes d'errance et d'exclusion. Les exclus se définissant par des privatifs (sans travail, sans logement, sans lien), c'est le SDF qui

¹¹ C'est d'ailleurs le propos de Xavier Emmanuelli (Emmanuelli & Malabou, 2009) concernant l'anonymité des appels au 115 et des « uniformes » des maraudes du SAMU Social, exercice de la solidarité dont ne sont pas responsables les individus mais des groupes institués.

¹² Brigade d'assistance aux sans-abris de la préfecture de Police

apparaît alors comme sa concrétisation. Les SDF apparaissent sur la scène sociale d'une façon massive et intolérable comme symbole d'une nouvelle pauvreté, suscitant les réponses en urgence, urgence sociale et la création du SAMU social, et la « charité hystérique » (Declerck, 2001) dont l'action fragmentée répond plus aux besoins du public qu'à ceux des intéressés, ce qu'illustre ainsi la « politique du thermomètre » calquant les ouvertures de places d'hébergement sur les mouvements du mercure (Caris, 2019). Elle se dépouille de ses surdéterminations morales et sociales comme l'illustre le discours « ça peut arriver à tout le monde » qui s'est depuis répandu et symbolise la précarisation de la société, en particulier celle du marché du travail et du logement. On décrit simultanément alors des trajectoires complexes et chaotiques d'individus circulant sans but ou objectif précis, « ça et là », caractère mouvant, erratique de l'erreur. Se mêle dans l'errance une dimension géographique, lieu situé en fonction de conditions diverses (sociales notamment) et une dimension individuelle, problématique du lieu qui serait acceptable ou non pour le sujet ; l'errant étant comme poussé, enjoint à quitter indéfiniment tout lieu. Ce détachement de la référence géographique est aussi perçu comme abandon de soi et solution de fuite. Il s'agit aussi bien de jeunes en errances, ceux qui parcouraient les festivals, que de SDF pour être élargi aux jeunes dit des banlieues. L'errance se généralise à un détachement d'une référence à un lieu géographique ou à son ordre symbolique, c'est-à-dire détachement de l'organisation sociale du lieu ou à état de déréliction lié à une perte ou une absence de repères symboliques.

Toutefois de nombreux dispositifs assistanciers se mettent en place du RMI (devenu RSA, pouvant compléter une activité salariée) ou la CMU. Ils offrent la possibilité de ne pas avoir de lien effectif à un référentiel géographique et communautaire prenant en compte alors les caractéristiques d'une population errante apparaissant chez les travailleurs sociaux avec l'instauration du RMI.

Les racines des catégories actuelles de fous, des errants, des exclus¹³, plongent ainsi profondément dans un passé où leur discrimination s'est constituée sur des lieux spécifiques et des pratiques qui les circonscrivaient, les isolaient produisant discours, savoirs et dispositifs. Ces figures tracent aussi un lien entre l'habitat, les modes de productions (agriculture, industrialisation), de propriété, des modes de vies collectifs et individuels, des formes de

¹³ Dont on remarque à nouveau leur conjonction, nombreux sdf ayant été des « enfants de l'ASE », psychotiques en rupture de traitement vivant à la rue, migrants traumatisés, décompensation, etc...

subjectivation ou de désobjectivation. Ces individus en marge semblent attaquer ainsi les fondements de liens sociaux de notre modernité, le travail, contribution nécessaire de chacun à la collectivité, et à la sédentarité. On entend ainsi les effets des mutations des sociétés et leurs effets sur les vies, Arendt remarque qu' « *une société de masse n'est rien de plus que cette espèce de vie organisée qui s'établit automatiquement parmi les êtres humains quand ceux-ci conservent des rapports entre eux mais ont perdu le monde autrefois commun à tous* » (Arendt, 1989). Errance, exclusion et folie se partagent en négatif entre les mondes de la psychiatrie et de la veille sociale vomissant ses objets ; exclusion du soin et exclusion des structures d'hébergement ou d'accueil du fait de problématiques sociales ou d'addictions relevant donc du champ social ou médico-social d'un côté, problématiques « psy » et donc situation complexe de l'autre relevant du champ du soin. La ligne de partage entre les champs respectifs rejette nombres d'individus, ne traçant pas tant un nouveau champ, qu'une zone liminaire de passage de l'un à l'autre dans des pratiques de bricolages institutionnels permises par la constellation peu coordonnée de l'assistance sociale.

4. Exil et migration

Ainsi dans l'accompagnement des migrants précaires, la compréhension du phénomène oscille entre exil forcé, lié à la situation politique, la migration économique et l'errance pathologique. Les figures de l'exil et du migrant ont subi des mutations propres au contexte socio-politique et la figure du migrant se charge en étrangeté et en dangerosité. S'incarnant encore récemment dans la figure du travailleur immigré originaire (majoritairement) des colonies françaises, la représentation du migrant a glissé vers les Rroms, puis les exilés syriens, les « crackeurs » de la Chapelle ou encore les MNA, tous porteurs d'une plus grande étrangeté. Les flux migratoires semblent toutefois largement suivre les vicissitudes de l'histoire, fuite d'un pays en guerre par exemple, et les flux économiques. Le lien entre migration et mondialisation est complexe mais il est certain que la mobilité de la force de travail est essentielle au marché et au marché du travail. Le chômage de masse des travailleurs permet en maintenant la disponibilité d'une « armée de réserve » (Marx, 2008) du capitalisme, une concurrence entre les travailleurs. Toutefois, les possibilités de mobilité sont dépendantes de contextes économiques certes, mais aussi politiques et géopolitiques ; il y a ainsi des tensions

entre les pratiques favorisant la mobilité et celles l'entravant par l'intermédiaire des états notamment. Plus encore, les flux migratoires suivent les flux économiques, ceux d'une division du travail à l'échelle mondiale, se déplaçant vers les pays en manque de main d'œuvre, sans toutefois se calquer sur eux. De nombreux autres facteurs entrent en jeu et s'expriment là des pratiques subjectives dans la mobilité du travail, non sans rapport avec des mutations sociales et historiques¹⁴. Ces pratiques dépassent la loi de l'offre et de la demande gouvernant la division internationale du travail. Or, les acteurs institutionnels comme les états se représentent les migrations en termes de « flux gouvernable » garantissant les équilibres du marché du travail. De l'écart entre ces conceptions se dégage un excédent, qu'il s'agit de « gérer » par un ensemble de stratégies. C'est-à-dire qu'entre les besoins d'un marché du travail et les flux migratoires effectifs se glisse un surplus ou un en moins que les acteurs institutionnels visent à corriger. Cette différence, ce qui échappe à la gestion « macroscopique » des migrations se produit sous l'effet de subjectivités groupales et individuelles. Les politiques de restrictions migratoires ne viseraient pas tant l'exclusion des migrants, à travers les contrôles aux frontières ou les dispositifs de détention et d'expulsion, qu'à exploiter ces excédents (Mezzadra, 2004). Ils visent à les ramener à des proportions économiques et même à produire « un processus actif d'inclusion du travail migrant à travers sa clandestinisation » (ibid.). Les molécules qui composent ces flux excédentaires, ces travailleurs clandestins, n'ont alors qu'une force de travail à vendre à bas prix, ceux-ci n'étant plus ou peu protégés par le droit du travail. Destruction d'une codification régissant les modalités d'ancrage, les liens sociaux et les déplacements agissant sur les désirs et les subjectivités, produisant des nouveaux codes, des déplacements et des renversements dans lesquelles les cadres de stabilisation groupaux s'exercent alors comme système de répression et de domination, comme entrave à un désir de mouvement.

Les motivations économiques à la migration ou le rejet de l'exil ne trouvent plus nécessairement à se départager, ces catégorisations servant deux types de discours, l'un du marché promouvant la libre circulation des biens, des capitaux et de la force de travail, et l'autre celui qui discriminerait le flux acceptable du flux refusable (Cuillerai, 2018) guidé par la rationalité économique. Les individus exercent leur subjectivité toute prise dans des grands

¹⁴ De nombreux « mondes » ont disparus du fait de changements économiques et politiques, par exemple celui des industries lourdes du monde communiste (les mines, les fonderies, chantier naval) ou de l'agriculture traditionnel en Afrique

mouvements désubjectivant, de l'économie, du travail, de l'histoire ou de mutations anthropologiques. Ces exils actuels ont la caractéristique commune de signer des refus (Segers, 2009), ce sont des migrations de ruptures : refus de la pauvreté, d'une situation politique, de la violence, d'une situation familiale. Se détache dans la figure moderne du migrant la figure d'un individu en rupture, figure qui se confronte à la perception du migrant comme sujet de la tradition complètement pris dans ses réseaux familiaux et communautaires (Mezzadra, 2004). Ainsi s'expriment dans le processus de migration des formes de refus d'un milieu y compris de résistances face aux systèmes traditionnels d'appartenance participant à un processus de désaffiliation et de désagrégation. Mais le sujet migrant se trouve obligé par son « choix » à un état de transition intérieur supposant des modifications, des métamorphoses, un réaménagement psychique, reconstruction et recomposition de l'identité. Car, que ce départ soit fuite de l'objet et/ou recherche guidé par une pulsion épistémophilique, la migration implique des ruptures et de états de transition entre ici et là-bas, pouvant s'éterniser dans un entre deux psychique et/ou réel.

En effet, cet arrachement qui implique la perte, à savoir celle d'un chez soi réifié. La nostalgie serait, ainsi, l'une des solutions subjectives de cette perte, rupture d'un lien primaire, celui de la langue, de son environnement premier, donc d'un lien à soi, à sa psyché et à son corps où le chez soi survivrait sous forme figée et idéalisée. Le mouvement de la migration, l'arrivée, l'accueil constituent le cadre d'opérations de traduction que la transition oblige. Deuil de l'autre, de l'objet mais aussi deuil de soi imposant un remaniement narcissique et de la relation objectale. L'exil se donne à lire tant du côté de la faute et de la culpabilité dans les figures du bannissement, de la déportation ou de la fuite que du côté de la création. La culture du lieu d'accueil, sa langue, peut se proposer pour le sujet comme une altérité d'où pourra puiser la possibilité de mise au travail, de représentations de ce qui fait qualité d'intrus dans la sphère psychique, éléments participant au départ ou du mouvement même de migration. En filigrane, s'impose la représentation de la migration et de ses effets délétères voir traumatiques puisqu'elle confronte le sujet à du hors sens. L'exil en cela est paradigmatique dans la théorie analytique qui est faite de différentes transitions impliquant le renoncement, renoncement à l'objet primaire, exil par le langage, complexe d'Œdipe, adolescence, etc...

Reste la question du retour et la persistante idée d'un retour glorieux, idée qui traverse les théorisations des « Syndrome d'Ulysse » incitant au métissage et à l'enrichissement que

procure le décalage de la migration. Il s'agit là de théorisations liées à des modèles d'ancrage, à des humains qui appartiennent à des lieux et qui se confrontent à la perte de ce qui constituait la familiarité et l'évidence, l'environnement culturelle et la langue. Or, nombres de ces migrations actuelles, y compris celles que l'on qualifie d'économique, se confondent avec des situations d'exil et d'errance puisque le départ est celui d'un sujet sans lieu qu'il reconnaît comme sien (Segers, 2009), qui ne suppose pas qu'un lieu attende et accueille le sujet se déplaçant ; ni lieu d'arrivée ni de retour. Au contraire, les politiques migratoires européennes semblent condamner les candidats à l'installation à un entre deux : inclusion du travail migrant à travers sa clandestinisation, procédures interminables des demandes d'asile, etc... Entre deux qui trouve sa figure paroxystique avec le camp de réfugié organisé par des états qui refusent de laisser mourir ceux qui sont arrivés mais n'offre pas la possibilité d'un devenir (Le Blanc & Brugère, 2017) réduisant ainsi l'existence à la survie biologique, « la vie nue »¹⁵. Mais aussi paradoxe d'une frontière qui se déplace sans cesse, celle-ci à mesure qu'elle s'amenuise matériellement dans l'organisation des échanges commerciaux entre états, réapparaît sous d'autres formes dissimulées, fractionnées. L'abolition de certains dispositifs aux frontières-lignes des pays européens, plus précisément de l'espace Schengen, se rematématise de façon diffuse sous d'autres formes ; douanes volantes, contrôles d'identité et procédures administratives spécifiques aux différentes catégories d'étrangers (citoyens de l'UE, demandeurs d'asiles, réfugiés, déboutés, etc...), organisant des formes de ségrégation au cœur de la cité et des modes de vie spécifique. L'espace économique commun et celui de « libre-circulation » produit des exclus puisqu'il n'est pas redistributif pour tous mais dépend d'une logique productive ; son principe unificateur étant celui du marché économique commun (Cuillerai, 2014). Il en résulte des dispositifs continus et panoptiques de la frontière, à savoir qu'elle se trouve potentiellement disséminée partout, matérialisent une nouvelle forme de frontière intérieure par l'adoption de certains comportements et stratégies, visant à délimiter les vies productives des vies improductives, produit des vies discontinues car se trouvant dans des moments de passages permanent. D'un côté la frontière se dilate dans des dispositifs d'externalisation, à savoir de sous-traitance des procédures liées aux politiques migratoires européennes en dehors des territoires des membres de l'UE, ou dans les camps

¹⁵ Agamben reprend W. Benjamin, « *bloß Leben* » ou « simple fait de vivre » qu'il traduit par « vie nue » insistant sur la vulnérabilité de ces vies que l'exercice de la souveraineté qui lui accorde un statut d'exception, sans statut politique, rend tuable (Blondel, 2018).

de transit. De l'autre côté miniaturisation de la frontière dans les procédures des pays d'accueil. La « pression migratoire » est répartie sur tout un ensemble de procédures, de pratiques et de lieux « hors-lieu », le flux d'arrivée étant traité, coupé, contenu et transformé par cette série d'appareils. La frontière s'étend dans sa dimension géographique (on pourra considérer la mer Méditerranée comme une frontière pour les candidats à l'exil) et dans la dimension de l'usage (on retrouve une forme de frontière dans l'outil informatique permettant de mener à bien ses démarches dans le territoire national du pays d'accueil). Les états organisent (tout en organisant la dimension d'accueil) des formes d'exclusion des candidats migrants par exception et/ou extra-territorialité. Les camps, les murs, les dispositifs épaississant les frontières s'imposent alors comme pur signifié exerçant sa violence sur le corps et le psychisme.

Alors le lien entre migration et précarité s'établit par une in-stabilisation des statuts, les migrants, ceux considérés comme indésirables, se trouvant capturés dans des entre deux, géographique et/ou juridiques... suspension indéfinie qui accompagne des états de transitions internes liés au départ ou aux raisons du départ.

Si nous insistons ainsi sur les conditions de la migration et de l'accueil et sur ses déterminants collectifs, c'est bien pour porter le regard sur le processus et éviter toute forme de pathologisation de la démarche migratoire et/ou de l'errance. Empiriquement, nous ne constatons pas chez ces migrants précaires, la même correspondance, qui semble éloquente, de la grande présence dans la population sdf d'enfants de l'ASE. L'hypothèse de l'objet primaire trop présent en creux ou en plein (Mathieu, 2014) chez les sdf autochtones ne semble pas si heuristique chez les sdf migrants que nous avons rencontré. Sans l'écarter (car il y a bien nombre de ruptures précoces ou certaines configurations familiales notables), elle semble ne pas suffire à expliquer les causes de ces migrations, celle de l'errance ou des états de déréliction et ce type d'hypothèse éthologique nous semblerait procéder d'un coup de force théorique.

5. Errance, exclusion, pauvreté

Il peut sembler hasardeux de lier la question de la migration à la précarité et en effet, environ un tiers des migrants¹⁶ en France vient d'un pays au niveau de vie comparable. Il y a un « haut du panier » de ce que nous nommons « migration économique » : des étudiants, des cadres et même de riches hommes d'affaires « exilés fiscaux » (semble-t-il assez peu en France). Il apparaît toutefois que le niveau socio-économique des migrants est, en moyenne, plus faible que celui de la population générale, d'autant que s'ajoutent d'autres formes de vulnérabilités comme la précarité administrative (pour le renouvellement d'un titre de séjour par exemple), la précarité du réseau de solidarité familiale ou de la communauté d'origine ou les difficultés liées à la non-maitrise de la langue du pays d'accueil. Ce que renforcent les politiques de solidarité nationale qui se complexifient par décret, ordonnance ou note interne des administrations¹⁷.

La part des étrangers dans la population de « sans domicile fixe » serait d'environ 30% actuellement, soit quatre fois plus que la proportion de la population générale. La définition de la précarité proposée par J. Wresinski¹⁸ comme « absence de sécurités, notamment celle de l'emploi, permettant aux personnes et familles d'assumer leurs obligations professionnelles, familiales et sociales, et de jouir de leurs droits fondamentaux » comprend manifestement ces vulnérabilités.

Si le terme de précarité a largement remplacé celui de pauvreté, il semble plus difficilement cernable, la pauvreté étant plus précisément objectivée par la définition d'un seuil de pauvreté, défini en rapport d'un revenu médian ou moyen de la population générale¹⁹. La

¹⁶ Ici, la référence au migrant rejoint la définition de l'INSEE, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une personne née dans un pays étranger et installé en France. Ceci excluant les « migrants » dits de 2ème ou 3ème génération.

¹⁷ Concernant l'Aide médicale d'Etat (AME), offrant l'accès aux soins aux étrangers en situation irrégulières (clandestins, déboutés du droit d'asile, européens inactifs), elle a été successivement gratuite, payante (30€) et à nouveau gratuite. La CPAM se contentant dans un premier temps de déclaration d'identité (par des associations par exemple) demande actuellement de justifier de son identité. L'existence et les conditions de ce dispositif sont régulièrement remis en débat, sous les thèmes du coût du dispositif, de « l'appel d'air » et du tourisme médical.

¹⁸ (Conseil économique et social, 1987)

¹⁹ En France, en 2021, un individu est considéré comme pauvre quand ses revenus mensuels sont inférieurs à 1 063 euros (seuil à 60 % du niveau de vie médian de la population, d'autres calculs se réfèrent à d'autres seuils : 40, 50, 70%), pondérés en fonction des membres du ménage (INSEE, L'essentiel... sur la pauvreté, 2021)

précarité touche en grande partie cette population pauvre mais, et la notion s'impose dans les années 2000, période de libéralisation du droit du travail, aussi une population bien qu'au-dessus de ces seuils, susceptible de perdre son emploi, dépendant de contrat de travail précaire type CDD ou intérim. C'est une expérience d'une discontinuité de l'emploi et de menace de perte de ce dernier pouvant à son tour entraîner toute une série d'autres pertes (le logement, le statut, la santé, etc...). L'actualité récente rend plus tangible la précarisation de cadres supérieurs et de professions intellectuelles ; des algorithmes pouvant élaborer des dépêches pour des agences de presse ou pouvant traduire des documents techniques. Le précaire est ici un pauvre potentiel (Oheix, 1981) susceptible de perdre les objets garantissant sa place dans le réseau des échanges.

La précarité fait aussi référence aux délitements de certains liens sociaux et de cadres intégrateurs. C'est ainsi que R. Castel parlera de la « montée des incertitudes » (Castel, 2013) et « d'insécurité sociale » (Castel, 2003), lié au détricotage du salariat et de la sécurité sociale. La peur de perdre son statut gagne ceux même qui en sont pourvus, par le travail notamment, et de rejoindre une cohorte d'inactifs, de surnuméraires dont la charge pèse sur les autres. Celui qui se trouve ainsi dépourvu risque de ne pouvoir sortir de cette zone, il n'a plus rien à monnayer dans le contrat qui le lie aux autres, même plus sa force de travail ; il n'est plus inclus dans un réseau d'échanges et entre alors dans le monde décrié de « l'assistanat ». Précarité dérive du latin « precarius », demander par la prière (« prex »), faisant de l'individu, par sa position de demandeur, un « précaire ». Dans cette optique, est précaire celui qui est tributaire des services sociaux. En ce sens, il y a une différence de statut et de vécu selon que l'on soit inscrit dans des mécanismes de solidarité auxquels on a participé (l'assurance chômage par la cotisation) ou que l'on soit bénéficiaire de minima sociaux qui relèvent de l'assistance.

Cette précarité est très largement liée au système de travail salarié et aux tentatives d'assouplir ses protections dans les politiques libérales se passant alors de ces systèmes de protection sociale s'avérant très intégrants. L'individu est renvoyé aux systèmes de protection privée, c'est-à-dire face à lui-même, ces systèmes n'ont pas la même force intégratrice : chacun face à la précarité sociale se doit de ne pas perdre sa place ou la regagner. C'est un système favorisant la compétition et donc un mécanisme de domination inhérent à la hiérarchisation de la société et de la spécialisation des modes de production. Ces mécanismes

se complexifiant avec l'intensification des échanges commerciaux et financiers de la mondialisation, le travailleur y est pris dans des flux et des processus dans lesquels il n'a plus de prise, ni capacité d'agir ni compréhension. Tout individu y semble interchangeable et la notion de sujet n'y a plus cours, elle est inutile ou fait obstacle au déroulement de ces processus, ce que R. Kaes nomme d'ailleurs, reprenant Hegel puis Marx, un « processus sans sujet » (Kaës, 2012). La disparition du sujet dans des processus qui le dépassent est celui de l'artisan devenu ouvrier privé du plan de la construction, de la vision d'ensemble ; aliénation du travail dépossédant l'ouvrier de son œuvre par la mise en place de méthodes de travail modifiant les rythmes et les organisations. Ces méthodes parcellisent les tâches au point que le travailleur est réduit à un simple appendice de la machine (Marx, 2008). Smith comme Marx en notent l'effet délétère sur l'esprit de l'ouvrier, puisqu' « *En même temps que le travail mécanique fatigue à l'extrême le système nerveux, il supprime le jeu varié des muscles et toute libre activité physique et intellectuelle* » (Marx, 2008, p. 82). On peut supposer dans ces transformations du « contrat social » des conséquences sur le « contrat narcissique » (Aulagnier, 1975) (Kaës, 2014) supposant une parole de certitude ; ce qui se résume sous la forme d'une proposition d'une place attribué dans le collectif sous condition d'acceptation de ses usages et de ses règles, résultat de tensions entre l'investissement narcissique parental sur le sujet, l'inscription dans un groupe social qui offre la possibilité de se dégager de ce face à face et les contraintes collectives auxquels le sujet est soumis par cette inscription.

Pauvreté et précarité ont une certaine indépendance, puisqu'une expérience de la pauvreté est possible tant que l'individu est pris dans une solidarité familiale ou amicale. D'autres parts des zones largement mises au ban de l'activité économique produisent des systèmes économiques et de solidarité parallèles (économie marginale, troc). L'exclusion constituerait le risque de cette « insécurité sociale », celle de celui qui pourrait se retrouver « sans » : sans « logis » (avant le salariat, c'est le bas de laine ou, mieux, la propriété qui constituait la protection sociale), sans argent, sans statut ; existence soumise aux aléas des conditions de vie, tout accident de la vie pouvant constituer une catastrophe (séparation, maladie, mauvaise récolte, ...). La figure emblématique de cette définition par la négative, on parle aussi de désinsertion, désocialisation ou même désaffiliation, est le SDF. Catégorie en soi qui ne se satisfait pas uniquement d'être pourvue ou non d'un logement, puisque certains ont accès, ne serait-ce que brièvement à des dispositifs d'accès au logement, mais comprend plusieurs

critères, logement, travail, un certain type d'habillement, un certain type de sociabilité à l'écart d'un ensemble de norme.

Cette catégorie se réfère à des affects et au sentiment, et à ses effets dévastateurs, de ne pas être intégré dans une communauté ou un groupe social. Car ce lien d'inclusion est solidaire du sentiment de dignité : du corps, de la parole et du travail. L'exclusion procéderait en une rupture au corps social et à ses systèmes de régulation des liens ; exclusion des échanges matériels et symboliques et des représentations normalisantes, privant la personne de ce qu'elle peut offrir aux circuits des échanges y compris de sa propre force de travail du fait de la dégradation du corps.

En dernière instance, les catégories administratives retiennent la privation de domicile comme plus susceptible de définir ce qu'est l'exclusion quand la pauvreté se mesure en fonction de revenus. Normativité des modes de vie, il est possible d'être reconnu comme sans domicile auprès de l'administration sans être considéré comme exclu à condition d'être doté d'un livret de circulation. L'administration conjure ainsi le caractère menaçant du nomadisme sauf à être considéré comme imposé. La perte du logement est alors considérée comme incident de vie et signe d'exclusion sociale. Mais le stigmate du nomade se pose sur ceux dont l'installation à la rue perdure et marque les corps et les modes de vie, héritage d'anciennes catégorisations et de formes d'intelligibilité de ces phénomènes ; d'où les mesures anti-sdf, mobiliers urbains impraticables, arrêté anti-mendicité, etc... repoussant ailleurs ou cherchant à invisibiliser. La construction de ces catégories, à des fins statistiques, s'avère complexe, y compris en tenant le logement pour unique critère du fait des nombreuses formes que peut prendre l'habiter : cabanes, parking, centre d'hébergement, logement au noir, etc...

Pour l'INSEE ²⁰est considéré comme :

- Sans-domicile quelqu'un qui a dormi la nuit précédente de l'enquête dans un endroit non-dédié à l'hébergement (rue, abri de fortune...) ou qui a eu recours à un service d'hébergement (centre, foyers...)
- Sans-abri quelqu'un qui dort dans un endroit non-dédié à l'hébergement de façon habituelle.

²⁰ (INSEE, Être sans domicile, avoir des conditions de logement difficiles La situation dans les années 2000, 2011)

La définition de la catégorie SDF/sans-abri, en définitive, décrit un manque, une absence puis un mode d'occupation spécifique de l'espace (puisque dépourvu du reste). Les « nuits de la solidarité » organisées par la mairie de Paris en vue d'un recensement du nombre de personnes dormant « à la rue » a compté plus de 3500 personnes (dans l'espace public, les bois parisiens, le métro, les abords du périphérique, certains parking ou parties communes de HLM). Ces recensements ne peuvent compter les personnes établies sur des terrains privés (des squats ou campements). La population à la rue est d'une grande hétérogénéité, en termes de profils, nationalité, de formes d'organisation (personnes isolées, en groupe, famille, communautés, ...), etc... On recenserait, par exemple, près d'un quart d'actif dans cette population « sans-domicile ».

L'intervention sociale repose sur l'accès aux droits en fonction des situations rencontrées, l'accès aux soins, l'accès à l'emploi et au logement. La pauvreté étant conséquence de crises : de l'emploi, du logement, de l'accueil ou migratoires. L'accès au logement se conçoit schématiquement comme une échelle que le sans-domicile gravirait à l'aide d'un accompagnement adapté, de la rue avec des maraudes, à l'hébergement d'urgence puis de stabilisation²¹ pour enfin arriver au logement autonome (a priori logement social). Ce parcours s'il est linéaire peut durer plusieurs années, processus remis en cause par les dispositifs « un logement d'abord ». Ce dernier proposant l'intégration d'un logement par des circuits spécifique, l'accès au logement étant saturé, et d'un accompagnement visant à pallier les difficultés de la personne logée. En effet, l'accession au logement dit autonome de personnes ayant vécu à la rue, ne laisse pas de surprendre, puisqu'il devrait constituer le sommet de l'accompagnement social visant l'insertion, ceux-ci laissant souvent apparaître de nouvelles fragilités : apparition de pathologies somatiques, décompensation psychiatrique, consommations de produits psychotropes, inhibitions et claustrations, difficultés d'habiter. Si bien qu'il semble difficile de distinguer entre le sans-abrisme et ces phénomènes, ce qui est de l'ordre de la cause ou de la conséquence, du « social » ou du « psychologique ».

Des auteurs comme Paugam ou Castel (2011) préfèrent parler en termes de trajectoires liées à des processus sociaux et subjectifs ; dans les phénomènes de disqualification sociale ou de

²¹ Le mouvement des enfants de Don Quichotte a abouti sur les lois Molle et au droit au logement opposable (DALO) transformant l'hébergement d'urgence en hébergement de stabilisation ; une fois (ré)intégré le circuit de l'hébergement/logement, le retour à la rue est, en principe, proscrit.

désaffiliation, les personnes sont touchées par des évènements négatifs (comme une séparation, la perte d'un emploi) marquant socialement, puis par une dépendance aux services sociaux qui contribue à des modifications subjectives et enfin une entrée dans la marginalité. C'est-à-dire une série de transitions où se croisent facteurs sociaux (crise du marché du travail, du logement) et/ou individuels (origine familiales, déracinement géographique, évènements de vie négatifs, fragilités individuelles). Quant à ces dernières, il est souvent noté la part importante de personnes psychotiques en rupture de soins vivant à la rue. Dans une approche plus étiologique est souvent mise en avant la part importante d'enfant de la « DDASS » (ou de l'ASE pour les plus jeunes), ainsi que les origines de milieux défavorisés et de familles pathogènes. D'autres part, d'autres praticiens comme J. Maisondieu (Maisondieu, 2010) ou J. Furtos (Furtos, 2005) vont développer l'idée d'une souffrance psychique d'origine sociale, c'est-à-dire propre à ces phénomènes de désaffiliation et d'exclusion.

Cliniques

1) Dispositifs et pratiques cliniques

a) Consultation jeunes consommateurs et appartements thérapeutiques

Je commencerai par décrire des dispositifs sur lesquels j'interviens ou suis intervenu ; ils ne constituent pas le cœur du « terrain » de cette recherche mais des vignettes sont tirées de cette expérience puisqu'elles recourent les interrogations posées ici. Tout d'abord, une consultation jeunes consommateurs ayant vocation à recevoir des jeunes de 12 à 25 ans environ et/ou leur entourage quant à des questions de consommations de produits licites ou illicites. Les jeunes viennent à leur propre demande accompagnés ou non de leurs parents, ou éducateurs, parfois de leurs amis. La demande peut venir d'un tiers comme les parents, un conjoint mais aussi des éducateurs (de prévention spécialisée, ASE, PJJ, foyer, etc...).

Cette thématique de l'espace ressurgit chez les jeunes reçus au sein de la CJC à partir de leur rapport au(x) domicile(s) familial (-aux), plainte des parents que l'adolescent passe en coup de vent, qu'il ne partage plus les moments de rassemblements familiaux ou encore la localisation de dramaturgie dans des pièces précises (la chambre) mais aussi à d'autres portions de territoires comme l'école, les lieux d'activités sportives, culturelles et des lieux où l'on se rencontre loin des adultes. Il s'avère que ces lieux sont souvent ce que l'on considère comme des « non-lieux », notion sur laquelle nous reviendrons, friches, parcs ou parking par exemple ou les lieux de rassemblements comme les pieds d'immeubles. Ces lieux s'insèrent parfois dans des territoires collectifs régis par des règles informelles et au fonctionnement parallèle qu'il s'agit de respecter comme en témoignent les fréquentes et parfois meurtrières « rixes » entre quartier.

Une expérience professionnelle précédente au sein de la même association m'a sensibilisé à la thématique de l'habiter, celle d'un service d'appartements thérapeutiques d'un CSAPA. Sensibilisé, certes, mais tenu à distance ; des personnes souvent isolées, souvent précaires, au long parcours de consommation, étaient hébergées en studio dans ces appartements « thérapeutiques ». Thérapeutiques, car elles étaient fortement incitées à des rencontres régulières avec des éducateurs, sur le CSAPA et en visite à domicile, et avec les psychologues. Nous ne recevions qu'en face à face dans les locaux du CSAPA. La question des visites à

domicile des psychologues restait une possibilité toujours en suspens ; j'aspirais alors à mener des psychothérapies en bonne et due forme faisant fi du cadre d'accompagnement global des hébergés. Opérant ainsi une dénégation du lien entre les suivis, la « contrainte » au soin (certains étaient demandeurs d'une psychothérapie) lié à l'hébergement assuré par l'association. Soucieux de protéger le « cadre », il est certain avec le recul des années que la protection portait là encore sur la solidité d'une identité professionnelle s'étayant sur les images d'Épinal de la thérapie et du soin. L'appartement en question ne me semblait qu'être un contenant et un lien, c'est-à-dire un logement, et ne se posait pas la question de « comment habiter » comme d'un rapport au monde. Pourtant, l'écoute des récits de visites à domicile ou d'accompagnements des éducateurs rognait cette dénégation, malaise d'une tension qui me mettait en relation avec mon autre poste (à l'équipe Bociék) que je tentais soigneusement de séparer.

b) Équipe mobile Bociék²²

Le projet de l'équipe Bociék a été élaboré en 2007 en réponse d'un appel à projets de la préfecture de Paris visant à répondre aux difficultés, supposé liées à la barrière de la langue, à accompagner des groupes de personnes précaires originaires d'Europe de l'Est, présentes sur des structures d'accueil. Il sera donc formé une « équipe mobile d'intervention psychosociale » à destination de personnes migrantes en situation de précarité. Les psychologues et éducateurs de cette équipe sont bilingues (polonais, russe, bulgare, roumain et arabe) et se rendent à la rencontre de personnes parlant ces langues sur différents lieux auprès d'équipes partenaires. Il peut s'agir de maraudes, d'ESI (espace solidarité insertion), CARUUD, CSAPA ou des centres d'hébergements ; principalement de structures dites de « bas seuil », c'est-à-dire du seuil d'exigences imposées aux usagers afin de bénéficier des prestations.

²² Cette partie reprend un article de présentation paru dans la revue *Rhizome* : Popovici, E. & Pawlik, C. (2018). Quelques principes d'intervention d'une équipe mobile à destination de migrants précaires. *Rhizome*, 68, 9-9. <https://doi.org/10.3917/rhiz.068.0009> (Popovici & Pawlik, 2018). Voir aussi (Pawlik, Smirnova, & Patroucheva, *Accompagnement des usagers de drogues russophones : migration, addiction, approche thérapeutique*, 2019) pour une approche des populations russophones rencontrées par l'équipe.

Les interventions effectuées par les membres de l'équipe sont souvent régulières sous forme de « permanence ». Elles peuvent être aussi ponctuelles, à la demande de partenaires favorisant ainsi une rencontre. Le fonctionnement de l'équipe repose ainsi en réseau sur l'expérience des structures existantes et du maillage institutionnel parisien possédant donc une connaissance préalable du terrain, des personnes, et de la façon dont elles tissent des liens avec ce réseau. C'est de ce constat que découle l'idée de s'inscrire en tiers dans les situations et les suivis : médiation « culturelle et linguistique » ponctuelle, des suivis éducatifs ou psychothérapeutiques, menés seul ou en binôme avec un professionnel d'une équipe partenaire. Ces interventions, en tous les cas, s'aménagent dans un « bricolage », au sens où elles se construisent dans un cheminement entre l'utilisateur, les institutions qui l'accompagnent et l'équipe Bociek.

Le travail avec ces groupes de migrants précaires qui, de fait, ne parlaient que très peu le français a imposé la nécessité d'intervenants bilingues partageant une langue. Langue partagée donc plus que langue maternelle, les contextes des apprentissages des langues étant variables d'un pays à l'autre, et certaines langues étant proches les unes des autres : le polonais permet de communiquer avec un locuteur slovaque pour des échanges simples ou le russe qui est encore parlé par les citoyens de pays de l'ex-URSS, à l'exception des plus jeunes. Le partage d'une langue a permis de nouer des contacts de manière très rapide avec des personnes qui étaient présentées comme n'ayant aucune demande. La langue partagée, d'autant plus si elle correspond à la langue maternelle, offre plus de précision et de finesse, facilitant la mobilisation d'idées, de représentations et de concepts, l'association et la puissance d'évocation chez l'interlocuteur. Dans un sens, elle favorise aussi les malentendus et les incompréhensions qui ne seront plus attribués à une incompréhension liée au non-partage d'une langue. Enfin, elle est un vecteur de mouvement transférentiel entre usager et clinicien dans lequel se déroule tout un ensemble d'échanges, elle fait cadre comme fond fixe de représentations partagées, possibilité de mise en circulation de paroles et d'affects. Mais elle dessine un territoire, à portée de voix de la langue partagée, qui englobe uniquement les locuteurs et pose des jalons d'un cadre spatial. Nous pouvons supposer que la langue partagée peut devenir ici objet de médiation, elle entre en relation avec la langue majoritaire, la fait travailler, se fait travailler par elle, offrant ainsi quelques possibilités de création et de jeu dans une trame de signifiants rigidifiés. Il est certain qu'il n'est pas anodin de rencontrer des

professionnels parlant la même langue que soi dans un pays « d'accueil », ces rencontres qui peuvent faire évènement, par cette offre, cette réceptivité, produit des effets transférentiels immédiats sur des modes projectifs ou identificatoires notamment, liés au fonctionnement psychique de l'accueilli (probablement du professionnel) et à la situation présente. Comment se représenter les formes que prennent les vies là où l'on ne comprend que mal la langue, où l'on reconstitue des sens à partir de signes plus que de significations, dans ce qui est donc un non-lieu où l'on ne comprendra pas les autres, ni ne sera compris.

Du fait des spécificités de cette clinique en termes de besoin, de demandes ou de ressources, et des possibilités offertes par la langue partagée, les professionnels de l'équipe interviennent dans des médiations entre usagers et professionnels des équipes accueillantes, auprès de travailleurs sociaux ou de médecins. Il s'agit alors d'interpréter ou de traduire, dans une visée de communication tout d'abord entre les deux parties. Le médiateur va ainsi introduire, face aux malentendus entre les deux parties, les langues partagées, et participer à une sorte de « décodage » culturel. Il peut se définir comme un passeur dont la fonction est de faciliter les échanges (de mots, de représentations) en permettant ainsi la co-construction d'un cadre de référence et d'intervention commun à tous les acteurs. De plus, le médiateur peut être amené à rencontrer l'utilisateur dans plusieurs structures et à plusieurs moments de son parcours. En le connaissant ainsi, le médiateur va porter une parole sur l'utilisateur auprès du professionnel, en introduisant par exemple la dimension psychique au cours d'une réflexion autour d'un point précis du suivi. Enfin, cette position de médiateur peut rendre le professionnel beaucoup plus présent dans le parcours d'un usager à travers des interventions ponctuelles mais régulières, où il pourra être utilisé comme « fil rouge » tout au long du parcours institutionnel de ces personnes.

Ces interventions, leur continuité et le recours aux langues partagées, aux médiations, à la souplesse des échanges informels décalent pour ces usagers allophones le fonctionnement habituel des institutions. Elles forment le fond d'un dispositif clinique travaillant sur le quotidien de ces lieux institués, des habitudes, ouvrant un espace de reprise du matériel qui s'y présente, discours et action (Pinel, Les dispositifs d'intervention clinique en institution, 2015) ; ce décalage, jamais trop éloigné du fonctionnement habituel de l'institution, ce moment de passage permet une possibilité de parole sur des fonctionnements incorporés.

2) Rencontres

a) Zenon

Tout au long d'une décennie de rencontres parfois régulières parfois discontinues, Zenon, homme barbu, à lunettes et à la douceur sirupeuse évoque un père Noël abîmé par les rigueurs de sa vie errante. Il s'avère tout de même que sous les couches de vêtements et sa barbe hirsute, il prend relativement soin de lui. Les vêtements sont relativement propres, lui aussi, ce qui ne se remarque pas dans un premier temps tant l'odeur de tabac, c'est un grand tabagique, et d'urine, lié à des problèmes de santé, envahissent l'espace. Cette présence s'imposant par l'odeur, entre enveloppement et intrusion, se double d'une tactilité envahissante. Il tapote la main, caresse le bras, le saisit en signe de reconnaissance, il fait sentir sa présence et se rassure de celle de son interlocuteur. Il y a quelque chose de pénétrant chez lui, le regard, l'odeur, le toucher. Les caresses, les gestes se veulent apaisant comme le ton de sa voix, il guette les réactions, cherche à désamorcer toute situation où il percevrait l'évocation d'un conflit ou l'agacement qu'il ne manque pas de provoquer. Les travailleurs sociaux s'inquiètent puis s'agacent des alcoolisations, de son état de santé qui ne semble pas le préoccuper, il nie, désamorce.

Alors, qu'il vient régulièrement rencontrer une éducatrice polonophone de l'équipe souhaitant restaurer ses droits au RMI lui ayant été retirés quelques mois auparavant²³, nous entamons des échanges informels, dans ce qui fait office de salle d'attente d'une de nos permanences. Il disparaît toutefois régulièrement, mettant en difficulté la continuité de ses démarches, nous reprochant de ne pas lui obtenir le RSA alors que d'autres l'ont obtenu. A ces accusations suit souvent un mouvement de recul annulant le premier, en particulier si nos explications s'éternisent ou laissent paraître l'agacement que la forme et la répétition de ces revendications provoquent. Ces « autres » sont pourtant moins âgés, moins en difficultés

²³ Ce qui arriva à tous les « européens inactifs » à la fin des années 2000, ceux ne pouvant justifier d'aucune activité professionnelle au cours des dernières années. C'est l'entrée des nouveaux entrants de l'UE sur le marché commun du travail qui provoqua cette décision par la création de ce statut d'européens inactifs ; autorisé à se déplacer librement dans l'espace Schengen, à travailler dans ce marché commun mais à ne profiter des solidarités nationales que à certaines conditions fixées par les états eux même. A la même époque, le RSA a remplacé le RMI, visant à favoriser le retour à l'emploi puisqu'en plus du RSA socle s'ajoute la possibilité d'un « RSA activité », complément à une activité salarié à faible rémunération.

sociales, présents depuis moins longtemps en France et, estime-t-il, moins méritants. Ce mérite se juge par son caractère calme, peu enclin au tapage et son appartenance à un peuple européen. Son narcissisme blessé se console ainsi de la légitimité qu'octroie le prestige de ses appartenances, d'autant plus que le préjudice subit s'explique par les mêmes raisons : il est victime d'un racisme incompréhensible. Le traitement qu'il subit est conséquence du racisme à l'encontre des siens, celui-ci n'est toutefois pas le fait des institutions françaises mais d'agents « noirs et arabes » qui favorisent les leurs. Apparaît chez Zenon, l'autre face de la médaille, sa gentillesse et sa bonhomie sont indissociables, de l'activité pulsionnelle de l'envie visant à détruire l'autre jouisseur, « jalouissance »²⁴ dirait Lacan, de ces alter ego qui n'utiliseraient leur RSA ou autres subsides que pour consommer du cannabis et « foutre le bordel » (ce qui vaut pour certains de ses compatriotes), lui qui, même s'il consomme de l'alcool, aurait un comportement peu reprochable. Langage de la jalousie des vaincus, les rapports de domination sont incorporés et la haine détournée sur les alter ego aussi précaires que lui. La destructivité se répand dans un réseau de relations peu déterminées et des agencements sociaux, presque toute entière prise dans les enjeux propres au réseau assistanciel. La douceur de sa voix et son amabilité à mon égard soutiennent ses propos justifiant l'action que je devrais mener en sa faveur. Sa gestuelle extrêmement tactile laisse supposer un fonctionnement adhésif, s'appropriant les qualités de ses interlocuteurs, il insiste sur la gentillesse des professionnels qui le suivent. Il pose la main sur mon bras, demandant de l'aide sur un ton doux d'où l'agressivité des revendications n'a laissé aucune trace. Dans un rapport transférentiel complexe car composite, joue une dialectique destruction/réparation, un arsenal de défense des contre investissements, formation réactionnelle, etc... Terreur face à la réponse de l'objet qui se reconfigure en fonction des interactions. La séduction est présente dans l'ensemble du tableau transférentiel, l'offre d'écoute d'un clinicien et la mission nourricière des institutions qui l'accueille sont des leviers de ces accompagnements et réintroduisent de la circulation dans un circuit libidinal qui se referme. Et l'impuissance, souvent évoquée par les professionnels du champ du social, s'impose au risque de figer les rôles respectifs, celui d'un transfert envers la partie clinicien dans un face à face mortifère plutôt que face à l'institution, l'état, mère phallique. D'autres

²⁴ « La haine jalouse, celle qui jaillit de la *jalouissance*, de celle qui *s'imageaille* du regard » (Lacan, 1973, p. 91)

part, Zenon répond à cette offre, devient cajoleur et séducteur dans l'espoir d'obtenir satisfaction. Celle-ci concerne la satisfaction matérielle mais bien évidemment une demande d'amour ; le dispositif ne pouvant satisfaire ni l'une ni l'autre. La dimension homoérotique du transfert n'est alors pas sans lien avec la position de passivité que dévoile sa demande et l'organisation de l'économie libidinale entre sujet et milieu.

Il disparaît à nouveau mais pour une période de plusieurs mois et revient en se plaignant de ne toujours pas avoir le RSA. Or, l'éducatrice est partie, je l'oriente donc sur une travailleuse sociale d'un lieu d'accueil où il est domicilié, insistant sur l'importance de la régularité des rencontres, et lui propose de revenir me voir régulièrement. Ce plan, il le suivra scrupuleusement et sera visiblement ému quand je soulignerai plusieurs mois plus tard la qualité de son engagement dans ces rendez-vous lui rappelant cette prescription d'alors.

Il évoquera par petites touches l'histoire de sa migration. Zenon a longtemps travaillé à l'étranger (au noir) pour envoyer de l'argent à sa famille. Son patron, compatriote, cessera de le payer et rapidement la honte ne lui permettra plus de retourner vers sa famille. Je n'en saurai pas plus sur cet engagement financier envers sa famille ni sur l'importance qu'il y accordait. Mais enfin, il semble que pour lui cette place s'organise autour de la question de la dette et de la culpabilité. Aucun récit de lui-même ne vient clairement corroborer cette hypothèse si ce n'est précisément la composition entre une forme d'expression de la soumission (par le ton de sa voix, son attitude corporelle, tout ce vécu d'impuissance qu'il exprime) et l'absence de récit impliquant sa responsabilité, une faute quelconque.

L'épisode déclencheur qu'il évoque est un appel à sa fille qui lui demande quand arrivera le prochain versement d'argent. Blessé de n'être alors considéré que pour l'argent qu'il apporte, il coupe les ponts. Il n'a plus eu de contact direct depuis lors, il y a dix ans. Il sait toutefois que deux de ses filles font des métiers qu'il estime prestigieux ce dont il retire une compensation narcissique. Il ne sait pas ce qu'il en est pour ses deux autres filles et ne sait pas si son père est mort ou non. Ses questions semblent parfois revenir le hanter mais comme devant rester en souffrance. Lui qui a tout bien fait et le fait encore actuellement, hier amenant de l'argent à sa famille, au prix d'un sacrifice, ce premier exil, aujourd'hui par son pedigree et son comportement exemplaire, c'est-à-dire pas par ce qu'il fait mais par ce qu'il ne fait pas, « faire des histoires » « foutre le bordel ». Sa position excentrée du foyer familial, qui lui accorde encore place et statut, ne tient subjectivement qu'à un fil, sur lequel viendrait tirer la fille dans

le rappel de ce qu'il doit à la famille. L'imbroglia des pactes et des alliances conscients et inconscients, de celui des places respectives dans l'ordonnement des générations, s'esquissent dans ce récit mais nous n'en saurons pas plus ; ni sur le rôle qu'il ne s'attribue ni sur les autres, difficile d'évaluer quelle rancœur ou regret il peut concevoir. Rancœur et regret sont pourtant bien là, massifs mais auquel répond un silence mettant fin à ce récit. En tout cas, la possibilité d'habiter dans cette configuration ne tenait qu'à peu, elle a été rompue, il ne retournera plus vers eux. Fin de l'histoire.

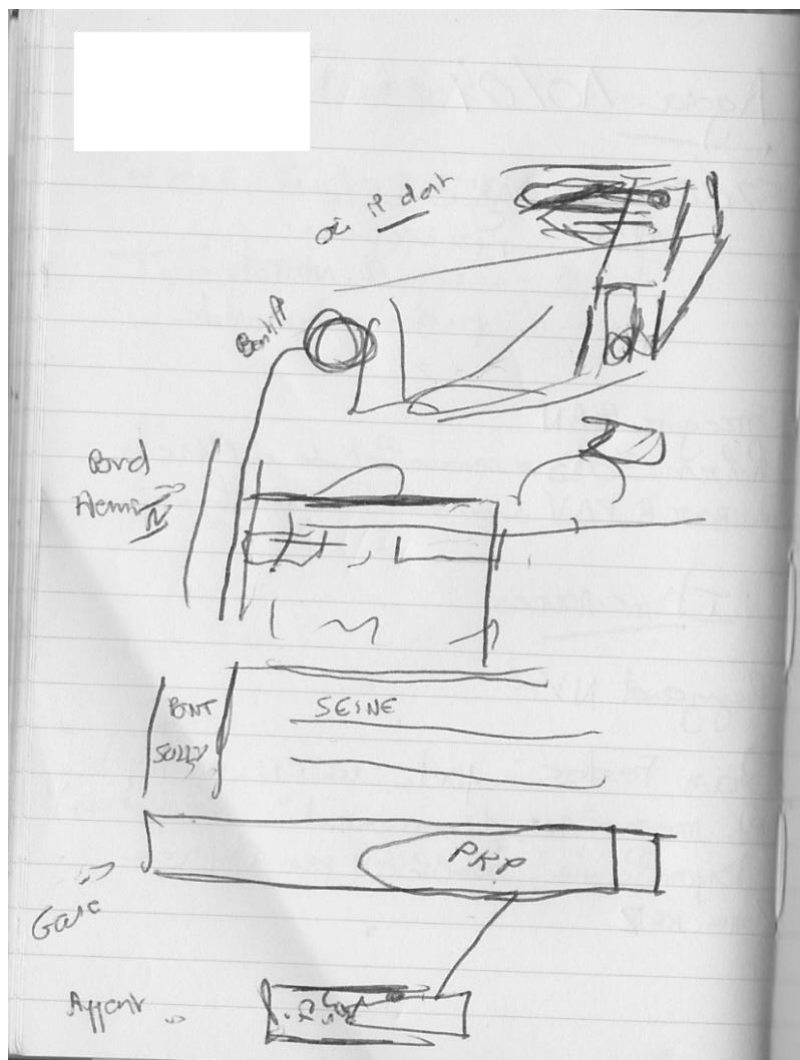
Et en effet, il y a quelque chose "à fleur de peau", l'évocation d'épisodes liés à ses accompagnements ou à des événements passés mouillent ses yeux de larmes, la voix s'étrangle et le récit prend fin.

Sur la scène transférentielle opère une oscillation entre retrait et érotisation des relations à l'autre. D'un côté, il se rétracte par son absence, par des dénégations, par la claustration. De l'autre, il s'impose par la présence, même dans l'abjection, du corps, l'odeur, la proximité et la tactilité. L'objet absent, le retrait narcissique se stabilise dans des montages, des agencements entre corps, espaces, consommation d'alcool et tabagisme. En sa présence, il le séduit, le rassure, s'assure de sa docilité dès qu'il montre signe d'agitation. Dès qu'il échappe, il fait l'objet d'attaques, d'agressivité, de destruction ; mouvements qu'il craint tant il est à l'affût d'une réponse de l'objet qui sera suivi d'une tentative d'apaisement. Destructivité/réparation ne se dialectise pas mais forme une boucle dont il ne peut sortir que par le retrait. Toute une érotisation des limites et érotisation de scénarios possiblement sado-masochiques (la soumission à l'autorité, les punitions qui devraient s'abattre sur ces autres, arabes et noirs, etc...) autour d'objet ou d'agréments se jouent à l'intérieur pour être ensuite projetées sur le dehors.

Zenon se montre capable d'évoluer dans un espace étendu et relativement riche en relation, surtout amicale. Il arrive, par exemple, facilement à retrouver les lieux où nous intervenons et fait preuve d'assez peu d'inhibitions dans le déplacement guidé par un but. Il ne se déplace sinon que très peu. Il en sera de même lorsqu'il sera hébergé, l'exploration et sa connaissance des quartiers de ses centres d'hébergement successifs est guidé par ses besoins, consommations de nourriture, de tabac et d'alcool, et par sa vie amicale. Il semble, à travers des anecdotes ou à l'intérêt qu'il porte à l'apparition sur l'espace public de phénomènes

sociaux, attentif, jusqu'à la curiosité, à ce qui se passe sur ce territoire, à ce qui en laisse émerger son altérité.

Lors d'un entretien suivant, je l'interroge sur son lieu d'ancrage, il répond que le SAMU Social ou la Croix-Rouge y passe régulièrement et qu'il est passé dans une émission de télévision (je l'ai effectivement vu quelques semaines plus tard lors d'une rediffusion, clochard barbu assis sous un fatras de couverture, les intervenants en uniforme de la Croix rouge debout penchés sur lui). Ses descriptions ne me semblant pas clair, je lui fais préciser plusieurs points. Il me dessine la figure suivante en plusieurs étapes (sans les annotations, que j'ajoute au fur et à mesure) :



Première partie du croquis (partie supérieure), l'espace qui l'abrite avec une autre personne, proche d'un commissariat de police, sous un porche. La police le tolère très bien, certains agents le reconnaissant et le saluant. Cette force bienveillante à son égard participe très

largement au sentiment de sécurité ; le lieu, lui-même, incorpore les qualités de puissance et de protection du commissariat voisin (en fait la caserne de la garde républicaine). Il en résulte une forte impression de solidité et de continuité de ce territoire dans ce discours, malgré l'absence de construction d'un abri. Sa docilité lui garantit cette protection, être adossé à la caserne, être sous l'œil de la caméra, c'est se mettre sous la protection de la force, de l'ordre et la tolérance qu'à ce lieu pour lui la preuve d'un intérêt et d'un amour qu'on peut lui porter, qu'il peut se porter. Ce lieu se constitue par la répétition de sa présence, par la reconnaissance d'autrui comme un espace à lui (de la police en particulier) et de la collection de quelques objets dont la présence n'est pas continue, un sac de couchage qu'il faut prendre avec soi ou cacher, quelques restes liés à la consommation de nourriture, des cartons. L'appropriation et la continuité sont intimement liées à la sensorialité qui imprègne du lieu ; l'odeur, la faible luminosité, un confort que l'on peut retrouver dans une position particulière lié à l'installation de ce campement sommaire. Corps et morceau de trottoir se rendent propre l'un à l'autre.

Le plan qui se déploie ensuite vers le bas ne comportant que quelques repères : la place de la Bastille, une rue, un pont et la Seine sans pouvoir m'en dire plus ni sur la localisation, ni sur les qualités qui président au choix et à l'installation sur ce lieu, ni sur la vie et l'activité de ce quartier.

Rebondissant sur ce qu'il considère être son lieu actuel d'ancrage qui n'offre que de qualités d'habitation médiocre (je suis toutefois soulagé d'apprendre que ce lieu est couvert et le protège des intempéries), je l'interroge sur sa maison d'enfance. Cette maison je l'imagine articulant surement des lectures d'alors (je pense aux intérieurs de la noblesse russe dans *Oblomov*²⁵) et un statut de la famille que j'imagine aisée, emplie de bibelots, de tentures aux tons chauds, même d'un divan. Attendant donc qu'il me décrive son intérieur, je m'étonne qu'il ne me dessine alors que le bloc d'immeuble où l'appartement se situait, la rue séparant la gare et cette gare où son père travaillait. Une rue séparait la gare de l'appartement, le travail du père étant central dans le rapport d'habitation. C'était un fonctionnaire, assez bien placé, de la société de chemin de fer nationale, dont le poste lui permettait d'ailleurs d'habiter cet appartement. On devine un lien particulier entre la position qu'il accorde à son père, sa position sociale et son travail. Son rapport à l'habitat s'articule à ce dehors organisé autour de

²⁵ (Gontchorov, 2007)

la position paternelle, père dont la question de la mort reste en souffrance. Quant à la vie dans les murs de cet appartement d'enfance, je n'en saurai rien non plus.

On constate une certaine pauvreté quant aux éléments contenus dans ces plans et ces dessins. Plus étonnant, la séparation temporelle se concatène dans la limite du dessin du fleuve (que j'ai annoté Seine puisqu'il apparaît dans le plan de son installation à Paris). Mais, il me semble qu'un fleuve (la Wisla, plus grand fleuve polonais auquel les groupes de polonais à la rue prêtent le nom à la Seine) jouxte l'appartement de la gare dans un rapport de symétrie entre les deux plans, passé/présent, venant souligner le rapport d'affleurement des souvenirs. Ces formes d'affleurement, de vie psychique ouverte, par moment, aux quatre vents, mobilisent des défenses couteuses psychiquement. L'oubli, possibilisé par le refoulement, ne semble pas possible ou du moins insuffisant.

Alors, il y a dans cette courte vignette l'introduction d'une dimension géographique du suivi avant même d'une dimension historique ; la conflictualité psychique ne s'unifiant pas dans un récit, un discours ou un symptôme, elle se trouve projetée et diffractée dans l'espace extérieur. L'utilisation de plans et de cartes nous a alors semblé des supports de médiations permettant la mise en lien d'éléments épars. Ce qui ne fut manifestement pas sans écho chez Zenon qui m'offrit une carte routière de la Pologne très peu de temps après, que nous avons alors parcouru du doigt et de la voix, élaborant une ébauche de récit de ses transhumances en Pologne à travers les transitions géographiques, de ville en ville, de région en région, d'allers, de retours, des possibilités et impossibilités. Moment fructueux qui s'appuie sur le déploiement de l'espace sur la carte, et l'historicisation à partir d'un cheminement. Cette tentative de cartographie singulière n'a pas constitué de récit de soi cohérent, d'identité narrative mais lie ou relie des lieux et des fragments d'histoires, individuelles et collectives, des évènements marquants ou des souvenirs de pratiques professionnelles. Tantôt le récit chronologique déplace le doigt sur la carte, associant un évènement de façon contingente à ce nouveau point, tantôt c'est la proximité géographique d'un lieu connu ou fréquenté, tantôt une association de lieux phonétiquement proches ou d'un souvenir en évoquant un autre. Il m'arrive de relancer posant une question pour préciser, choisissant un point sur la carte proche de celui qui vient d'être montré ou encore de pointer un lien entre lieu et évènement. Le trajet rebondit, est repris dans une dimension ludique. La carte offerte en cadeau est devenue support d'un squiggle cartographique. La co-incidence de tous ces éléments dans ce

tracé autant parlés qu'effectués les articule dans une activité immanente qui tisse ses réseaux dans son histoire, celle du pays, dans ses envies, des futurs déçus. Tout ce qui fait trajet, au moment du tracé, est de l'ordre de l'articulation, du remembrement d'éléments désarticulés, entre autres, par le clivage et la déliaison ; mise en lien ouvrant à la possibilité du souvenir. Remember et re-membrement à la faveur d'un récit, mais aussi Erinnern en allemand, souvenir comme mis en dedans, mouvement possible d'un dehors vers un dedans. La logique du déplacement géographique permet cette ouverture pouvant s'abstraire de la logique et de la causalité présidant le récit.

Le transfert se supporte d'un jeu et de la médiation matérielle de la carte, du doigt qui trace, du tracé que l'autre peut continuer. Ce squiggle cartographique suit un tracé libre partagé entre les parties, il s'en forme un objet commun intermédiaire d'une relation. Pas d'interprétation mais émergence et mise en lien d'éléments liés aux toponymes ; ceux-ci font ainsi jouer dans une multiplicité de liens matérialisés dans le dessin du réseau routier (le tracé suit généralement les routes existantes), de « lieux communs » à des lieux aux significations personnelles ou encore à des créations propres au jeu. Ainsi, quelques ruptures du tracé se produisent en fonction d'associations de sens, de proximité phonique ou d'autres facteurs dont l'irruption n'est pas éclaircie. Dans ce jeu, émerge une dimension de l'imaginaire qui redevient possible, dans le plaisir d'un jeu partagé, de références partagées (la plupart des toponymes que j'introduis dans le tracé sont des « lieux communs » propre à des références culturelles partagées) qui suspendent la distinction moi/non-moi, trouvé/créé, passif/actif dans une attention accrue à des éléments internes, à des souvenirs, ressentis et aussi à l'altérité dans un cadre co-construit spontanément et sécurisant. L'objet technique, à savoir la carte routière, ouvre sur le transfert, phénomène mettant en position de passeur et de connecteur par l'installation d'une rythmicité propre au jeu ; rythme entendu comme le passage d'un milieu à l'autre, d'une temporalité à l'autre.

Zenon, que je rencontre quelques années plus tard, est hébergé depuis plusieurs années sur un CHRS dans une chambre double et y cohabite assez paisiblement avec son colocataire. Une certaine immobilité physique le gagne. Son environnement se restreint, des repères s'installent et sa vie psychique semble ralentir dans un apaisement manifeste. La tentative de mobilisation autour de sa venue sur la permanence des « voisins », pour rencontrer d'autres personnes, échanger autour de quelques activités, échoue arguant ne pouvoir se déplacer

aussi loin. Il ne consent probablement pas à ces efforts cherchant à introduire un surplus de mouvement, physique et psychique, dans son existence qu'il a restreint à la mesure de son territoire. Ce lieu, cette vie, aussi peu désirable qu'elle puisse paraître, il y a trouvé asile et ce ralentissement lui a peut-être permis de reprendre un peu de conflictualité à son compte qu'il ressent avec moins de tranchant, ce qui n'est pas rien. Ce ralentissement et ce rétrécissement dessinent dans le vague des limites dont celle d'une fin de vie qui approche, n'étant plus très jeune ni en bonne santé. Il décèdera dans ce lieu d'hébergement au cours de la rédaction de ce travail.

b) Ludmiła

Ludmiła, que je rencontre pour la première fois il y a de nombreuses années sur un accueil de jour alors très bruyant, est une femme en surpoids important, partiellement édentée, elle semble repoussante et son allure évoque la folie. Ses vêtements sont propres mais assemblés de façon hasardeuse (elle s'habille dans des vestiaires associatifs). Un débit de parole important difficile à interrompre s'attarde autour de problèmes de santé et surtout des compensations dont elle estime qu'elles lui sont dues et tardant à venir. Elle défend son droit à des allocations et à un logement comme un avocat face au juge. L'adresse est quelque peu hasardeuse comme si elle me conférait une possibilité d'interférer sur la décision quant aux dédommagements des préjudices subis. Dans un premier temps, elle décrit abondamment l'espace interne de son corps : ses organes et son organisme à travers leur dysfonction. La description clinique d'une machinerie détraquée envahie de corps plus ou moins étrangers (des tumeurs et des kystes) insiste et argumente en faveur de la nécessité de la reconnaissance d'un diagnostic. Elle ne se plaint en fait que peu de son corps défaillant et des douleurs, mais semble vouloir en jouir à travers ce qu'il pourrait lui apporter ; des compensations financières ou des effets que produisent son discours sur ses interlocuteurs. Son discours quitte cette orbite lors de récit de surprise ou de sidération face à la pertinence et l'audace de sa répartie sur ses interlocutrices, d'autres femmes qu'elle fréquente, amies, voisines de chambres, éducatrices. Parfois l'inquiétude quant à ses problèmes de santé l'étreint et elle éclate en sanglots étrangement théâtraux.

La plupart des entretiens à cette époque se déroulent dans les espaces communs. L'ambiance sonore, fatras de conversation dans une multitude de langues, interfère dans la conversation toutefois protégée par la bulle que constitue la langue partagée. La difficulté à l'entendre me fait me rapprocher et constate qu'elle recule. Sensation paradoxale d'être aspiré dans ce corps dysfonctionnant (me revienne des images du film « l'aventure intérieure » (Dante, 1987)), ainsi fortement érotisé par un discours envahissant, et d'être repoussé, mis à distance. Cette séquence d'occupation de l'espace m'évoquera plus tard ses constructions de discours, les mouvements de dénégation quant à son désir pour des hommes qui gravitent autour d'elle, spécifiquement autour de la possibilité de relations sexuelles. De même, plus tard, le développement de son délire autour d'hommes arabes et noirs la surveillant et lui voulant du mal, probablement lié à la proximité de sa voisine de chambre de CHRS dont elle suppose une activité de prostitution. La proximité physique donnant consistance à la dimension fantasmatique inconsciente, véritable travail de sape des défenses psychiques dorénavant débordées. Les conversions, le fragile refoulement, les dénégations, ne pouvant plus juguler l'afflux libidinal que l'appareil psychique va tenter de lier par des mécanismes plus couteux, projections, construction délirante, ...

Les kystes et ses lésions évoqués, propos appuyés par de nombreux documents relatifs à des examens médicaux, sont principalement localisés dans la poitrine et la cavité abdominale. Les mouvements de balancier entre des vécus manifestes d'intrusion réciproque résonnent avec son mode de vie à la rue et la revendication d'un hébergement, comme une problématisation de la question de l'habiter, un logement, ou de son corps logé dans un espace protecteur, se télescopant dans le transfert et la fonction d'accueil. En l'occurrence, d'un matériel psychique organisé autour d'un corps sexualisé présenté comme organisme²⁶. L'expulsion de ses angoisses portant sur son corps, contenu manifeste de la maladie somatique, de la machine organique qui se détraque, et contenu latent manifestement érotique, cherche ainsi à être accueillie car intolérable ou indéchiffrables. L'objet ne lui revient que sous forme d'intrusion ou de séduction, du manque ou d'incohérence. De cette emprise et de cette puissance, on le

²⁶ Cette partition entre organisme et corps sexualisé, corps vécu, rejoint en partie la distinction *Körper* et *Leib* chez Binswanger et Freud mais aussi de corps phénoménal chez Merleau Ponty ou organisme/corps sans organes chez Deleuze et Guattari

verra plus loin, elle en arrivera à relater comme des exploits, des « bons coups »²⁷, ses manœuvres pour y échapper. L'astuce dont elle fait preuve par ses réparties et ses manœuvres, lui procurent des satisfactions très prononcées et créent pour elle un équilibre précaire, une harmonie temporaire dans son monde mouvementé. Dans ces moments de grâce, pendant lesquels se rencontrent la mémoire de son expérience, son intelligence et les occasions qui lui sont offertes, le monde en devient habitable, elle crée du lieu propre. On peut entendre le bon coup ici comme mode de satisfaction pulsionnelle et donc de déchargement des tensions.

Au fur et à mesure des entretiens, quelques éléments d'anamnèse apparaissent. Elle a deux filles adultes, mariées. Son mari, alcoolique et violent est décédé il y a plusieurs années, elle est partie en France peu après. Elle n'exprime rien à ce propos si ce n'est une défiance généralisée envers les hommes. Elle vivait, au moment du départ, dans un village, dans une maison familiale commune (chacun ayant son logement distribué autour d'une cour partagée), où logeaient son père et une de ses filles avec son mari. Le contexte de son arrivée est singulier, après avoir quitté son emploi de femme de ménage dans des institutions polonaises (les écoles, la mairie), on lui parle d'un contact en France qui pourrait lui fournir emploi et logement. A son arrivée, ledit contact la « loge » dans un parking et lui « propose » des relations sexuelles comme contrepartie. Elle refuse puis finit par partir après avoir été séquestrée plusieurs jours. Elle vit alors à la rue, s'organise bien entre les lieux de mise à l'abri, elle est souvent hébergée par le 115, connaît les endroits où se nourrir. Son quotidien est régi en fonction des distributions alimentaires, des accueils de jours et de recherche d'hébergement. Elle ne dort que très peu à la rue et, du fait de son activité et de sa constance, le 115 lui accorde des nuitées en centre d'hébergements d'urgences ou elle se rend au CHAPSA.

Elle se sent plus « lésée » par ses maladies qui devraient lui donner la reconnaissance à travers une rente que par les incidents de vie émaillant son parcours. La reconnaissance tarde à venir du fait de son statut d'européenne inactive, malgré une liste de pathologie qui s'allonge (des kystes, hypertension, problèmes d'articulation, dépression et même diagnostic de

²⁷ Référence à De Certeau reprenant par cette formule la conception de la métis grecque décrite par Vernant et Detienne. La formulation n'est d'ailleurs pas idiomatique en polonais mais, traduite, elle garde une dimension équivoque.

schizophrénie selon un médecin). Elle propose une forme d'adresse est assez typique de la clinique à la rue et offre les possibilités d'une parole, F. Vinot (Vinot, 2013) propose le terme d'*insistant*, en opposition à assistanat, comme manière « de faire avec le faire » ; passage du leurre de l'objet social (un hébergement résolvant la situation) au trompe l'œil du désir (insistance, désir de voir ce qui se situe au-delà). En effet, la demande d'aide matérielle ou sociale n'est pas une demande de psychothérapie, la seconde supposant une confiance dans les effets de la parole. La réponse de l'institution qui pourvoit à la demande fait office de leurre, miroir aux alouettes sur lequel vient se fracasser le désir du sujet qui, s'il le peut, se relance sur un autre objet (l'hébergement qui ne conviendrait pas, demande d'un nouveau). La parole, la consistance de l'écoute de cette demande sociale et matérielle se propose d'accéder à la dignité du trompe l'œil, celle de l'illusion qui invite à voir ce qui se trouve au-delà de cette demande-là, entendu qu'il faille lui accorder sa dignité et qu'elle ne puisse se soutenir que d'une possibilité de réalisation et donc d'une adresse à un « supposé-pouvoir ».

Mais justement, des hommes lui font des avances. Elle élabore des plans où consent à s'installer avec s'ils sont bien pourvus (d'un appartement, de papier français, de revenus) dans le but de tirer quelques profits de ces objets sociaux et de la reconnaissance qu'ils procurent ; appartement, titres de séjours, allocations. Mais pour le « reste », entendu les relations sexuelles, elle s'y refuse, elle « n'a plus l'âge » et revient ainsi souvent, avec insistance, sur la concupiscence de ces hommes. Désir insistant des hommes reflet de son propre désir refoulé ? Le désir envers les hommes pose quelques conflits subjectifs entre pulsions sexuelles et interdits mâtinés d'une pudibonderie chevillée à sa foi chrétienne. Cette conflictualité semble pourtant trouver quelques issues dans un jeu de négation d'un fantasme inconscient de prostitution ; des hommes la désirent, ils doivent payer, mais là encore elle se refuserait. Désir mis en scène mais dont elle refuserait l'accomplissement, tout en obtenant satisfaction par le gain des attributs masculins sans contrepartie. Le préjudice subit (celui de la séduction ?) serait ainsi dédommagé. On mesure la puissance et le renoncement lié à cette demande de réparation dans l'articulation entre fantasme de prostitution, faire le trottoir et dormir à la rue.

Ces thèmes sont abordés parfois gravement donnant à entendre l'ampleur du préjudice subit, parfois non sans une certaine coquinerie, que l'on retrouve dans ses réactions aux gestes impudiques à son égard d'autres hommes qu'elle connaît les lieux d'accueils. Il s'agit parfois

de compatriotes mais souvent d'hommes noirs malgré son discours ouvertement raciste. Elle me présentera une fois un homme (africain) qui voudrait s'installer avec elle. La méprise est totale, ils ne parlent pas la même langue...

Elle disparaît pendant de long mois puis revient. J'apprends qu'elle est retournée en Pologne pour s'occuper de sa famille, notamment de sa fille, qu'elle décrit comme alcoolique tout comme son mari, et de son père âgé. Celui-ci est décrit comme un père aimant, bon mais faible et soumis à sa femme, jusqu'à la mort de celle-ci, furie alcoolique. L'organisation hystérique semble dominer le tableau, de la symptomatologie, conversion, théâtralisme, « belle indifférence » à la souffrance occasionnée par ces symptômes et recherche d'excitations. Ses revendications et la demande de reconnaissance de sa souffrance suscitent une attention importante des professionnels médicaux et sociaux au risque de l'épuisement et de la répétition d'un rejet. Déception sans cesse réactualisée lui faisant quitter ses objets, quand bien même elle se propose comme objet venant combler l'autre. Cette proposition venant combler l'espace vide laissé par l'énigme de l'autre, de sa séduction. La demande de réparation ne repose-t-elle pas sur la force du traumatisme sexuel, celui de la séduction ? Séduction du père, d'autant qu'il ne semblait pas désiré par la mère dans l'imaginaire de Ludmiła mais de cette dynamique nous n'en saurons pas plus. Alors « *l'amour n'est possible qu'avec l'éviction du sexuel* » (Pommier G. , 2001). On conçoit la difficulté d'un tel accompagnement d'autant que la demande (de réparation, d'amour) s'articule à la dimension sociale (les demandes d'allocations, d'hébergement) pouvant aboutir à quelques réalisations.

De retour en France, déçue que sa fille ne se soit pas laissée aider, elle est rapidement hébergée dans une structure de stabilisation grâce à l'activité d'une nouvelle assistante sociale énergique inquiète du sort d'une femme dormant seule à la rue. Elle est alors en conflit permanent avec ses voisines de chambre, d'abord une femme plus jeune qui lui cherche des noises, sort le soir, et qu'elle soupçonne de prostitution. Elle va développer alors peu à peu un délire de persécution concernant des hommes noirs, puis arabes et enfin aussi polonais (à la solde des premiers) qui veulent la « coincer » dans une ruelle sombre, entre deux voitures, etc... Elle est suivie, toujours sous le regard de ces hommes. Ce qui l'amène à des trajets complexes, qu'elle décrit en détail, toujours avec témoins afin de ne pas se retrouver à la merci de ceux qui la suivent.

Le délire s'étend quant à la « race » de ses persécuteurs et le nombre de personnes impliquées. Il n'en reste pas moins qu'elle arrive à se faire aider par des hommes qui lui veulent du bien (certains me sollicitent pour l'aider ou intercéder en sa faveur). Les entretiens sont plus réguliers et s'installent dans un cadre fixe. La fin de l'entretien doit être signifiée et la séparation sur le seuil s'éternise au point qu'il faille y mettre fin avec une certaine fermeté. Elle provoque alors un rejet lié à un sentiment d'intrusion proche de celui de ses discours sur son corps, angoisse d'engloutissement dans le corps dont je ne distingue pas bien si cette angoisse est la mienne ou la sienne. Le seuil marque le passage d'un espace à l'autre, d'une organisation à l'autre et donc de fonctionnements différents, d'une altérité et d'une séparation. La limitation est spatiale et symbolique et l'entrée dans un bureau ou dans un cabinet signifie et instaure un certain nombre de règles visant un certain type de transformation ; il ne s'agit plus de transformer son environnement par l'action mais par l'activité représentative. Alors ce rapport d'accrochage pointe un type de relation à l'objet ; accrochage à un objet paré d'attributs de puissance dans son expérience de lien à l'objet défaillant où se partage puissant et impuissant, bon et mauvais. L'objet que constitue le clinicien ou le travailleur social, n'est pas considéré comme un « objet total » mais se trouve parcellisé, partialisé et pris dans des assemblages qu'elle cherche à utiliser en vue de sa satisfaction ; c'est-à-dire que toute la situation « psychothérapeutique » ne peut se comprendre que prise dans ses objets de demande et de désir liés en particulier à l'hébergement, dont on a souligné le caractère sexualisé. Même si le dispositif répond aux règles et normes habituels (la libre association, les interdits, la fixité du cadre), il ne peut être séparé de ses branchements aux institutions (Emmaüs, SAMU social, assistante sociale de secteur) et ainsi au pouvoir attribué d'intercession et d'action en faveur de la satisfaction de ses besoins et désirs. C'est dans ce contexte que se déploie une activité à visée transformative des contenus dans des associations, des récits et des énoncés jouant volontiers sur une ambiguïté entre intérieur et extérieur, interpersonnel et intrapsychique, délire et « réalité ».

Mais les thèmes évoluent puisque nous tournons plus autour de sa construction délirante, de son désir mais aussi de sa volonté de rechercher un emploi. Non que l'insertion par le travail soit une visée nécessaire, quoiqu'elle le soit pour débloquer ses droits en France, mais il semble de plus en plus évident que sa demande de réparation s'érode et qu'elle consent à une activité lui permettant d'obtenir ce qu'elle voudrait. Et par là, se découvre le renoncement

à cette position de passivité, à qui on ne pourrait rien demander, spécifique à la recherche d'une complétude de l'environnement ; recherche, création ou re-création d'une unité perdue, ou jamais advenu.

La pratique de la manche dans un centre-ville bourgeois, occupe aussi son discours, choix du lieu qui se décide dans un souci de sécurité et de sa propre respectabilité. Les riverains la connaissent et manifesteraient du respect, elle est propre, polie, se comportant bien, l'installation dans ce centre-ville bourgeois et son acceptation crée du propre, entendu dans les deux sens du terme, puisque l'appropriation du lieu et l'appropriation par ce lieu respectable participe à se respectabiliser auprès de son environnement et d'elle-même.

Peut-être son préjudice se concrétise-t-il dans la persécution de ces hommes la suivant. Le désir de l'autre semble être recherché et subit comme préjudice. Il est relativement notable que ce délire se construit après son installation en centre d'hébergement. Centre d'hébergement pour femme où elle décrit ses relations conflictuelles avec les autres femmes (à quelques exceptions). Elle accuse ses ennemies les plus farouches de prostitution ou de mœurs dissolues, sa morale reposant en particulier sur une foi catholique chevillée au corps. La proximité de cette femme noire qui sort pendant la nuit, pour se livrer, selon Ludmiła a des activités de prostitution semble ébranler ses propres défenses contre son désir (rappelons que malgré ses négations, des rationalisations et ses discours racistes, elle élit des hommes noirs comme compagnon possible en vue d'obtention de certaines gratifications comme un logement ou une allocation). Mais alors l'élaboration de son délire lui permet d'habiter ce centre d'hébergement où doit se loger son désir et ce qu'il suscite d'énigmatique chez elle comme dans la proximité de sa voisine de chambre. Il n'est d'ailleurs pas question pour elle de quitter ce lieu. Elle élabore des stratagèmes, non sans mesquinerie, par lesquels elle se décolle de son propre désir en miroir chez l'autre, délire qui interroge la position de l'autre (que lui veulent ils ces hommes ?), ou quelques méfaits envers sa voisine, comme la tasse ornée d'un dessin de singe qu'elle laisse à destination de sa voisine. Elle rit de sa provocation (noir=singe) qu'elle suppose comprise par sa voisine.

Le tableau sémiologique laisse dubitatif les intervenants puisqu'entre somatisation (les troubles somatiques prennent la forme stable de kystes, d'ulcération, ...) mais dont la labilité extrême de la plainte, flottant d'une zone à l'autre, d'un organe à l'autre, évoque la conversion hystérique. Le délire de persécution à forte connotation sexuelle venant compliquer encore le

tableau. L'aménagement psychique, autour d'une symptomatologie hystérique, et celui de son environnement, se trouve débordé de son équilibre précaire. Il n'en reste pas moins que le « Moi fort » de Ludmiła, ne se décompose pas face au danger qu'introduit les déséquilibres intérieur/extérieur (par exemple, la proximité de cette femme soupçonnée de se prostituer) en modifiant sa palette de défense. Au refoulement et au recours à des modes de clivage de l'objet relativement restreint, se substitue projection et construction délirante. Le Moi est ainsi relativement préservé dans son intégrité au prix d'un environnement rendu extrêmement dangereux et sans espoir de satisfaction, consciente du moins, puisque la possibilité de se faire « coincer » par ses persécuteurs ne la laisse pas indifférente. Ce plaisir se manifeste dans ses descriptions de stratagème visant à échapper à l'avidité de ces hommes ; plaisir manifeste de son intelligence rusée et des « bons coups » qu'elle permet laissant supposer la nature d'un désir latent. La conflictualité qui s'organise entre ça et surmoi, désir et interdit, déborde donc son moi et ses défenses et se projette dans l'espace de sa chambre contenant le « mauvais objet »-voisine, les institutions et l'espace public où s'opposent des repères sécurisants et des objets persécuteurs. La fonction défensive du fantasme semble débordée. A partir d'un fantasme de prostitution, faisant tenir ensemble désir, interdits, revendications, sapé par la proximité, la consistance de cette voisine (supposé se prostituer), une construction délirante s'érige et prolifère, structuré par ce qui semble relever d'un fantasme de viol (se faire coincer dans les ruelles, se faire tamponner, renverser) endiguant difficilement l'excitation psychique.

Peu d'éléments en revanche permettent d'imaginer ses relations précoces, même si l'on peut supposer que la faiblesse de ce père aimé, a pu avoir quelques effets de séduction, face à une mère décrite comme dure et austère. Ses liens avec sa famille ne se sont pas coupés après son premier départ en France, si bien qu'elle s'est sentie en devoir de s'occuper de son père vieillissant et de sa fille en difficulté. L'impossibilité d'avoir pu aider cette dernière crée une frustration qui lui fait envisager de couper les liens. Il semble que ce soit à la mort d'un mari violent, alcoolique et peu aimé qu'elle ait saisi l'occasion de partir de chez elle et n'a pas souhaité rentrer malgré sa situation difficile à la rue en France. Il semble qu'à la mort de son mari puis le rejet de sa fille (dont elle juge aussi les mœurs dissolues), la maison familiale ait perdu son caractère de familiarité ne laissant place qu'à une insatisfaction quant à sa vie, ses enfants, etc... Peut-être cette maison et l'environnement de Ludmiła a pris un caractère

étrange, inquiétant, *unheimlich* avec la disparition de ce qui pouvait participer à la structuration de son quotidien, à savoir un intérieur harmonieux mis à mal par le comportement de son mari puis sa fille, retour par cet autre intime de ce qu'elle ne consent à connaître d'elle et pour elle-même. Cette *unheimlich*, dont Freud postule qu'il s'agit là de ce qu'il y a de plus intime et de plus étranger à soi, le retour du refoulé, on peut supposer qu'il cherche à être accueilli et qu'il participera à la formation de ce délire de persécution qu'elle développera sur le tard. La propension à « joindre les deux bouts », à assurer la jointure, restaurer une harmonie, compléter l'autre vient de la position de l'hystérique méconnaissant son désir et s'offrant comme objet venant compléter l'autre. Vinot propose de comprendre une « *clinique psychanalytique de l'habiter (...) comme le mode de prise en charge par un sujet du vide central qui constitue le cœur même de son rapport au désir* » (Vinot, 2015) y voit jouer un couple aliénation et séparation par l'intermédiaire du langage et l'article à la dimension de l'habiter. Cet espace vide du manque en l'Autre, son aménagement, est la condition de possibilité au sujet d'habiter le langage plutôt que d'être habité par celui-ci, rapport propre à la psychose.

Dans ces territoires des éléments communs et d'autres forts différents, étrangers, qui se combinent et s'agencent. La carte de la maison familiale, laisse apparaître des personnes familières (le mari violent et alcoolique, le père bon dont il faut s'occuper, la fille aux mœurs dissolues) dont on pourrait trouver comme des résonances chez Ludmiła. La carte de sa vie « française » sans cette forme unifiante de la maison-famille harmonieuse se montre plus hétérogène, son désir, les hommes « noirs », les rues passantes, les maladies, son corps souffrant et les dispositifs d'aides se refusant à elle... Ses conflits intrapsychiques trouvent difficilement une issue dans ses symptômes hystériques et trouvent des voies de frayages et des formes de stabilisation dans l'errance et son mode de vie à la rue fortement structuré par les besoins vitaux : manger, dormir, s'habiller. Mais si la satisfaction de ces besoins du corps répond à la dimension d'autoconservation de la vie pulsionnelle, elle met ce corps en relation avec l'autre faisant entrer ces transactions dans l'économie libidinale. La complexité de l'économie psychique se déploie dans la question de l'hébergement, si on comprend bien que loger, s'abriter répond à des besoins du corps, le rapport d'habitation à un lieu se charge de cette dimension libidinale et inconsciente. Ici, l'octroi d'un hébergement réparerait un préjudice subit, celui de la maladie, de conditions de vies actuelles et antérieures ; préjudice

dont peut imaginer le rapport au refus de la castration, tant l'enjeu pour elle est de l'ordre de la réparation et du pouvoir (ceux qui en ont, des hébergements, du pouvoir de les obtenir et ceux qui n'en ont pas).

Or, la possibilité qu'offre une écoute sur les lieux d'accueil et de travail social va offrir une surface de projection. L'intervention sur les lieux de travail social pose le clinicien dans un transfert particulier dans le sens où il est parti pris ou du moins perçu comme doté d'un pouvoir d'intercession concernant des démarches administratives ou d'insertion, il s'agit là d'enjeux essentiels dans les accompagnements, statut, reconnaissance se mêlant aux mouvements psychiques de la « psychothérapie ». Le transfert, dans ce cadre mouvant et non socialement neutralisé, ne mobilise pas des relations « purifiées » à des imagos réactualisés puisqu'entrent en jeu des éléments actuels. Les objets sociaux, il y a ceux qui en ont, d'autres qui n'en n'ont pas, certains les octroient ou peuvent intervenir en ce sens, d'autres non²⁸. Il y a chez Ludmiła une dimension manifeste de jouissance dans ce sentiment d'intrusion qu'elle suscite par son aspect, ses descriptions cliniques de l'intérieur de son corps venant comme solliciter une réaction de rejet, ce qu'atteste la mise à distance qu'elle va instaurer d'elle-même à d'autres moments. Cette plainte qu'elle dévide, la pitié ou l'horreur qu'elle suscite, vise l'objet ou un ensemble d'objets, une chaîne d'investissement ; par exemple, un appartement et ce qui pourrait intercéder en sa faveur, un compagnon, un clinicien, un travailleur social, un passant. Ces acteurs sont sommés par la puissance de ses projections de réagir et souvent d'agir. Cette « manipulation » des objets sommés de porter et contenir ses contenus psychiques débordant provoquent des actions et des réponses de l'objet. Il y a un mouvement d'aller-retour et de transformation qui s'installe si l'objet ne fuit pas (s'il survit).

Il semble que ces temps d'approches et les bulles que constituent les rencontres informelles dans les espaces collectifs dans la même langue ont dessiné des espaces internes et surtout d'échanges, à ce titre la difficulté à quitter le bureau une fois le cadre des entretiens formalisé, semble symboliser une régulation, le dessin de seuil, de passages. Car se tenant au seuil de la porte, n'avançant que petit pas par petit pas vers la sortie, elle m'assaille de question avant de sortir, sollicitant mon avis ou me faisant part d'une nouvelle péripétie. Elle donne, attend

²⁸ Discours et enjeux éprouvant pour l'identité professionnelle, tel un patient qui comprend que les psychologues sont « seulement » là pour parler mais que l'on sait qu'ils peuvent par différents procédés influencer sur l'obtention d'hébergement ou sur une autre démarche. Ou encore, un autre patient cherchant à m'encourager : même si je ne suis que psychologue actuellement peut être pourrais-je un jour je pourrais devenir assistant social.

en retour, demande plus, sature l'espace en se tenant au seuil et sature mon psychisme. A ces moments, je voudrais lui donner ce qu'elle veut pour qu'elle se retire, frustration et agressivité se fondent dans le cadre, je mets parfois fin à l'échange abruptement. Une fonction de contenance se dessine, se « co-construit », au sein de cet espace où les contenus psychiques, représentations et affects déplaisants, peuvent être retenus, être attribués à soi ou, du moins, objet d'un jeu, d'une ambiguïté entre Soi/non-Soi, intérieur/extérieur, ...

Même s'il n'est pas sans être efficace, le cadre proposé des entretiens en face à face (dont le bureau se situe dans un accueil de jour, institution de travail social) peine à ne pas être d'un côté débordé par des éléments et enjeux extérieurs, et de l'autre côté ne pas déborder lui-même vers l'extérieur dans les connexions qu'il noue avec les dispositifs d'accompagnement social. Ces débordements, nous les retrouvons de part en part, des mouvements transféro-contre-transférentiels, dans les effets de seuils, dans les enjeux de ce suivi. Partialisation des objets en vue de satisfaction qui se machinent dans des grands ensembles dans lesquels ces rencontres constituent probablement une pièce, un relais à visée transformative.

Ludmiła est victime de plusieurs accidents vasculaires qui ne lui permettent plus de se mouvoir comme avant et nous perdons contact. Toutefois, des nouvelles me sont parvenues d'une amie infirmière me relatant hilare sa rencontre avec une imposante femme polonaise dans son service. Elle capte l'attention du service par la spectacularisation de sa souffrance et de son corps ainsi que par son flot de parole dans un français approximatif. Elle y évoquera son « médecin et son psychologue qui parle polonais, M. Claude, très gentil ». Je souris aussi au récit de cette amie et des réactions que suscite Ludmiła, rejet et monstruosité mais ici, comme souvent, un amusement lié à une joie et un humour burlesque.

c) Adam

Il est difficile d'ordonner le récit des rencontres avec Adam, le connaissant depuis une dizaine d'années, nous nous rencontrons toutefois sur un accueil de jour dans un quartier autour duquel il tournera pendant tout ce temps, sans même vraiment s'en rendre compte, s'étant pour ainsi dire territorialisé autour de groupes d'amis, de la pratique de la manche, de lieux d'abris et de cet accueil de jour même s'il ne le fréquentera rapidement plus.

Nous nous croisons que ponctuellement les premières années et une certaine distance (pudeur et méfiance) toute cordiale caractérise ces contacts. Il demande quelques renseignements et aides quant à des démarches administratives qui n'aboutissent que peu, manquant de la continuité nécessaire de ces procédures par étapes qui s'inscrivent dans la durée. Sa présence en pointillé ne fait pas consistance auprès de l'équipe et il doit reprendre ce qu'il a laissé en souffrance tantôt au même endroit tantôt au début. S'il existe pour les professionnels de cette structure, c'est en pointillé comme une présence flottante qui ne s'inscrit pas dans le fil d'une démarche d'insertion, ni, autre façon de consister sur de tels lieux, comme fauteur de troubles. Il compte parmi les membres d'un groupe, composé majoritairement de compatriotes, qui a investi le quartier. Nous avons peu d'occasions de nous rencontrer autrement que par la médiation de cette bande, excepté lors des rendez-vous avec sa travailleuse sociale ; rencontres qui suivent un rythme qui lui est propre et non celui des démarches.

Mais au détour d'une rue, discutant avec une collègue, nous le croisons assis sur un muret, pensif, des larmes coulant sur son visage. Quand nous nous arrêtons pour prendre des nouvelles, il semble perdu et surpris, émerge d'un lieu lointain, s'excuse d'avoir été vu ainsi et explique qu'il s'est isolé, écoutant de la musique triste se laissant aller, alors pensées et émotions ont commencé à tourbillonner (il mime le geste).

En quelques années, pendant lesquels nous nous croisons et échangeons quelques mots, il se dégrade, des consommations de plus en plus massives d'alcool abiment son corps et il devient assez évident qu'une neuropathie altère sa marche. Il perd en mobilité et sa plainte s'impose de plus en plus, elle fait trace. L'équipe de l'accueil de jour s'alarme de son état mais les rendez-vous restent espacés et occasionnels. Il s'accroche, supplie mais ne peut assurer la continuité demandée par les suivis sociaux, sa présence se fait ainsi ressentir, plus pesante et la demande porte sur des objets sociaux dont l'acquisition permettrait son rétablissement ; allocations, logement, emploi. Il devient le sujet d'inquiétude du groupe qui pourvoit ses besoins en nourriture et en alcool. Son lieu d'ancrage est fonction de la trouvaille d'un matelas par des membres du groupe et du lieu où il est déposé. La dépendance matérielle au groupe grandit, il alarme les professionnels et ses amis de la rue qui m'interpellent sur l'accueil de jour, souvent à sa demande, pour que je vienne le voir, parfois pour écouter ses doléances (être hébergé, avoir le RSA, être hospitalisé pour un sevrage, toute la panoplie de demande

que l'on peut adresser à ce type d'institutions) parfois pour constater son délabrement. Ces interventions débouchent à plusieurs reprises sur des appels aux pompiers qui l'amènent à l'hôpital... d'où il sort rapidement à chaque fois, relâché par les médecins ou s'enfuyant lui-même.

Ces séquences de demande d'aides pour un autre que soi permettent des accroches avec d'autres membres du groupe mais concernant Adam s'installe un sentiment de perte d'espoir et jugement dubitatif sur ma présence, sur ce que je fais. Frustrations d'un espoir toujours déçu d'une parole faisant office d'interprétation qui dénouerait toute la problématique ; il se déshumanise, nous sommes pris comme témoins, je me ressens moi-même appelé en particulier dans ce schéma, « autre secourable » qui entendrait le contenu de son appel. Mais, je ne ressens finalement que sa propre impuissance et de la colère (coup de pieds portés aux poteaux après le départ des pompiers).

Les rencontres sont maintenant plus fréquentes dans la rue à côté du lieu de permanence et les plaintes plus insistantes. A la faveur d'une nouvelle hospitalisation, il se pose pour un temps plus long dans un service de psychiatrie, pour un sevrage faisant suite à un problème somatique. Il en ressortira, trop tôt selon lui, sur décision des médecins. Ce qui lui sera annoncé au cours d'une de mes visites. S'enchaînent d'autres courtes hospitalisations après entrée aux urgences dont il ressort à chaque fois rapidement malgré ses difficultés toujours plus grandes à se mouvoir, qui aboutiront finalement à un séjour en LHSS.

Nos rendez-vous se font plus fréquents et il y déploie des spéculations sur les intentions du personnel. Souvent vécu sur un mode persécutif, le personnel le traitant mal, préférant d'autres hébergés du fait de leur appartenance ethnique. Parfois se percevant comme privilégié, obtenant plus de cigarettes que d'autres. Son rapport à l'institution se lit pour lui sur le mode du clivage. Bon et mauvais objet se répartissant dans l'institution en fonction des professionnels, de moments particuliers, de demandes et de réponses auxquels répondent sa propre perception de lui-même traité comme un objet de soins vigilant, il a le droit à un traitement de faveur, ou sur le mode de l'identification au déchet, on le « traite comme un chiffon ». Son implication dans ce système d'échanges dans l'institution fait proliférer une activité de mise en sens sur un mode clivé tantôt persécutif tantôt comme objet idéalisé. Précisons qu'il me demande d'intervenir comme tiers auprès de l'assistante sociale, du médecin. Requête reposant sur le partage d'une langue commune dans un but de traduction

et de communication, mais aussi inscrite dans un lien transférentiel de reconnaissance mutuelle, dans la langue où transfert et lien sont possibles ; il m'utilise, je me laisse utiliser, établissant une aire transitionnelle précaire autour d'identifications (liés à la langue, à ma posture « à côté » pas en face) et de ce jeu. Lien précaire certes, toutefois cette « présence régulière mais informelle des intervenants de l'équipe constitue ainsi une première adresse à un autre qui leur donne existence, dans l'étrangéité de leur propre langue » (Humphreys, 2014). Traduction doit être entendu dans un sens alors élargi, dans cette démarche il s'agit de porter la parole de l'autre, en dire quelque chose, l'inscrire dans un récit, une temporalité, et pouvoir se réinscrire dans cette parole, les interpellations, les gestes, la violence, faire entendre certaines choses qui ne se disent pas. Ces accompagnements tissent les moments et les lieux entre eux, tissent le récit de l'accompagnement, aux récits d'un ailleurs-avant.

Il interprète l'absence de nouvelles de sa demande d'AAH, malgré de nombreuses démarches (comme la signature d'un document à la banque en compagnie de l'assistante sociale), comme une rétention de l'argent qu'il suppose obtenu et ce au profit de l'institution. Interprétation qui lui fait relire après coup les privilèges obtenus jusqu'alors... il obtiendrait ces cigarettes et une certaine clémence envers ses comportements, du fait de son apport financier à l'institution. Dans le cadre de l'institution se déploie une prolifération interprétative dévoilant son mode de rapport à l'objet. A l'opposé du dépouillement radical qu'il s'inflige à la rue, le voilà ici avide, envieux. Plus encore, il s'attribue des objets sociaux imaginaires qui le rendent désirable voir lui assurent une place d'exception ; désirabilité suscitant en retour l'avidité de l'objet-institution le dépouillant de ses biens.

En effet, il sort fréquemment en dehors des murs à la rencontre de ce que pourrait lui offrir la ville. A l'occasion d'une rencontre sur le chemin du LHSS, il décrit les détails de la journée fantastique qu'il a passé hier : il a trouvé sur un banc une canette presque pleine et un paquet de cigarettes à peine entamé. Prodigalité d'un environnement, valeur de la trouvaille qui trouve écho dans sa perception de lui-même ; cette journée habituelle emplie de vide, d'ennui, de ruminations et d'affects difficilement soutenables, de honte et d'agressivité, se remplit de sens par ces trouvailles. Il l'évoque avec le sourire de l'enfant repu. L'errance urbaine est-elle une tentative de rencontre avec un autre secourable éparpillé dans le tissu de la ville ? Ces trouvailles, sont aussi création d'une réponse en adéquation avec ses besoins.

Créations toujours précaires qui peinent à faire trace et cet autre secourable dispersé dans les méandres des rues laisse place à un autre persécutant.

Ces trouvailles dont il fait dorénavant régulièrement l'inventaire lui font associer sur son attachement à son quartier. Autour de son ancien lieu d'attache dans un tunnel et du lieu de manche sous un distributeur non loin. Ce lieu valorisé par les gens qui l'aiment (sic) dans le quartier. Les figures des riverains se dégagent comme preuve de son potentiel à être aimé, ceux-ci répondant à ses besoins en nourriture, en argent et en alcool ainsi que par des attentions quotidiennes, saluts, quelques mots d'échanges... Ce lieu pourvoit donc à ses besoins, sans qu'il soit nécessaire de demander, objets, argent, paroles apaisantes dans une langue qu'il ne comprend que très peu. Ce récit d'harmonie, que peuvent contredire d'autres récits concernant sa vie à la rue, entre réponses de l'environnement et besoins ne se fait-il qu'à la faveur du renoncement, à l'appauvrissement du désir, à celle de l'exclusion du lien et la désertion d'une partie de sa propre expérience ?

Il sera exclu de ce lieu, le LHSS, du fait d'une agression sur un autre hébergé. Retournant immédiatement à son lieu d'attache dans le tunnel de son quartier, sa dégradation est spectaculaire. Il ne supporte plus ce lieu, déclare vouloir mourir. Les rencontres dans le tunnel se succèdent, il se loge dans un à côté de la voie de circulation où se garent parfois les véhicules acheminant les marchandises pour les magasins au-dessus. Supportant difficilement l'état d'Adam, l'abjection du corps, de cette vie transgressant les lois de ce qui rend humain - il ne se lève que pour faire la manche, vit au milieu de déchets, de nourritures, du corps - je me laisse gagner par l'ambiance du tunnel. La lumière orange permanente découpe les espaces, dessinant des zones d'ombres, aplatissant les perspectives, les distances y sont difficilement évaluables. Le plan est complexe, on s'y perd, les virages coupent la vue, les voies se ramifient, tout se ressemble, difficile d'y établir quelques repères spatiaux. Le son est caractéristique, c'est un halo sonore, tout en variation d'intensité, la réverbération trompe les sens et les échos grondent, on entend un véhicule directement que très proche. Tout semble irréel et lointain puis le réel fait une irruption fracassante. Comme pour les tunnels des halles, nous sommes là dans l'envers du décor des fantasmagories proposées par les zones commerciales, c'est un cloaque, ça entre, ça excrète mais Adam y reste comme un déchet intraitable.

Ces choix de lieux d'installation, tous les SDF ne le font pas ; s'il offre quelque protection, il est bruyant, désorientant, froid, balayé de courants d'air. Quelques habitués apportent de la nourriture des restaurants, parfois des restes mais les relations de voisinage ne s'y nouent pas comme à la rue, ceux qui passent sont des travailleurs et ne s'attardent pas. Rien ne vient a priori ancrer l'attention, on y rêve, ressasse, parle seul. J'écoute distraitement son récit dont la structure se délite, il se mêle à l'expérience sensorielle du tunnel, j'entends la fragmentation de l'expérience propre à l'errance urbaine et celle de son psychisme. Il devient même difficile de décrire son expérience en termes de projection ou autre mécanisme de défenses spatiales tant la limite dedans/dehors semble dépassée. Tout se dé-spécifie objets, corps, espace, temps, tout est pure intensité. L'espace se lisse, l'intensité n'organise plus la pulsion, le rapport à l'objet, la vie fantasmatique, etc... La déliaison fait son office et la vie se restreint à la portion la plus congrue dans une tentative de sauvetage de l'intégrité corporelle, moïque et spatiale. Repli, attaques des objets internes, attaques de la pensée.

L'état de délabrement physique et psychique nous fera décider de la mobilisation d'une équipe mobile infirmière. Comble de l'horreur, il sera peu de temps après amputé des deux jambes suites à une infection non soignée.

L'hospitalisation est longue et les récits des trouvailles vont continuer, déployant une géographie singulière. D'abord celle des rêves, il se remet en effet à rêver. Il se trouve en Pologne dans son quartier d'enfance, auprès de sa famille et ses parents, dans des scènes vaguement conflictuelles reprenant des éléments laissés en souffrance à son départ.

Des récits de trouvailles et de bon coup relatent des états oniroïdes. Il vole la télé de la chambre d'hôpital en se mettant debout sur ses jambes, la vend dans le quartier du tunnel. Il rencontre des personnes au cours d'une marche dans l'enceinte de l'hôpital, on lui propose des cigarettes, de l'argent. Il va acheter de l'alcool. Il sort, marche jusqu'à l'ambulance, se rend dans un autre lieu de soins, il ne sait où (il est possible qu'il s'agisse du centre de rééducation). Il s'interroge sur la réalité de ces épisodes. L'imaginaire, le rêve, sont à nouveau possibles par une mise en dedans, un enveloppement, et se reconstituent dans les relations de soins, par cet environnement prolix (il est lavé, nourri, on lui offre quelques cigarettes, il a ici un nom) un dedans et un dehors dont la limite est toujours prompte à se retourner et l'imaginaire se confond alors avec la réalité.

La trouvaille de mégots de cigarettes ou parfois de cigarettes entières occupent une grande place dans ses récits du quotidien apportant toujours cette même satisfaction. Il guette les signes d'une cigarette ou d'un paquet abandonné, les mouvements autour, fait preuve de ruse et de prudence avant de mettre la main dessus. Il repère les bons lieux, ou les mégots sont vite abandonnés. Certaines personnes se présentent à lui, offrant des cigarettes, il se demande ce qu'elles lui veulent. Il questionne les intentions à son égard et me demandera d'ailleurs si je suis un ami (« peut-être, je pense que oui pour que tu viennes me voir depuis aussi longtemps »).

Il dressera ensuite systématiquement et avec application la liste de ses possessions surtout quelques vêtements, qu'il tient en pile dans son armoire. La possibilité de pouvoir stocker est liée à l'ébauche d'installation dans ce lieu, personnel fixe avec qui il noue quelques relations, peu d'excitations, objets et environnements stables. Ces possessions ne sont égrenées ni pour leur valeur d'usage, il n'accorde que peu d'importance aux qualités de ses vêtements excepté celles de n'être pas trop abimés, ni dans la valeur d'échanges, ces objets n'ont d'utilité que d'être stockés, ils n'ont pas vocation à circuler. Pas de prestance dans la possession si ce n'est celle de l'astuce dont il a fallu faire preuve pour les obtenir. Non, il s'agit d'une forme d'accumulation, d'épaisseur, de consistance. La pile de vêtements, sa présence et le fait d'être contenu dans un espace, serait plutôt une ébauche de figuration d'un objet et d'un espace, introduisant à la profondeur et à ses qualités, elle ferait office de repère (repaire), de ce qui deviendrait propre à lui tout en étant détaché. Le placard me semble-t-il ouvre un espace de contenance qui se retrouve représenté par la porte qui reste fermée.

Hébergé plus tard, il insiste sur son abstinence, pas d'alcool, pas de cigarettes. L'argent de la manche est collecté et économisé pour l'achat de téléphone. Il en détient trois, projette d'en avoir un quatrième, étudie la possibilité d'avoir des chargeurs pour chacun. Il cherche, se renseigne auprès d'un vendeur d'une petite boutique. Des vieux téléphones que personne ne veut mais en état de fonctionner. Pourquoi plusieurs téléphones ? Il appelle peu de monde mais souvent ses parents, un ami et moi. L'épisode au cours duquel son père aurait demandé de ne plus appeler, les appels les tourmentant quand bien même Adam ne donne que peu de détails sur son état, contrarie son avidité de lien téléphonique mais ne la tarit pas. Ce type de déclaration se répète et bute sur la répétition d'un tel épisode de séparation. Il voudrait appeler des personnes mais les liens se sont taris autour de lui.

On pourrait voir dans ces préoccupations quant à l'objet téléphone, une figuration de constitution de liens, de la distance de l'objet, peut-être même de son absence. L'appareil de mise en liaison et la transmission de sons à distance tire un fil invisible entre individus. « *Présence réelle que cette voix si proche — dans la séparation effective ! Mais anticipation aussi d'une séparation éternelle !* » affirmait Proust (Proust, 1988), d'où surgit l'absence dans la présence suscitant chez l'utilisateur une attention accrue aux signes et à leur décryptage. Et en effet, le lien est à double sens, si un mouvement est opéré vers un objet hors de soi, il en est attendu une réponse. Le lien suppose une troisième dimension que le dispositif téléphonique introduit et corrompt ; la distance et la séparation sont rappelées en permanence par la seule proximité sensorielle de la voix.

Espace du lien et d'un jeu présence/absence avec le téléphone. Espace du rêve. Expérience d'une perception des surfaces dans le tunnel. Lieu d'ancrage et lieu de manche. Lieux et liens des institutions. Profondeur du placard et des vêtements contenus. Accordons une importance aux espaces et à leur cartographie, entendu comme un travail de représentations de ces espaces ouvrant sur une expérience vécue. L'exercice porte une topographie psychique des liens sujet et environnement mouvante, faisant apparaître des éléments hétérogènes, espace psychique, parfois diffracté sur l'environnement, espace du rêve, du fantasme, sensations, affects, sujet, objets, traits, idée, histoire, récits. Des lignes de déplacement tracent un territoire, des objets font repères, à l'hôpital il attend un côté d'un banc, commente ma venue (« je pensais bien que tu devais venir aujourd'hui »), au CHRS, il change ses horaires pour que nous nous croisions sur son lieu de manche (il demande que je vienne le voir en passant, veut être le premier « patient » de l'après-midi).

Ainsi, le parcours d'Adam retrace l'histoire d'une longue auto-exclusion que Furtos brosse comme un processus de clivage au moi. Il est certain que les vicissitudes du parcours d'Adam témoignent d'un fonctionnement psychique qui rapidement fait démonstration d'un refus de sa propre souffrance, psychique puis physique. Défense couteuse et finalement peu opérante puisque la souffrance finit par le déborder et participe à des processus de projection et d'expulsion et de retour du clivé sous la forme de l'horreur. Cet extérieur prend figure en fonction du contexte, dans d'autres humains dans les institutions, et se branche à d'autres circuits ; ceux de la race, de l'économie et des machines administratives. Il peut prendre, en revanche, d'autres visages dans le contexte de la rue. Là, s'y opèrent des clivages d'objets, des

projections, des formes d'incorporations complexes : véritable prolifération d'objets se liant entre eux et créant des agglomérats psychiques. Toute son activité psychique qui fonctionne sous le mode de la contamination subvertissant les délimitations du psychisme et la temporalité à coup d'après coup successifs, de perceptions rejetées. Moins d'humains ici, moins de vivant, ou partialisés, réduits à un trait, un geste. En revanche dans le lien, avec les soignants, dans les lieux de soins, les relations se revitalisent, les autres acquièrent une complexité (ils tendent à une « totalisation ») participant à la prolifération psychique, en particulier sur leurs intentions. Les récits hallucinatoires qui finissent par culminer dans les récits de déplacements oniroïdes se retrouvent à moindre mesure dans l'interprétation qu'il fait des petits événements qui ponctuent son existence ; des préjudices qu'il subit ou des trouvailles. En fonction du contexte, des présences, des qualités transférentielles de ce dispositif portatif, des pans entiers de son expérience subjective passent de zones de contrôle omnipotente à d'autres constructions fragiles de transitionnalité. L'espace se déploie, les objets s'éloignent, (re)acquièrent une profondeur, une vie propre, souvent fragile et ne résistant pas aux attaques, réactions à ce qui est vécu comme intrusion. Quelques paroles ou gestes confirment un fantasme archaïque de destructivité et redessinent à nouveau les espaces.

Lui cartographie sans cesse les lieux, les objets, les liens et les pouvoirs qui les régissent. Activité vitale de mise en sens lui permettant d'agir dans son milieu et de le comprendre, de stabiliser cet environnement chaotique. Cette activité est vitale en tant qu'elle crée du propre, pas tant de la propriété mais du spécifique à soi, rend le monde plus habitable à travers des aménagements psychogéographiques (démantèlement/tunnel ou encore dans l'errance et les trouvailles). Il vit sous le regard de l'Autre, souvent persécuteur, comme un braconnier.

Dans cette économie psychique le statut de l'objet n'est pas fixe. Souvent partialisé en vue d'une satisfaction, l'environnement offre certaines qualités à travers des représentants architecturaux, des ambiances, un comportement, un geste, etc... La psyché semble ainsi diffractée sur l'ensemble du tissu urbain, et ses composants, qui lui-même émet des signes, comportements des riverains, images publicitaires, canettes de bières à disposition, événements imprévus, etc...

D'autres part, un objet totalisé peut apparaître comme lorsqu'il interroge les raisons de sa présence auprès de lui « tu dois être un ami si tu viens me voir depuis aussi longtemps », un « qu'est-ce que tu fous là ? » en écho au « qu'est-ce que je fous là ? » questionnement éthique

que J.Oury pose comme fondement de la pratique de la psychothérapie institutionnelle, question à toujours se poser (Oury & Faugeras, 2016, p. 8). Question somme toute justifiée puisque je suis littéralement Adam tout au long de son errance dans les institutions, il peut ainsi bien se demander ce que je lui veux et inversement (ce que je peux vouloir, ce que lui me veut). Cette question introduit justement la dimension du langage et de l'altérité, et le sujet peut être pris dans des énonciations parfois individuelles parfois collectives, confrontées à des significations dominantes dans des institutions par exemple, ou du clinicien qui discute, reprend, interroge ou suit certaines lignes secondaires du récit. Reprenant le trajet qui est le nôtre au cours de cet « accompagnement », il a fallu être au plus près de ces demandes matérielles se précisant en demande de sauvetage. Demande dont la réponse nécessite cette matérialité d'un appel, de l'intervention d'une équipe médicale, d'une place en institution mais qui, en soit, ne suffit pas. D'autres espaces s'ouvrent alors, des liens (entendu comme relation d'objet et comme activité de liaison) se reconfigurent en fonction d'aller-retour, des vicissitudes de ce parcours partagé. Et ce travail s'accomplit au sein même de ces territorialités subjectives qui ne se soumettent pas aux segmentations des administrations ou de nos professions. Il se fait dans la rue, dans l'institution, dans des paroles, dans des actes qui esquissent des formes, dans la répétition ou le jaillissement de l'inattendu.

d) Jozef

Jozef me trouve par l'intermédiaire d'un ami sur l'une de nos permanences en demandant de l'aide pour une « aide médicale d'état ». Jozef est un homme d'environ 55 ans, petit et usé. Il se montre extrêmement inhibé. Son discours est suppliant, il se montre tel un enfant apeuré et toujours désolé. Il répond à mes questions mais jamais plus et ne relance jamais un échange. Quand un silence s'installe, son regard se perd dans le vide. Quand je lui demande de m'attendre, précisant que je le recevrai plus tard, je le retrouve endormi sur sa chaise.

Je l'aide donc à remplir son formulaire en lui posant quelques questions sur son parcours, sa situation actuelle et ce qu'il projette de faire. Jozef répond laconiquement qu'il est arrivé en France depuis plusieurs années, qu'il a toujours été dans la rue ou en centre d'hébergement (cela fait plus de deux ans qu'il dort dans un CHU), qu'il a des enfants avec qui il n'est jamais

en contact. Toutes ces informations, je les obtiens par un questionnement direct, la réponse étant obtenue accompagné d'un ton embarrassé qui m'incite à ne pas chercher davantage.

Il revient à plusieurs reprises, toujours accompagné d'un « objet social », un formulaire ou une question sur une démarche. A ce moment, l'ordre de ses demandes questionne : s'il veut obtenir une AME c'est pourtant sans envie ni besoin de se soigner, il se renseigne sur les conditions d'obtention du RSA mais sans désir, ni projets ni rêverie quant à l'utilisation de cet argent. La démarche qui visiblement l'épuise semble être une halte, comme un point d'ancrage dans son trajet coutumier. Mais peut être que cette carte tient place de document d'identité dans le pays d'accueil venant par-là conférer place et statut à celui qui l'a obtenu²⁹, venant ainsi se raccrocher à ce qui fait sens pour les autres là où le sujet et son identité se dissolvent.

Quand il reçoit la lettre de la CPAM annonçant l'arrivée de sa carte d'AME, il demande de traduire cette lettre l'informant de la disponibilité de cette carte dans un centre situé dans un autre arrondissement parisien. Il semble paniqué et affirme ne pas pouvoir s'y rendre car il se perdrait en chemin. C'est alors que je peux m'informer sur son territoire, quelques rues, du centre d'hébergement à l'accueil de jour où nous nous trouvons, le centre de distribution alimentaire et quelques lieux où se trouvent des amis pour faire la manche. Ces lieux sont très peu peuplés, il ne sollicite que quelques personnes dont aucune ne parlant le polonais. Sa géographie intime, les lieux ne sont signifiants que dans la mesure où ils répondent à des besoins (nourriture, sommeil). Et rien d'autre ne semble faire trace ou signe, marquage d'un lieu psychique, *« l'errant n'explore pas, il tourne en rond. Il dessine un espace limité par une rue, un angle, un quartier, dans ce qui peut être un des masques de la mélancolie ; elle indique la fragilité extrême du sujet humain dans sa relation au lieu et dépasse de loin le déplacement des migrations »* (Segers, 2009).

Il me demande donc de l'accompagner et ne pouvant accéder à sa demande, nous cherchons ensemble une solution. Nous arrivons à la proposition qu'il se fasse accompagner par un ami.

²⁹ Ce qui est une interprétation « optimiste », en effet l'AME est destiné aux personnes résidentes en France de façon irrégulière. Parmi ces irréguliers, comptent les citoyens d'un pays de l'UE considérés comme inactifs. Le statut de citoyen européen, contrairement à ce qui souvent revendiqué, n'apporte pas de droit supplémentaire. S'il a le droit de circuler dans les pays de l'UE, le citoyen européen ne peut jouir des dispositifs de solidarité français que sous certaines conditions : de résidence (3 mois) et de revenus (il y a un seuil à ne pas dépasser mais dans la pratique il s'agit tout autant de ne pas déclarer aucun revenu ce que la CPAM considérerait comme peu probable et suspect de fausse déclaration)

Ne sachant à qui le demander, se manifeste à ce moment une personne polonaise fréquentant notre permanence. Celle-ci se propose de l'accompagner, ce que Jozef accepte.

Il reviendra la semaine suivante pour me montrer sa nouvelle carte.

Puis reviendra me voir régulièrement toujours concernant des demandes sociales, qui me semblent liées à une demande de reconnaissance, un nom dans la société d'accueil et/ou une reconnaissance d'un préjudice subi ce que je ne peux que supposer. Il évoquera laconiquement la trahison de sa femme et la honte de contacter ses enfants, ainsi que son refus de retourner en Pologne. M'inquiétant pour lui, je sollicite les travailleurs sociaux du CHU dans lequel il dort, je ne le reverrai que peu après notre rencontre sur ce lieu.

Quoiqu'il en soit, J. montre que cet environnement extrêmement appauvri lui permet de tenir, il semble constamment en demande de soutien, voire de portage. Cette pauvreté du territoire semble couplée à une importante inhibition intellectuelle, affective et donc spatiale. Difficile de ne voir autre chose que quelqu'un annulant le temps et l'espace, avançant vers sa mort. Effondrement mélancolique de son territoire comme celui de son corps.

Nous nous retrouvons plusieurs années plus tard, par hasard, sur un LAM. Nous nous reconnaissons et évoquons le plaisir de se retrouver. Après une hospitalisation et du fait de son peu de mobilité (des problèmes au genou), il reste sur cette structure. Nous nous revoyons régulièrement en face à face dans un bureau tout d'abord, mais la situation semble le mettre dans une position de ne pas pouvoir répondre à une demande qui le met en difficulté. Nous nous installons par la suite plus volontiers dans un lieu de passage où restent quelques résidents (souvent assez lourdement handicapés) et passent quelques soignants ; un croisement. Ce mouvement permanent, dans un environnement très peu animé du fait des profils des personnes hébergés et de la dimension très présente du soin somatique, le distrait de l'attente qu'il pense peser sur lui. Il me demande souvent des nouvelles de ma famille et réponds un peu plus à mes questions. A ce moment émergent des litanies de plaintes récitées comme des mantras (« seigneur, que peut-on faire ? », « rien à faire », « ainsi est la vie » ...) et il se plaint de vouloir mais ne pas pouvoir « sortir de soi », d'échanger et de converser. Il en vient à me demander avec régularité de dire quelque chose de moi, il écoute très bien précise-t-il ; cette attente qu'il formule, je l'entends comme une suspension, un sursis, de cette demande qui se formule dans ma présence mais aussi comme disponibilité à une parole (y

compris la plus banale et la plus quotidienne) qui résonnerait et qu'il pourrait saisir. Il attrape parfois un élément, le commente rapidement et se fait happer par la spirale de ses mantras ; il me vient l'image (qui nous comprend tous deux, dans des rôles interchangeables) de l'adulte qui essaie de partager un jeu d'enfant, saisit un jouet, et qui abandonne, ne sachant pas (plus) jouer.

Mais j'apporte souvent des éléments dans la conversation, malgré un certain épuisement des mots et des images, et une difficulté à faire concorder des rythmes sur le mode d'une présentation d'objet hasardeuse. Une résonance se dessine alors que nous parlons et regardons sur mon téléphone des photos de villes où il a habité, ou quand nous parlons de voitures. C'est autour d'un déménagement de la structure, que nous évoquons notre attrait pour les voitures de sport. Coïncidence du déplacement physique imposé par le déménagement et celui imaginaire du bolide ; mais alors que je partage mon souhait de pouvoir posséder une Porsche, il affirme les aimer lui aussi et en avoir eu. Et ce moment, à priori anodin, semble être un moment pivot, à partir duquel il va commencer à tisser une histoire et la raconter. Ses problèmes actuels, son impossibilité, il la lie à une période heureuse où il a quitté la Pologne pour les États-Unis. Vivant dans une grande ville du nord, il tenait une épicerie fine pour la communauté polonaise. Il travaillait alors énormément (il répète souvent que je travaille beaucoup, que je suis toujours en mouvement, ce qui manifestement fait écho à une position qu'il a eu par le passé et contraste violemment avec son immobilité actuelle). Parti sans sa femme et ses enfants tout d'abord, sa femme l'a ensuite rejoint. Il est resté au total près de huit ans, dont seulement deux avec sa femme, ils avaient alors deux enfants (un troisième naîtra plus tard). Sa femme ne supporte que peu la vie loin des siens et demande à retourner vivre ensemble en Pologne.

Il garde de cette période un souvenir heureux, le seul peut-être, répétant le plaisir qu'il avait à travailler, et d'un voyage fait en voiture à travers les États-Unis avec sa femme et son employé. Employé, dont il parlera peu mais qui est devenu un ami proche, son co-locataire et qui est, souligne-t-il à une occasion, homosexuel, ce qui ne le « dérange pas ». Étrange présence de ce personnage important dans sa vie qu'il ne mentionne pourtant quasiment jamais.

Son retour est pénible, il regrette son départ, remonte une affaire et ensuite, le trou noir. Il dit ne pas se souvenir de ce qui s'est passé ensuite. Entre le moment où il est marié et père

de famille en Pologne et celui de son errance parisienne, il manque un pan qu'il ne s'explique pas. Se dessine une zone d'ombre dont il ne semble pas vouloir savoir ce qui s'y trouve. Il évoquera le décès de sa mère quand il était très jeune enfant puis d'un père sévère qui décède aussi alors qu'il est âgé de dix ans. Il est recueilli par d'autres membres de la famille dont il ne peut dire grand-chose.

Lorsque l'image de la Porsche surgit, elle m'appelle dans un univers de sensations, le rugissement caractéristique du moteur atmosphérique, la vitesse, l'exiguïté de l'habitacle, la proximité du sol. Lui semble en prélever le mouvement, la puissance et le prestige déchu, il en a eu une, de Porsche, et la sensation appelle le souvenir, et le lie à un voyage et à une autre époque de sa vie (dont je sens pour la première fois qu'il n'est pas un récit « clivé », froid et désaffecté, qui ne se lie aucunement à son existence actuelle). Problème : le pivot d'une liaison possible de toutes ses existences nous ramène à cette période de départ dont il dit ne pas se souvenir. Mais on sent comme un dégel chez lui, il veut retourner en Pologne mais refuse de s'interroger sur l'accueil qu'il pourrait y recevoir sachant qu'il n'a donné aucune nouvelle à sa famille depuis plus de dix ans et qu'il est, peut-être, parti sans prévenir. S'impose cette métaphore végétale du dégel, de la sève qui, au printemps, remonte le long des branches, moment périlleux d'une possible exposition à un gel qui peut être fatal. Mais j'accepte la métaphore printanière par contraste à l'existence minérale que je lui connais et nous jouons de cette image avec l'équipe. Et en effet, le risque d'un regel se présente d'emblée : il pense pouvoir être accueilli « chez lui », nous évoquons sa ville et il semble ne pas pouvoir se représenter le changement que le temps aurait induit. Son imaginaire le ramène vers un « chez-soi » inaltéré par son départ ou par le temps qui passe ; le « souvenir » de sa maison est une modalité d'accueil inconditionnelle et non l'univers peuplé de sa femme, de ses enfants, de souvenirs et d'histoires partagées ; « ils vont m'accueillir » insiste-t-il. Nous cherchons sur un logiciel de cartographie les emplacements qu'il a connus, mais il ne reconnaît rien et son regard se perd. Il s'en veut de parler et de penser à tout ça, il vaudrait mieux ne pas penser du tout. Il rêve maintenant de chez lui, en Pologne. Il tourne autour de cet impensé douloureux, semble le repousser avec beaucoup d'énergie, sillonnant sur une ligne de crête ; je sens, avec tristesse, que son récit d'amnésie et de désorientation s'effiloche pour laisser place au vide de son exil. Dans le même mouvement, nous greffons des espaces : les entretiens ont lieu dans la bibliothèque au fond du couloir, qu'il ne connaissait même pas, à

dix mètres de sa chambre, ou dans le jardin. S'ouvre peu à peu l'espace, de sa chambre, du réfectoire et de la salle télé, vers la bibliothèque, le jardin, les lieux traversés lors de son voyage à travers les USA ou ce « chez lui » en Pologne.

Il ne reconnaît quasiment personne de l'équipe ou des autres résidents qui vivent avec lui. Une aide-soignante me sollicitera pour que je l'incite à prendre soin de lui car il ne se lave pas, dit-elle, fait ses besoins sur lui, alors qu'aucun handicap physique ne l'en empêche. Je lui rapporte en partie les propos de l'aide-soignante et il fait mine de ne pas comprendre. Je perçois alors pour la première fois dans sa grande passivité de l'agressivité, il est bien possible qu'il leur « chie dessus ». Cette épiphanie me fait envisager son histoire autrement, les mouvements contre transférentiels se sont décalés. Se peut-il que son escapade américaine se soit passée autrement que ce qu'il en dit, que les relations aux compagnons de voyage furent plus ambiguës, que le souvenir de son départ de Pologne ne soit pas si altéré ?

Mais enfin, ces mouvements, lui ne semblent pas les reconnaître, quand je lui rapporte certains propos du personnel, il nie. Quand je lui parle de notre rencontre un matin où il n'a pas voulu me parler, se ruant vers la salle télé, il dit que ça n'a pas eu lieu, puis n'en avoir aucun souvenir, les circonstances de son départ et de son arrivée en France, pas de souvenirs non plus. Déploiement de la vie psychique dans l'espace qui ne se rassemble dans aucun Moi et dont les mouvements ne se subjectivent pas.

Autre signe de la désorganisation des défenses que provoquent nos rencontres, il regrette de s'être remis à rêver. Ses songes le situent en Pologne et il préfère ne pas y penser dit-il, ses silences et la scansion de son discours suggèrent maintenant qu'il n'en raconte qu'une partie voulant en taire d'autres... Il se rêve en Pologne effectuant les gestes d'un travail quotidien : gestuelle subjectivante et à fort caractère identitaire. Le travail ayant joué un rôle prépondérant dans son existence, il se définit volontiers comme étant un travailleur acharné. Un trait identificatoire s'installe, lui répétant maintenant régulièrement, à regret par rapport à sa propre immobilité, que je travaille beaucoup, passe d'un endroit à l'autre, que je n'ai pas de temps. Ce « toujours en mouvement » apparaît clairement dans son discours comme le regret d'une énergie vitale qu'il me suppose dans l'activité professionnelle, connecté à de nombreux lieux, personnes et activités. Énergie vitale qui le parcourait dans les connexions établies au cours de sa vie professionnelle, relations, lieux (la vie en Amérique, un voyage en Grèce, etc...), etc... puissance d'agir qui a quitté depuis son corps et son monde effondré. Ce

jeu introduit par la Porsche dans sa cartographie intime le confronte aux impossibilités du négatif que ses défenses psychiques imposent. Les tentatives de liaison se confrontent et butent sur la recomposition d'un centre stable, passant ici par le retour en Pologne. Demande pressante de l'y renvoyer qui nous met dans l'embarras, Jozef refusant de reconnaître les conséquences possibles des circonstances de son départ et du temps passé depuis. Le discours optimiste (« tout ira bien là-bas » « ils s'occuperont de moi, ce n'est pas possible autrement ») qu'il oppose à nos craintes et scrupules à l'envoyer en Pologne, ne se soutient que du *refus* et donc de la résistance qu'il oppose au retour du refoulé et du clivé. Stupeur, angoisse puis refus face aux images qu'il a demandé à voir de la carte satellite de sa maison, semble-t-il disparue, et de sa ville, où nous cheminons en regardant un documentaire touristique, dont le centre a été largement réhabilité. Ces transformations de ces lieux autrefois familiers infiltrent les fondations défensives de son psychisme, y établissent des liaisons, déjà des projets d'un atelier de réparation se forment, mais réintroduisent un flux dans sa temporalité mélancolique effondrée. Dans ce trou noir mélancolique, le temps n'est que pulsation et alternance. Il devient même mesure cadencée dans ses journées répétitives organisées par l'institution. Affleurement du conscient et de l'inconscient, du passé et du présent, et corps réduit à l'impuissance. D'autant qu'il adhère au fonctionnement de cette institution qui vise avant tout le soin du corps (on le lave, l'essuie).

Comment comprendre un tel état chez cet homme qui a été chef d'entreprise, qui a mené cette vie respectable ? Comment comprendre ces coupures catastrophiques ?

L'effondrement, très réel du corps et de l'espace, s'est progressivement stabilisé dans des formes de rapport archaïque à l'objet dans la rue puis dans l'institution à la faveur d'une certaine vacance du langage que nos visites viennent perturber. Il passe le plus clair de son temps dans la salle télé, où il ne comprend pas un mot des programmes diffusés. Un bain sans signification, des signes désignifiés perçu par une attention dispersée ; ses ruminations engloutissent tout appel du dehors. C'est ainsi que s'altère la reconnaissance de l'autre semble dans l'enceinte de l'institution (il me reconnaît ainsi que deux compatriotes et les stagiaires polonophones venant le visiter régulièrement mais visiblement pas plus), ne reconnaissant pas les visages ou les voix. Tout repère ne semble être qu'espace (extrêmement restreint) et probablement marque de l'espace (un coin, une affiche, une photo) ou rythme (l'heure du café, l'heure des soins).

Problématiques

Cette clinique spécifique, qui s'exerce sur des lieux d'accueils, d'hébergement ou dans la rue auprès de populations migrantes en situation de grande exclusion, interroge le rapport à l'espace dans les accompagnements. D'emblée spatiale, elle ne se déploie pas dans un cadre spatial fixe mais sur un ensemble d'espaces spécifiques : des lieux de vie, ceux des pratiques, ceux des institutions d'accueil ou d'hébergement. Lieux d'ancrage ou de circulation et de passage. Cet aller-vers, d'une certaine façon, s'autorise à entrer dans un rapport d'intimité du moins sur le lieu d'une certaine intimité, travail dans les interstices des institutions ou de la ville avec un cadre portatif et souple ; « *le mode d'aller-vers consiste à construire un non-modèle, quelque chose de non cassable qui peut seulement avoir lieu ou pas, créer une rythmicité, les conditions d'une relation différenciée. Il s'agit de considérer le clinicien comme un praticien malléable qui n'a pas la hantise d'être manipulé* » (Roussillon, 1999, p. 130). Cette liberté prise questionne le clinicien puisque les personnes ainsi rencontrées ne sont souvent pas demandeuses, d'autant plus que ce mouvement est une « commande » de pouvoirs publics et d'autres institutions aux objectifs propres (de réinsertion en particulier).

Les croisements de trajectoires, préalable aux rencontres, se réalisent autour d'objets, proposés le plus souvent par les intervenants mais parfois par les personnes rencontrées. Il peut s'agir de nourriture, de vêtements, de services (d'hygiène par exemple), de soins, de formulaires administratifs, mais parfois d'autres objets présentés par l'un et saisis par l'autre. La rencontre ne semble pouvoir se lier que médiée par un objet et par ce qui fait le lieu. Ces objets ne sont pas neutres et sont le reflet de la dépendance des personnes en situation de précarité, terme qui vient du latin *precarius* signifiant « qui s'obtient par la prière », aux conditions dans lesquelles ils vivent. Si demande il y a, ou si un comportement est interprété comme tel par les professionnels, elle convoque la protection et la satisfaction des besoins vitaux. Lien et lieu se dessinent de concert à travers la médiation d'objet car toute disposition visant à accueillir une demande est évitée dans le mouvement, dans la massivité des affects ou dans une adresse décalée³⁰ (Furtos, 2005) rendant la tentative d'accompagnement impuissante.

³⁰ En présentant, par exemple, sa souffrance psychique au cours d'une consultation de juriste et une demande administrative à un psychiatre.

Il y a des lieux de la précarité, ceux des pratiques et ceux où se déposent des demandes, de soins somatiques, de démarches administratives, de logement... Sur ces lieux se nouent des relations complexes de demande, des liens de dépendance, de présentation du besoin. La précarité semble rendre le lien à l'environnement évident. On fera ce lien immédiat entre un état de désaide et l'autre secourable, de la mère et du nourrisson, de la maison et de l'individu. Ici on supposera le lien entre territoire et psychisme. Les lieux déterminent des dynamiques psychiques et intersubjectives propres, à leurs fonctions et aux objets qui les « peuplent ». Les qualités de ces espaces investis sont de nature perceptive, sensorielle mais aussi imaginaire et/ symbolique. Singularité du lien entre le sujet et le lieu. L'expérience de la marche et de la dérive, nous rend palpables les effets d'espaces qui guideront nos pas, affecteront nos humeurs et nos dispositions. Une certaine ambiance, nous ouvrira à une certaine disponibilité à la rencontre, à l'inconnu ou nous disposera à l'introspection. Ambiances, rythmes, éléments architecturaux ou encore une rencontre, un son, une ressemblance, une phrase entendue à la volée plongera en nous et mobilisera images ou affects. Effets d'espaces donc qui n'épargnent pas ceux des dispositifs thérapeutiques mais dont l'effet sera annulé par la stabilité. La stabilité spatiale, temporelle, rituelle du cadre permet l'émergence, la définition et l'utilisation des productions psychiques en son sein, dans sa forme la plus pure possible, distillée.

A ce titre, il conviendrait d'envisager le statut des effets d'espaces dans le psychisme. Les différentes qualifications de morceaux spatiaux comme le lieu, le territoire, l'espace supposent une différence de nature ou de fonction. Celles-ci sont des figures complexes, elles peuvent aussi bien être objet que fonction, de contenance par exemple. Elles réunissent alors des éléments hétérogènes, les lient et peut être les transforment. La maison, figure archétypale du lieu de l'enfance, est objet d'étude dans divers champs des sciences humaines et sociales. Ainsi, envisager les effets de tels lieux suppose l'interrogation de leur signifiante ou pré-signifiante, sont-ils des constructions psychiques qui obéissent au mécanisme du rêve et du fantasme et/ou ont-ils des valeurs archétypales (maison=ventre de la mère pour suivre l'équation freudienne) ? Question qui n'est pas sans rapport à notre sujet d'étude puisque l'exclusion se définit particulièrement autour de la figure du « sdf » et donc de l'habitat, de son absence. La maison ou son absence (perte ou refus) constitue un espace singulier ainsi que les endroits et les lieux d'implantation (rue, abri, campement, véhicule). Ces espaces sont

de natures diverses, un lieu n'a pas la même valeur qu'un endroit ou qu'un territoire, ces distinctions relèvent de facteurs géographiques mais aussi psychiques.

Enfin, dans la continuité de ces effets d'espaces, le phénomène d'errance sera envisagé comme une solution à l'errance psychique. C'est-à-dire à une recherche d'habitation d'un psychisme en souffrance qui ne trouve pas à se loger. La migration mais aussi d'autres formes de déplacements non nécessairement pathologiques (marche, jogging) ou d'habiter (claustration, déménagement) laissent supposer des effets d'espaces sur les formations psychiques (le déplacement physique à l'instar du déplacement psychique constituerait un mode de défense du Moi) et sur les modes de subjectivation. Ces perspectives interrogent d'emblée la définition et les fonctions des enveloppes (corps, habitat, milieu), leur rapport à un extérieur, et par là même, des délimitations signifiantes telles que celle de l'intérieur et de l'extérieur dont on verra qu'elles sont postulées comme structurantes dans la formation du psychisme.

Nous tenterons de différencier les notions d'espaces, de lieux (et non-lieux) et utiliserons la notion de territoire, comme construction hétérogène dans le sens que lui donne l'éthologie. C'est-à-dire à travers ce paradoxe : quand l'animal défend son territoire, c'est lui-même qu'il défend. Ce en quoi la construction est hétérogène, le territoire est un espace physique mais aussi psychique ; les objets qui le peuplent sont de nature diverse. Il s'agira de montrer la valeur heuristique de ce concept. Corollairement, la pratique y étant associée sera qualifiée de « pratique cartographique ». S'est imposée à notre pratique la dimension spatiale comme interrogation et saisissement. Dimension de la privation d'habitation tout d'abord, qui remplit l'espace de la rencontre de l'espace de vie, de son rôle social, de l'imagerie et des fantasmagories qui s'y associent. Le lien entre errance et habiter se pose confusément comme cause et conséquence. Les pratiques spatiales saturent les rencontres et les échanges ; la marche, la marche, les déambulations, les lieux d'installation. Ces pratiques, si elles constituent souvent des stratégies ou des tactiques, qui ont une rationalité propre, ont un pendant psychique et relationnel. Si bien qu'elles s'infiltreront dans les pratiques des cliniciens venant subvertir les dispositifs, les complexifier. Le clinicien comme l'errant se tenant dans un hors lieu, ou sans lieu propre, décrivent leur quotidien, leurs façons de faire à partir de bons coups, de trouvailles, de récits.

Méthodologie

Comment expliciter une méthodologie de recherche dans ce type de travail, reprenant une expérience clinique (de plus d'une dizaine d'année) pour laquelle il a fallu forger individuellement et collectivement les outils ? La tentative d'élaboration (dans l'équivoque du terme élaboration psychique et celle de la conception et de la construction) apparaîtra dans ce travail. La description du contexte nous a déjà occupé et nous occupera encore, tant une conceptualisation devra se dégager des éléments les plus singuliers des dispositifs en question, ou de ceux de la population étudiée. Se fait sentir la tension d'une clinique située, comment en effet la penser hors ses lieux, de son histoire, du monde interlope de la rue, des coordonnées du clinicien chercheur, etc...

Les situations cliniques ici relatées sont des récits condensés de suivis souvent longs, parfois de plusieurs années. Les rencontres peuvent avoir lieu sur plusieurs lieux différents, dans différents contextes ou pour des raisons diverses. La demande relative à des démarches sociales ou administratives, est souvent centrale ; c'est la demande initiale, à laquelle on reviendra souvent ; elle n'est pas évacuée dans l'écriture mais sûrement minimisée au profit d'éléments clinique mis en saillance. Avant même toute visée thérapeutique, ce sont les conditions d'une rencontre qui doivent être possibilisées, ce qui suppose ici une singulière déformation de la pratique. La forme supposée altérée concerne le clinicien et sa pratique ; il ne s'agirait pas de supposer un cadre à priori, ni sa fixité, ni sa cohérence, ni même sa souplesse. L'idée même de sa définition et de son installation constitue parfois une part non négligeable d'un travail clinique. L'intérêt de parler de ses pensées, de ses ressentis, de ses rêves ou de ce que l'on fait n'est pas une évidence dans un monde de besoin immédiat, de satisfaction parfois immédiate (pour la nourriture notamment) parfois indéfiniment ajournée (pour fournir un abri), de démarches protocolisées et de passages à l'acte. Alors la rencontre se tisse là où elle peut et là où le pari de la parole peut être fait.

Des rencontres rapportées ici se dégageront des éléments divers liés au discours qui y est produit, de la personne reçue, de groupes, d'institutions, des éléments d'anamnèse, discours sur soi, interrogations, de demandes mais aussi des lieux et des pratiques. La dimension spatiale s'est imposée sous la forme de refus tout d'abord : comment se départir de ce mouvement incessant dans les lieux de rencontres, dans la circulation, pour installer la continuité d'un cadre spatial fixe, le bureau. L'installation dans un bureau devenant le garant

d'une bonne pratique et donc de légitimité professionnelle. C'est ensuite le contraste entre un espace lisse de l'errance et de point d'espace qui ancre le sujet jusqu'à la fusion : on parle même de bitumisation. Ces espaces, réduits parfois à des points qui organisent la vie des sujets, sont souvent le lieu de pratiques spécifiques.

L'intérêt autour des pratiques se construit dans ces espaces, dans une clinique que l'on qualifie souvent de clinique de l'agir. La persistance de certaines pratiques de la rue, même sorties de leur contexte, sidère les professionnels de l'accompagnement social. En effet, comment envisager la possibilité de pratiquer la manche alors que les conditions de la réinsertion sont là, un hébergement et un travail. Et l'on voit ces pratiques persister, à notre grand désarroi, pratiques dont la fin viendrait probablement signer pour nous une sortie de la grande précarité. Pour envisager les fonctions de ces pratiques et leur positivité, nous nous appuyons sur les pratiques entendues au sens de De Certeau en ce qu'elles créent du lieu propre, que cette forme d'intelligence qu'est la « metis » ne s'articule qu'avec un espace, un contexte et un temps, celui du Kairos (se référant ainsi à Vernant et Detienne), mobilise le contexte et la mémoire d'une façon particulière. De Certeau l'évoque dans les pratiques de marche de l'usager de la ville dans ses rapports à la domination et aux techniques, l'individu y échappant en créant du lieu propre par la pratique. Ces pratiques ne sont ni savoir ni savoir-faire car insues et envoyées dans les oubliettes du quotidien. De Certeau fait un rapprochement entre les pratiques et les savoir-faire avec l'inconscient et la pratique de la psychanalyse : reste d'un savoir qui a quitté le domaine de la connaissance pour regagner des zones quotidiennes dont on ne sait rien, on y fait voir, ça y fait. Ce qui tombe dans l'inconscient, ce sont des restes échappant aux prises du réseau symbolique. Celui tissé par le langage tout d'abord, tout ce qu'il échoue à signifier, les restes produits de la nomination (ce que Lacan nomme Das Ding, la Chose). Reste de l'ordre symbolique intériorisé déchu quand il n'est plus congruent avec le droit (Gauchet, 1998) ou encore reste de la procéduralisation des pratiques et des savoir-faire. Les pratiques quotidiennes sont sources d'un savoir insu du sujet, dans des goûts, des postures, des trouvailles, des manières de faire, rejeté dans des régions obscures « *deux fois silencieuses, sans discours verbal (...) et sans langage manouvrier* » (De Certeau, 1990, p. 109)

Les pratiques relatent une vie et des savoirs qui s'arrangent avec le détail des choses, elles ne sont pas spéculatives, ne visent pas la généralisation. Ce n'est que par rapport à ces pratiques

que nous tenterons de mobiliser et d'articuler des savoirs. Alors nous procéderons autant que possible, de ce qui est donné à entendre et à voir dans les entretiens, à la description des pratiques comme appropriation du milieu. Le milieu entendu dans la dyade individu/environnement. Le territoire est centré autour du sujet, c'est son « milieu » il l'environne. L'appropriation n'empêche pas la méconnaissance, bien au contraire. Il y a là quelque chose d'une dynamique « psychique » appliqué à l'extérieur.

C'est donc le cadre de recherche lié à la pratique clinique « nomade », celle de l'aller vers, des dispositifs portatifs et des problématiques qui se formulent en termes de spatialité (impossibilité de tenir son hébergement, difficulté à strier l'espace, le hiérarchiser, le spécialiser ou encore problématique des rixes entre quartiers). Clinique nomade car se situant au bord de l'institué et du non-institué, dans l'institution et dans la rue comme ensemble de pratiques mouvantes, entre le psychique et le social ou encore entre groupe et individus.

Ces cas cliniques, au sens large, puisque nous nous attarderons aussi sur des groupes, des lieux, des formations de discours entre individuel et collectif, sont repris et travaillés dans l'après coup. Pris comme situations, ils cherchent à ouvrir sur une multiplicité d'hypothèses et de thématiques qui trouvent à se relier entre elles. Il en résulte, suivant le modèle du rhizome (Deleuze & Guattari, 1980), que la structure ne vise pas à poser une ou plusieurs hypothèses à partir d'une problématisation théorico-clinique mais que différentes entrées du plan, forment des connexions avec le dehors (de la pratique et de la théorie de la psychologie ou de la psychanalyse). L'écriture ne cherche ainsi pas à démontrer mais à tenter de présenter cette clinique comme un champ hétérogène : "*Écrire n'a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter, cartographier, même des contrées à venir*" (Deleuze & Guattari, 1980). Les parties ne sont ainsi pas hiérarchisées.

Psychogéographie

1) Problématisation de la dimension spatiale de la clinique de l'exil et de l'exclusion

« Ici, dans la grande ville, je suis effrayé de voir que les choses s'entremêlent et se modifient constamment. Dans cette capitale, le moi résonne contre la masse comme un cri sous une voûte. (...) On ne peut plus faire de psychologie dans ces conditions, car le principe fondamental de l'identité de l'individu ne se vérifie pas. Elle devient singularité insignifiante, s'étend, se dérobe, se localise de plus en plus mal, devient modelable et perméable comme l'air » P. Solterdijk, l'arbre magique³¹.

Comme pour Benjamin ou Debord, Solterdijk voit dans Paris, la capitale de la transformation psychogéographique lui faisant dire que « l'ordre des espaces n'est pas seulement une question géographique ou politique, c'est aussi une question psychologique au plus haut point » (ibid.). Ville sans horizon, capitale européenne de l'errance, parcouru le long de lignes aux marges par les professionnels de l'aller-vers. Arpenter les territoires à la rencontre des personnes précaires, ceux des lieux de travail social, de soins ou dans la rue confronte ainsi aux formes d'occupation spatiale des « sdf » et à cette forme paradoxale d'intimité. Les pratiques des « exclus », des SDF, aux prostitués, toxicomanes, dealers, jeunes en errance sont fortement territorialisées autour de logiques de lutte ou de cohabitation, ainsi un territoire est d'emblée interrelations et dans ce cadre chaque acteur y tient des positions, les négocie, y circule. Il n'est pas rare que ces logiques mettent en échec une « mise à l'abri » au sein d'un hébergement d'urgence. Or, cet environnement, qui dans un dispositif psychothérapeutique n'apparaît que sous forme d'une construction ou d'un ensemble de représentations (conscientes et inconscientes), apparaîtra ici matériellement, par des effets directement perceptibles. Ce territoire exerce ses contraintes et compte les ressources dont disposent le sujet et son entourage, la demande est ainsi plus souvent émanation d'une constellation tissée autour d'un sujet que du sujet lui-même, et l'on y repère alors, comme dans une thérapie familiale, une disjonction entre le porteur du « symptôme », de la souffrance et de la demande (Neuburger, 2003).

³¹ Cité par (Attali, 2009)

Ainsi les institutions d'accueil social jouent souvent un rôle central dans l'organisation quotidienne des personnes vivant à la rue, du fait de certains services (hygiène, machine à laver, repas, café etc.), de la fonction de protection (à l'abri des intempéries, chauffage, règlement limitant de fait les violences, les vols) et des relations qui s'y nouent (avec le personnel d'accueil, les travailleurs sociaux, les autres accueillis). Intervenir au sein de ces institutions, nous fait entrer dans un espace propre et singulier tissé à partir de différents lieux, de pratiques du quotidien plus ou moins liées.

Cette thématique ressurgit chez les jeunes reçus au sein d'une consultation jeunes consommateurs à partir de leur rapport au domicile familial mais aussi à d'autres portions de territoires comme l'école, les lieux d'activités sportives, culturelles, etc... et d'autres lieux où l'on se rencontre loin des adultes. Il s'avère que ces lieux sont souvent ce que l'on considère comme des « non-lieux », friches, parcs ou parking par exemple. Ces lieux s'insèrent parfois dans des territoires collectifs régis par des règles informelles qu'élabore et s'approprie un collectif informel, qu'il s'agit de respecter comme en témoignent les parfois meurtrières « rixes » entre quartiers. Se joue quelque chose d'essentiel dans ce rapport à l'espace qu'est le territoire, au niveau collectif mais aussi individuel ; appartenance, identité, scène d'une dramaturgie aux enjeux complexes. Ce quelque chose, cette clinique doit tenter de l'accueillir, espace de l'accueil ; la possibilité qu'ont les êtres de s'affecter mutuellement suppose des conditions d'hospitalité de l'altérité, de l'aménagement de son propre espace à une singularité, c'est-à-dire d'une logique transformative d'une hétérogénéité et d'appropriation mutuelle.

Mais l'hétérogénéité en question n'est pas seulement celle de la rencontre de deux individus ; les dispositifs d'intervention sociale et sanitaire se forment comme solution de résolution d'une crise à partir d'un comportement jugé problématique pour des questions d'ordre ou de santé publique (consommation de produits psychotropes, délinquance, incivilité). Un dispositif, selon Agamben, constitue : « *Tout ce qui a, d'une manière ou une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants* » (Agamben, 2006), cette formation diffuse rassemble une multitude d'intervenants, savoirs, techniques, éléments architecturaux, institutions. Cette spatialisation d'un pouvoir diffus, fragmenté, s'illustre remarquablement dans les politiques publiques liées au sans-abrisme ; des aménagements

mobiliers répressifs, des savoirs faire d'accompagnement, des savoirs académiques, des pratiques, des lieux d'accueils, d'hébergement, des décrets, etc... Les dispositifs mis en place ne concourent pas uniquement à l'application d'une volonté d'un pouvoir centralisé mais se posent sur les individus de façon diffuse et fragmentée, d'où cette impression de contradiction interne pesant sur les professionnels, ils se forment dans des ajustements liés à des orientations données par des agents (ici les institutions liées aux ministères, financeurs) aux visées normatives.

Le territoire est institutionnel, lieu d'application de pouvoir et de mise en place de dispositifs, et un espace vécu, arpenté, tissé d'interrelations. La notion de territoire appliqué au travail social pourrait être envisagé « *comme un système complexe dont la dynamique résulte de boucles de rétroaction qui lient un ensemble d'acteurs et l'espace géographique qu'ils utilisent, aménagent, gèrent en fonction de la perception qu'ils en ont, au travers de lieux, l'ensemble évoluant dans le temps* » (Moine, 2006). Ce système étant composé de plusieurs sous-systèmes en interrelation :

- L'espace géographique composé d'éléments physiques conditionnant les activités quotidiennes (vivre, habiter, travailler, consommer, se déplacer)
- Les acteurs et actrices du travail social utilisant, produisant ou gérant les ressources à disposition sur le territoire. Ces acteurs s'articulent dans un ensemble de relations autour de situations communes (aussi bien collaboration, entraide que rapport de pouvoir ou de domination entre personnes et/ou institutions)
- Des représentations propres à chacun
- La notion de lieux. « Tous les lieux ne font pas sens dans une problématique mais toute problématique s'arrime en des lieux » (ibid.). Quand il s'agit par exemple dans un accompagnement de faire sortir une personne d'un lieu unique qui l'enferme et le protège et l'amène à la confrontation à une multiplicité de lieux.
- Le temps, toutes ces dimensions évoluent et s'influencent dans le temps.

Les intervenants du travail social ont à envisager ce contexte « géographique », des lieux, de leurs exigences, de leur articulation géographique et psychique dans les trajectoires complexes des vies contraintes (ibid.) des usagers. Coupé des effets extra-territorialisant du cadre, le clinicien est aussi pris dans des interrelations complexes entre son propre fonctionnement psychique, ses pratiques professionnelles, les fonctionnements des

structures relatives à son activité, les divers acteurs en jeu, etc... c'est dire l'épaisseur d'un territoire qu'il arpente et de toutes ces dimensions tout en y prenant part.

Dans cette épaisseur institutionnelle se doit de créer les conditions d'une possible rencontre ; c'est une fonction d'accueil que créent notamment l'attitude du clinicien et l'ambiance institutionnelle. Dans le territoire du clinicien, cette posture, cette ouverture se détermine d'une position subjective, d'un désir travaillé dans l'épaisseur des institutions, de la notion d'accueil et d'hospitalité envers les migrants et de son « contre transfert politique ». Comment celui-ci se retrouve-t-il pris dans des conflits entre ses positions propres de citoyen, son éthique professionnelle et d'autres considérations (liées aux institutions d'accueil par exemple) car les dispositifs se créent autour d'une demande des institutions (de pouvoir) et l'espace public ; installation de sdf incurique dans des lieux de passages, des parcs ou encore des installations territoriales liées à l'économie souterraine. La commande institutionnelle oscille alors entre « (ré)insertion » et tranquillité publique, l'idée d'une progression vers une autonomisation par franchissement de seuils accompagne les découpages administratifs puisqu'un mouvement vers la réinsertion accompagnera le ou les individus vers une autre institution et une autre demande institutionnelle. Et de fait, le déplacement d'un groupe troublant l'ordre dans l'espace public d'une juridiction vers un espace géré par une autre juridiction (une autre ville par exemple) semble répondre à la demande institutionnelle³².

Une grande variété de lieux se trouve investie par les « exclus » des « quartiers », des parkings, des friches, squat, bretelles d'autoroute mais aussi des lieux de circulations de personnes et de marchandises, centre villes, galeries de métro, aéroports, halls de gare. Dans cette même logique, les rencontres avec les psychologues dans cette clinique de l'exclusion ne peuvent avoir souvent lieu que dans des lieux publics, des lieux collectifs ou des lieux de passages rendant les espaces clos inutiles (Quesemand-Zucca & Douville).

Une attention a été ainsi portée à l'environnement du sujet tant il s'impose à la situation d'accompagnement. L'ancrage physique de ces hommes installés sur un trottoir, sur une table d'un accueil de jour ou dans la chambre d'un centre d'hébergement, leur pétrification ne semble pouvoir être ralentie ou contrée que par le mouvement physique, par le tracé d'un

³² Illustration récente par le déplacement des « crakeurs de la colline » et le murage d'un passage entre Paris et une ville voisine assignant géographiquement ces consommateurs.

chemin, à destination d'un objet pouvant apporter quelques satisfactions. Le mouvement, l'agitation, le sujet semble s'en alimenter, une tension le parcourant lui permettant de fonctionner. Les relations à l'environnement, aux voisins, aux murs d'un logement, à la ville, aux institutions ne semblent plus permettre la discrimination entre une vie sociale et une vie intérieure. L'espace physique ne se distingue pas d'un espace psychique, l'un n'est pas objectif et l'autre subjectif, l'un n'est pas métaphore de l'autre, ils se fondent l'un dans l'autre. Alors les échanges s'emplissent de l'hétérogénéité des lieux, de leur énergie, des flux qui y circulent, des discours ; la transformation n'est plus celle du cadre thérapeutique en face à face. Les pratiques y évoluent et se soutiennent des dynamiques qui y ont cours, le mouvement et l'espace deviennent des éléments non-neutralisés de la « scène ». Des échanges ont lieu devant un accueil de jour, dans un couloir, dans le jardin du centre d'hébergement, des accompagnements, des déplacements ; l'activité psychique se déploie en discours et en actes sur un environnement parcouru dans le cadre d'une relation avec un clinicien.

C'est donc en termes de conflit dans l'espace de sa pratique que se déploie la problématique spatiale pour le clinicien dans le champ du social (Colin, 2002). Mais les dispositifs d'aller-vers, de faire avec, de bas seuils, supposent un souci clinique qui est celui d'une attention à une expression spatiale d'une conflictualité du sujet qui ne se contient pas dans les limites du psychisme ni dans la sphère de l'intime. Il s'agit d'une expression débordant sur l'espace public, qui peut être même le concerne, venant ainsi interroger les notions de limites du psychisme et du lien sujet/environnement.

2) Introduction à la notion d'espace. Nature et définition

Par un raisonnement abstrait, l'espace s'impose à nous comme donné et absolument extérieur. Cette conception métaphysique de l'étendue n'est toutefois pas celle de la Grèce antique, d'Aristote en particulier, qui raisonnait en termes de « *chora* », dimension qui réserve une place aux choses telle qu'elles sont et comme ayant leur lieu propre ; c'est le cas du lit du fleuve ou de l'Agora comme lieu des réunions politiques. C'est-à-dire que chaque corps tend à atteindre le lieu où il se tient naturellement, engendrant ainsi le mouvement et le maintien au repos.

Ce dehors absolu, c'est celui de l'espace que décrit la physique. Celui-ci conçu comme contenant le monde connu désigne une étendue dans les trois dimensions ; étendue sans fin et sans limite. Cet espace, l'espace euclidien, a trois composantes majeures : le point, la droite et le plan. Pour Newton qui le décrit comme objet mathématique, il est absolu ; il contient toute la matière et lui préexiste. Pour Descartes au contraire, c'est une extension spatiale ou « étendue » dont l'essence est la matière, ni distincte des corps ni espace vide. Quant à Leibniz l'espace est un système de relation entre objets. Emmanuel Kant pense, quant à lui, que le concept d'espace est une forme *a priori* de notre sensibilité c'est-à-dire, qu'il ne peut être inféré de notre expérience puisque cette expérience même le suppose. Il s'agit d'une forme pure de l'intuition sans laquelle il ne saurait y avoir d'objet puisqu'il se forme à partir de celle-ci, elle préexiste à sa formation. Car, la capacité à ordonner la matière des sensations précède l'expérience et cette représentation s'applique sur tout matière, permettant ainsi d'établir un ordre, donner forme à la matière des sensations à partir desquelles se forment les objets. Il en résulte que l'espace n'est pas un concept acquis d'expériences et de vécus singuliers, mais une représentation nécessaire, elle est la condition de possibilité des phénomènes, autrement dit il est possible d'imaginer un espace sans objet mais il est impossible d'imaginer des objets sans espace, l'espace n'est donc pas un objet, toutes les choses sont d'emblée dans l'espace. Mais, affirme toujours Kant, il n'est pas un concept construit à partir de ces éléments singuliers et de leur addition ; ces morceaux d'espaces ne sont que les parties d'un espace universel et non de caractéristiques propres. Il nous apparaît comme infini justifiant son caractère *a priori*.

Pas d'existence d'un espace comme chose, représentation *a priori* dans l'esprit humain permettant d'avoir une expérience des choses, « Nous ne pouvons par conséquent parler de l'espace d'êtres étendus, etc., que du point de vue d'un être humain. Si nous nous dégageons de la condition subjective sous laquelle seulement nous pouvons recevoir une intuition externe, à savoir la possibilité d'être affecté par les objets, la représentation de l'espace ne signifie absolument rien »³³. Il en résulte que nous ne pouvons connaître les choses en soi mais uniquement leurs formes altérées, des phénomènes, par notre sensibilité.

La conception Newtonienne d'un espace absolu a été remise en cause par la suite, par Poincaré (la géométrie de l'espace est une convention, c'est la géométrie non-euclidienne) ou

³³ (Kant, 1781)

encore Einstein (la géométrie relative de l'espace est la gravitation, l'espace-temps courbé), cette compréhension ontologique ou mathématique de la spatialité n'est que d'un faible recours dans l'expérience de l'espace comme phénomène, il est noué à l'expérience du corps, se manifeste à un être. En effet, cet espace perçu et vécu est un continuum contrairement à l'espace mathématique se constituant des points, objets idéaux dont la localisation peut être précisée. Toutefois, la représentation de cet espace dans lequel nous évoluons suppose généralement la représentation d'un espace stable, extérieur, à trois dimensions, qui suppose la possibilité de la mesure et l'évaluation des distances ou des angles. Un point peut se repérer dans l'espace en fonction de trois coordonnées et évaluer ainsi des distances, des longueurs, des directions, des volumes, etc... De même que cet espace vécu est soumis à un ensemble de règles ou de régularités, comme celles décrites par les lois physiques comme la gravitation. Si l'apport de la compréhension de la notion d'espace en mathématique ou en physique est certes faible, elle est pourtant support de la forme de la représentation à partir de laquelle le sujet peut effectuer des opérations. C'est-à-dire que l'ensemble des rapports qu'entretiennent les objets dans cet espace, par exemple la non-juxtaposition, constituent une trame dans lesquels s'insèrent les perceptions. Perceptions elles-mêmes nées de la rencontre d'un milieu, de la matière et d'un appareil perceptif, sensoriel et moteur. Mais, cette forme de connaissance de l'espace qui participe à sa représentation, cohabite avec d'autres. Cet espace au sein duquel nous évoluons n'est pas seulement un contenant décentré, tout un chacun fait l'expérience d'un environnement et d'un milieu, donc d'une centralité de l'expérience spatiale. Tout comme certaines manifestations cliniques laissent ainsi supposer des phénomènes spatiaux échappant à une étendue objectivée.

3) La dimension psychique de l'espace

a) Développement des opérations spatiales chez l'enfant

La compréhension de l'espace, nous dit Piaget, suppose sa représentation qui s'acquière dans une succession d'étapes au cours d'un développement génétique ; « *chez le nouveau-né, il n'y a pas un espace en tant que contenant, puisqu'il n'y a pas d'objet (y compris le corps propre qui n'est naturellement pas conçu comme un objet). Il y a une série d'espaces hétérogènes les uns aux autres, et tous centrés sur le corps propre. Il y a l'espace buccal, (...), l'espace visuel (...), l'espace tactile, (...), l'espace auditif. Et ces espaces sont tous centrés sur le corps propre (...) mais incoordonnés entre eux* »³⁴. Avant un an, l'enfant ne peut coordonner les espaces, ce qu'implique l'observation de la non-persistance de l'objet chez l'enfant, qui se trouvent donc non corrélés. Les objets n'existent que relativement à un contexte (cet objet déplacé dans tel situation existe pour ainsi dire comme évènement). Après un an, les possibilités motrices modifient un rapport à l'espace où l'enfant peut chercher un objet absent ; il pressent que celui-ci peut être décontextualisé et peut ainsi, par exemple, retrouver sa chambre. Vers 2 ans, il est capable de se représenter un espace pratique d'action, association d'expériences reliées plus que représentation stable, qui lui permet par exemple de contourner un obstacle pour se saisir d'un objet désiré, Il n'y a pas à ce stade de représentation d'un déplacement dans un espace euclidien mais sont déjà impliquées une série d'opérations cognitives qui restent uniquement centrées autour de son point de vue. Déjà se mettent en place pour l'enfant un ensemble d'opérations et des rapports entre les objets : localisation, voisinage, enveloppement, continuité, succession et séparation. L'espace projectif, permettant de repérer des éléments relatifs les uns aux autres (l'enfant peut comprendre que d'un point de vue un objet plus grand puisse cacher le premier et voir les deux d'un autre point de vue), précède la représentation de l'espace euclidien. Ces espaces sont ceux d'opérations cognitives de type rotation par exemple et de compréhension de transformations associées (si l'on s'imagine à la place d'autrui dans l'espace, la droite et la gauche se transforment).

³⁴ (Piaget, 1972)

b) L'espace est-il donné ? construction et représentation de l'espace

Ainsi la vue en perspective, ou en trois dimensions, ne peut surgir que d'une trame représentative ; les relations des objets entre eux dans un tel champ se situent dans un ensemble de rapports spatiaux qui viennent progressivement à se signifier grâce à l'accumulation de l'expérience sensori-motrice de l'enfance, formant un ensemble de signifiants spatiaux qui vont ordonner la perception. Ces signifiants (images ou mots) spatiaux se surajoutent alors à l'expérience motrice et perceptive.

D'un ensemble de pure sensation non liées dans un premier temps, le nourrisson évoluerait ensuite dans des espaces non coordonnées (dans un espace visuel, un espace tactile, etc...). L'espace perceptif, puis représenté comme euclidien, n'est donc pas donné a priori mais résulte d'une construction cognitive et d'un travail de symbolisation. L'espace est perçu mais aussi construit et ne peut être conçu qu'abstraitement comme indépendant du corps et de l'accumulation de percepts. En effet, l'expérience de l'individu de son évolution spatiale dépend d'un outillage perceptif tourné vers l'extérieur mais aussi vers l'intérieur, proprioceptif. Les changements opérés par les mouvements du corps (ne serait-ce que par le mouvement des yeux ou dans un déplacement) nécessitent un ensemble de compensation et de stabilisation et l'espace ne peut se représenter alors que par abstraction du temps et des opérations qui ont mené à sa représentation.

Plus encore, l'espace se conçoit par les multiples façons dont le corps se positionne et se place, par les mouvements, par les sens mais aussi par les dispositions thymiques. L'espace prend une forme (orientée, homogène, thymique) dans l'unité qu'il forme avec le corps. Binswanger, nous offre une typologie de ces différents espaces articulés à la clinique et de là avance qu'il ne s'agit pas tant dans certains tableaux cliniques de constater un défaut ou une absence d'orientation dans l'espace, un rapport restrictif du corps au monde mais un mode de compensation permettant de sauvegarder la possibilité de l'intégrité de ce rapport (Binswanger, 1998). Ainsi, on ne peut évaluer la nature et l'étendue d'une lésion cérébrale car l'organisme y répond comme un tout, en se re-crétant dans son rapport au monde afin de pallier le déficit fonctionnel dû à la lésion. Le corps est engagé tout entier et pleinement dans son environnement immédiat, et ce de façon indissociable, et le sujet sauvegardant son rapport au monde peut ainsi faire appel à des modes de fonctionnement et de représentation

de l'espace plus archaïque suivant leur propre ligne d'évolution. Si la construction théorique de Piaget envisage la substitution de formes de représentations des plus archaïques par les plus complexes, une conception phénoménologique et/ou psychanalytique en percevait les stratifications, les mouvements de régression partiels et temporaires liés au fonctionnement d'un appareil psychique libidinalisé. C'est ainsi que Sami Ali observe que la construction de l'espace du sujet se soutient de celle de l'espace imaginaire, projection du corps propre surgissant, en particulier, dans des phénomènes d'inclusion réciproque entre intérieur et extérieur (Sami-Ali, 1974) et que le lien entre corps, inconscient et espace perdure en deçà de l'élaboration rationnelle d'un espace objectivé.

En effet, un corps se repère par rapport à lui-même. Engagement entier de celui-ci dans un ensemble de perceptions ordonnées par un travail de mise en symbole de l'espace préalable (les directions relatives au corps par exemple), où toute figure signifie. Par ce passage par la perception et la symbolisation, l'objectif (la matière) se transforme en matériel subjectif. Espace orienté et géométrique et espace thymique (Binswanger, 1998) coexistent où ce dernier n'est pas soumis aux lois de la physique, ni géométrisable, hanté par le fantasme, l'un étant toujours ouvert sur l'autre selon des mouvements et des polarités qui, comme le dit Binswanger, nous ouvrent ou nous serrent le cœur, nous allègent ou nous alourdissent.

c) Psyché est étendue...

L'espace stabilisé, envisagé comme totalité, suppose une représentation de soi dans cette espace, image de soi mouvante et contenu dans cet espace fixe. Ainsi Freud en discutant l'idée Kantienne d'un espace et d'un temps précédant l'expérience empirique affirme « *Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Vraisemblablement aucune autre dérivation. Au lieu des conditions à priori de l'appareil psychique selon Kant. Psyché étendue n'en sait rien* » (Freud, 1985, p. 288). L'homme ne serait pas jeté dans un monde aux caractéristiques données à priori (temps et espace), mais la spatialité du psychisme modèlera sa perception du monde physique au fil de son développement. Ou plus exactement, la spatialisation de l'appareil psychique va définir et modeler cet espace et donc la possibilité d'y agir. C'est donc de la constitution d'un espace du dedans que se modèlerait

la représentation du dehors. Or, l'étendue psychique en question se déploie sur celle du corps quand bien même la conscience ne perçoit pas cette extension : elle est étendue sur le corps mais n'en sait rien ou ne veut rien en savoir. Pour le dire autrement, la vie psychique se déploie dans tout le corps ou plutôt à partir de tout le corps, un corps érotisé.

La perception d'une spatialité intérieure serait ainsi projetée sur les perceptions du monde extérieur modelant celui-ci. Les stades de développement dessinent des cartes spatialisées et dynamiques d'organes, de zones érogènes et de flux (le lait, la libido) dont le dessin se complexifie à mesure par des stratifications, des interactions, des boucles, des ratés, des impasses et des solutions. L'espace alors n'est effectivement plus une dimension donnée a priori mais se construit dans une expérience à la croisée du corps et du psychisme. Le psychisme va lier les zones érogènes d'un corps, zones intensives de plaisir et déplaisir, à priori éclaté. Ce processus, chez Freud, se déroule au cours des stades de développement et s'unifie au cours du stage génital. Il représente d'ailleurs le fonctionnement de l'appareil psychique à travers des aspects topiques, c'est-à-dire relatif à des lieux, des localisations, d'un topos.

Renversement d'un processus de spatialisation qui dessine une géographie sexuelle interne sur laquelle reposera la future exploration de l'espace du jeune enfant et de sa représentation. Nul doute dans cette perspective que l'espace se dessinant ainsi n'est pas euclidien et que les espaces non coordonnés des sens décrits par Piaget trouvent leur pendant interne dans la non-unification des pulsions partielles et du morcellement primordial. En somme, ce dont le nourrisson se saisit, ce qu'il subjective de son expérience, c'est un rapport à un espace physique qu'il construit à partir d'opérations cognitives amenant à un enrichissement de la représentation mais avant tout d'une expérience sur son corps propre. Liaison de sensations, de perceptions.

Reprenant ce thème dans une correspondance avec Marie Bonaparte, Freud soutient que « La psychanalyse nous a appris en effet que la psyché est composée d'instances séparées que nous sommes obligés de représenter comme existant dans l'espace. On pourrait dire que cela est dû à notre introjection de l'espace extérieur. Mais pourquoi pas l'inverse ? Quand notre conscience commence à s'instaurer, elle percevrait, comme localisées dans l'espace, ces instances internes [...] Nous devrions donc projeter au-dehors cet acte interne de cognition, de sorte que l'espace inhérent au monde extérieur aurait son origine dans une projection de

notre espace interne » (Freud cité par Moyano³⁵). Ici, on peut percevoir la difficulté que suscite cette affirmation, celui des caractéristiques d'un espace intérieur matrice de construction du dehors. On supposerait ainsi au dehors des caractéristiques communes avec le dedans et qu'il soit régit par les principes de réalité et de plaisir. Et c'est bien cette intrication que l'on devine dans l'évocation du paysage du rêve qui apparaît au rêveur dans l'analyse comme symbolisation du corps de la mère, comme l'illustre Freud dans l'interprétation des rêves : « *il y a des rêves de paysages ou de localités qui sont accompagnés de la certitude exprimée dans le rêve même ; j'ai déjà été là... cette localité déjà vu est toujours l'organe génital de la mère* » (Freud, 2010). Cette « *géographie sexuelle symbolique* » (Freud, 1977, p. 74), à l'état de veille, est partie pris du mode d'appréhension de l'environnement et le désir guidera le sujet dans son environnement, son lien et sa connaissance (Bidaud, 2019).

d) Homéostasie

L'établissement de frontière dessinant un milieu interne et externe est une activité spécifique du vivant. Des dépenses d'énergie et des régulations des échanges différencient ainsi des espaces offrant la possibilité d'une adaptation dynamique aux contraintes du milieu ; ce modèle homéostatique appliqué à de nombreux systèmes dans différents champs et les frontières en question sont de natures très diverses selon le type d'organisation. Il peut s'agir de lignes, de plans ou de zones plus ou moins circonscrites et plus ou moins hermétiques. Leurs caractéristiques, comme la perméabilité, garante de la régulation de flux, varient en fonction de conditions internes et externes car elles supportent un mode d'adaptation aux conditions de vie par homéostasie. En effet, le milieu interne ne se différencie du milieu extérieur que par l'organisation de ses éléments et les proportions de ses constituants. Ces éléments organisés proviennent de l'extérieur dans des concentrations et des relations s'en distinguant, capables de fluctuations en fonction des contraintes aussi bien internes qu'externes ; les possibilités même de l'homéostasie sont garanties par les circuits de rétroaction : La frontière est donc mouvante.

³⁵ (Moyano, 2004)

4) État des limites

Toutefois les notions de frontière et de limite dont l'utilisation dans divers champs n'est pas sans lien avec un contexte d'utilisation actuel, met l'accent sur les échanges, la séparation marquée d'un dedans et d'un dehors, sur l'identité et donc sur le problème d'une souveraineté qui s'exerce au sein de ces limites³⁶. Méfions-nous ainsi d'une réification de ces notions qui viendrait fondre les questions de régulations, d'identité et de souveraineté.

Le débat autour de la question des « états limites » se penche sur ce risque de réification : « Être une frontière, c'est s'identifier à une limite mouvante qu'on subit plus qu'on en commande les opérations » (Green, *Le concept de limite*, 1990) et en effet, « *le Moi n'est pas maître en sa propre demeure* » (Freud, 2001), les manifestations de l'inconscient vont hanter la conscience. L'inconscient n'est perçu qu'à travers les signes liés à son activité de transformation, et donc que comme corps étranger ou « *infiltrat* » (Freud & Breuer, 2002). En effet, la séparation entre le Moi et le refoulé ne se distingue que peu ou pas (Lepoutre, Fernandez, Chevalier, Lenormand, & Guérin, 2019) car l'inconscient exerce son influence en travaillant, hybridant les contenus conscients et préconscients. Ces instances ne sont ainsi pas « aussi rigoureusement délimitées que le sont, artificiellement, en géographie politique, les divers pays » (Freud, 1985) mais se conçoivent plutôt comme les « couleurs fondues des peintres modernes » (ibid.).

Cette clinique nous porte en effet sur les questions de limites et de souveraineté, articulation problématique pour l'homéostasie psychique. Nous avons utilisé l'image d'une dissipation de l'énergie psychique dans l'environnement, dans la bitumisation. La topologie et ses figures de retournement (bande de Moebius ou bouteille de Klein), auxquelles a recours Lacan dans les séminaires, figurent ainsi ce retournement propre au système homéostatique entre intérieur et extérieur, conscient/inconscient. Torsion qui ressurgit dans ces moments « limites »

³⁶ Les frontières géographiques des espaces ont varié dans leur constitution et leurs fonctions. Elles n'étaient pas jusqu'au Moyen Age, fruits de traités et d'accords mais dessinés en fonction de considérations stratégiques et d'une souveraineté exercée sur des personnes plus que des espaces. Des zones mal définies se chevauchent, l'espace étant d'ailleurs peu cartographié avant le 15ème siècle. Les notions de frontières fixes régissant la souveraineté de l'état-nation date des traités de Westphalie (ou paix de Westphalie) signés le 24 octobre 1648 mettant fin à deux conflits Européen. Ce traité impose aux États une reconnaissance mutuelle légitime sur leur territoire propre. Les États impliqués reconnaissent aux autres une souveraineté extérieure, une souveraineté intérieure et des systèmes d'alliance garantissant l'équilibre des puissances.

d'affleurement. Ces états ou situations « limites » sont soumis à des fluctuations importantes et des effets de confusion (de maintien d'une intériorité, primat de l'agir, comportement addictif, etc...), liés à une porosité des limites psychiques et, en particulier du Moi (Estellon, 2014):

« Penser une configuration clinique à partir de la problématique de la limite autorise à considérer comment la porosité des limites du Moi se répercute dans la difficulté de ces sujets à distinguer le Moi de l'objet, le dedans du dehors, l'intériorité de l'extériorité. Si les frontières de son identité sont poreuses, l'état limite – tel un « écorché vif » – en vient à se construire des murs défensifs. L'angoisse d'empiétement ou celle d'être deviné le conduisent souvent à élever des murs de mensonges, murs de la peur, murs d'images stéréotypées qui l'emprisonnent peu à peu dans une cellule dont il serait le seul gardien. Paradoxalement débordant, ne rentrant résolument pas dans les modèles qui lui sont proposés, il questionne le rapport entre norme et folie, vérité et mensonge, amour et haine, vie et mort. » (Estellon, 2012)

a) La double frontière

Le développement psychique s'étaye sur des sensations corporelles liées aux stimulations des zones érogènes de l'infans propre à chaque stade. La limite entre les instances dans leur dimensions topiques ne se distingue non pas par une matérialité, comme celle d'une membrane, mais par des fonctions. Fonctions de régulations de flux ou de transformations de contenus qui dessinent des zones de transitions.

Mais avant tout, avant même de considérer les limites internes de l'appareil psychique, s'imposent celles du corps et de la peau. Tout à la fois contenant et surface de protection et de perception, elle est toutefois un contenant discontinu, troué. Or, ces zones sont érogènes (yeux, oreilles, bouche, nez, anus, organes génitaux) et bidirectionnelles, vers le dedans et vers le dehors, et organisent et régulent les échanges avec l'extérieur.

Green parle de double frontière du Moi (Green, Le concept de limite, 1990): celle du Moi comme instance de l'appareil psychique et celle du Moi vis-à-vis de l'objet (opposition entre le sujet et le monde extérieur). Le Moi est un « être de surface » (Freud, 2001), né d'une partie modifiée du ça par la réalité extérieure et greffé sur le système perceptif qui en constitue le

noyau mais « le moi n'est pas séparé de manière tranchée du ça, il conflue avec lui vers le bas » (ibid.) et donc ouvert à travers le ça sur le soma. Les processus internes sont donc ramenés à la surface du Moi, le système perceptif (sous formes de sensations, de sentiments), par la médiation des représentations. Le Moi corporel est une « projection mentale d'une surface » (ibid.) sur les limites du corps. La psyché est bien ancrée dans un corps déployé dans l'espace.

b) Conscient/inconscient

La séparation du refoulé est démarquée de manière tranchée par la barrière des résistances, du clivage et du refoulement (Lepoutre, Fernandez, Chevalier, Lenormand, & Guérin, 2019) dont le Moi n'est pas conscient et pourtant siège. L'étrangeté marque la scission entre conscient et inconscient, lieu d'où s'origine des pensées inconscientes et la production de rêves ou encore le symptôme. Ce dernier se présente tout à la fois comme ce qui est le plus intime et le plus étranger.

« Le symptôme est issu du refoulé, il en est pour ainsi dire le représentant devant le moi, mais le refoulé est pour le moi territoire extérieur, territoire extérieur interne, tout comme la réalité est — permettez-moi cette expression inhabituelle — territoire extérieur externe. » (Freud, 1985).

Le Moi constitue une plaque tournante centralisant les injonctions de ces « *trois despotes sévères* » (ibid.) le ça, le surmoi et la réalité tout en tentant d'exercer un sentiment de maîtrise et de souveraineté sur la vie psychique, par des effets de duperie et de non-connaissance. Cet « *être de frontière* » (ibid.) garantit l'équilibre précaire de l'appareil psychique dont les fonctions du Moi sont nécessaires, sa fonction est homéostatique.

Mais il n'a finalement que peu de recours face à l'angoisse signal naissant dans ces zones liminaires et étreignant le sujet, si ce n'est l'activité de liaison et de représentation d'une part et l'action motrice quand il est débordé ; primat de l'agir sur l'activité psychique que l'on retrouve dans le recours intensif à la marche comme décharge motrice de l'excitation psychique et les passages à l'acte.

c) Interne/externe

Pour Freud, de cette confrontation entre l'appareil psychique et les exigences de l'extérieur apparaît le découpage entre intérieur/extérieur : ouverture sur le principe de réalité visant une modification réelle, là où, suivant le principe de plaisir, le Moi se satisfait de façon hallucinatoire. Ce changement progressif d'un moi-plaisir à un moi-réel est consécutive à une déception fondatrice et constitutive de l'espèce, l'expérience de l'hiflosigkeit (Freud, Le Troquer, Liégeois, & Samson, 2011) ou désaide ; détresse propre à l'état d'immaturation et de dépendance du petit humain. Cette détresse et la réponse qui lui est apportée par l'autre secourable précipite la distinction entre moi et non-moi (extérieur), elle se dessine pour l'enfant du fait de la possibilité au recours musculaire : la fuite est possible face à un danger extérieur, pas intérieur comme celle de la poussée pulsionnelle et sa constance.

Un échange s'organise autour de cet axe : le moi introjecte les objets offerts s'ils sont sources de plaisir et rejette vers l'extérieur ce qui est cause de déplaisir. Certains vécus liés à des mécanismes de défense tendent à estomper la délimitation interne/externe, par exemple dans les effets de confusions de l'identification et plus encore de la projection (Lepoutre, Fernandez, Chevalier, Lenormand, & Guérin, 2019).

Certaines instances, l'idéal du Moi ou le Surmoi, sont composées à partir de traits d'objets extérieurs, premières identifications. Les instances sont « *des reliquats, des restes, de relation d'objet abandonnées, des substituts venant à la place d'anciens investissements - le Moi lui-même étant in fine constitué en son noyau par une multitude d'identifications idéales à ses imagos originaires* » (Lepoutre, Fernandez, Chevalier, Lenormand, & Guérin, 2019). L'organisation se structure en fonction d'éléments externes intériorisés et suivant leurs propres lignes de développement résonnant, vibrant selon les circonstances avec l'extérieur, y trouvant confirmation, écart ou même distance infranchissable et insupportable.

d) Enveloppes et « moi peau »

La fonction de contenance, centrale dans la constitution de ces notions d'enveloppes, naît au cours du développement du nourrisson autour de plusieurs expériences synchrones ayant cours pendant la tétée : un contact différenciateur entre bouche et mamelon, incorporation d'un centre de gravité de la réplétion et enfin les stimulations qui l'accompagnent (caresses, holding, handling, paroles).

A partir de ces sensations, l'expérience du contact en interface fait éprouver cette surface comme différenciante entre intérieur et extérieur : le milieu extérieur devient le volume dans lequel l'enfant se sent baigné dans le cadre de relations sécurisantes. Il y éprouve la qualité de contenance offerte par l'environnement comme support de certaines fonctions psychiques et de leur développement, dont la préfiguration d'une délimitation dedans/dehors, de capacité de liaison et base de l'intégrité de l'enveloppe corporelle. De vacuoles contenant ou attracteur (Houzel³⁷), les enveloppes se caractérisent par leur fonction plus que par leur nature dans le psychisme. Les fonctions de contenance et de transformation des contenus résultent de l'intériorisation d'un objet contenant, du moins de ses qualités. Selon Anzieu, la satisfaction de la pulsion d'attachement apporte la base soutenant l'élan intégratif du Moi sur laquelle peut se développer le Moi-peau, entendu comme « figuration dont le moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme moi contenant les contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps » (Anzieu, 1985).

Ce moi-peau soutient certaines fonctions psychiques sur les fonctions biologiques ; fonction de maintenance (il s'agit là d'une intériorisation du holding maternel, unité du corps du bébé soutenu et maintenu par les qualités du portage, cette fonction est une intériorisation de la capacité de liaison et de maintenance d'une unité entre des parties éparses), fonction contenante (par l'enveloppement de l'appareil psychique, le moi-peau organise la vie pulsionnelle, contenant les pulsions et lui offrant des points d'entrée spécifiques dans le psychisme. Cette fonction contient une excitation permanente et diffuse qui chercherait en cas de carence à substituer l'enveloppe par la douleur, d'autre part, elle contient les angoisses

³⁷ Cité par Ciccone et Lhopital (Ciccone & Lhopital, 1997)

de type vidage des contenus), fonction de pare-excitation, fonction d'individuation du soi, fonction d'intersensorialité (lie les impressions des différents organes de sens), fonction de surface de soutien de l'excitation sexuelle (surface d'inscription des zones érogènes et reconnaissance de la différence de sexes. La carence de cette fonction peut conduire au développement d'une enveloppe narcissique), fonction de recharge libidinale du fonctionnement psychique (assurant l'homéostasie de l'appareil psychique, différenciation énergétique entre les sous-systèmes), fonction d'inscription des traces sensorielles tactiles (gardant les traces d'inscriptions préverbaux) et enfin une fonction d'autodestruction de la peau et du moi (fonction toxique du moi-peau qui attaque la fonction contenante, inverse le but des pulsions).

Selon la structuration préalable du psychisme et/ou de la pression qu'il a subie, le Moi préfère se déformer, ayant recours à une palette de mécanismes de défense, face à un conflit interne trop anxiogène. Les situations « limites » poussent le Moi à un au-delà de la déformation ; il ne s'agit plus d'une difficulté face à un conflit interne mais des rapports problématiques aux objets internes et externes. Externalisation, clivage renforcent la fragmentation du Moi dont témoignent les phénomènes de déréalisation, dépersonnalisation ou le délire, donc d'une modification aux frontières de l'appareil psychique.

e) Clivage et inconscient « amental »

C. Dejours, à partir d'une clinique avec des patients « psychosomatiques » évoque une emprise minéralisante de patients psychosomatiques sur l'analyste et parfois l'entourage. Entre les crises, le patient se fige et fige son analyste, rien ne doit bouger et l'activité interprétative risque alors de toucher une zone du psychisme clivée. La minéralisation, retenons ce terme proche de la « bitumisation » déjà évoqué même s'ils ne se recouvrent pas mutuellement, est une tentative de stabilisation (Dejours, 2016) du clivage du Moi ; la relation est nouée avec un secteur relativement névrotique protégeant et maintenant le secteur clivé. Cette zone entretiendrait des liens directs avec une conscience formée d'énoncés empruntés faisant office de pensée et offrant des possibilités de rationalisation secondaire des phénomènes de décharge (crise somatique, passage à l'acte). Le Moi ne participe pas à une

telle opération puisque le traitement préconscient de la compulsion de répétition mettrait en péril l'équilibre du clivage. Dejours fait l'hypothèse d'un secteur du psychisme séparé par le clivage de l'appareil psychique, celui de ce conscient d'emprunt (en faux self, pensée opératoire) non subjectivé et de cet inconscient amental (ibid.). Un tel fonctionnement rappelle celui de patients sdf empruntant le lexique du soin (en addictologie en particulier) et de l'insertion sociale (celui d'un hébergement devant régler tous les problèmes) et dont les passages à l'acte de différentes natures (perte de documents, violences sur les lieux d'accueil, alcoolisations massives) sabotent les solutions désignées. Le clivage est parfois mis en échec dans certaines situations par un conflit interne (l'épuisement qu'occasionne ce mode de vie produit certaines pensées sur ce qui est vécu) ou par l'environnement (un travailleur particulièrement pugnace qui fait « tenir » un hébergement) occasionnant des décompensations somatiques, psychiques (sur un mode dépressif ou plus productif, délire hallucinations) ou des passages à l'acte. Notons que ces situations de déséquilibre du fonctionnement clivé n'est pas indépassable.

Cet inconscient amental naît du reste non-symbolisé (Dejours, 2018) dont la scène primitive entre l'enfant et l'adulte, liée à l'autoconservation, est la naissance et le modèle. La réponse de l'adulte potentiellement calmante et satisfaisante est aussi excitante et déstabilisante pour l'enfant. Cet en-plus de la réponse adulte incite au travail de liaison et de traduction des éprouvés mais de cette opération tombe un reste composant l'inconscient refoulé. Si l'enfant est débordé par la violence de l'adulte ou l'abus sexuel, on le voit, l'hypothèse est celle d'un trauma psychique, il est sidéré et ne peut penser, le moi est mis hors-jeu et n'opère pas de traduction. La sédimentation de tels matériaux non-traduits forment cet inconscient clivé, dont Dejours postule qu'il ne revient que sous la forme de la pulsion d'emprise et de destructivité, se nouant parfois secondairement à la pulsion sexuelle. Il illustre ainsi, à travers le harcèlement au travail, comment cet inconscient amental est mobilisé par la fascination et la jouissance éprouvée dans la passivité, qui trouvera une échappatoire dans l'agir, soumise à la contrainte de répétition. Nul doute, que la violence des modes de vie à la rue, que les états du corps fascinent et subjuguent, que le Moi se met hors-jeu dans de nombreuses configurations et qu'un tel fonctionnement clivé serait mis à l'œuvre, que sa stabilisation serait mise à l'épreuve dans de nombreuses configurations mais protégée en partie par des rationalisations secondaires liées à la survie. Les vols et les violences apparaissent parfois

secondairement dans les discours et pèsent sur les parties névrotiques de l'appareil psychique parfois jusqu'à l'insupportable. Tel déséquilibre ouvre à deux destins, celui de la symbolisation (Roussillon évoque la compulsion de répétition comme compulsion à la symbolisation (Roussillon, 1999) ou celui d'un renforcement du clivage, mécanisme compulsif de défense et « *mortifications vécues du corps expressifs* » (Raufast & Estellon, 2022) maintenant hors d'un contact relationnel, jusqu'aux phénomènes d'auto-exclusion (Furtos, 2002).

Ces fixations non-symbolisées des traces mnésiques non élaborées d'une catastrophe (Winnicott, 2000), Winnicott appelle à les faire advenir dans le cadre de l'analyse, puisqu'en l'absence de représentation le drame n'a pas eu lieu pour le sujet mais il sent la menace de son retour, ou autrement dit, « il a eu lieu sans trouver son lieu ; il n'est déposé nulle part » (Pontalis, 1975). L'oubli est condition des possibilités de refoulement, de mise en mémoire comme lieu d'accueil, de mise en récit, en histoire, et la répétition et les reviviscences sont aussi un appel à symboliser. Ainsi l'agir, le passage à l'acte et les expressions de la vie psychique privilégiant l'action vont dominer la scène de cette clinique de la précarité dans des débordements signifiants ou non et vont faire signe et interpellation.

5) La géographie de l'objet

Mélanie Klein met en évidence, et ce de façon précoce dans le développement, une intolérance à l'encontre des vécus de séparation, de perte et de destructivité, d'avidité et d'envie, d'angoisses de morcellement et de destruction. Contre ces manifestations de la pulsion de mort est mis en place un arsenal défensif : clivage, déni, idéalisation, omnipotence, projection ou encore introjection. Ces mécanismes de défense expulsent l'agressivité et l'angoisse dans l'objet traçant une ligne en fonction de la qualité des objets ; les bons sont gardés à l'intérieur, les mauvais évacués à l'extérieur. Le moi est ainsi peuplé d'objets aux qualités diverses, « bons » ou « mauvais », partiels ou totaux, internes ou externes, bienveillants ou persécuteurs, prélevées de traits ou de parties de proches, parents ou autres

personnes de l'entourage³⁸ dans diverses situations de l'expérience multiple et changeante du nourrisson. Ces objets internes créés et modifiés par la vie fantasmatique sont perçus comme agissant à l'intérieur, s'influençant et interagissant entre eux. Les fèces en constituent le prototype : objet concret, produisant des sensations, interne et expulsable, cette relation se pose comme modèle de la projection. Cette intense activité psychique de prolifération et d'agglomération des objets, entretenant des relations entre eux ou avec des objets externes, nous offre un modèle pour penser le monde interne et sa multiplicité d'images secourables, de terreurs issues d'une expérience plus ou moins intégrée selon les synthèses accomplies. Autrement dit, ces objets dont la présence est ressentie physiquement comme intérieure sont dotés d'une intentionnalité propre à l'égard du moi ou envers d'autres objets et sont, en réponse, expulsables à l'extérieur.

La phase schizo-paranoïde est le règne d'une confusion totale entre intérieur et extérieur : objets extérieurs introjectés en même temps que sont projetés sur eux des pulsions libidinales et destructrices. Ressentis corporellement, « l'image de l'objet, extérieur ou intériorisé, subit dans le psychisme du bébé une distorsion du fait de ses phantasmes, qui sont liés à la projection de ses pulsions sur l'objet » (Klein, quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés cité par Lepoutre et coll., 2019), se manifeste dans les rêves, travaille les discours et apparaît dans des fantasmes crus aux effets réels car qui a été expulsé par projection peut revenir du dehors sous la forme persécutrice du mauvais objet.

Corrélativement au clivage de l'objet, bon/mauvais, le Moi opère en lui un clivage, « *c'est pourquoi les phantasmes et les sentiments concernant l'état de l'objet interne influencent fondamentalement la structure du moi. Plus le sadisme prévaut dans le processus d'incorporation de l'objet, plus l'objet est senti comme fragmenté, et plus le moi est en danger d'être clivé selon les fragments de l'objet intériorisé* » (Klein M., Notes sur quelques mécanismes schizoïdes (1946) cité par Lepoutre et coll., 2019). C'est un modèle du clivage dans des dynamiques régressives, plus le sujet a recours au clivage de l'objet plus son Moi se fragmente et ces parties peuvent revenir dans un retour par la réalité extérieure (puisque le sujet a recours à des mécanismes d'expulsion) ; effet désymbolisant du processus par dé-

³⁸ Si M. Klein présente les objets comme des humains ou des parties de ceux-ci, intériorisés, on pourra se demander à la suite Searles (Searles, 1986) ce qu'il en est de l'environnement non-humains de l'enfant, dont la discrimination entre ces catégories n'est acquise que tardivement, vivant ou non.

totalisation des objets et du Moi. Il n'y a toutefois pas de concordance parfaite entre les objets internes et le Moi ; la projection de parties bonnes du moi étant, par exemple, possible pour les préserver d'attaques de mauvais objets internes, en les mettant ainsi en sécurité, tout comme est possible l'introjection de mauvais objets externes et ce afin de raffermir l'emprise sur ceux-ci. L'identification projective se caractérise chez Klein par un mouvement fantasmatique de projection d'une partie clivée de soi, projetée, placée dans un objet extérieur, dont le risque est un vidage interne, dé-symbolisation et hémorragie narcissique.

Les effets de liaisons et d'élaboration des angoisses de persécution sont soutenus par la qualité du bon objet interne s'installant comme centre de gravité. Mais ce processus de liaison confronte à une nouvelle menace puisque c'est dans ce mouvement que le sujet découvre que bons et mauvais seins ne forment qu'une seule et même personne et se totalisent dans la perception rassemblée de la mère ; objet total aimé et haï, source de nouvelles souffrances dépressives puisque les pulsions destructrices mettent en péril l'existence de ce nouvel objet. C'est une réorganisation du rapport au monde que constitue cette phase dépressive. La perte de pureté de l'objet introduit à l'ambivalence. La maturation du moi, modifie les mécanismes de défense en jeu, puisqu'il peut maintenant discriminer les frustrations imposées de l'extérieur de ses dangers fantasmatiques à la place d'un unique mauvais objet condensant ces deux types d'excitations. Au fur et à mesure de son développement et de son intégration, le moi est de plus en plus peuplé d'objets symboliques plutôt que d'objets concrets, donnant forme à un système moins archaïque de représentations.

Ce complexe jeu de différenciation des espaces instaure des frontières et une géographie ouvrant nombreux différents espaces, le dedans, le dehors mais aussi des espaces internes propres aux objets internes ou externes.

a) Les dimensions de l'espace psychique

Meltzer va, à la suite, inventorier différentes formes de dimensionnalité de l'espace au cours du développement, liées aux mouvements psychiques impliquant une spatialité de l'appareil psychique :

- Un espace unidimensionnel vécu comme pure sensorialité, dans un temps non distinguable, non soumis à des rapports de causalité. La pulsion fraye vers des objets perçus comme attirants ou repoussants.
- La bi dimensionnalité, espace dans lequel les qualités de surface sont perçues mais les objets ne sont pas dotés d'intériorité. Ce type de vécu est soumis à un temps circulaire dont les changements peuvent affecter le moi provoquant des angoisses d'effondrement des surfaces, de liquéfaction ou de chute sans fin.
- La tridimensionnalité caractérisée par l'attribution d'espaces internes aux objets sur lesquels reposent les mouvements de projection et d'introjection. L'identification projective implique en effet la tridimensionnalité car elle expulse la nocivité interne au sein de l'objet, celui-ci acquérant dans ce processus un volume. Cette évacuation se soutient de la psychisation des orifices, qui ne sont plus vécus comme déchirure, et de leur fonction-sphincter et de régulation de flux (par exemple pénis et urine utilisés comme arme découpant et brûlant chez Klein). Cette acquisition d'une intériorité est tributaire de la présence d'un objet contenant dont la qualité sera intériorisée. Ce processus permet la naissance de la pensée ouvrant la possibilité de l'absence (du sein), le moi dé-fusionnant de l'objet.
- Enfin une quatrième dimension qui correspond à l'introjection des bonnes figures parentales tissant intérieurement une histoire.

Le vertige voire la terreur que peut produire la rencontre à l'espace non, ou peu, symbolisée, s'illustre dans les vécus de chute sans fin ; enfants suivant des lignes, se jetant à terre face au vertige provoqué par l'espace euclidien, jugulé par l'agrippement sensoriel à certaines qualités comme la brillance et la douceur et par repérage par séquence de points successifs (bi dimensionnalité) ou trou noir de l'espace extérieur chez Jozef, nulle part où aller sous peine de disparaître, d'être happé. Cette confrontation à un espace brut ouvre un gouffre pouvant

aspirer, détruire et démanteler, et ces moments d'angoisse extrêmes apparaissent dans les moments de transition, dans la relation à un autre, dans l'entrée dans une nouvelle pièce, tant les conditions d'appréhension et de compréhension de l'espace ne peuvent se maintenir.

Le « handling » constitue une expérience et une présence symboligène, celle de la contenance et de représentants spatiaux qu'offre une présence, la qualité et le maintien offert par celle-ci. Mais il faut souligner à ce propos l'apport que peuvent constituer les qualités d'objets non humains comme la verticalité architecturale d'un meuble ou d'un immeuble agissant par identification ou incorporation, émission de signes d'un ordre spatial, d'une tenue. Le trait de verticalité devient commun à l'objet et au corps, et la qualité ainsi introjectée ébauchera possiblement des signifiants spatiaux et leur mise en relation. D'autant que nombre d'objets non-humains et, a fortiori, non vivants, présentent leur caractère maîtrisable, répétitif voir immuable. Pour G. Haag (1998, cité par Mathieu, 2011), on retrouve ces formes dans des « représentants spatiaux et architecturaux » qui se déploient dans le cadre thérapeutique et la relation transférentielle, dans des formes sphériques, des coins, des bords et axes, des formations archaïques sur lesquels le moi et le corps tentent de se figurer par leur utilisation. Espace et corps sont, dans ces cliniques, éprouvés comme éparpillés, dislocation brute d'une forme fragile, c'est-à-dire de parties non liées entre elles et pas ou faiblement maintenues. La force qui peut alors rassembler ces parties est issue de l'introjection d'un objet externe perçu comme capable d'assurer cette contenance, celui-ci sera support de différents mouvements psychiques comme l'identification projective.

b) L'identification projective

Klein nomme ainsi un mécanisme de défense, par lequel le sujet introduira fantasmatiquement une partie de soi en l'autre pour le contrôler ou le détruire ; fantasmes sadiques pouvant en retour faire craindre les dangers de l'introjection. C'est un prototype de la relation d'objet agressive qui s'avère ainsi nécessaire au processus de constitution de l'objet. Ces mouvements sont accompagnés d'affect d'envie, de jalousie, d'angoisses persécutrices, de haine et/ou d'amour, d'intolérance à la frustration, signant un rapport difficile à la perte et à la privation. Ce mécanisme, cette défense psychique, en expulsant des

parties de soi (ressentis concrètement, comme les fèces ou le jet d'urine) conçues généralement comme mauvaises, en vidant l'objet de ses contenus, en se les arrogeant ou les contrôlant, vise à annuler la reconnaissance de l'objet et de ses différences puisque celles-ci ouvriraient sur la séparation et la perte, où identification et investissement se rapprocheraient.

Ciccone et Lhopital (Ciccone & Lhopital, 1997) relèvent différentes formes d'identification projective :

- Un vidage des éléments mauvais ou bons, en les expulsant dans l'autre (objets externes puis internes) et les lui attribuant (persécution)
- Pénétrer en fantasme dans l'autre et nourrir l'illusion d'être l'autre, de l'avoir vidé de sa substance, incorporé. Envie, être meilleur que l'autre sans reconnaître de lien de dépendance
- Une communication avec l'autre lui faisant vivre, ressentir des émotions et sentiments inconvenables, non représentables, éléments Beta, et être dépendant de l'appareil psychique de l'autre

Car l'identification projective permet toutefois, en fonction de la réponse de l'objet et sa capacité à transformer ces contenus, l'ébauche d'une symbolisation; s'arrogeant dans le mouvement les qualités d'un autre qui seront ainsi progressivement intégrées. L'échec de ce processus et son exaspération conduira au contraire à des destructions d'objets internes et externes, à des fantasmes et vécus de vidage. Tel recours et confiance excessive en ce mécanisme risque d'aboutir à une forme pathologique : excès de clivage, de projection, idéalisation excessive aboutissant à une fragmentation du Moi jusqu'à sa désintégration, son vidage, sa dépendance à l'objet, contrôle rigide et obsessionnel. Si l'identification projective permet d'échapper à l'angoisse dépressive, elle met le sujet en prise avec le risque d'angoisses persécutrices ou de morcellement.

Cette pente de la désymbolisation, dé-spécifie les limites, entretient une confusion entre l'être et l'avoir aboutissant à une difficulté d'assimilation des objets internes, au sentiment d'être contrôlé par eux, de faire intrusion ou encore de subir une intrusion par des objets externes généralement hostiles, aboutissant par là à l'affaiblissement du moi, de son pouvoir et de sa souveraineté sur lui et les objets.

c) Le démantèlement

On retrouve dans l'errance, dans des états stuporeux, dans les longues marches sans but, dans des installations confrontant à l'immuable des phénomènes proches du démantèlement ; phénomène d'un Moi ainsi fragilisé par les effets délétères de ces mécanismes de défense suspendant passivement ses capacités de liaisons perceptives. Au cours de ce mécanisme, que Meltzer nomme démantèlement, le sujet suspend son attention ou la focalise sur un seul sens. Chacune de ces modalités sensorielles (interne ou externe) va alors vaquer sur sa propre aire, sans convergence et sans unification de l'expérience, se fixant sur des objets partiels propres. L'activité psychique de liaison, de contenance, c'est-à-dire d'unification de l'expérience, se délabre, tombe en morceaux et ne permet plus quelque perception unifiée de l'environnement et donc d'action transformatrice sur celui-ci. On le sait l'unification sensorielle des perceptions, des traces sensorielles sont nécessaires au processus de constitution de l'objet et de symbolisation.

Le processus de démantèlement fait évoluer le sujet dans l'espace de la bi-dimensionnalité où les perceptions non articulées ne rencontrent que des surfaces et ne s'attachent ainsi qu'à la qualité de celle-ci, la brillance ou la douceur par exemple. Cette circularité et cette clôture de l'espace vont achever d'obturer l'accession à l'objet puisque celui-ci ne peut être unifié par l'attention et la pensée quand il se présente, en même temps que le moi s'éparpille et avec lui l'activité de penser. Ces processus déspatialisant évacuent ainsi les vécus « *d'éloignement, de séparation, de perte, de vide, mais aussi contre la potentialité symbolisante de ces espaces* » (Caillot, 2005, cité par Mathieu, 2011) ; l'individu est aux prises avec les résurgences d'un matériel non symbolisé ou désymbolisé, sous forme de sensation, de perceptions brutes, internes ou externes. Si la confrontation au réel est un pouce-à-la-symbolisation, cette activité suppose un écart, un jeu, des liaisons, supposant le rôle actif de ce qui pour Winnicott se situe en deçà d'une relation objectale ou anobjectale, celle de la dyade environnement-individu.

6) Environnement et milieu

En effet, face à l'action ou à ce qui se constituera avec l'autre comme appel, l'objet (en devenir) peut répondre ; or, cette réponse est nécessaire du fait de la prématurité du petit homme, en état de détresse face à la pulsion et à l'impossibilité d'agir, c'est celle du *Nebenmensch* (être humain proche) face à l'état d'*Hiflosigkeit* (désaide, détresse). La présence de ce proche pouvant répondre ouvre une séquence intersubjective entre un sujet en constitution, son appel et cet autre secourable, objet mais aussi sujet qui répond en tant que tel. L'interpellation de l'infans suppose une réaction de l'objet, par une opération de traduction ouvrant sur une action (gestes, paroles) quant à ce besoin de nourriture et de présence ; interprétation de cette présence qui le place comme différent de soi mais pas tout à fait autre.

Dans « Confusion des langues » (Ferenczi, 2004), Ferenczi lie le traumatisme à une séduction de la part d'un objet trop présent ou trop absent, à l'action d'une excitation excessive et violente prématuré ; séduction de l'adulte utilisant le langage de la passion où parle une excitation sexuelle inconsciente à l'endroit de l'enfant. Or celui-ci dont le langage tendre de compris comme séduction par l'adulte, ne peut élaborer cette présence effracte. Cette effraction sidère et paralyse le Moi, d'autant plus que l'objet ne répond pas à cette souffrance. Il en résulte une intériorisation d'un objet primaire défaillant et, d'autre part, un sentiment de détresse extrême pouvant être réactivé. Le sujet dont les défenses deviennent inefficaces opère par conséquent, du fait de ces sentiments de désespoir et de détresse, un clivage narcissique qui fragmente le Moi, en se retirant dans sa sphère psychique pour se protéger. Ferenczi par ce geste théorique déplace dans la réalité extérieure, c'est-à-dire dans l'action de l'objet, ce que Freud, en abandonnant la *Neurotica*, déplaça dans la vie psychique. Objet se constituant donc pour l'enfant en excès et/ou en défaut et à partir d'un « échec » de l'opération de traduction. Car de cette confusion des langues de la séduction entre adulte et enfant, ce dernier impuissant, et afin de conserver une part de tendresse, s'identifiera à l'agresseur, accordant ses vœux à celui de l'adulte.

a) Le franchissement, une opération de traduction

Non que Freud ou Klein supposent à l'appareil psychique un fonctionnement solipsiste mais leurs découvertes les amènent à découvrir et décrire les fonctionnements intrapsychiques. Ferenczi introduit en revanche un lien de l'ordre de la causalité entre action de l'objet et réception du sujet en développement par la médiation du langage. Entre les deux s'opèrent une opération de l'ordre de la traduction, un raté de celle-ci en l'occurrence. Cette idée des opérations de traduction et de transformation se retrouve chez Bion, dans son développement d'une théorie de la pensée ; traduction des éléments Beta, vécus bruts non psychisés, non symbolisés de dépression, de culpabilité voir de persécution, éléments hallucinatoires, de sentiments de catastrophe, de mort physique s'imposant au sujet qui ne peut les subjectiver. Ces éléments ne peuvent être intégrés que par l'intermédiaire de la fonction alpha transformant ces éléments Beta en contenu psychique, les éléments Alpha pouvant eux-mêmes se transformer (en souvenir ou par le refoulement). La prolifération de ces éléments Alpha forme une « *barrière de contact* » (Bion W. , 2007) assurant la fonction d'une membrane régulant les échanges ; elle protège la vie interne, fantasmatique ou affective, des perceptions extérieures, afin que rêve ou rêverie ne soient pas affectés par le contact avec la réalité externe ou que la perception de celle-ci ne soit pas trop modifiée par des ressentis et des émotions internes. C'est donc une zone tampon entre réalité interne et externe qui agit tel un filtre.

L'absence de sein est ressentie par le nourrisson comme présence d'un mauvais sein, les ressentis liés sont les éléments Beta, toxiques, qu'il ne peut supporter. Alors le seul destin de ces éléments Beta est la fuite, en particulier par expulsion chez la mère. Ce n'est que par l'échange, par la transformation de ces éléments passant par la barrière de contact maternelle, que l'absence du sein peut être appréhendée en tant qu'absence du bon sein. L'angoisse liée au mauvais sein expulsé dans l'espace maternelle est au cœur de l'activité représentative car la mère va alors pouvoir détoxifier ces ressentis catastrophiques. Le retour chez l'enfant de ces éléments traité par la mère lui permettra alors d'élaborer la représentation de l'objet et de son absence.

Si la barrière de contact est détruite, les éléments Alpha se convertissent en éléments Bêta, et cet écran d'éléments Bêta, ne pouvant faire lien forme une agglutination induisant un état

mental confus, indifférenciant conscient et inconscient, éveil et sommeil, futur et passé (cf. Adam dans le tunnel). Ainsi, si le nourrisson projette une angoisse intolérable que la mère refuse, elle est ré-introjectée en « *terreur sans nom* » car « *son sentiment de mourir est dépourvu de toute la signification qu'il peut avoir. Il réintrojecte alors, non pas une peur de mourir devenue tolérable, mais une terreur sans nom* » (Bion W. , 2001, p. 132). De ces éléments, sensations brutes, le sujet va tenter de se défaire, projetant dans le cadre de la relation d'objet des fragments de soi et va tenter d'attaquer les pensées et les liens. Les objets bizarres résultent de l'expulsion de ces fragments de moi sur des objets extérieurs, présentant des qualités non-vivantes et menaçant d'envahir en retour.

Pour le nourrisson, les protopensées sont des mauvais objets, pensées présentes à l'état latent, celles-ci dépendent donc d'une réponse auquel cas la « préconception » se réalise et forme une conception. Le nourrisson se libère de ces protopensées par le recours à l'identification projective ou par les expériences réelles de la satisfaction. La mère s'offre comme contenant pour les sentiments de déplaisir par le prêt de son appareil à penser et sa capacité de transformation des éléments Beta projeté en élément Alpha par la rêverie, la vocalisation et la nomination participant en cela à la formation chez le nourrisson de cette interface nécessaire entre intérieur et extérieur. Bion (Bion W. , 2010) fait du point le représentant du « non-sein » : coordonnées d'un objet absent sur quoi reposerait toute représentation de l'espace euclidien. C'est-à-dire dans l'espace creusé par le manque et l'expérience émotionnelle associée : « *les points étaient à l'origine l'espace occupé par un sentiment, mais que cet espace est devenu un « non-sentiment » ou l'espace où un sentiment, une émotion ou tout autre expérience mentale « étaient »* » (Bion W. , 2010). Cet espace de l'émotion étant par extension l'espace de l'objet perdu. La tolérance à la frustration impliquera ainsi la prise de conscience de la présence ou l'absence de l'objet et de sa représentation dans le temps et l'espace, le cas échéant l'émotion se perdant dans l'immensité de l'irreprésenté.

L'espace extérieur s'empie de projection d'un « en-trop » débordant les capacités de l'appareil psychique, effet d'un empiètement de l'objet trop présent mais aussi d'une absence réifiée, de son négatif, toujours présent par un système de représentation qui, s'il permet idéalement de tolérer la frustration, est, corrélativement, un rappel de l'absence de l'objet. La confrontation à l'absence permet alors l'opération de pensée si la frustration (intense) est

supportée mue par C, pulsion de connaissance, ou le cas échéant par son négatif (-C) où règnent l'avidité et l'envie dévorante face à ce qui existe et la peur d'être victime de l'espace (dévoré, devant satisfaire son appétit) qui se préfigure dans l'opération ; espace et psyché ne peuvent alors cohabiter. Toute cette activité de pensée peut être élargie au-delà de celle du nourrisson et la pensée ne serait que l'activité qui résulte d'une attente de la réalité extérieure auquel le sujet ne peut répondre. C'est alors au dispositif, comme celui de la relation mère nourrisson, de produire de la pensée. Comme la mère peut rêver l'enfant, les dispositifs formés par des structures se couplant au sujet, l'environnement (la société, les institutions, la famille, les médias, etc...) peuvent rêver le sujet par transformation d'éléments psychiques nés de l'expérience à travers la vie culturelle par exemple. Émissions, réception d'éléments plus ou moins synchrones et plus ou moins liés entre eux, la rencontre avec le réel peut ainsi confronter à des « réponses » nouvelles.

b) L'espace transitionnel

« *Le centre de gravité de l'être ne se constitue pas à partir de l'individu : il se trouve dans la structure environnement-individu* » (Winnicott, 1993). Le support nécessaire face à la désillusion, seule une mère « suffisamment bonne » est susceptible de l'apporter par sa dévotion, sa « préoccupation maternelle primaire », s'offrant ainsi comme environnement d'un nourrisson dépendant, au Moi non-intégré participant ainsi à son intégration et à son émergence. Cette préoccupation dépasse la seule satisfaction des besoins de l'enfant ; une telle satisfaction pulsionnelle seule ne pouvant suffire voir même se révéler traumatique. Car l'appel de l'enfant s'il reçoit une réponse de l'environnement, ne peut être que « suffisamment bonne » ; la mère environnement opère une traduction de l'interpellation de l'enfant et propose une réponse, dont le nourrissage constitue le prototype : sein, caresses et paroles. En-plus de cette réponse qui se situe au-delà du besoin et en-moins qu'introduit la perte à l'opération de traduction. Cette réponse soutient l'état de nécessaire omnipotence de l'enfant à condition d'un environnement le permettant, d'une préoccupation maternelle primaire faisant placer « *le sein réel juste là où l'enfant est prêt à le créer et au bon moment* » (Winnicott, 1975) : question de rythme. La satisfaction qu'apporte l'apparition du sein nourrit l'illusion de toute puissance de l'enfant qui expérimente sa créativité primaire.

Progressivement, les défaillances mesurées de la mère permettent à l'enfant de sortir, par adaptation et ajustement, de l'omnipotence en constituant une « aire d'illusion » où se chevauche espace interne et espace externe. C'est au sein de cet espace que peut être trouvé/créé l'objet transitionnel, prenant la place du sein, parant à l'angoisse dépressive qu'engendre la désillusion. Cet objet transitionnel est le premier objet non-moi de l'enfant sur qui il exerce un certain contrôle, survivance nécessaire d'une omnipotence en déclin. Environnement et bébé instaurent un statu quo autour de la question : « *cette chose l'as tu conçue ou l'a-t-on présentée du dehors ? L'important est qu'aucune prise de décision n'est attendue sur ce point. La question elle-même n'est pas formulée* » (Winnicott, 1975). D'où l'importance de la matérialité de l'objet permettant d'expérimenter la haine et à l'amour instinctuel et la « survie » de l'objet aux traitements sans égards, c'est-à-dire son absence de représailles. La sortie de cet état qui dépend, au-delà de la désillusion, de la découverte de la survie de l'objet et de la joie qui en découle (Roussillon, 1999) place l'objet à l'extérieur et sa destruction acquiert dès lors un statut fantasmatique conditionnant ce sentiment de continuité d'existence. Car l'expérimentation de la seule déception, d'un environnement laissant le sujet seul face à ses angoisses (« impensables » de morcellement, de chute, d'absence d'orientation) ne pourrait conduire qu'à une soumission à la réalité, voire à une mort psychique ou physique, et à l'instauration d'un faux self réactif ; le vrai self (sentiment intensif de l'existence, du geste spontané, de la créativité) s'atrophie et l'ignorant par clivage.

L'adéquation de l'environnement aux besoins de l'infans participe donc de ce processus d'intégration et de cohésion psychosomatique (indwilling), union du moi au corps ou, autrement dit, de son habitation (Bernateau, 2018). Cet enracinement de la psyché dans le corps, se jouant à même la peau par le portage (holding) et la manipulation adéquate du bébé (handling) et dans la possibilité d'entrer en relation avec les objets présentés au moment opportun (Object presenting), au moment où il est susceptible de les trouver par une recherche active et d'ainsi les créer, dans un accordage des rythmes respectifs. Un tel processus et la continuité de la présence de l'environnement permet au moi d'intégrer la part pulsionnelle qui surgit venant en retour renforcer le moi et le sentiment de sa propre existence et de sa continuité.

c) Le malaise dans la culture

Les situations cliniques ici rapportées résonnent avec ces développements théoriques, non comme hypothèse étiologique mais dans leur relation ou leur lien aux institutions et leur tenant-lieu, brossant le tableau d'un « *malaise dans la culture* », c'est-à-dire celui d'une souffrance d'origine sociale (Freud, 1995). Cette souffrance, la plus difficile à accepter pour l'être humain, naît de « *la déficience des dispositifs qui règlent les relations des hommes entre eux* » (ibid.). Position mal aisée qu'illustre la névrose puisque le symptôme se propose comme expression et solution du conflit entre pulsions et répression. Car le renoncement pulsionnel qui s'impose à chacun et les solutions apportées par ce travail psychique, travail de culture, permet la cohabitation avec autrui et garantit les dispositifs régulant la distance entre les êtres, la communauté de droit. C'est ce qu'illustre le récit de (Freud, 2015) où la Loi s'impose à toute la horde du fait de la culpabilité parricide. Le totem, représentant le père et son meurtre, est alors installé comme instance régulatrice fondant ainsi une communauté de frères que régit l'interdit du meurtre et de l'inceste et ses rituels. Ce développement politique trouve son corrélat chez l'individu par l'intériorisation de ces interdits par la constitution du Surmoi héritier de son principal opérateur : le complexe d'œdipe.

Ce rapport à la Loi dépend de médiations établies par l'institution agissant sur le psychisme individuel par identifications ; l'autre intervenant « *très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi d'emblée, et simultanément, une psychologie sociale* » (Freud, 2001, p. 137). Ces médiations fixent et canalisent la libido contre un risque de désagrégation venant d'une énergie non liée. En ce sens, la politique est une violence qui se retourne contre elle-même se figurant comme ordre et cohésion (Balibar, 2016), elle fixe l'individu dans des modalités de liaison collectives au prix du conformisme conjurant le risque d'une déliaison incontrôlable subversive ou autodestructrice.

Impossibilité constitutive de l'autonomie d'un Moi qui souffre de la répression des pulsions dans le conflit intériorisé entre le surmoi et le ça, né des opérations d'intégration d'interdits garantis par le fonctionnement des structures sociales et leur intégration sous le principe de réalité : « *Le pouvoir de cette communauté s'oppose dès lors en tant que "droit" au pouvoir individuel, condamné comme "violence". C'est le remplacement du pouvoir de l'individu par*

celui de la communauté qui constitue le pas décisif vers la civilisation." (Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1995, p. 94). L'homme renonce à la satisfaction contre une part de sécurité et est protégé de la violence par l'instauration d'une communauté de droit. Voici l'individu pris entre une nécessaire répression et son désir luttant contre les structures répressives, et condamné à une mesure et une tempérance qui trouveront leur salut dans les activités de sublimation. Ainsi, une résignation nécessaire fait partie de la visée de l'analyse, l'analysant va pouvoir fonctionner dans une société malade sans toutefois s'y abandonner. Ainsi Marcuse soutient avec Freud l'idée d'une répression³⁹ nécessaire ouvrant sur les voies de la sublimation, il introduit une nuance entre une répression tempérée par la raison et la connaissance, et la « sur-répression » qui ne vise qu'à la reproduction des hiérarchies, qui dérégulerait dans une certaine mesure l'équilibre entre les interdits et la nécessaire satisfaction de pulsions (souvent inconscientes) et leurs aménagements concrets, par un processus de « désublimation répressive » orientant la libido dans des circuits de domination existant (et donc de répression). Reich (Reich, 2001), face à la montée du fascisme qui séduit alors les classes populaires, interrogea la connivence entre désir et répression, c'est-à-dire la position du sujet désirant la répression contre son propre intérêt (question à laquelle il répondra par le caractère refoulé et réprimé de la sexualité).

Pour le dire en d'autres termes, le politique est la production visant à faire avec la conflictualité propre à la coexistence au sein d'un espace public. Ce conflit est propre à l'impossibilité d'occuper le même espace ; celui du corps. Arendt (Arendt, 1995) soutient que cette distance qui s'installe entre les individus impose la vie sociale et la création des conditions de sa possibilité. La cohabitation contraint à l'invention continue de systèmes relationnels et d'usages qui permettent de régler la distance entre les sujets, distances qui ne sont pas données. Si elles reposent possiblement sur des traits d'espèces (Hall, 1971), elles sont aussi faits symboliques et de langage. Les surplus d'excitation, les jouissance viennent se localiser au bord de ces appareillages symboliques. Or, l'appareil psychique est le lieu de la conflictualité psychique dont le travail est de faire cohabiter des exigences souvent

³⁹ « Toute liberté existant dans le domaine de la conscience développée et dans le monde qu'elle a créé n'est qu'une liberté dérivée, une liberté qui est le fruit d'un compromis, une liberté obtenue aux dépens de la satisfaction intégrale des besoins. Et pour autant que la satisfaction intégrale des besoins constitue le bonheur, la liberté dans la civilisation est par essence l'antagonisme du bonheur : elle implique la modification répressive (sublimation) du bonheur » (Marcuse, 1979, p. 29)

incompatibles voire contradictoires du fait d'une organisation psychique régie par les principes de plaisir et de réalité. C'est bien que cette confrontation plonge ses racines dans un temps où l'impossibilité d'habiter le même espace, qui fonde le politique, est contredite par l'expérience primitive de la fusion de la dyade mère-enfant. Le sujet ne se construisant qu'à partir de l'expérience de son impossibilité, la mère devant regagner d'autres territoires et laisser l'enfant à son corps et son espace propre. Dans l'espace public le conflit, s'il est inévitable, oblige à la création de compromis, consensus, solutions originales, sur de nouveaux territoires à (re)découvrir et à l'intermédiation de nouvelles instances. Ainsi, l'unité de lieu de Totem et Tabou, sans ligne de fuite géographique, et l'ancrage de la horde donnent consistance au drame. Les frères, du fait des contraintes de la cohabitation, élaborent les conditions de formation de la vie psychique dans une communauté à travers la prohibition de l'inceste, le totem et l'exogamie. Ils ouvrent un espace symbolique au sein de l'espace commun géographique et son ouverture. L'échange dans l'espace social est réglé par le symbolique en ce qu'il régule les positions et la dette de l'individu face au collectif. La Loi est préexistante à l'individu, il s'y insère et cette dimension symbolique est incorporée, tisse le sujet dans sa constitution même. Le virage de la modernité et des individus égaux repose sur le droit, fruit d'une négociation entre individus égaux, qu'il faut donc distinguer alors de la Loi. La règle intériorisée, appropriée, en partie inconsciente, entre dans une relation complexe à celle du droit et du désir (Gauchet, 1998) terrain d'un conflit interne entre la règle intériorisée dépassant ce que demande la règle et le désir exigeant au-delà de ce que peut en assumer le sujet face à la règle (externe et surtout interne).

Notons que certaines manifestations à la croisée de la clinique et du politique illustrent un malaise actuel qui ne semble pas pouvoir se contenter d'une hypothèse liée au renoncement pulsionnel qu'impose la civilisation, apparaissant dans un contexte de mutations du lien entre générations et des relations au sexuel et entre les sexes, mais aussi du rapport au corps manifeste autour des transformations des structures familiales, d'autorité et de pouvoir.

Kaes (Kaës, 2012) prend ainsi note que l'expérience de la souffrance d'origine sociale actuelle s'impose aux habitats de l'homme : la nature, le corps, le lien avec les autres humains. Freud rapproche la pensée animiste de la pensée magique et de la maîtrise (imaginaire) qu'il en tire sur son environnement ; la pensée scientifique se caractérisant par la renonciation à la satisfaction immédiate pour la compréhension et la subordination du choix de l'objet en

fonction de contingences extérieures et aux circonstances. Entre en considération dans les évènements historiques tragiques qui ont jalonné le 20ème siècle et le début du 21ème siècle, le trouble qu'induit cette notion de progrès, les avancées des connaissances scientifiques et leur application ont bouleversé les possibilités de réalisation de l'homme, y compris pulsionnelle, pouvant lui-même provoquer la perte de son habitat, sa propre perte, ayant rationalisé les meurtres de masse comme la production de la marchandise ou s'affranchir de certaines contraintes du corps dans le domaine de la reproduction par exemple. Vacillement que produisent ces grands changements scientifiques et sociaux où l'on peut envisager l'animisme comme un mode de relation plus respectueux de son rapport au vivant et le progrès scientifique comme source de destruction et d'aliénation.

Ces phénomènes agissant à grande échelle sur les groupes sociaux imposent des métamorphoses rapides aux « *méta-cadres* » (ibid.) garant de la vie psychique du sujet et de son développement. Or, les voilà confrontés à des modifications rapides de ce qui assure la médiation entre les êtres ; métamorphose de la famille comme institution devenant une affaire privée et de même pour les rapports de parentalités et de conjugalités. C'est le principe d'intelligibilité des relations intergénérationnelles, de différence des sexes qui s'en trouve alors modifié. Et il en va de même concernant les enjeux et la structuration du monde du travail, espace régulant les sociabilités, les rapports de hiérarchie et ouvrant sur des possibilités de création, de négociation et de sociabilité. Les rapports d'étayage réciproques entre le corps, le social et son espace sont mis à mal par la massification et l'anonymat des rapports sociaux et des espaces communs. Ajoutons à cela l'accélération généralisée liée au développement technique des moyens de communication et de transport, l'urbanisation massive faisant entrer le collectif dans de nouveaux rapports à la différence et à l'altérité, rapport entre les générations, les sexes et l'altérité culturelle. Ces phénomènes affectent le socle narcissique de chacun lui imposant de nouvelles alliances dans le contrat narcissique. Cet affaiblissement des cadres sociaux opère de pair avec celui des grands récits du 20ème siècle ; W. Benjamin pointe cet inconnaissable et impartageable de l'expérience du champ de bataille de la première guerre mondiale, dans un champ de force, de tensions et d'explosions destructives. Rien de connaissable entre le ciel et le minuscule et fragile corps, l'homme se retrouve ainsi plongé dans une pauvreté nouvelle. Expérience sans mesure affectant la possibilité même de la transmission (Benjamin, 1933). Travail de culture et intelligibilité du

monde vont de pair à travers le travail de sublimation des individus et des collectifs, « *En utilisant le mot "culture", je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel des individus et des groupes peuvent contribuer et d'où chacun de nous pourra tirer quelque chose, si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons* » (Winnicott, 1975, p. 137). Ce lieu en question, lieu collectif, suppose une mémoire, une capacité de symbolisation et de création collective. Trans individuel, matériel, ces éléments symboliques hérités, intégrés, transformés, prennent forme et circulent par le langage, les mythes, la création artistique, les rituels ou les formes que prennent la vie en communauté comme l'organisation des lieux de vies. Ces repères viennent marquer le réel, induire du sens (l'initiation participant à l'incorporation de ce langage collectif). Ainsi, si les « méta-cadres » sont bien garants de ce lieu qu'évoque Winnicott, alors leur mutation éclaire sur les phénomènes collectifs d'exil et d'errance, qui ne seraient que circulation sans fin sans repères fiables ; l'individu hypermoderne perdrait paradoxalement sa liberté par défaut d'orientation, ni repérage de soi (trouble de l'identité), ni repérage collectif.

La vision d'un sujet individuel souffrant de son insertion dans le collectif et des repressions de son désir nécessaire à la vie en communauté se trouve en difficulté dans son intégration à ces grands ensembles gouvernant les formes de production et les technologies actuelles comme des processus sans sujet. On pourrait ici entendre que le sujet et son désir ne s'oppose pas aux structures répressives de la société mais qu'il naît à la conjonction des forces répressives, assujettissement et subjectivation. Car si les représentations collectives sont elle-même répressive ou travaillent à l'assujettissement voir l'exclusion des sujets, elles permettent toutefois l'existence sociale, existence qui détermine le désir lui-même, et la reconnaissance. Situation paradoxale du sujet qui désire une vie propre et la reconnaissance de son altérité par un pouvoir usant de figures prédéterminées (Butler, 2002).

Comment comprendre la part du social dans ce désir ? Des mutations sociales qui l'affectent, du désir de sa propre répression, d'une forme de déshérence du lien social comme pathologie actuelle ? Question ouverte par Lacan chez qui le sujet est assujetti au langage c'est-à-dire à une construction collective qui le dépasse, le désir du sujet est marqué par celui-ci dès sa naissance. Il substitue alors à la seconde topique, des instances logiques et topologiques : réel, symbolique et imaginaire. Opérant un retournement, le sujet est assujetti au langage, pure extériorité, collectif et social. Il est ainsi ce qui est le plus intime (car le sujet habite le langage

par appropriation, usage idiosyncrasique de la langue) et le plus étranger au sujet (l'individu ne serait qu'un terminal d'opération de production de signifiants) et le désir est toujours désir du désir de l'autre. C'est l'inscription du manque par la mère puis le père qui marque le manque par le langage. Double altérité du désir donc, dont le fantasme ne serait qu'un montage imaginaire répondant à ce manque. Le sujet manque toujours la cible de son désir. Il ne s'agit pas alors d'adapter le Moi aux structures sociales.

L'hypothèse de la source extérieure du désir se retrouve chez Deleuze et Guattari ; désir machinique qui serait l'émanation et la production d'un agencement collectif. Le fonctionnement machinique est hétérogène, établissant des connexions avec d'autres machines comprenant des pôles d'entrées, nécessité d'une entrée d'énergie, et des pôles de sorties, production et déchets. Le désir n'est ici pas manque mais production, énergie vitale qui pousse à de nouvelles connexions, des montages participant à de nouvelles formations. Pas représentation, opposant la scène du psychique et du social, mais processus. Des connexions d'éléments hétérogènes, des flux se branchent à des objets partiels refusant une totalisation à priori. Ces « machines désirantes » comme le champ social sont investis directement par le désir.

Cette pensée mouvante et nomade de Deleuze et Guattari semble rejoindre en certains points les descriptions de perte de garantie des cadres communs, de leur mutation permanente dans le système capitaliste mais pour en saisir la dimension subversive, collective et politique du désir. Ici le désir n'est pas lié au manque mais est une production de l'inconscient oscillant entre pôle schizo-révolutionnaire qui suit une ligne de fuite et emportant quelque chose du système, sort du sillon, détruit les codes de sa territorialité et pôle paranoïaque qui rabat sur son système, dans des hiérarchies, des systèmes de pouvoir, désir de sa propre répression, « *il n'y a pas de désir de pouvoir, c'est le pouvoir qui est désir. Non pas un désir-manque, mais un désir comme plénitude, exercice et fonctionnement : jusqu'à dans ses officiers les plus subalternes* » (Deleuze & Guattari, 1975, p. 102). Ce concept de déterritorialisation lie capitalisme et errance ou nomadisme. Il n'en reste pas moins que celui-ci exerce des répressions spécifiques des flux décodés du désir (le complexe d'Œdipe par exemple) et rabat finalement le désir sur un code unique (l'argent) formant des subjectivités propres aux flux désirant d'une société donnée. Axiomatique des quantités, capital ou force de travail, comptabilisant les désirs selon une situation économique ; ces quantités permettent certains

désirs spécifiques ou leur répression (enfermement ou marginalisation). L'émancipation n'est donc plus portée par l'individu libidinal mais par des agencements collectifs, d'une subjectivité sociale et le désir toujours produit par du collectif (des normativités, des lignes de fuite). Mais pouvant se refermer sur des pôles paranoïaques, nombreux auteurs décrivent les formes spécifiques que prennent la souffrance psychiques dans nos modernités, désertion de l'Autre, des références à la métaphore paternelle (Lebrun, 2006), de l'infiltration des discours pervers dans les subjectivités (Melman, 2005) ou des chiasmes entre intériorité dépliée et modèle panoptique intériorisé (Benasayag & Del Rey, 2015). Ces derniers affirmant que ces *« nouvelles souffrances (...) ne s'enracinent pas dans l'individu, mais dans un changement d'époque. De plus en plus souvent, tout se passe comme si la personne subissait passivement des agressions entraînant des états pathologiques à l'étiologie non endogène – même si, bien sûr, certains terrains favorisent les effets de cet environnement hostile »* (ibid.).

d) La souffrance psychique d'origine sociale et la clinique psychosociale

La clinique psychosociale, terme largement décrit et utilisé par Jean Furtos (Furtos, 2000), se situe au chevet du malade à savoir sur le lieu de sa souffrance, c'est-à-dire sur les lieux du social. Il apparaît sur les lieux de travail social une forme de souffrance liée au contexte économique et social. Elle concerne en particulier les chômeurs longue durée, les bénéficiaires de diverses prestations sociales (RSA, AAH), des travailleurs pauvres, migrants, SDF, jeunes en errance, etc...

C'est une souffrance psychique d'origine sociale fréquemment souvent relevée par les professionnels du champ du travail social. Elle se repère notamment par une erreur d'adresse, défense paradoxale permettant ainsi d'aborder la souffrance tout en la distanciant ; la personne en difficulté abordant ses difficultés psychiques et son récit de celles-ci au travailleur social et ses difficultés sociales aux cliniciens. Le professionnel se voit, s'il veut pouvoir entendre quelque chose, contraint de suspendre la causalité des troubles (psychique, sociologique, médical, etc...) jouant la position du parent chez Winnicott suspendant la question de la trouvaille ou de la création de l'objet.

Cette clinique ne vise pas tant la description de forme pathologique mais la souffrance psychique comme situation d'existence, y compris par sa propre disparition. L'absence de souffrance pouvant couper le sujet « *de sa capacité à être dérangé par le réel, et d'abord par autrui, ce qui empêche autant la subjectivité que l'épreuve de réalité* » (Furtos, 2002).

Cette précarité psychique pourrait aussi se définir par l'obsession de la perte possible de ces objets sociaux. L'objet social est ici concret, idéalisé dans une société donnée (argent, emploi, formation) et donne un statut permettant un certain type de relation et de reconnaissance de son existence. La perte de cet objet et des avantages qu'il procure, si elle n'est pas compensée par d'autres objets équivalents ou de substitution (par exemple les minima sociaux) introduit le risque d'une exclusion de ces relations et de la mise en cause de la continuité de l'existence. C'est-à-dire que l'un des risques est l'exclusion du champ social et même de soi, dont la forme exacerbée est ce que Furtos nomme le syndrome d'auto-exclusion. Il s'agit d'un sentiment de non-appartenance (Kaës, 2012). Ce qui se perd alors, est de l'ordre de la fonction de pare excitation de l'environnement. Honte, inhibition et découragement s'installent c'est-à-dire perte de confiance en soi et dans les autres, dans les possibilités qu'un autre puisse entendre accueillir cette souffrance, invalidant la possibilité même de la demande. C'est l'autre qui disparaît. Ainsi, une telle clinique « *inverse les enjeux relationnels ou transférentiels et (...) l'hypothèse qui soutient cette pratique « d'aller à la rencontre de » repose sur l'idée que faire offre de parole a pour effet d'instituer l'autre comme sujet de demande* » (Benhaïm, Déliaisons sociales et désobjectivation, 2005) ou « *comment faire que du sujet fonctionne là où du réel est à l'œuvre ?* » (ibid.).

La précarité est, certes, constitutive de la condition humaine puisqu'il s'agit de l'expérience la plus précoce de la vie. Cet état de détresse est à la base et ce qui fonde le lien en ce qu'il en appelle à l'autre secourable. Au fondement de tout lien et du plaisir qui peut en être pris, se trouve la détresse, l'impuissance, l'incomplétude et donc la dépendance à l'autre et une reconnaissance réciproque, c'est-à-dire une place dans la communauté des humains. Cette précarité constitutive si elle ouvre à l'altérité et oblige à la créativité, elle laisse la possibilité de la disparition de la scène sociale dans certaines conditions, à perdre confiance en l'autre, en soi-même et en l'avenir. C'est-à-dire que dépendance et vulnérabilité sont à l'origine des malheurs comme des « *frêles bonheurs* » des humains et participent à ce qui peut être vécu comme une « *vie bonne* » (Butler, 2014). Butler repose d'ailleurs ce sujet vulnérable et

précaire dans le cadre de la biopolitique où le sujet doit prier constamment (*precarius* venant de *prex*, prière en latin) pour qu'on lui concède des droits, du travail, un logement et qui est menacé en permanence par leur suspension. Le refoulement de la dépendance est condition de l'assomption du sujet autonome.

Une société qui propose des objets sociaux de substitution ou des mécanismes de solidarité offre encore la possibilité de réversibilité, d'autant qu'ils permettent une relation d'aide et de respect (un suivi social dans le cadre du RSA par exemple). Les objets sociaux sont le pendant psychique des cadres intégrateurs liés au travail et au lien social, par exemple dans les formes de solidarité mécanique (familiale) ou organique (aide sociale de l'état). Si cette possibilité n'est pas présente, qu'elle ne tienne pas ou ne suffise pas, cet état de précarité peut évoluer dans un état de souffrance aiguë qui va empêcher le sujet de la ressentir. A ce stade de désaffiliation, les ruptures familiales sont fréquentes. Une défense paradoxale est mise en place par le sujet tentant de s'exclure pour ne pas être exclu.

Ces conceptualisations des phénomènes que l'on peut observer dans le champ d'intervention sont extrêmement éclairantes et nous situons notre propre travail dans un souci semblable d'articulation de la vie psychique à des mutations de l'ordre des grands collectifs. Et ce, d'autant plus, qu'ici Furtos suspend les hypothèses éthiopathologiques, tout en ayant recours à des concepts psychanalytiques (les identifications, l'objet transitionnel) le situant, il remet au travail une hypothèse latente de défaut des attachements précoces chez les sujets SDF. Non pour la dénier mais la mettant en second plan et mettant en lumière d'autres aspects ; à savoir des effets psychiques du délitement de certaines formes de lien social institutionnalisés contemporains (la famille, l'état) et des métamorphoses du discours politique et des fictions anthropologiques le régissant. Délitement, dont celui du langage, qui introduit une difficulté de liaison et d'endiguement des pulsions de mort (la haine), ces institutions œuvrant à une pacification du lien social (Loi, idéaux, voies de sublimation) et produit des sujets « non-dupes » et désarrimés. Échoue le processus de névrotisation, dont le symptôme constitue une modalité de relation au monde. « *Au croisement ou au cœur de cet indénouable, le sujet déambule, nous opposant, au mieux la répétition de ses passages à l'acte, au pire son silence, un silence de sidération, un silence de mort...* » (Benhaïm, *Déliations sociales et désubjectivation*, 2005) ; désintrinsication des pulsions de vie et de mort.

A l'inverse, Declerck (Declerck, 2001) postule une hypothèse de la forclusion anale chez les grands clochards dans une enquête ethnologique puis des consultations psychanalytiques au CHAPSA de Nanterre. Cet abandon sphinctérien aussi bien physique que symbolique est minutieusement illustré par les descriptions de Declerck de la dérélition et d'abandon de soi à travers l'horreur des corps, figures mythiques du fou, du savant, du monstre, de l'animal... De vies qui n'ont pu se maintenir que dans des cadres spécifiques d'établissements ou de cadres de travail protégés ou de couples régressifs et anaclitiques. C'est pourquoi, sujet et milieu décompensant, la clochardisation peut foudroyer en quelques heures ; ce qui apparaît dans nombre de discours de vie abandonnées sur l'heure pour vivre à la rue. Démonstration de la puissance et de la détermination de l'abandon ; toute puissance de la dépossession et du Rien. Hypothèse métapsychologique séduisante tant elle paraît efficace dans les cas de clochardisation les plus extrêmes qu'il faut bien différencier d'une certaine psychopathologie (peu d'alcooliques et/ou de schizophrènes deviennent de grands clochards) ou de pauvreté (de même, peu de personnes en situation de précarité économique relèvent des descriptions de Declerck et peuvent être issues de milieux plus favorisés).

Douville fait l'hypothèse d'une mélancolisation du lien social (Douville, 2001). A travers l'épuisement du discours politique qui disparaît de l'espace public ou se dilapide dans des discours figés, identitaires, faisant traverser de violences le lieu du débat, de l'accueil de la parole. Faisant ainsi effet sur le lien social, à savoir une disposition collective pour masquer le manque structural chez le sujet du fait d'un refoulement originaire, au manque, à la dépendance, organisé autour du langage échappant au sujet et le marquant. Le lien social dépasse le sujet, celui-ci habitant le langage ; il n'est jamais chez-soi. En effet, la fonction de tiers se fragmente et les groupes et leur discours proposent comme solution de se passer d'une référence à l'autre dont il voit les signes dans des formes de psychopathologie à la croisée du collectif et de l'individuel dans les situations d'instabilité topique et identitaire (exil, errance, exclusion) : toxicomanies, scène des consommations de crack, errance adolescente. Symptômes signant, non pas un conflit intrapsychique, mais difficulté à créer des conflictualisations, difficulté dans les liens sociaux et les transmissions entre générations, à situer ce qui fait loi, de la fabrication d'altérité. C'est-à-dire les articulations signifiantes pour le sujet (entre corps, psychisme, culture, etc..). Dégradation de la parole, des mythes si ce n'est celui de l'auto-engendrement, des pactes, des alliances. L'indifférence et l'absence de

relation à l'autre se passe de la vie psychique. Brisure liée à des transformations du lien social, à la disparition du politique au profit de la technique et de l'administration des vies : sujets produits par la biopolitique modifiant le rapport qui lie la parole au pulsionnel.

Les cliniques d'états de grande fragilité, de dépendance, de passage interrogent sur l'extension que peut y prendre la notion d'environnement. Il est de ces situations de détresse du sujet adulte qui peuvent alors être entendues comme désaide et appel à l'autre secourable.

Au cours d'un des premiers jours de notre activité professionnelle, nous descendons un escalier très raide d'un accueil de jour après avoir reçu un usager se définissant lui-même comme clochard et insistant lors de l'entretien sur mon impuissance à pouvoir l'aider. Après un entretien à l'étage, s'engageant dans l'escalier pour descendre, il glisse et dévale les marches sur les fesses et m'apostrophe alors avec colère : « c'est comme ça que tu me rattrapes ? ». Surpris et désolé d'avoir failli, à ne pas avoir su le rattraper, et de l'avoir, dès les prémises de cette relation, « laisser tomber » confirmant sa détresse, face à son environnement défaillant, je bafouille une excuse. Chute d'un sujet qui n'a pas été porté et soutenu ses éprouvés catastrophiques mais qui ouvrira plus tard un récit dont il situe le point de départ à la mort de son enfant dont sa femme l'a informé plusieurs jours plus tard alors qu'il est encore à l'étranger. Dévasté par la douleur, il ne peut, de plus, pas expliquer le délai avec lequel il apprend la nouvelle, il ne peut pas tenir de place. Son départ pour la France, a été quasi immédiat, non planifié et sa chute n'en finit pas, alcoolisation, accidents, perte de papiers. Son entourage, amis et professionnels, tardent toujours à le rattraper à temps.

Que se joue-t-il ici ? L'environnement a-t-il une chance d'être « suffisamment bon » ou la scène rejoue-t-elle le malentendu qui s'opère entre sujet et environnement toujours insuffisant, faillible ? La chute s'impose comme répétition de l'inadéquation de l'environnement, effondrement de son monde à la mort de son enfant. Ce retard à le rattraper fait il écho au délai de la révélation de la mort de cet enfant par décision de sa femme, qu'il ne comprend pas, de ne pas l'avertir immédiatement. Face à la détresse, à la dépendance, dépouillé d'une créativité primaire abimée dans de violentes et cruelles désillusions, il n'est pas sûr que le sujet puisse compter sur un autre secourable, qui puisse entendre et répondre.

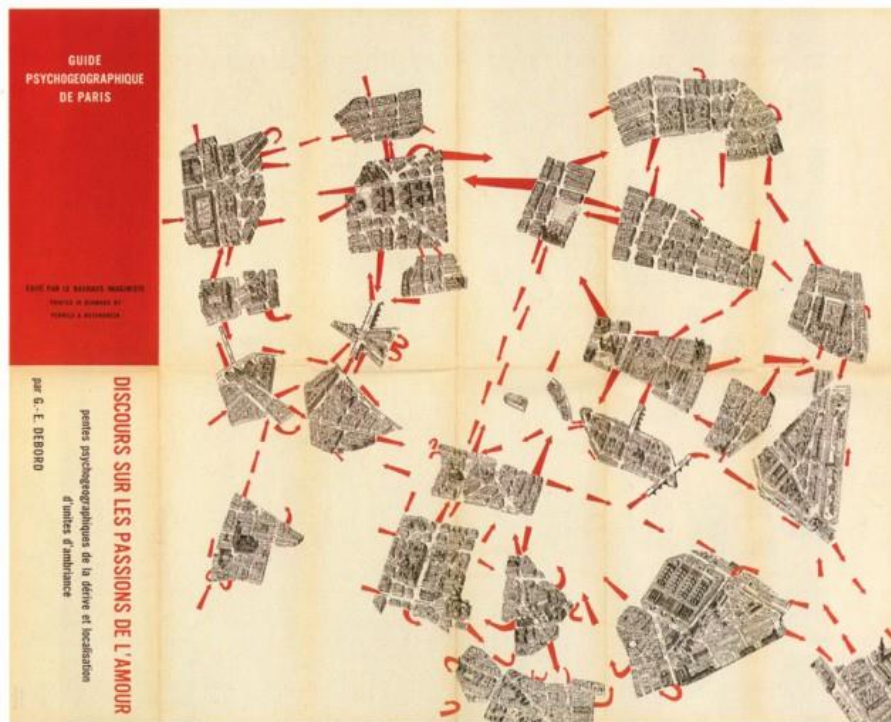
Entendons ici les « *hôtes non-bienvenus* » qui comme « *l'enfant mal accueilli* » de Ferenczi, ou celui accueilli puis laissé tombé, doit pardonner d'avoir été jeté au monde (Bourgain, 2016).

Entendons ainsi la plainte, la colère et l'imprécation des sujets dans ces institutions quand elles achoppent sur un professionnel mais se dirigent contre des formations toujours plus imprécises, plus grande et dont ils supposent une certaine intentionnalité à leur égard, que ce soit un chef de service, une association, une administration ou encore l'État. Ces ensembles ayant vocation à compenser les effets d'un environnement inadéquat. En effet, nous observons certains effets des métamorphose récits et fictions politiques et anthropologiques et de leurs conséquences sur les corps, sur les subjectivités et sur un rapport de soutien de l'espace habité. Il en résulte une confrontation à la disparition, à la perte que suscite l'absence de répondant d'un socius, à travers les discours, les institutions signe de l'inconsistance du contrat narcissique et de la précarité des appartenances (Pinel, 2018) venant toucher aux identifications les plus profondes parfois jusqu'au sentiment d'humanité. Nous posons l'hypothèse que l'errance va interpeller par son allure de vie un autre, qui se constitue dans ce processus.

7) Pour introduire le terme de psychogéographie

« La psychogéographie se proposerait l'étude des lois exactes, et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus » (Debord G. , 1955)

Nous proposons maintenant afin de considérer l'espace comme champ hétérogène traversé par des forces « psychiques », tout autant que « collective », « géographique » de nous tourner vers cette proposition de création d'une discipline par les situationnistes visant une étude des effets psychiques de la ville et de son aménagement sur les individus qui la parcourt. L'étude de ces effets à partir des dérives, errances urbaines organisés, souvent alcoolisées, dégagent des « unités d'ambiances » aux caractères homogènes, guidant les pas par attraction ou répulsion de certains pôles, des traversées de seuils et des passages.



Guide psychogéographique (Debord G. , 2006)

Un « relief psychogéographique » se dégage ainsi sur les cartes ou récits relatant ces dérives. Les trajets se disjoignent des fins pratiques de travail, de loisir ou de consommation déterminant habituellement les conduites remplissant une fonction critique ; elles récusent les effets de l'urbanisme fonctionnaliste, de la ville comme lieu de production, de consommation, de pouvoir et de spectacle. Le fonctionnalisme de la ville est historiquement situé : urbanisme du Paris haussmannien assujéti à la question de l'ordre : « Mais de tout point de vue autre que policier, le Paris d'Haussmann est une ville bâtie par un idiot, pleine de bruit et de fureur, qui ne signifie rien » (Debord G. , 1955) ou encore place de l'automobile, symbole d'une idée du bonheur, idée de la bourgeoisie « maintenue par un système de publicité, qui englobe aussi bien l'esthétique de Malraux que les impératifs du Coca-Cola »(ibid.). L'espace dans lequel on chemine devient illisible à des usages ludiques ou de plaisir et les différences d'ambiances de deux quartiers peuvent ainsi s'effacer dans des axes de circulation fonctionnels qui les traversent ; le fonctionnalisme urbain récusant toute autre forme de logique.

Ce mode de connaissance de l'espace est solidaire du mouvement, il n'est pas un mode de représentation d'une ville statique mais connaissance en action d'une ville en mouvement. Ce mouvement s'appuyant sur les sensations du marcheur ménage les possibilités de perception et de construction de savoirs ainsi que d'usages de la ville qui se dégagent du langage imposé par les constructions urbaines fonctionnalistes. Ces errances se situent à la suite de celles des surréalistes cherchant à susciter, au cours d'errances urbaines puis dans des territoires vides, des images d'un inconscient, de la ville d'abord, recherche de l'insolite et de l'absurde, et dans celui du marcheur ensuite, des images issues de la relation à ses espaces « primitifs ». La marche est le moyen d'entrer dans un mode de relation entre inconscients, ceux des marcheurs et ceux de l'espace parcouru ; sujets dotés de leurs propres pulsations et en relation avec ceux qui les traversent. Ces déambulations sont ainsi des recherches d'un au-delà de l'espace perçu et construit par l'établissement de circonstances permettant d'y trouver un accès que les situationnistes (contrairement aux surréalistes) voient comme, non de l'ordre de la représentation mais de l'action, de l'action collective et révolutionnaire. La dérive associe action et transformation et si hasard et inconscient sont bien présents chez les surréalistes, le terrain est celui la réalité : « *l'espace urbain est un terrain passionnel objectif et non plus subjectivo-inconscient* » (Careri, 2013). Pour fuir le réel aliénant et ennuyeux de la ville, il faut le transformer ; agir et pas seulement rêver.

La psychogéographie vise à provoquer la crise de cet urbanisme et de la société du spectacle, proposant la ville comme terrain de « *jeu intégral passionnant* » (Debord G. , 1955) par la dépréciation des divertissements d'usage. Face aux structures et situations aliénées et aliénantes, la dérive crée de nouvelles situations, de nouveaux plaisirs et des participations actives : recherche d'un habitat urbain récusant les modes de vies « bourgeois ». Le déplacement et les rencontres sont sources d'associations psychiques dans une résonance entre dedans et dehors. La ville est lieu de formation de subjectivités en prise avec les déterminations symboliques qu'elle véhicule. A ce compte, les métamorphoses de l'espace urbain déterminent les types de subjectivation du citoyen. Citadin blasé chez Simmel (Simmel, 2018), figure du flâneur (Benjamin, 1997) chez Benjamin sont les produits de l'industrialisation et de la fétichisation de la marchandise, affectant la sensorialité des individus, une surstimulation liée à la profusion de signes, une désorientation et une fragmentation du vécu perceptif. Il en résulte une psychologie particulière de détachement, retrait en soi,

individualisation, intellectualisation et rationalisation des rapports sociaux. Car la ville produit : objets mais aussi production d'humains, de rapports humains. Et elle-même produit d'une création d'un groupe et d'une histoire, d'une activité technique d'appropriation de l'environnement individuelles et sociales, de rites, d'échanges, de rencontres. Mais l'urbanisation moderne produit quant à elle une abstraction de l'espace, un espace homogène, fragmenté et hiérarchisé (Lefebvre, 2009). La ville n'y est plus tant œuvre qu'instrument au service de la production et de la consommation ; l'espace abstrait y est reproduit répétitivement et sans créativité. C'est pourquoi la dimension de jeu est fondamentale dans les formes que prennent les pratiques de réappropriation de la ville.

Les comptes-rendus de dérives et les quelques cartes psychogéographiques décrivent des villes fragmentées en plaque, pôle d'attraction et de répulsion en lien les uns avec les autres mais constellés de trous, blancs et oublis de la ville. Contre l'idée d'une ville mère liquide amniotique, elle se conçoit comme un espace tectonique sur lequel circule des flux et des intensités, des îles, des tourbillons, des plaques ; ville-labyrinthe et ville-asile, dont l'anonymat des masses protège le marcheur. Il en résulte une sur-stimulation des impressions liées à la profusion de signes et de marchandises, elle-même émettrice, qui risquent de fragmenter l'expérience sensorielle. Mais le citadin produit par la ville, résiste par certaines pratiques aux fonctions de la ville ; marche comme mode d'appropriation et de transformation de l'espace. En effet, cette marche exploratoire, son caractère erratique, fait du marcheur une figure de résistance aux modes de détermination symbolique des fonctions de la ville, de la consommation chez Benjamin, du pouvoir chez De Certeau. Si le processus de métropolisation ne conçoit plus la ville comme œuvre mais selon ses fonctionnalités, la marche, la déambulation, construit la ville comme une œuvre puisqu'une telle démarche créative assemble souvenirs, sensations, lieux et dégage de nouvelles utilisations de son propre environnement. Lignes qui se tracent, liaison et formation d'un objet venant se brancher à un corps libidinal en mouvement.

Les situationnistes ont une sensibilité aux ambiances et aux transitions, d'une rue à l'autre, de zones dans la villes, certaines repoussent d'autres attirent, provoquent des affects de tristesse ou de joie, bien au-delà de qualités esthétiques, du luxe et du confort qu'ils exposent, d'un style architectural ou encore de l'époque ; « *la beauté nouvelle ne peut être beauté que de situation* » et « *présentation particulièrement émouvante (...) d'une somme de possibilité* »

(Debord G. , 1955). L'ambiance est ainsi un rapport d'enveloppement, il se situe entre les objets et le vécu interne et court-circuite cette distinction, ne dépendant ni de l'environnement ni du vécu interne mais sont dans un rapport d'interpénétration. A leur suite, Lefebvre (en contact dans un premier temps avec Debord) dans son projet de rythmanalyse, formulera la nécessité de description des rythmes urbains déterminant le quotidien, parfois imperceptibles tant ils sont présents à l'usager de la ville. C'est tout le corps qui est engagé dans de tels rythmes par les perceptions, sensations, affects, émotions, pensées ; le regard et le geste révèlent et transforment. Ainsi, cette écoute de la pulsation des villes vise à une attention du corps et de sa sensibilité face au mépris de l'urbain pour celui-ci dont la théorie de l'inconscient comme entité psychique séparé est un symptôme (Lefebvre, 2009). Cette défiance face à la notion d'inconscient se retrouve d'ailleurs chez les surréalistes, la dérive n'est plus une recherche onirique puisant des images dans le réservoir des imaginaires spatiaux mais recherche du refoulé de la ville visant à sa transformation ainsi que ses modes de vies par un usage ludique, la découverte de nouvelles possibilités et nouveaux usages d'un temps libre libérant plaisirs et désirs (qui se substitueront à ceux d'une société de consommation). Maniement d'une circulation qui ne serait plus surplus de travail mais un jeu, une production d'aventures.

L'inconscient serait-il alors le nom du refoulement et des clivages qu'opère le langage urbain, langage du pouvoir, langage répressif visant l'ordre, la standardisation et le rendement. Le citadin est envisagé comme un individu en face d'un environnement, autrement dit comme abstrait d'un milieu qui le fait autant qu'il le fait. Cet environnement prélève et extrait chez l'individu des gestes, des comportements et les détourne à d'autres fins, celui-ci s'aliène dans des imaginaires propres à la ville (consommation, y compris à travers sa forme la plus aboutie : le spectacle) formant et transformant rythmes et désirs. Qu'est-ce à dire ? Psychisme et corps ne sont, dans cette perspective, pas le point d'application et d'orientation de la vectorisation pulsionnelle mais sont traversés par des flux émanant d'une instance collective, d'un espace commun des corps et des mouvements ; on voit comme le flâneur ou le situationniste se porte dans le flux pour en détourner les forces à son compte par subversion des structures et des institutions ne serait-ce que de façon temporaire, il introduit alors un jeu avec le pouvoir, le dessin de la ville, les images ou encore les autres usagers de la ville. C'est-à-dire qu'il entretient un rapport poétique avec le langage de la ville, dont on se demandera s'il est celui de l'errance.

8) L'espace public

a) Action, visibilité, parole et reconnaissance

L'espace défini comme public est un concept de la philosophie politique et est introduit quelque peu abusivement dans cette partie visant à établir ce que serait une psychogéographie à l'usage clinique. Il constitue pourtant un fond d'apparition du sujet et de détermination des modalités d'apparition.

La mythologie occidentale trouve la forme idéale de l'espace public dans l'agora hellénique, assemblée libre de citoyens libres et égaux débattant rationnellement sur la vie de la cité. Cet espace politique démocratique efface ou gomme les différences et les singularités des individus, offrant la possibilité de l'abstraction du politique. Arendt fait de ce lieu, la polis, c'est-à-dire autant la ville que la communauté politique, celui de l'excellence humaine, renvoyant aux qualités supérieures des humains s'extrayant de leur condition animale (Arendt, 1983). Le sujet politique y apparaît, soutient ses idées, s'exprime donc et y est jugé par ses pairs, est donc lieu de reconnaissance. Lieu de délibération et de fonction critique de l'état, ses fonctions déclinerait, selon Habermas⁴⁰, conjointement avec l'essor de l'espace privé, ensemble d'espaces de la bourgeoisie triomphante du 18ème siècle, tels les salons, qui promeut alors les idées et opinions. L'espace public déclinerait vers un espace de publicité (ce qui est rendu public) et de promotion du pouvoir de l'état et surtout d'intérêts privés. Il en résulte des changements de pratiques de l'espace public, de son occupation et de ses fonctions ainsi qu'un affaissement de la parole publique.

Lieu d'apparition, de reconnaissance et pour Arendt, lieu des possibles, puisque de ce lieu la réalité apparaît dans sa plurivocité et mène à l'action collective : les hommes y font l'expérience de la liberté. Cet espace, s'il est le lieu de la délibération et du logos, n'est-il pas aussi le lieu d'une multiplicité de vie et d'activité qui se côtoient ? Il soutient les pratiques et les activités collectives par sa matérialité et offre un espace de circulation du discours et

⁴⁰ (Lits, 2014)

d'échanges, de lien social. Il serait ainsi indissociable des gestes, des métiers, des savoir-faire et des objets qui circulent.

Arendt (Arendt, 1983) oppose l'oikos et la polis : l'action, soutient-elle, n'est possible que dans cette dernière. C'est la forme de vie la plus haute, celle où l'homme participe comme acteur. L'homme n'y apparaît que comme surgissement dans l'espace public et donc son extraction de la sphère privée. L'oikos, la maison ou l'espace privé, est le lieu du travail n'aboutissant qu'à la consommation, à la perpétuation des humains à travers la satisfaction des besoins. L'espace du privé est la privation de la vie publique, de la possibilité de l'action commune mais est aussi un lieu de retrait, permettant une circulation entre soi-même (au milieu des autres) et une participation active au monde. La modernité se caractérise par l'inflation de l'espace privé au détriment de l'espace public ; détachement du travail et de la maison, spécialisation des tâches et extension des besoins de consommation promeuvent la dimension du privé, famille et travail, marqué par des rapports de domination et de contrainte. L'action, qu'Arendt entend dans sa dimension d'action collective, est remplacée par le faire et la parole devient a-politique. L'œuvre se range du côté du travail (ou de l'amusement, seule opposition au travail) et l'action devient un obstacle.

Rien de plus fragile que l'action dont le produit ne serait finalement que la relation du sujet à la pluralité nécessitant une performance continue. La présence d'une telle communauté doit témoigner de ce qu'elle est, elle n'est présente qu'à se représenter dans sa continuité d'action et sa permanence (et donc de la matérialité de la ville) : *« D'où la circonscription de la ville avec cette double fonction : pour une part, assurer en permanence la possibilité d'espace politique, ce qui faisait d'elle un intérieur où l'action est attendue. D'autre part, accueillir l'action et la « finir » pour révéler son sens sans pour autant abolir sa continuité »* (Athnassopoulo, 2008). Lieu d'apparition à entretenir par l'action, c'est-à-dire la possibilité d'un monde commun où apparaître mutuellement, parler, s'entendre. Espaces qui se ferment et où apparaît le « désert », « paix de cimetière » de l'apolitique au risque des tempêtes de sable du totalitarisme.

b) Apparaître par les pratiques dans l'espace public

L'espace public s'entend alors entre « le lieu symbolique où se forme l'opinion publique » (Habermas cité par Gwiazdzinski⁴¹) et les espaces physiques publics de l'urbanisation. Celui-ci serait voué à la disparition, privatisé et destiné à la production et la consommation, ne survivant qu'en scories dans des espaces de plus en plus dématérialisés. Mais a contrario, les formes d'appropriation politique de l'espace de ces dernières années peuvent être entendues comme des formes de réappropriation d'un espace public par les pratiques. L'épuisement des discours politiques et des « fictions d'échanges », dont Douville note les effets sur la mélancolisation du lien social, fait place à d'autres formes d'espaces publics, comme espace d'apparition, de formation d'une opinion publique, etc... Là, les formes d'occupation plus ou moins spontanées autour de pratiques, d'échanges et de quelques revendications politiques (il a été largement noté qu'elles ne constituent pas le ciment de ces mouvements) sollicitent des imaginaires, des formes de sociabilité et de mobilisation collective. La ville (comme les zones péri-urbaines, les ronds-points) est détournée de ses fonctions par toute sorte d'usages ; les situations provoquées suscitent en retour des pratiques d'appropriation de ce réel, rejetant, au moins temporairement, les hiérarchisations symboliques, autour du travail, de l'habitat, des loisirs...

L'indice d'une forme pré-politique, d'un espace d'un faire a-politique, en ce qu'il convoque des corps, des liens et des techniques, comme base d'un espace reconnu comme commun se dessine. C. Perret (Perret, 2021) mobilise les conceptions d'un corps commun (Deligny) et des techniques du corps (Mauss) comme élément de base d'un espace public, celui d'une instance commune se formant dans une activité sans but ni fin, réglée par la sensation de tâches en lien avec le milieu, de montages « physio-psycho-sociologiques » dans ces séries d'actes, inscrivant les corps dans un milieu et articulant leur action dont la division des tâches et la spécialisation obstruent, déniaient ainsi cette dimension du commun, de cette sociabilité infra-symbolique, celle agissant, par exemple, dans la quotidienneté et ses gestes. Que dans cette co-présence, de ce faire ensemble émergent des lieux de concertation, de parole et de création collective, d'un processus instituant qui confronte à l'angoisse et aux ravages de

⁴¹ (Gwiazdzinski, 2018)

l'énergie déliée et la désagrégation de l'institué mais dont Kaës y voit « *le plaisir de l'invention de nouveaux espaces de liaison, dans l'émergence de nouvelles formes de liens et de pensée, dans l'usage de nouveaux dépôts et par la reconstitution des arrière-fonds psychiques* » (Kaës, 2019).

9) Construction de l'espace et fonction symbolisante

Difficile d'envisager actuellement un espace comme vide, le monde ayant été exploré dans son ensemble, cartographié, approprié et aménagé. La géométrisation de l'espace constitue une représentation comme un contenant mais la construction symbolique de l'espace le remplit, car il procède à des différenciations par l'observation, l'usage et la connaissance. Careri défendant l'hypothèse d'une marche comme pratique esthétique (Careri, 2013), fait de la marche l'opérateur de la mise en symbole de l'espace apparu avec l'errance (des groupes vivant de la chasse suivant la piste des animaux) puis le nomadisme dont l'espace est ordonné par cette mise en symbole. Le nomade construit ainsi une carte de lieu où aller et sédentaire d'un lieu où rester. La pratique d'une cartographie immanente s'origine dans l'errance qui va dégager des points d'intérêt, des lignes (comme ceux des trajets coutumiers), des surfaces (espaces homogènes dans certaines caractéristiques). Dans l'espace vide et intensif de l'errant et du nomade les parcours se frayent à partir de vecteurs mobiles, de lignes mouvantes, s'effaçant avec le temps ou le vent, et relient des points mobiles. Le repérage dans cette espace de changement permanent, qu'il faut ainsi reconstruire dans la marche, dans le repérage des lignes (du sable, du vent, des étoiles, etc...) est ainsi question de survie. Le nomade se fait une cartographie mobile et mouvante, repérant les signes et indices. La lecture d'un territoire en perpétuelle mutation, où les repères s'effacent, dégage des différences, évalue de intensités.

La nomination, le marquage établit des points fixes et un mode de connaissance de l'espace, des repères et une première construction ; c'est en cela que la marche est géographie, c'est-à-dire écriture de la terre. Le déplacement ne se conçoit finalement pas uniquement comme jonction d'un lieu pré existant à un autre mais participe à son établissement. Par la marche, au cours de celle-ci, le lieu se crée par l'activité des humains et du vivant en général ; le sentier

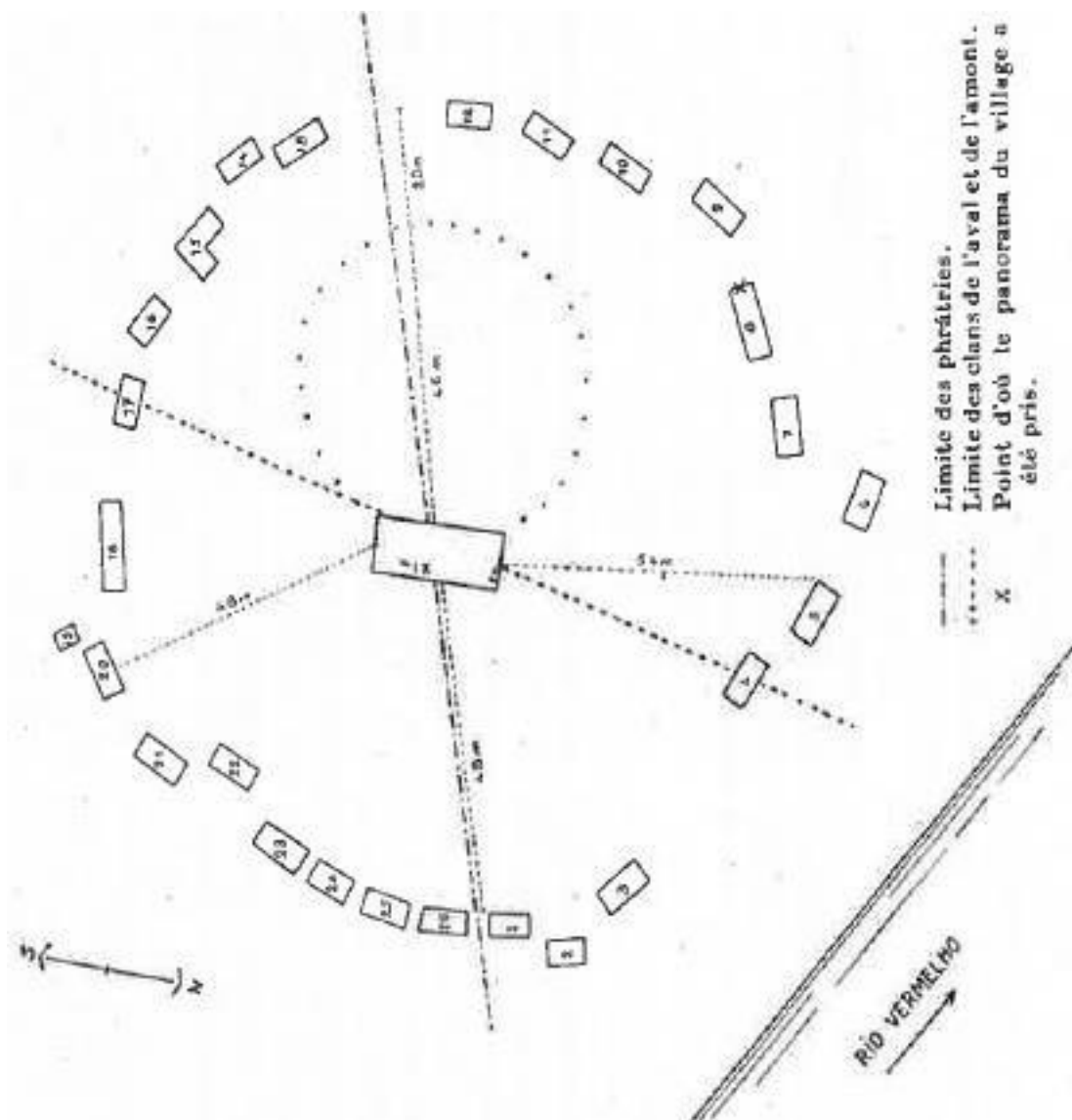
est marqué, des repères visuels ou olfactifs sont posés, des monuments s'érigent et des nominations ont cours. Ils se relient ainsi par le parcours et la trace qu'ils laissent. Des repères se forment ainsi par croisement de lignes. Processus de transformation par la symbolisation de l'espace avant même l'érection de monuments ou de bâtisses indissociable des actions propre au cheminement lui-même, les humains cheminant sont transformés tout autant qu'ils transforment, du geste et de la trace (Ingold, 2007). Les cartographies, avant la science cartographique, sont des modes de connaissance du territoire faisant appel à différents registres, tel la familiarité d'une ambiance perceptive (les chants caractéristiques des oiseaux dans une région donnée par exemple, la couleur de la lumière, etc...), connaissance de certains agencements architecturaux, récits, mythes, ethnotypes, etc... plus ou moins liés dans des représentations plus ou moins complexes permettant la connaissance mais avant tout l'action dans un environnement donné et sa transformation.

L'érection de symboles, par la codification même de l'espace, ouvre à des dimensions nouvelles. Ainsi, des pierres dressées comme repères spatiaux introduit la verticalité ; jonction entre la terre et le ciel. Temps et espace s'en trouvent modifiés. Ils marquent par des points, une pierre marquant le lieu remarquable ou une absence. Une ligne ordonnant le chaos des formes « naturelles » ou une surface (tel ces dispositions de menhirs en cercle traçant l'espace rituel)⁴². L'espace change ainsi de nature, d'un espace mystérieux, magique et irrationnel, il se transforme dans un univers ordonné, hiérarchisé, connaissable et connu. Le walkabout des aborigènes est ainsi une épopée mythologique fait d'histoire et géographie, auquel l'on s'initie par des parcours erratico-symbolique (c'est une initiation), réactualisé en marchant et en chantant dont l'ensemble constituerait une carte (Glowczewski, 1996).

La sédentarité imprime sa trace par la construction physique permanente imposant la nécessité d'une autre compréhension du territoire et de sa symbolisation. Ainsi, tout l'ensemble de cette dimension symbolique structurant la vie collective et individuelle se retrouve dans l'espace et le langage ainsi formé ; règle de lignage, d'alliances, matrimonialité, ordre social, etc...). L'organisation spatiale du lieu est donc vectrice des symbolisations collectives. S'inscrivent, pour prendre l'exemple du village Bororo dans *Tristes Tropiques* (Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955) des codifications de la filiation, des alliances, des rapports

⁴² On pensera à l'intérêt de Bion pour la géométrie pour les points et les lignes dans les premières formes de symbolisation

entre sexes et, y compris, une hiérarchie sociale. Éléments qui participent donc à la construction des subjectivités. Ici, dans la structure spatiale du village, dans l'établissement même de son plan, on retrouve les liens de parentés, les règles concernant le lignage et les alliances, la résidentialité, ... Les axes subdivisent des relations entre hommes et femmes, entre lignages, les échanges matrimoniaux (ce sont les hommes qui rejoignent les maisons de leurs épouses tout en pouvant se retrouver dans la case centre, la maison des hommes), l'obligation d'endogamie (à l'intérieur du village). Elle règle aussi des divisions liées au pouvoir et au lignage. Levi-Strauss (ibid.) s'amuse d'une organisation si complexe qu'il faudrait un rappel permanent que constitue l'organisation spatiale du village. Village par ailleurs abandonné quand les terres sont épuisées dont on ne déplace pas les matériaux mais la structure.



Alors, l'espace dans lequel évolue le sujet est source de représentations, il ordonne le monde. Dans sa représentation cognitive puisque l'introduction dans un espace intelligible de type euclidien suppose des représentations spatiales que le sujet s'approprie, articulation entre la perception et le langage. Cette appréhension fixe des règles pré existantes au sujet, principe de non-juxtaposition des corps qui ouvre aux expériences de ses propres limites, de séparation et de perte et à leur représentation par la mesure de la distance et l'inscription dans le champ social. Points, lignes, surfaces organisent l'espace indifférencié, introduisent à l'identité, à la différence et à l'absence. L'espace subjectif est donc construction solidaire d'une altérité, de sa présence et son appel à y prendre place.

Le travail de culture s'étaye sur le langage, les discours, la loi et sur des ordres spatiaux. Ces institutions offrent des médiations régulatrices des rapports entre les hommes, structurant l'espace. Régulation insuffisante (Freud, 1995) et source de souffrances. La multiplicité des systèmes symboliques, des agencements collectifs d'énonciation, ceux du droit, de la force, de la parole, de la politique, de l'écrit, du religieux, etc... permet à l'homme d'y puiser des significations et les assembler dans ses propres réseaux signifiants. L'espace public offre ainsi un ensemble de signifiants à dispositions et la possibilité d'une mise en scène de la conflictualité (par exemple entre générations) ; il est, sous condition d'apparition, trésor et lieu d'élaboration collective. Mais qu'un système symbolique prédomine sur les autres, les écrase, les récupère et ils n'en seront que plus difficilement utilisables et articulables pour le sujet (Cherki, 2008), d'où un dénouage entre corps, psyché et espace, une dérégulation des pulsions. Ainsi, de grandes ruptures de l'histoire imposent des significations dominantes écrasant la possibilité d'une reconstruction de ce qui a fait trace laissant dans la psyché des kystes, éléments non élaborés et clivés, des fueros ressurgissant sous forme de sidération et d'agir.

On pensera, avec A. Cherki (Cherki, 2008), à la colonisation mais aussi aux mondes perdus, ceux des ouvriers ou des paysans, au chantier naval de Gdansk, fleuron de l'industrie navale du monde communiste qui a vu éclore l'opposition au communisme et le syndicat Solidarność qui participa activement aux événements aboutissant à la chute du bloc soviétique. Et peut-être peut-on trouver là des résonances dans l'installation dans des friches industrielles, témoins silencieux d'un passé révolu où rodent les présences fantomatiques de ceux qui y ont travaillés, parfois luttés, des traces d'une forme d'activité humaine et son monde aujourd'hui

disparue etc... Ce sont les lieux de transmission d'une histoire et d'une culture quasi-oubliée dont les traces marquant le paysage tendent à disparaître dans le mouvement continu du métropolisation : il y a des souvenirs bannis, des « *signifiants de filiation qui ont été attaqués par la violence de l'histoire* » (Douville, 2001).

Alors, les passages, les transitions et les percées vers d'autres espaces se compliquent, plus seulement par inhibition, l'ocnophile (Balint, 2010) craint ici et ressent de véritables effondrements de l'espace (cf. Jozef) confrontant à un dehors indifférencié dans lequel le sujet peut être englouti. Le philobate lui se déplace dans cet espace intensif de mouvement mais, il perd toute légitimité de l'orientation, signes qui le distinguent subtilement mais certainement de l'usager de la ville se rendant chez lui, à son travail ou vers une activité de loisir.

10) Espace et pouvoir

La transmission est donc un rapport d'interprétation des vécus, et leur mise en signification ne se déroule pas sans violence comme le souligne P. Aulagnier (Aulagnier, 1975) puisque le nourrisson se trouve arraché à un ordre de fonctionnement par l'imposition de sens par la mère. La violence primaire s'impose de l'extérieur par la première intrusion d'un espace et d'une activité qui obéit à des lois hétérogènes au JE et au discours. Cette violence est qualifiée de nécessaire et imposée à l'enfant dès sa naissance puisqu'à visée d'autonomie suffisante. La violence secondaire concerne un JE institué et s'exerce au cours d'un conflit entre différents JE ou encore « *d'un conflit entre un JE et le diktat d'un discours social qui n'a d'autre but que de s'opposer à tout changement dans les modèles par lui institués* » (Aulagnier, 1975). Nous trouvons là un écho d'interrogations qui traversent les professionnels du social tant la question du pouvoir, de la domination et de la violence semblent s'intriquer dans l'espace public.

Le pouvoir prend corps dans les lieux et leurs configurations ; partons du Paris de la seconde moitié du 19ème siècle qui a vu plusieurs révolutions entre 1789 et 1848. La capitale est alors tissée d'un lacs de rues, où les barricades peuvent tenir en échec des troupes, mettant en présence et en opposition le pouvoir royal et celui du peuple. La politique du Baron Hausmann est celle d'une destruction d'un mode de vie urbain spécifique, sociabilité de la rue, par la

destruction et la percée de grande artère permet le déploiement rapide de l'artillerie contre les révoltes et les îlots de résistance. La visée de cette reconfiguration massive du tissu urbain est donc pratique mais aussi déclaration de la puissance impériale par la dépossession du milieu de vie des citoyens. Le recours aux barricades reste toutefois un usage de réappropriation de la ville par le détournement de ses matériaux, mobilier urbain, pavés, barricades. La ville est un espace de « *projection de rapports sociaux* » (Lefebvre, 2009) puisque les rapports de production modifient les tracés villes ; la fin de la ville industrielle redessine les centres de pouvoir et de décision, projette les classes populaires en banlieue, crée des grands ensembles, des zones pavillonnaires, etc... cette fragmentation de la ville pour des logiques de rentabilité et productivité amoindrissant les possibilités d'appropriation créative de ses habitants, de spontanéité, y compris dans la vie quotidienne aliénée et marquée par la désagrégation de la vie sociale et mentale (ibid.). Surgit alors comme préoccupation la catégorie de l'habitat, à différencier de l'habiter puisqu'elle en est une forme d'abstraction. Opposition entre une ville œuvre de ses habitants et celle comme construction d'une rationalité technique, économique et politique. La ville globale (Sassen, 2005) concentre les instances de décisions, de pouvoirs et de production, et remodèle l'ensemble des rapports à l'espace et les rapports sociaux et professionnels tout en reconduisant et accroissant les inégalités de classe.

C'est ainsi le rapport à la marchandise qui produit de nouvelles formes urbaines, l'utilisation du verre et du métal (Benjamin, 1997) et la construction des passages, draine les flâneries créant des zones protégées en contraste avec les grandes artères. Ces passages dérangent les polarités intérieur/extérieur, ils sont un monde intérieur, offrant en spectacle la marchandise agencée comme dans un intérieur ouvert sur l'extérieur grâce à l'utilisation du verre, abolissant la distinction entre l'espace public et privé. Ces passages permettent l'habitation et la libre circulation, l'accès à tous à la marchandise dans un même intérieur, « fantasmagorie » de l'abolition de la lutte des classes et spectacularisant le lien social.

Nous évoquons ici deux types de pouvoir ; celui d'un pouvoir monumental, incarné, vertical s'imposant sur les habitants du fait de la concentration des moyens d'applications (instauration et application de règles et de prohibitions) dans les mains d'un groupe restreint, tout comme celui plus diffus dont parle Foucault comme instauration d'une norme par des savoirs. Le savoir est une source de pouvoir dans l'application de la « biopolitique », dont

l'objet est la constitution de l'existence en objet de pouvoir (par la santé, l'alimentation, la sécurité, le travail, la sexualité, les affects, etc...). Ces pouvoirs s'appliquent, s'infiltrent même dans les corps : « *Le corps est (...) directement plongé dans un champ politique ; les rapports de pouvoir opèrent sur lui une prise immédiate ; ils l'investissent, le marquent, le dressent, le supplicient, l'astreignent à des travaux, l'obligent à des cérémonies, exigent de lui des signes* » (Foucault M. , 1975), s'appliquent de façon diffuse et mobile dans un ensemble de dispositifs et d'acteurs (les médecins, les parents, les instituteurs, les psychologues, etc...), d'institutions et de discours. Ce pouvoir n'est pas que de répression mais se lie à l'existence des individus pour l'investir en entier. Le dispositif de la prison panoptique illustre ces dispositions, tous les prisonniers pouvant être observé en permanence sans le savoir, ils intériorisent le regard des gardiens et se disciplinent ainsi. La mise en place et l'application de cette prison est solidaire du savoir qu'il produit par l'observation des détenus et Foucault situe ce dispositif à la naissance des sciences humaines et sociales.

L'application de tels pouvoirs, qu'ils soient disséminés ou ouvertement répressifs dans le champ qui nous occupe, est le fait d'une multiplicité d'acteurs (la police, la justice, la mairie, l'État, des entreprises privées, des associations, des riverains) et vise des enjeux à différentes échelles ; la privatisation de certains espaces par des dispositifs techniques comme les digicodes, la maîtrise des espaces résiduels ou non affectés comme l'enclosure de certaines zones, leur destruction ou encore leur occupation (les pouvoirs publics et privés préférant l'occupation temporaire par un acteur institutionnel, associatif par exemple, qu'une occupation illégale), vidéo-surveillance, le mobilier urbain ou les pratiques dissuasives (banc anti-sdf, arrosage permanent, etc...), la répression policière et pénale (expulsion, parfois illégale, contravention etc...) tout autant que les dispositifs d'aide aux sans-abris (ceux les déplaçant, jusqu'au ramassage de force, les soustrayant du regard, portant les discours de réinsertion et de réadaptation.

Les enjeux sont divers et si l'on conçoit bien que ces acteurs participent à ce qui régule les relations entre les humains (par exemple comment le droit de la propriété régulerait des relations teintées de jalousie, d'envie ou d'avidité) mais que les récits (solidarité liant une personne dans le besoin au reste de la communauté) se dilapident dans des enjeux économiques (spéculation immobilière où la valeur d'échanges dépasse la valeur d'usage), de spectacularisation de la ville (les grands aménagements de la ville de Paris, la médiatisation

des usagers de crack présent dans des zones requalifiés pour les jeux olympiques de 2024) et évacuation de la conflictualité de l'espace public (le quartier du canal saint martin se transforme après l'épisode des enfants de Don Quichotte, ou l'utilisation ludique et spectaculaire de la Place de la République après Nuit Debout). Il apparaît que le cheminant d'un usager de la ville, d'autant plus sans abri, traverse des champs de forces qu'il s'efforce de lire en fonction des signes qu'il peut percevoir et interpréter. C'est ainsi que De Certeau décrit les pratiques du marcheur dans le texte vivant de la ville, celle certes de l'architecture fonctionnaliste, des projets, des pouvoirs mais aussi de l'écriture singulière des citoyens, « *La marche urbaine comme un ensemble de pratiques qui transforment la ville, qui l'évanouissent en certaines de ses régions, l'exagèrent en d'autres, la distordent, fragmentent et détournent de son ordre* » (De Certeau, 1990) ou « *Et si, d'un côté, (le marcheur) ne rend effectives que quelques-unes des possibilités fixées par l'ordre bâti, (il va seulement ici, mais pas là), de l'autre il accroît le nombre des possibles (par exemple en créant des raccourcis ou des détours) et celui des interdits (par exemple il s'interdit des chemins tenus pour licites ou obligatoires)* » (ibid.). Ce texte de la ville, le flâneur le parcourt et pratique une méthode de déchiffrement à partir d'indices et de signes ; il y crée du lieu, par la tactique et définit une extériorité que De Certeau qualifie d' « *ensorcelé par les pouvoirs de l'Autre* » (ibid.).

Lieux et non-lieux

1) De lieux qui font cas

a) Les tunnels des halles

Les travaux de réfection d'un immense ensemble du centre-ville comprenant des galeries commerciales, stations de métro et de RER et toute la structure nécessaire à son fonctionnement, parking, souterrain, tunnel nécessite l'évacuation de personnes installées dans les tunnels traversant l'ensemble. Dans cette ruche, les installations des personnes sans domicile dans les espaces privés, ceux des galeries commerciales ou des parkings sont rares car non tolérés par les gestionnaires gérant ces espaces⁴³. En revanche, quelques personnes isolées et un petit campement de deux tentes se sont installés dans les tunnels et il est prévu de les en déloger pendant les travaux. Un axe routier souterrain, encastré dans l'ensemble architecturale, que les véhiculent traversent rapidement, et des entrées de service fermés par des grilles en empêchant l'accès composent la partie accessible des tunnels. Lorsqu'une telle procédure d'évacuation est lancée, la préfecture ou les mairies peuvent solliciter les associations afin d'accompagner les personnes évacuées dans leurs démarches jusqu'à accélérer l'accès à des places d'hébergement. Accélération non négligeable puisque des places peuvent se dégager dans des délais très court quand il n'est pas rare d'attendre une proposition d'hébergement pendant plusieurs mois voire années au cours d'une procédure standard (SIAO). C'est ainsi que la participation de notre équipe est demandée concernant les personnes russophones et polonaises y vivant. Nous participons donc à une sortie en même temps que l'EMPP⁴⁴ du secteur et des membres d'une équipe de maraude œuvrant dans cette zone. Nous ne sommes donc pas moins de sept personnes en file indienne sur les minuscules trottoirs des tunnels qui vont être le théâtre d'un réaménagement important en vue d'une privatisation de ces espaces (en parking notamment). La troupe louvoie entre les trottoirs, les camions et les voitures passant par intermittence. La transition est rapide entre l'agitation du dehors, quartier nodal touristique et commerçant et le dedans du tunnel où flotte l'odeur des

⁴³ Ce nouveau projet des Halles, aujourd'hui achevé, rénove et réaménage l'ancien forum construit sur les ruines des anciennes Halles, décor du *Ventre de Paris* de Zola.

⁴⁴ EMPP : Equipe mobile psychiatrie précarité

gaz d'échappements. L'activité se tarie et se réduit à la circulation et à la vie lointaine et souterraine des personnes travaillant dans les accès des tunnels. Le son des véhicules se réverbère sur les parois en béton, nous entourant d'un halo sonore ; grondement étouffé, lointain écho de la vie à la surface faisant peser sa présence fantomatique. Il est difficile de communiquer entre nous et l'impression d'irréalité provoqué par l'ambiance sonore est redoublée par les éclairages artificiels fonctionnant jour et nuit. L'activité des quelques ouvriers et manutentionnaires travaillant de l'autre côté de la voie dans les sections privées des tunnels paraît lointaine, le bruit qu'elle émet se perd dans le bourdonnement et son écho. A peine quelques minutes de marche et les signes permettant de se repérer dans le temps se brouillent.

Le groupe s'arrête en premier lieu devant une couche installée dans un petit renforcement à peine un mètre de la chaussée. S'y côtoient quelques vêtements fripés, une couche sommaire, des couvertures et un carton et des matières organiques au sol, difficile de distinguer ce qui est déjection de ce qui est nourriture, ce petit réduit transforme tout ce qui s'y trouve en déchet. Un malaise et du dégoût parcourt le groupe devant ces conditions de vie de l'occupant absent. Dans ce « non-lieu » se fait sentir un mouvement, un son, un flux permanent mais modulé. Troublante sensation provoquée par le bruit assourdi de l'activité humaine et de l'affaiblissement de la frontière entre intérieur et extérieur pouvant évoquer la vie intra utérine. Le vrombissement des moteurs des véhicules circulants et leur écho résonne comme une pulsation sonore. Tout paraît sens dessus dessous, à la mauvaise place ; « *Dirt is matter in the wrong place* »⁴⁵. La saleté n'est pas donnée de nature mais résulte de la transgression d'un ordre, d'un ordre symbolique. Et ce lieu par sa fonction, en fait un lieu de vie de marginalisation, hors de ce qui fait communauté. Un tel lieu de relégation offre des possibilités de transgression.

Nous croisons quelques campements plus ou moins bien aménagés derrière des bretelles, des renforcements ou des tunnels inutilisés. Nous proposons juste quelques orientations en évaluant les besoins les plus immédiats, des collègues prennent quelques informations permettant les recherches d'hébergement. Ici tout semble hors du temps et lorsque nous croisons L., nous échangeons quelques mots en polonais, il demande quelques informations

⁴⁵ Lomonosov cité par Freud (Freud, Névrose, psychose et perversion, 2010)

et souhaite pouvoir me parler ailleurs. Il égrène les quelques projets de sa journée sans trop de conviction, l'extraction de cette vie dans le tunnel semble couteuse et j'ai moi aussi la sensation de l'installation d'une distance avec le « dehors », où il fait jour, où l'on s'affaire, où l'on se projette. Malgré le caractère abrupt des stimulations il ne finit par régner que le rythme indolent des vagues automobiles que rien ne vient perturber ni le temps, ni le climat, rien excepté la présence de notre attelage qui transgresse l'ordre urbain pour faire présence en ce lieu.

La progression par la marche installe dans un rapport particulier à la sensorialité en ce lieu ; lumière, sons, flux de circulation. Comment, par l'étude, exercice psychogéographique, d'un contre transfert au lieu peut-on envisager les modes d'installation des corps et des psychés dans ce type d'espace ? Le flux de circulation émettant des signes permanent mais subissant des variations, semble faire écho à une pulsion ankylosée persistante s'accrochant à des traces fantomatiques d'objets : les véhicules de passages et le son produit. Ou plutôt, l'excitation provenant de l'extérieur est permanente et répondrait au caractère de l'excitation psychique. D'un côté, l'excitation corporelle chercherait satisfaction permanente dans cette excitation extérieure niant ainsi l'absence. De l'autre l'excitation psychique se trouverait soutenue par cette excitation extérieure, potentialisée mais paradoxalement affadie par le peu de variation d'intensités et la saturation des sens ce qu'illustre Simmel par la figure du citoyen blasé. La scène offre le spectacle du mouvement et d'une vie assourdie alors que les conditions des personnes rencontrées semblent mortifères. Abolition de délimitations entre interne et externe, entre nuit et jour, l'entropie semble gagner la vie psychique comme l'habitat même si cet écho lointain semble créer un bord, rappelle l'existence d'un ailleurs, le rend lointain mais presque palpable. Ici pas de sommeil, ni de veille, on rêve dans une expérience favorisant le démantèlement. Les qualités perceptives et de sensations (d'excitations en particulier) sont celles d'une expérience d'un espace sans profondeur, les organes de sens s'accrochent à des surfaces et à leurs qualités (ça brille, ça fait un bruit). Autrement dit, l'environnement favorise ainsi des régressions de la dimensionnalité psychique évoquant, partiellement, les expériences de l'unidimensionnalité et de la bidimensionnalité psychique - indistinction sujet/objet, primat du sensoriel, temporalité circulaire - et de l'identification adhésive dans laquelle le rapport à l'objet est de collage, assuré par des sensations de surface et dans laquelle l'enfant n'a pas accès à la fonction de contenance. Processus visant à assurer

une continuité de l'existence et de maintien de la cohésion du psychisme, l'expérience de la séparation y étant oblitéré et le temps immuable. Toutefois, l'état stuporeux lié à l'épuisement et à ces conditions créent un équilibre instable qui ne manquera pas d'être perturbé par des états de déplaisir liés à la faim, à la soif, au besoin d'alcool, aux présences qui font irruptions, personnes ou idées, de la réalité externe ou des productions de l'appareil psychique.

Tout comme les occupants des abords du périphérique, des aéroports ou des gares, ils n'errant pas ou plus spatialement mais restent toutefois en contact avec le mouvement et ses traces. Sentiment paradoxal de mouvement contrebalancé par l'immuable de la disparition de l'alternance des cycles jour/nuit. C'est même un sentiment de désert qui s'impose dans ce lieu de relégation et de désolation bétonné, d'un mouvement échoué et brisé dans son élan. Les personnes ici installées semblent prendre les fonctions de ces espaces à contre-courant, ils sont immobiles, là où ça circule, et dans le dénuement et la saleté, là où on achemine les marchandises clinquantes exposées quelques mètres plus haut.

Un peu plus loin, au cours d'un autre échange, une autre personne se plaint que rien ne bouge dans sa vie. Je l'invite à en discuter et lui fixe un rendez-vous dans un autre lieu. Il honorera d'ailleurs plusieurs rendez-vous par la suite puis disparaîtra à nouveau.

Bien que largement réaménagés, des groupes de personnes vivant à la rue dans ce quartier se réinstallent fréquemment dans ces tunnels et s'y font déloger rapidement. Ces tunnels ont vocation à organiser et distribuer des échanges de marchandises et de personnes, de l'activité commerciale, de production ou touristique. Il en entre et sort des flux, de marchandises notamment, entrées et sorties, biens de consommation et déchets. Les sdf installés ici, largement exclus de ces échanges marchands et des modes de vies promis par la consommation de ces marchandises, restent comme coincés dans le cloaque de cette activité, très proche du centre et pourtant à la marge. Sur les corps et les lieux des occupants de ses tunnels s'inscrit le contraste entre la marchandise, la nourriture dans les anciennes halles et d'autres marchandises comme les vêtements aujourd'hui qui se donnent à voir dans des galeries qui en subliment l'image et le déchet, produit transformé et déchu de sa valeur qui s'accumule ici, la nourriture au sol et les vêtements sales et fripés sur ces corps fatigués. L'objet de consommation est ici épuisé, par sa valeur fétiche propre à la production capitaliste, il nie les rapports humains présidant à leur constitution, mais aussi de ses qualités supposées

intrinsèques ; il n'en persiste qu'un reste dégradé, dont le consommateur tentera de tirer satisfaction jusqu'à l'épuisement total (à quoi peut-il prétendre d'autre que des déchets ?). Cette abjection de la marchandise qui ne peut plus même être recyclée comment ne pas y entendre en écho l'identification au déchet et l'abjection des corps ?

En relatant comme cas cliniques ce récit de rencontres ratées, surgit l'étrangeté de ce lieu comme ancrage. Ce paysage urbain désolé, discrimine et organise des perceptions et des sensations. Cet espace de passage dont l'utilisation est à priori univoque, des voitures y passent sans s'arrêter et dans une direction, semble, dans les usages détournés comme l'installation d'un lieu de vie, débarrassé d'un surplus de signification ; peu de signalisations, d'interdictions, peu d'indices nécessaires à son fonctionnement. Il est difficile d'accès, offre un abri et quelques espaces utilisables ; il est donc fonctionnel et permet l'établissement d'un abri pour qui vit à la rue, se protégeant des conditions météorologiques et des visites trop fréquentes d'indésirables (aussi bien les voleurs, que des policiers ou des maraudeurs). L'activité pour ses occupants est paradoxale puisqu'il ne s'y passe presque rien mais est pourtant traversé de signes d'une activité intense mais toujours située ailleurs.

De ce chemin dans les tunnels surgit à la conscience d'abord ce qui est de l'ordre de la sensorialité : lumières, sons, sensations (l'air se fait parfois sentir dans un courant d'air froid ou pulsation en écho au passage d'une voiture), odeurs. Le jour et la nuit ne se distinguent que peu et pas en fonction de la luminosité (sauf si l'on est placé proche d'un accès qui permet d'acquérir cette information mais comme sur la diode colorée d'un appareil) ni en fonction de l'activité (à l'exception des heures de pointes).

Les fonctions biologiques et sociales soutenues dans le rapport d'habitation s'altèrent et les espaces se confondent. Les collections d'objets sont généralement pauvres et les délimitations sont confuses, il est parfois difficile d'évaluer les frontières de ce qui fait lieu de vie. Cet intérieur/extérieur ne se conçoit comme habitation qu'éclaté dans un territoire.

L'économie libidinale se réorganise ainsi dans la configuration de ces espaces hétérogènes parcourus ; rapport décalé aux objets en circulation et dans des formes dégradées. Expulsion d'un intérieur dont les significations ou leurs productions se sont délabrées. Le territoire est un assemblage spatial, un ensemble de rapports à des objets hétéroclites mais émettant des signes ; branchements de machines et de flux (entrée, sortie, alimentation excrétion) parfois

dégradés, où l'économie régissant production et consommation se confond avec l'économie libidinale. Dans ces lieux, le sujet n'est pas tant exclu qu'en marge et transformé (et/ou identifié) en déchet, loin de n'être excrété et exclu de la production, il entre lui-même dans un ensemble de rapports à la production et aux machines productives et sociales ; il est traité, transformé, recyclé...

b) Rue V..., la meute

Des maraudes effectuées avec des partenaires des quartiers centraux de Paris nous ramènent à plusieurs reprises auprès d'un groupe d'une petite rue peu fréquentée. Cette halte dans l'itinéraire est volontiers désignée par le nom de la rue en question plutôt que par le nom des personnes rencontrées. Pour cause, il s'agit d'un point nodal de ce quartier parisien pour les migrants slaves en errance, un organisateur agissant comme un point d'attraction pour certains, point de répulsion pour d'autres. Les compositions de groupes varient rapidement, d'une semaine à l'autre voir d'un jour à l'autre, de nouveaux membres apparaissent, des anciens disparaissent, reviennent souvent, mais l'installation, quelques cartons et bouteilles posés à même le sol autour d'une bouche de chaleur d'un grand bâtiment public sur lequel ils s'adossent, subsistent. Le point d'ancrage se déplace selon les nécessités ou les impromptus mais toujours dans un rayon limité. Des « satellites » gravitent autour de ce groupe, hommes de même nationalité venant passer une partie de la journée, boire, deviser et s'en retournent « chez eux », aussi bien à la rue que dans des centres d'hébergements ou même dans leur propre logement. Car l'attraction de ces petites organisations s'exerce aussi sur des personnes plus insérées dans des logement autonomes, des activités professionnelles ou même une vie conjugale et/ou familiale : on y consomme de l'alcool, retrouve des connaissances, on y devise assez librement dans une intense camaraderie qui trompe l'ennui et le manque. Là, les appartenances et leur lot de contraintes disparaissent, toute injonction à l'autonomie, à la responsabilité, à la reconnaissance est suspendue. Le groupe à géométrie variable se plaçant en marge des échanges qui font communauté humaine redéfinissant ces règles d'échanges et d'appartenance de façon temporaire pour certains (comme pour se reposer d'avoir à être soi), chronique pour d'autres.

En ce sens, ce lieu pourrait se définir comme hétérotopies de crise, c'est-à-dire « *des lieux privilégiés, ou sacrés, ou interdits, réservés aux individus qui se trouvent, par rapport à la société, et au milieu humain à l'intérieur duquel ils vivent, en état de crise. Les adolescents, les femmes à l'époque des règles, les femmes en couches, les vieillards, etc.* » (Foucault M. , 2009) que la modernité remplace par des hétérotopies de déviation, où l'on enferme les individus déviant d'une certaine norme. Bien que localisables, ils sont hors de tout lieu de la société, les hétérotopies les représentent, les contestent et les inversent, vivent dans une temporalité dénotant avec temps traditionnel. Plus encore, cette hétérotopie dénonce « *tout le reste de la réalité comme illusion* » (ibid.).

Quelques figures plutôt stables garantissent une cohésion, une forme d'identité mais les traits distinctifs des uns et des autres tendent à s'effacer dans l'effervescence du fonctionnement groupal : l'un demande à boire, l'autre l'argent pour acheter la bouteille manquante, l'un hurlant que l'autre crie trop fort quand on parle, tel déclarant aller uriner plus loin, etc... La stabilité du groupe dans sa composition puisque les éléments les plus repérables sont souvent ceux qui sont le plus engagés dans des processus d'errance, autour de leurs corps et de leurs mouvements se dessinent plus des repères et des chevêtres que des jalons identitaires fixant le groupe dans une représentation de lui-même. L'attelage ainsi dessiné exerce un jeu d'attraction et de répulsion sur une communauté de corps agissant qui vient se greffer, s'approcher, s'éloigner et quitter ce lieu-groupe. Si les frontières de ce lieu ne sont pas hermétiques, il s'agirait probablement pour y prendre part d'un rituel assez simple consistant à s'asseoir et boire à la même bouteille, en revanche le seuil de franchissement n'est pas sans coût. Qu'est-ce à dire ? les transformations qu'opère le mode de vie à la rue sont radicales et reconfigurent les liens sociaux, les formes de sociabilité, le rapport à son corps et à soi. C'est-à-dire que le mouvement de transformation agit sur les modes vestimentaires, sur l'apparence physique, les traits du visage, les façons de parler, les formes de politesse et de sociabilité, les techniques du corps, les rythmes, etc... la reconfiguration des liens sociaux peut être fulgurante et l'individu pris en charge à la rue dans ce type de groupe se trouve inscrit dans des différents réseaux d'entraides et de solidarités qui vont combler à l'apparition du manque par l'économie de la survie. Graver autour de tel groupes, témoigne de la séduction qu'ils peuvent opérer par les possibilités de suspension d'enjeux liés au lien social et aux possibilités de subversion et de transgression.

La dimension groupale de cet attelage ou plutôt de ce radeau⁴⁶ est articulé à la dimension individuelle, c'est-à-dire, cela va sans dire, que quelque chose lie les membres du groupe entre eux. Il est investi libidinalement comme objet par les individus qui le composent étant un moyen de réalisation de désirs (inconscient, infantile) et de satisfaction. Ainsi, cette pluralité crée une multitude de relations, d'identifications, d'excitations, de mises en relations de représentations, d'affects antagonistes, entrant en résonance, etc... Ces productions propres aux groupes sont traitées (avec plus ou moins de succès) par des régulations émergentes en son sein, par identification au groupe comme ensemble et par une activité psychique groupale qui met en place une activité propre, des défenses spécifiques (régit par des pactes et des alliances) et donc une capacité de transformation.

Mais le groupe est informel et vit dynamiquement dans un espace existentiel, il ne s'agit pas d'un groupe de thérapie mais d'un groupe vivant à la rue « auto-organisé » vers qui nous partons à la rencontre. Son principe organisateur ne se situe pas hors de lui, mais dans le caractère immanent des nécessités de ce mode de vie partagé. Il a donc une économie spécifique et ses règles de fonctionnement à cet égard ne sont que partiellement suspendues par notre présence et les propositions de participation sont systématiques (invitation à boire à la bouteille, à donner quelques sous). Nos placements et déplacements ici ne sont pas anodins, notre présence introduit tout de même, sauf exception (qu'il faut prendre en compte, en revenant à un autre moment), une discontinuité. Il faut souligner à cet égard l'inconfort des positions que prennent nos corps, en rupture avec l'entropie propre au lieu, nous sommes tantôt accroupis, pour ne pas s'asseoir, debout, ajustant quelques pas pour se mettre légèrement en retrait avec un des occupants, etc. La dimension groupale et

⁴⁶ Foucault voyait dans le bateau la figure majeure de l'hétérotopie occidentale moderne. Mais peut-être devrions nous convoquer une construction d'embarcation plus précaire pour représenter ce bricolage collectif : « J'ai usé de l'image du radeau pour évoquer ce qu'il en est de cette tentative, ne serait-ce que pour faire entendre qu'elle doit éviter d'être surchargée sous peine de s'enfoncer ou de faire basculer le radeau s'il est mal chargé, la charge mal répartie. (...) Un radeau, vous savez comment c'est fait : il y a des troncs de bois reliés entre eux de manière assez lâche, si bien que lorsque s'abattent les montagnes d'eau, l'eau passe à travers les troncs écartés. C'est par là qu'un radeau n'est pas un esquif. Autrement dit : nous ne retenons pas les questions. Notre liberté relative vient de cette structure rudimentaire dont je pense que ceux qui l'ont conçue -je veux parler du radeau- ont fait du mieux qu'ils ont pu, alors qu'ils n'étaient pas en mesure de construire une embarcation. Quand les questions s'abattent, nous ne serrons pas les rangs — nous ne joignons pas les troncs — pour constituer une plate-forme concertée. Bien au contraire. Nous ne maintenons du projet que ce qui du projet nous relie. Vous voyez par là l'importance primordiale des liens et du mode d'attache, et de la distance même que les troncs peuvent prendre entre eux. Il faut que le lien soit suffisamment lâche et qu'il ne lâche pas. »
Fernand Deligny (à propos d'un film à faire) <https://www.ceepi.org/conversation-autour-du-radeau-de-fernand-deligny-053249>

d'indistinction dehors/dedans, liée à la visibilité de ces sujets à la rue, étire et confond les contours corporels, psychiques et spatiaux des individus, ils se répandent, s'entremêlent parfois, reposent les uns sur les autres. La rue est un espace d'exposition et confronte à un autre, celui du mouvement, du regard, geste, don ou parole.

Ce bout de trottoir de cette rue relativement petite comparée au standard du quartier, peu fréquentée pour cette zone saturée de piétons et de voitures fait jonction entre deux quartiers, l'un monumental vers lequel les membres se tournent lors de leur sortie et l'autre lacs de vieilles rues qu'ils ne semblent pas fréquenter. Tout aussi repoussant que peut être ce lieu jonché de corps, de bouteilles, de matelas récupérés, parfois de nourriture non consommée, sa fixité, la « culture de la rue », la disponibilité de nourriture, d'alcool et d'une compagnie amicale et virile (uniquement masculine) constitue une oasis pour des vies qui se désertifient. En un sens, ce « lieu » propose une forme d'accueil inconditionnel, peu institué, menant une vie presque autonome. Il se nourrit des corps présents qui perdent leurs spécificités subjectives et, paradoxalement puisqu'il ne dépend finalement ni des personnes ni des objets qui s'y trouvent, s'installe dans une permanence, une fixité. Non seulement, il permet d'offrir un refuge, mais il est presque une demeure malgré sa fragilité (une expulsion par la police pourrait probablement dissoudre ce qui en fait un lieu, mais cette portion de rue ne comptant pas de riverain, l'installation semble tolérée). Tel cet homme, la trentaine, habillé proprement, qui prend la parole facilement, nouvelle tête, le contact se noue, il me dit qu'il a un appartement, où il vit avec sa compagne, une Française, mais qu'il décide de s'installer ici. Je lui fais part de ma surprise, cet atterrissage à la rue étant évoqué comme un déménagement, il répondra par un signe de la main qui semble autant dire qu'il laisse tomber et que je ferais mieux de laisser tomber moi aussi. Comme si cet appartement et cette femme ne constituaient plus un refuge et il glisse vers ce lieu plus accueillant.

Les alcoolisations peuvent y être extrêmement massives et la camaraderie voler en éclat dans des accès de violence parfois meurtriers. J'insiste encore sur la dimension agie du groupe plus que représentée, il ne semble avoir de consistance dans les discours qu'autour de liens de duels et de pratiques (le partage d'argent et la consommation d'alcool).

Lorsque nous arrivons des pôles se créent selon le hasard des dispositions, des points à aborder en souffrance (une information à donner sur un rdv ou une démarche) ou des affinités ; quand tout le monde se salue, les poignées de main durent plus longtemps avec les

habitués déjà connus et évoluent en « conversation ». Sur ce territoire de la meute se dessinent des caractères intensifs plus que personnels et différenciés, toujours en mouvement mais produisant une cohérence propre. Les petits « moi » se fondent dans cette formation dont nous humons l'air à l'arrivée, ce sont ces caractères flottants, intensifs et collectifs qui se repèrent tout d'abord. Pas une collection d'individu mais des caractères circulants ne permettant pas la reconnaissance individuelle, des intensités les parcourent la surface du groupe que l'on pourrait se représenter comme surface géographique parcourue de phénomènes météorologiques. La connaissance du lieu-groupe permet de dégager quelques traits stables si bien qu'il est clair que certains membres jouent un rôle de relais majeur dans les tempêtes. Il est assez partagé dans la pratique que ce repérage de traits identitaires stables permet la mise en place des conditions d'une relation individuelle isolée du groupe, qu'un travail éducatif et social puisse s'entamer dans une demande individuelle d'hébergement ou de travail par exemple.

Quand un « pôle » se forme avec l'un des membres, il y a toujours d'autres oreilles à portée, flottantes plus qu'épiantes, cette fois la conversation s'engage et nous cherchons une solution à un problème administratif pour la confection d'un nouveau passeport, l'ancien ayant été volé ou perdu. Dans cette recherche de solution, un parcours géographique se trace. Tout d'abord pour situer les lieux où auraient pu être menés de précédentes démarches puis comme collection de lieu, trajet de la Pologne, à l'Angleterre où il a travaillé plusieurs années, s'est marié, a eu des enfants. Un séjour en prison aux Royaume-Unis et une interdiction de territoire a provoqué une rupture ; il se retrouve désormais ici comme dans une zone de transit, dans un non-lieu puisque la possibilité d'un retour auprès de sa famille est en suspens. Les oreilles convergent vers nous, j'essaie de situer ces événements dans le temps, les ordonner, les sourcils se froncent et les présences voisines se font sentir avec plus de force, des regards se croisent, les gestes se font plus précis, plus adressés. L'attention est palpable. On ne sait plus quel jour nous sommes et un flottement s'installe, ni le mois ni même l'année ne leur reviennent et un sentiment de doute me traverse. Nous donnons la date, et à cet instant il semble que nous ayons été dans un autre lieu, une sensation d'une vie d'avant et le réveil horrifié d'un temps qui a filé sans qu'on s'en rende compte. Ils évoquent tous alors les enfants laissés ailleurs, les contacts rompus depuis quelques années, le souhait de pouvoir y faire quelque chose. Mais quoi ? toutes ces vies semblent empêchées (les pensions

alimentaires non payées, les interdictions de territoire, les condamnations, les conflits familiaux, la honte, la culpabilité et la question de l'accueil qui leur sera fait...). Au cours de ce petit épisode, nous avons quitté ce territoire et les images et les affects, nous ont amené ailleurs, rendant caduque la fonction du lieu, il a semblé se dessiner des possibilités de trajectoires présentant leur lot de difficultés, voire d'impossibilités. Ces rencontres ont d'ailleurs été suivies de quelques visites de certains membres sur la permanence la plus proche pour essayer de résoudre quelques problèmes administratifs et ouvrir quelques possibilités.

Ce fonctionnement meute, de l'individu-meute, dissout les caractères personnels du Moi, d'un moi singulier et apparaît en cela et en ses conséquences visibles (alcoolisation, désocialisation, incurie, violence) comme pathologique. A y regarder de plus près, il ressemble à une tentative de constitution d'un espace-groupe transitionnel, la question du moi et du non-moi ne s'y pose pas et on le trouve autant qu'on le crée. Le suspens de la question de l'identité est tout à fait manifeste et la meute est généralement évoquée comme un lieu de repos ; l'état de fatigue voire d'épuisement physique ne laisse pas de doute sur la nature du repos, il s'agit bien d'un délestage psychique. Mais a priori, cette hypothèse est difficile à assumer compte tenu des processus et des défenses mis en jeu, le clivage, forclusion, et de l'amenuisement des limites bousculant les équilibres pulsionnels d'un psychisme toujours menacé de débordements. Et de fait, comme nous l'évoquions, la violence est une menace permanente venant aussi bien du dehors que de l'intérieur du groupe. Dans la meute, sous l'effet d'un partage des contraintes, des fonctionnements psychiques exsangues, de l'alcool, se partage un corps commun. Mise en suspens des différences, circulation de l'énergie pulsionnelle déliée dans tout le corps-meute, défenses collectives ; la meute est une puissante ligne de fuite face aux puissances extérieures. Ces aménagements collectifs et hétérogènes, en soi les qualités du lieu en soi semblent être parfois plus signifiantes pour le groupe que les traits de tel ou tel membre, dessinent non pas un rapport d'habitation au lieu mais un rapport territorial. Les ritournelles, les pratiques, dessinent des lignes, mobilisent les forces du collectif contre les puissances extérieures, persécutrices, désorganisatrices. Contre le risque de l'esseulement, de l'ennui, du vide ou de l'intrusion ; vie institutionnalisée du quotidien, de l'école, de la famille, du couple. La déterritorialisation du sujet sur le sujet-groupe, réaction à des événements, toujours capture ou au contraire conséquence de la dissolution des

institutions comme la famille, l'état, etc. Les dispositifs d'insertion sociale peuvent être vécus sur ce mode persécutif et les agencements collectifs de la meute peuvent lutter contre leurs effets par une opposition frontale mais aussi par des processus complexes les mettant en échec. Les individus et le groupe ayant trouvé un mode de stabilisation (plus ou moins efficace) pulsionnel, ils luttent contre les tentatives de liaisons, parfois rigides et univoques, venant de l'autre, de l'extérieur.

Les montages groupaux, aussi transitionnels qu'ils soient, ne favorisent pas la capacité de rêverie et y règne le primat de l'agir. C'est que cette meute dans son territoire, et son « travail psychique » ont pour effet non pas de nouvelles possibilités de représentations mais plutôt de présence et de dé-symbolisation. Travail probablement salutaire pour qui se retrouve orienté par des formes représentatives dégradées par des événements collectifs et individuels vécus comme catastrophe. Ces significations dégradées viennent souligner leur inutilité en marquant l'ennui, le vide, le manque et devenant persécutives par la violence même de l'activité représentative comme venant imposée de l'extérieur (Aulagnier, 1975). Ces puissances de ce territoire travaillent, tel la pulsion anarchiste (Zaltman) contre une force de liaison trop invasive, une puissance d'emprise, quitte à se perdre dans le trou noir de la dé-symbolisation.

c) Slawomir

Les entretiens avec Slawomir que j'accompagne depuis plusieurs années, s'initient, malgré leur grande régularité, sous le signe de la contingence et de l'impromptu. « Puisque tu es là, viens on va parler (d'une démarche administrative) », alors que ma présence sur les permanences ne varie que peu, il me trouve aux mêmes endroits avec la même régularité, ou je lui propose d'aller discuter un peu dans un bureau (puisqu'il est là). Il se plaint alors de ses travailleurs sociaux actuels et se souvient des précédents avec une tendresse teintée d'agressivité, son modèle est l'amour vache ; telle assistante sociale était sévère, autoritaire ou encore folle mais relate-t-il hilare, « *je l'aimais bien, je sais pas pourquoi mais je l'aimais bien* », et là quelques récits illustrant l'amour réciproque par exemple lorsqu'elle lui a donné de l'argent pour boire quand il en a eu besoin (« *toi, tu le fais jamais ! et pourquoi ?* »). Il joue

fréquemment à voler mes clefs, mon téléphone ou mon carnet, posés sur la table. Je m'agace (et en rajoute souvent) et joue à en négocier la restitution (il a d'ailleurs gardé les clefs d'un de ses référents sociaux pendant une semaine entière). Il demande aux professionnels qu'il apprécie à être pourvu en alcool toujours sous forme de jeu. Mais la dimension ludique bascule parfois dans une insistance créant des malaises très manifestes (en particulier lors des périodes où il se sèvre d'alcool), l'exigence et la violence mis en jeu prend des allures d'un ciel devenant orageux, une ambiance de danger gronde alors, il ne lâche pas, éternise ce jeu qui n'amuse plus du tout. C'est parfois à ces occasions qu'il assure qu'on ne peut pas le comprendre, me fait le reproche de ne jamais dormir dans la rue (il raconte connaître un psychologue qui l'aurait fait, et m'imagine Patrick Declerck) ou que quelqu'un n'ayant jamais fait la guerre comme lui ne peut se figurer ce qu'il a vécu. Quelques amis vétérans peuvent le comprendre, ils peuvent s'aider mutuellement sans rien se dire.

Or, il se voit attribuer un petit appartement sur un dispositif hôtelier en proche banlieue, relativement loin du centre qu'il fréquente. C'est une demande de longue date qui a peiné à aboutir compte tenu des délais sur les dispositifs d'attribution de place d'hébergement et d'une irrégularité de sa présence entravant la continuité de la démarche. Il est installé à la rue depuis son arrivée en France, vit de rapines, de vol à l'étalage, de distributions alimentaires, de liens avec quelques travailleurs sociaux et surtout de sa fréquentation de nombreux groupes à la rue. Le surlendemain de l'attribution de cette studette dans laquelle il ne s'est pas encore installé, il se fait renverser par une voiture qui prend la fuite. Il ne présente pas de séquelles majeures mais souffre de douleurs dans tout son corps et éprouve des difficultés à la marche. Il envisage d'aller se reposer dans cet appartement sans jamais le faire. Celui-ci est dénué de ce qui peut combler ses besoins (nourriture, alcool). Semblent dessiner son image blottie dans un coin des tunnels dans lesquels il dort habituellement, entouré d'amis de la rue qui peuvent pourvoir à ses besoins ; image du coin, de celui qui trouve à s'y blottir, réconfort que nous avons du mal à envisager dans un lieu aussi inhospitalier. Pourtant, c'est dans ce tunnel qu'il va rechercher asile malgré le peu de contenance et son inhospitalité face à cet appartement finalement désaffecté, coquille étrangère qui n'offre pour lui aucune qualité de contenance ni de présence (il évoquera plus tard le désir d'y installer une télévision). Cet espace ne semble pas pouvoir l'accueillir, ne pourvoit pas à ses besoins, les objets ne présentant aucune familiarité contrairement à ceux des rues du quartier dans lequel il vit,

d'autant que Slawomir marche une grande partie de ses journées, il m'apostrophe quand je semble satisfait de son installation :

- « *parce que tu crois que c'est si bien là-bas ? (Le studio) »*

- « *c'est déjà un toit sur la tête »*

- « *oui, mais juste ça ! ... (silence)... si c'était moi, je pourrais retourner à la rue ... j'y avais tout, vêtement, nourriture ... »*

- « *tout ? »*

- « *oui ! vêtement nourriture, ... ! ».*

L'appropriation de ce lieu comme abri permettant le repos ou de garantir la sécurité de ses quelques affaires personnelles puis d'accueillir quelques amis ne se fera qu'après un certain temps, des aller-retours et des aménagements ne manquant pas d'interroger l'équipe de l'hébergement, comme le matelas à terre, il est alors soupçonné d'héberger un ami, ce qui est interdit. Il lui permet en fait de s'allonger près de la fenêtre ouverte et ainsi de pouvoir respirer... Ménagement d'un coin dans cet appartement et ouverture sur l'extérieur.

Il se plaint de l'intrusion des travailleurs sociaux et des agents de nettoyage y compris pendant son absence ce qu'il leur reproche avec vigueur. Alarmé par cette plainte quant à un point contractualisé (l'usager étant informé qu'il puisse y avoir ce genre de visite pour vérifier si tout va bien), l'équipe interroge ce sentiment d'intrusion à partir d'une crainte d'un délire de persécution signant la souffrance d'habiter ce lieu. Il apparaît effectivement que Slawomir se trouve déstabilisé par ces intrusions étrangères en son absence qu'il perçoit comme inquiétantes, psychologiquement envahissantes et demandera qu'elles soient limitées (il est parfois menaçant) ... cette demande nous fait apparaître la possibilité que ce sentiment d'intrusion signe certes une difficulté à habiter mais aussi la constitution d'une enveloppe, la visite impromptue venant abimer l'enveloppe fragile que peut constituer cet appartement. Comme la peau fine d'une plaie qui repousse peut se déchirer au moindre contact. Il est certain que ce genre de visites puisse constituer un support de projection d'intentionnalité agressive ou destructrice par leur mouvement même de franchissement de seuil de l'intimité et ce d'autant qu'elles sont faites « pour son bien » ; les unités de lieux et la temporalité de ce

« prendre soin » de l'accompagnement résidentiel faisant co-habiter les bons et mauvais imagos, l'amour et la haine et fragilisent les clivages spatiaux et temporels de la vie à la rue.

Étrangement, ce lieu se stabilise psychiquement, sans pour autant représenter un havre de paix, lui permettant de supporter la solitude, sans plaisir manifeste mais sans ravage non plus, il n'est pas source d'angoisses persécutantes (du moins pas quand il y est présent) alors qu'un chat, créature qu'il dit détester, entre par la fenêtre ouverte et y passe du temps. L'animal est toléré puisqu'il chasse les souris, quoiqu'en fait il en chasse peu puisque le maître des lieux partage avec l'animal ses kebabs. Je m'amuse de son récit et le soupçonne de s'attacher à ce chat errant sous couvert de relation utilitaire, de prendre soin de cette bestiole de passage, comme lui, dont les pas sont guidés par la satisfaction de ses besoins, peut être le chat s'attache aussi. Il me tance (c'est habituel) d'avoir pu avancer une telle ineptie.

Cette installation et les conséquences de son accident qui semblent avoir « décompensé » des difficultés de marche liées à une neuropathie due à sa très importante consommation d'alcool, semblent l'inscrire subtilement dans une autre temporalité et un autre souci de soi (il boit beaucoup moins par souci de ne pas aggraver son état de santé par exemple) bien qu'il supporte moins les entretiens en face à face, en particulier l'immobilité dans le bureau (il faut dire que sa neuropathie limite la décharge par la marche qui est devenue difficile voir douloureuse), il m'attend généralement en face d'un de mes lieux de consultations sur un lieu de soins en addictologie et commence souvent par se plaindre de ses référents sociaux se trouvant dans le bâtiment voisin.

d) Evangelina et les voisins

Evangelina est une femme d'une cinquantaine d'année, qu'une collègue éducatrice parlant la même langue présente comme Rrom des Balkans. Nous la rencontrons ensemble dans un lieu d'accueil, qui n'a pas de visée de travail social, orientée par la psychothérapie institutionnelle, que nous avons nommés « les voisins ». Or, il s'avère qu'Evangelina connaît des problèmes de voisinage depuis son installation avec sa fille dans un HLM de banlieue.

Elle a jusqu'alors vécu à la rue depuis son arrivée en France, il y a plusieurs années de cela. Ce trajet résidentiel a été suivi par des collègues éducatrices, Svetlana et Milena, très

présentes dans cet accompagnement : de la rue, aux nuits d'hôtel, au centre d'hébergement pour finalement obtenir un HLM, trajectoire résidentielle de plusieurs années. Sa progression régulière dans les dispositifs d'hébergement suit parfaitement le modèle de l'insertion dans le logement. Son adaptation exemplaire aux contraintes de chaque étape lui a permis de franchir les seuils de ces hébergements de plus en plus autonomes. Mais lorsque je la rencontre, je suis le témoin d'une plainte massive relative à ses relations de voisinage auprès de Svetlana. Plainte devenu centrale dans ce suivi depuis son installation. Ses propos s'adressent tout d'abord à Svetlana qui va m'introduire petit à petit dans ces échanges.

Cette femme imposante nous prend à parti pour juger des propos et faits de ses voisins à son encontre. Elle leur suppose de nombreuses accusations ; ils la blâmeraient des odeurs liées aux toilettes, au tabac, des bruits qu'elle limite pourtant en imposant à elle et sa fille une discipline stricte en la matière, et d'emmener des hommes chez elle ... elle les entend chuchoter, conspirer, ils envoient même des policiers devant sa fenêtre, étant au rez-de-chaussée. Elle pleure de peur de perdre cet appartement, perte imminente selon elle puisque ses voisins auraient engagé les procédures d'expulsion. Accusations insupportables qui règlent sa vie et celles de sa fille dans l'appartement. Elles (s')impose de sévères restrictions, non sans les accompagner de critiques et d'agressivité, afin ne pas se faire entendre des voisins. Elle ne semble se déplacer chez elle que de sa table, à sa fenêtre, au canapé, au lit dans une attention absorbée par une écoute anxieuse des signes de présence et d'attention du voisinage, vécu comme présence étrangère dans les murs de l'appartement. Cette préoccupation oppose une fin de non-recevoir aux arguments les plus raisonnables de son entourage, sa fille, ses amis, ses travailleurs sociaux. Rien n'y fait, elle soutient cette intrusion permanente dans l'espace domestique, qu'elle peine donc à construire, et provoque chez l'autre qu'impuissance et sidération. Les longues conversations visant à relativiser sa crainte ne débouchent que sur un apaisement relatif et passager (ses plaintes reprennent par messages téléphoniques auprès des éducatrices dès le lendemain).

Evangelina a vécu jusqu'alors dans des villages au sein de communautés rroms, des campements puis des hébergements d'urgence. Quant à ces derniers, il est évident que la dimension de l'habiter est réduite au strict minimum, il s'agit d'être logé dans un lieu de transit où, d'ailleurs il n'est pas question de s'appesantir. En effet, dans une visée linéaire d'accession à l'autonomie, l'usager doit franchir les seuils d'une échelle verticale dont le sommet est le

logement autonome. Or, il s'agit avec ce logement social d'investir à nouveau un lieu comme lieu de vie. Quelle peut être l'effet en ce sens des modes d'habiter, dans l'écart de ses expériences d'habitation et de ses expériences précoces, structurantes et de ce qu'elle a pu construire ? Il est certain qu'on n'habite pas de la même façon dans un village au sein d'une communauté rrom que dans un logement social d'une grande métropole. Le bain de langue, le mode de sociabilité réglant distance et comportement avec les voisins, mais aussi ce qui appartient à la sphère intime et la sphère publique. De la disposition spatiale des habitations les unes par rapport aux autres, de la logique de distribution des pièces, des habitudes réglant les relations entre voisins, la politesse, tout ceci participe et règle le rapport à l'autre, à soi, à son corps et donc à l'économie libidinale. En effet, les drames confirmant la persécution des voisins se jouent sur la scène des paliers des appartements dans la cage d'escalier, des voisins parlant entre eux, parfois à voix basse et lâchant à peine un bonjour, un regard qui s'appesantit sur elle ou des comportements qui ne semblent faire sens pour elle que s'ils lui sont destinés, tel ce voisin qui sort les poubelles tard le soir, ou un jeune homme de l'immeuble qui fume du cannabis dans le local à poubelle. Les murs soutiennent un rapport imaginaire et symbolique à son propre environnement qui perd en signification dans la migration et dans l'étrangeté de cet espace où elle se trouve « logée », c'est-à-dire placée dans une alcôve, greffe d'espace qui n'a pas pris. Car le sujet en exclusion « *en quittant le plan des structurations temporelles et spatiales, (il) quitte le point de vue des formes culturelles qui permettent de penser la communauté humaine et d'y vivre* » (Douville, 2012). Étrangeté de son propre fonctionnement corporel et de ses mouvements pulsionnels dans ce qui doit se constituer comme intime, ce nouvel appartement. Sensation probablement redoublée par le statut de femme autonome approchant de sa fille. Evangelina ne cesse de parler d'un retour au pays avec ou sans sa fille. Nous pouvons supposer que cet HLM tellement désiré, ne constitue en soi qu'un espace géométrique où loger les corps et une collection d'objet finalement étrangers... au point que sa fille, être qui est pour elle ce qu'il y a de plus familier, d'autant que la vie à la rue puis à l'hôtel les ont fait partager une intimité intense et salutaire, lui paraît maintenant étrangère. Cette jeune fille a pu se saisir de cet espace, ayant par exemple sa propre chambre, comme d'un espace structurant au moment de son entrée dans la puberté ; irruption de l'étrangeté chez Evangelina à travers l'individuation et la sexualisation du corps de sa fille.

Nous la rencontrons donc dans ce lieu que nous appelons les « voisins », squat d'artistes bien établi dont nous profitons des locaux collectifs une fois par semaine. L'activité de ce lieu est traversée par une vie éloignée des considérations des lieux d'accueils où nous recevons habituellement ; ce n'est pas un lieu de travail social. Ainsi, les espaces où nous nous trouvons sont aussi parcourus par ses habitants et les artistes y œuvrant ; on s'y rencontre autour d'un café, parfois s'y tiennent des réunions dans les pièces voisines ou des concerts, des œuvres s'y installent... Ainsi, un jour de beau temps, les litanies de plaintes concernant ses voisins se trouvent coupées, alors que nous buvons le café dans le jardin, par un chien qui vient lui lécher les pieds. Elle évoque alors ses douleurs, les chiens ayant ce pouvoir de sentir les souffrances d'autrui. Surgissement inattendu de cet animal et de son geste surprenant, entendu comme un prendre soin qui permet un nouvel agencement entre sa souffrance, le soin et son énonciation. Chien/lieu/soin. A partir de ce moment, elle pourra parler de douleurs concernant différents épisodes de sa vie (ses mariages arrangés qui n'ont pas été heureux, la déception quant à la participation de ses parents à ces alliances, des humiliations au travail, la déception qu'elle ressent envers sa fille).

Difficulté dans ces conditions d'élaboration de sa propre culpabilité, de la dette qui pèse sur elle quant à l'obtention de cet appartement. Un surplus se trouve projeté à l'extérieur et lui revient, elle se défend par dénégation de vouloir trouver un homme mais le conflit entre désir et répression insupportable se trouve projeté sur ses voisins, la police, les assistantes sociales de la mairie, et lui revient sous forme persécutive ; à savoir cette accusation d'amener des hommes à la maison. Là encore, les dispositifs de répression (la morale, la politesse, la police, l'état à travers les assistantes sociales) participent à la formation des formes de répression micro, miniaturisé ; le surmoi, les idéaux. Ces objets intériorisés sont constitués et travaillés par le prisme du fantasme, en ce sens les objets réels continuent leur dialogue avec les objets internes, les modifient, en créent de nouveaux entrant eux-mêmes en relation avec les précédents. Mais défaits de ce qui tisse ce lien entre les structures micro et macro, ces objets prennent une teinte persécutive agressive et se délient de la libido. Ce, d'autant plus, que ces dispositifs sont réputés et peuvent représenter un danger pour des étrangers, des mères en situation de précarité. Les ressortissants étrangers font l'expérience de ces dispositifs qui prennent des formes plus complexes et plus insidieuses, frontière toujours moins localisée, plus miniaturisée, des contraintes administratives, d'obligations, de formes de surveillance

dans les dispositifs d'aides où sont en jeu autour de règles complexes des pans importants de la vie des usagers de ces services. Jeu dont les conséquences réelles ou imaginaires sont l'argent, le logement, la garde des enfants, etc...

Alors qu'elle se plaint encore de ses voisins, ils l'accuseraient de fumer à l'intérieur de son appartement. Elle précise ne fumer qu'à la fenêtre ce qui n'est pas sans arriver aux narines de ses voisins du dessus (le thème des odeurs des uns et des autres est récurrent). L'une des personnes autour de la table allume une cigarette, elle s'en étonne et nous lui expliquons que les règles du lieu autorisent la consommation de tabac dans cette pièce (dans certaines conditions) et que par ailleurs elle a le droit de fumer à l'intérieur chez elle. Plusieurs personnes fument donc ensemble dans ce lieu commun et elle semble en ressentir un soulagement. Ce geste, ce partage autour de cet objet de sociabilité, participe à la création d'un espace commun partagé et contenant. L'invitation n'est pas dénuée de séduction et je soulève ce point car à une autre occasion, à propos des accusations attribuées à ses voisins autour de sa vie sentimentale et sexuelle, elle illustre un propos de son argumentation visant à démontrer son innocence à ma collègue éducatrice (parlant la même langue qu'elle). Se déplaçant à côté de moi, elle explique et mime à ma collègue : « imaginons que je sois avec un homme dans le lit mais... ». Même si je ne saisis pas bien la suite, je me permets de souligner mi étonné mi amusé, reprenant sa mise en scène, que nous sommes dans le même lit, elle rit feignant l'étonnement et même l'outrage puis passe à autre chose. Il me semble que cette « interprétation », psychodrame spontané, permet de lever temporairement et questionner ses constructions défensives. Interprétation qui n'en est une que du fait de son mime, de la participation de ma collègue et de ce qui a fait de ce lieu, un lieu d'accueil pour elle, un lieu de sociabilité collective (elle utilise parfois les autres participants comme public pour écouter ses plaintes ce qui pose provoque quelques plaintes),

Elle nous invite à venir chez elle et nous tentons de réfléchir à comment se saisir de cette demande : éviter de venir comme juge de la réalité de ses accusations envers ses voisins, mais y accéder comme invités lui permettant ainsi de nous faire franchir le seuil de son habitat et d'offrir ainsi la possibilité d'une capacité à contenir, à recevoir.

Fonction psychique de l'habitat, contenance, liaison. Habiter c'est une collection d'objets et d'être hétéroclites qui se lient dans un « projet » dans un intérieur unifiant. Pour elle, l'étrangeté du dehors est venue troubler l'harmonie qu'elle a pu constituer dans la dyade avec

sa fille qui constituait un habitat mobile. La concrétisation de cet espace « autonome » a été saisie par la fille mais pas par la mère, celui-ci devenant au contraire persécutant. Plus que jamais, cet espace dans lequel elle aurait pu se donner ses propres règles, est devenu un espace hétéronome, celui d'une règle imposée et arbitraire. Débordement pulsionnel lié à l'affleurement entre la conscience et l'inconscient ; le désir est parfois vécu comme étranger, persécuteur tout autant que l'autre, que les instances participant à la répression.

La maison se doit de dessiner un dehors et un dedans contre ce dehors mais se sont confondus dans un jeu de résonance et amplifié par des murs qui n'ont pas acquis pour elle de qualités (projetés) de contenance et de protection. Si elle n'a pas quitté cet appartement, c'est qu'elle a pu se reposer sur l'idée d'un retour à la rue ou dans son pays d'origine (nostalgie d'un chez soi ailleurs qu'ici paré dorénavant de qualités bonnes autant que le ici devient mauvais).

Enfin soulignons l'équivocité qu'a pu prendre pour elle le nom de ce lieu d'accueil, orienté par les principes de la psychothérapie institutionnelle. Les « voisins » ont offert une présence pouvant accueillir cette étrangeté sans lui poser la question du dehors ou du dedans (sont-ce les voisins ou l'autre en toi qui t'accusent ?). Oury évoque, on l'a dit, la question de l'esseulement, confrontation à un vide insupportable quand la capacité à être seul en présence de l'autre a été touchée. Être seul, suppose ainsi une relation vivante à ses objets intériorisés, un dialogue avec soi les autres ou soi comme autre ; Evangelina se confronte à des apparitions qui ne partagent pas ce souci d'un monde commun. L'esseulement ou la désolation, bien que plus sensible au milieu d'une foule, est un isolement radical, être seul abandonné des autres. Dans un intérieur qui se dévide en dehors et inversement, les manifestations des corps voisins sont frappées du sceau de l'opacité, ils sont interprétés. Ces questions de logement dans la migration et les parcours de vies accidentés, de traversées de frontières, ces moments qui se présentent comme aboutissement d'une recherche de lieu qu'on pourrait enfin faire sien, ou du moins comme possibilité d'un asile, suscitent des moments de confusion, désorganisant le sujet et le rejetant ainsi d'un lieu qu'il pourrait habiter.

2) Lieu et non-lieu

De faire de lieux des cas, il ressort une distinctivité des espaces : tous les espaces ne se valent pas, ne se limitent pas à leur dimension géo-métrique ou géo-graphique. Il y a des tanières, des coins où se blottir, des lieux à éviter, d'autres qui attirent mais ne peuvent être franchis. Il y a des centres, des entours et des lieux de séjours mais il est aussi possible de traverser des espaces atopiques. Lieu et lien se rapprochent avant tout souci des significations qu'ils portent et qu'ils pourvoient dans lesquelles nous baignons toutefois, se découvre une phénoménologie d'un mode d'être au monde, avec les autres et avec les objets qui le peuplent. Il est des moments de la vie où le sujet ne recherche pas un centre, mais le mouvement, des moments où se défont les liens et les bords qui l'ancraient à un morceau de terre. L'espace euclidien dans lequel nous nous représentant notre monde, se défait et laisse apparaître d'autres formations spatiales, d'autres lien entre le corps, le psychisme et le milieu, espace thymique, déterminé par la disposition des corps, par les ambiances, par la motricité, etc... Un lieu est fait de qualités subjectives et écologiques, d'un mouvement permanent de compénétration et de surgissement de l'altérité. La pauvreté des reliefs des « lieux » traversés dans l'errance nous donne la possibilité de visualiser le monde des sujets comme paysages, relâchement des connexions interne et des pratiques complexes de nos quotidiens, nous liant à nos entourages, nos désirs, nos obligations, notre histoire, etc... Le lieu n'existe que par contraste affecté par des indices particuliers de qualités. Le lien entre lieu et sujet est celle d'une résonance entre eux, d'une possible transformation mutuelle. Quelle valeur prend le lieu d'installation ? à partir de quelles qualités ? quel rapport au monde vient signer les greffes dans ces espaces d'hébergement, des logements autonomes, installation souvent complexe alors qu'elles sont attendues comme solutions aux difficultés d'existence de ces sujets ?

Pourtant le lieu, dans une acception commune, semble exister indépendamment de ce qu'il assemble et contient, c'est ainsi qu'Aristote définit le *topos*, comme entité limitée, circonscrite et s'appréhendant à partir de ces caractéristiques ; contenant et contenu ne se modifient pas selon leur association ou dissociation, c'est un réceptacle de la vie sociale. Les Grecs font appel au concept de *chora* pour définir cette propriété sensible de l'espace qui accueille la matière, étant imparfaite, elle détermine l'instabilité et les devenirs de ce qu'elle contient.

La géographie contemporaine va redéfinir le lieu par rapport à un ensemble de caractères géographiques (une orientation, une localisation, de son contenu et son organisation mais aussi de la valeur de sa position par rapport aux autres lieux) et par des valeurs symboliques (sa désignation, son nom et son assignation, c'est-à-dire sa localisation et sa place dans le territoire). Un lieu ne se conçoit actuellement que dans son articulation à d'autres lieux ou espaces et le fait contribuer à ce qu'il contient, le faisant exister comme espace humain que l'on peut distinguer des autres par un ensemble de qualités propres, formant et étant formé en retour par les formes de vie qu'il contient. Tous les composants y cohabitent et le lieu régule les distances, pourvoit en signification afin d'assurer la possibilité de la co-présence des individus et des choses, relançant à chaque constitution du lieu la mise en commun possible de « *l'espace qui est entre* » (Lussault, 2017). La constitution du lieu est un processus singulier lié à la présence de l'autre, ne devient lieu que lorsqu'il se singularise ; « un endroit se métamorphose en un lieu lorsqu'il reçoit et permet la relation. Le lieu accueille le lien (...) passage particulier qui le rapport ténu à l'Autre » (Paquot, 2020, p. 160).

L'ouverture de ce type d'espace répond au besoin de loger un contenu, de lui faire une place, sa place dans un lien entre la construction et l'espace qui le contient : c'est l'aménagement (ou ménagement) au sens d'Heidegger, « *ce qui a été ménagé est chaque fois doté d'une place (gesttatet) et de cette manière insérée c'est-à-dire rassemblé par un lieu* » (Heidegger, 1951). Cette possibilité pour quelque chose de se faire est, dans un sens étendu, celui du souci, la dimension du soin et du prendre soin, de la mise en sécurité, de la protection ; « *Des espaces s'ouvrent par cela qu'ils sont admis dans l'habitation de l'homme* » (Heidegger, 1951).

Mais la modernité a fait proliférer des espaces qui n'ont pas vocation à accueillir et former de lien social entre les individus. Ainsi, les expériences de flânerie urbaine (de Baudelaire, Benjamin, Simmel) accueillent la singularité de l'individu par son anonymisation, sa solitude paradoxale puisqu'elle permet au flâneur une communion avec la foule. La pratique de la flânerie se pose comme résistance au rythme de la taylorisation, le flâneur gardant une distance, une individualité qui peut se dissoudre dans une ek-stase dans la foule, le spectacle de la marchandise mais aussi, dans d'autres textes de la ville dont les pas et le trajet en constituent la lecture. La flânerie instaure un jeu d'interprétation et de composition du lieu, prenant ses distances avec les significations imposées.

La fonction symbolique du lieu, celle qui instaure la coupure et régule les espaces entre les individus tend à se dissoudre dans certains de ces espaces de la modernité. Ces espaces « hors-lieu » se situent dans des intervalles entre des lieux signifiants, accueillant les flux de circulation, organisant les échanges, certaines rues, les voies rapides, les halls d'aéroports, les gares, échangeurs ou encore les centres commerciaux etc... M. Augé (Augé, 1992) nomme ces espaces « non- lieux » et remarque leur prolifération liée à une surmodernité qui se spécifie selon lui de trois excès d'une difficulté à penser le temps, à l'excès de l'espace « *corrélatif au rétrécissement de la planète* » (ibid.) (Course à l'appropriation et à la maîtrise, vitesse réduisant les distances et donc altérant les références) et l'individualisation des références de l'individu absorbé par une recherche de « *production individuelle de sens* » (ibid.). L'individu s'adonne à une activité d'interprétation de son monde pour lui-même.

Ces excès agissent et participent à des procès de décontextualisation (temporelle, spatiale et symbolique) altérant les qualités des lieux et leurs usages. La fréquentation de ces « non-lieux », agglomère nombre d'usagers en offrant un moyen de se détourner des contraintes habituelles, offrant un lieu de repli pour l'individu anonymisé et solitaire ; suspension transitoire des contraintes qui pèsent sur les individus qui « *n'ont plus à tenir leurs rangs, à se tenir à leur place, à surveiller leur apparence* » (ibid., p.129). Ces « non-lieux » désignent « *aussi bien les installations nécessaires à la circulation accélérée des personnes et des biens (voies rapides, échangeurs, aéroports) que les moyens de transport eux-mêmes ou les grands centres commerciaux, ou encore les camps de transit prolongé où sont parqués les réfugiés de la planète* » (ibid., p.48).

Le concept de « non-lieu » s'oppose à celui de lieu anthropologique « *principe de sens pour ceux qui l'habitent* » (ibid.) car chargé de significations et vecteur de symbolisation : il est identitaire (l'individu y est identifié), relationnel (il permet que s'installent relations et sociabilité) et historique (le sujet y identifie des repères permettant de rattacher le lieu à une histoire collective).

Or, ces non-lieux s'instaurent pour certains sujets comme des zones d'installations durables : sans domicile fixe, migrants s'installent dans la rue, dans des zones commerciales, des couloirs des transports en communs, des camps, des campements ou des cabanes. Des lieux d'intervalles, de transitions, n'ayant pas d'autres fonctions qu'utilitaires, souvent celles de gestion des flux : gares, aéroports, station de métro, parking, abords du périphérique ou

d'autoroute. L'individu s'y trouve fixé, l'investit psychiquement malgré le caractère public et relatif au passage et au mouvement dont il est exclu.

Qu'est-ce que cela peut dire d'un rapport de l'habitant à son espace ? Il semble se soustraire de l'assignation et des contraintes pesant sur lui, d'un ensemble de relation et de liaison et donc de conflits (interpersonnels ou subjectifs) mais aussi de séparations et de pertes en les conjurant, ils favorisent des défenses psychiques, des clivages prenant corps dans l'espace. Ces non-lieux par ces caractéristiques proposent au sujet une ligne de fuite pour le sujet voulant échapper temporairement ou plus durablement aux contraintes de la reconnaissance, quand la contrainte pèse sur lui, être de passage ou installation dans un espace en suspension : celles spécifiques liées à son identification dans un collectif, c'est-à-dire à ce qui l'assigne à un rôle, à une place dans un réseau d'appartenance (familiale, géographique, etc...) et même à une histoire ; il échappe à un réseau de présences, de circulations du don et du contre-don, d'obligations mutuelles, de dettes, de localisation dans un lieu qui l'assigne à une place, qui le leste dans un tissu de relations, à une allure de vie. On retrouve dans les possibilités qu'offrent le non-lieu pour l'individu ce que le badaud peut trouver dans la foule, c'est-à-dire l'affaiblissement d'un ensemble de significations et de distinctions permettant l'orientation dans le collectif, de sa constitution en tant que sujet. L'individu en leur sein est comme désassujetti et désubjectivé, particules de processus sans sujet. La personne est seule mais semblable aux autres, partageant l'expérience désubjectivante.

Mais ces « non-lieux » offrent donc des possibilités d'usages détournés, c'est ainsi que certains adolescents, pour leur part, les choisissent comme lieu de sociabilité éloignés des adultes et se démarquant des lieux de l'enfance. Outre l'aspect transgressif de ces choix de lieux, détournés de leur usage habituel, l'investissement par un groupe de pairs d'un parc la nuit où l'on fume, boit, écoute de la musique, permet une mise à distance des territoires de l'enfance, géographique mais aussi par l'expérimentation de sensations, d'une suspension des questions liées à la différence des générations. Pourtant, comme le souligne Douville (Douville, 2006), ces formes de sociabilités se déroulent souvent dans des lieux désaffectés témoins d'une histoire aujourd'hui disparue, refoulée par les processus d'urbanisation : friche industrielle, gare et rails abandonnés, terrain vague, lieux d'une mémoire presque oubliée, fantômes d'autres modes de vie et parfois d'un passé glorieux industriel, ouvrier, celui des luttes syndicales par exemple. L'appropriation des ruines matérielles et de son pendant

symbolique dégradé par les temps et les mutations liées aux processus économiques et urbanistiques est partiellement possible par une reprise par les usages dans ces occupations de lieux et transformés, au service de la métamorphose adolescente, à la condition que s'offre ce caractère transitionnel « trouvé-crée ».

Symbolisation et ouverture sur l'inconnu, à l'altérité : dans l'établissement du lieu se retrouve la tension entre de l'espace strié, symbolisé, connu et l'espace lisse, intensité non codifiée, non hiérarchisé (Deleuze & Guattari, 1980) s'appropriant par la connaissance et la pensée mais aussi par l'action. Le lieu « a lieu », quelque chose y advient, de l'ordre de l'évènement ; il n'est pas saturé de significations, avant toute « re-présentation », avant toute signification, il y a présence, celle-ci venant par son apparition se distinguer, faire coupure du chaos et de l'indifférencié. La bigarrure du lieu, sa variété et son horizontalité est celle d'un milieu de cohabitation, celle des êtres y prenant place et de l'usage commun qu'ils en ont, contrairement à l'idéal de l'espace public vertical et homogène. J. Zask reprend ainsi à son compte les catégories définissant le lieu pour M. Augé (historique, relationnel et symbolique) tout en ajoutant sa délimitation, sa structure analysable et ses usages situés : « *l'usage se distingue aussi bien de l'utilisation que de l'action contrainte. Dans le premier cas, l'individu s'impose à l'objet ; dans le second la relation est unilatérale : de l'utilisation à l'instrumentalisation, l'individu s'empare de l'objet comme d'un moyen pour arriver à ses fins. A l'inverse l'objet est vécu comme intraitable, qu'il se dérobe, domine, voire détruit l'individu. Impossible d'entrer avec lui, impossible de négocier, impossible de résister* » (Zask, 2018). L'usage en question est celui d'une participation à la vie de la cité, usage politique et démocratique, mais aussi de formes d'apparition spontanée de la sociabilité. Les termes utilisés par J. Zask (objet, utilisation, destruction) relatent la liaison pouvant s'opérer dans la polysémie des termes sujet et objet ; à ne pouvoir s'éprouver comme sujet politique, à ne pouvoir prendre la parole, faire un usage créatif du lieu, le sujet s'éprouve comme objet ; il est en proie à une pulsionnalité archaïque et des angoisses afférentes. La fonction du lieu et surtout son usage, ses pratiques, lie sujet et objet par la possibilité d'invention, individuelle et collective, il est le lieu de transformation politique et psychique. Alors, le lieu articule usages et altérité ; pas de forme à priori de l'appropriation de ces espaces, pas de fonction préexistante dans la fréquentation du lieu pour le sujet, certains aspects du lieu s'offrent à lui, il s'en saisit et s'établit ainsi l'activité psychique dans le lieu, par présence, par assemblage selon les affordances de l'objet.

L'affordance dans l'environnement étant les qualités qu'un objet offre à l'individu ; de nouvelles significations apparaissant dans l'activité de la pensée ou dans l'action. Ingold (Ingold, 2013) illustre par l'exemple d'une pierre saisie comme projectile, cette fonction n'est alors pas pensée par l'homme qui s'extrait de son environnement mais par son implication même au sein de celui-ci. Aux utilisations prévues dans la trame représentationnelle culturelle s'ajoutent celles qui émergent de leur expérimentation : ce sont leur valeur d'usage, l'appropriation progressive des restes laissés par l'activité de symbolisation et par le langage⁴⁷.

Outre les exclusions et les ségrégations, nombres de dispositifs de géo-pouvoirs assignent les usagers de la ville à des modes de spatialisation limitant une liberté, la possibilité d'un jeu dans l'expérience urbaine et l'appropriation des milieux de vies : requalification, dispositifs régulant les déplacements et les stations, « nudge » de l'économie comportementale orientant les usages à l'insu de ceux qui cheminent. De plus, les plans d'aménagements et la spéculation immobilière vise à une rationalisation de l'utilisation des espaces dans les zones urbaines, ne laissant qu'assez peu de possibilités pour le flou des dents creuses, des friches, des terrains vagues ou tout autre espace dont l'utilité est vague. Plus l'attribution d'un lieu est vague voir indéfini, les normes qui y ont cours, comme celles d'usages se relâchent et présentent des possibilités d'appropriation sur des modes moins normés ; ce sont les zones grises apparaissant comme telle sur les cartes, des zones non-spécifiées, souvent non nommées, elles voient la fréquentation occasionnelle d'adolescents y dessinant là une zone qui ne sont ni les lieux de l'enfance ni ceux des adultes, l'installation de campements, d'activités illicites, de squat, lieux de pratiques « urbaines » (urbex, graff, ...). Blanc de nos carte des villes, détournement des usages échus à un lieu, non nommés ou surnommés, sans repères institutionnalisés ayant cours permettant de se repérer ; ces zones nous mettent en contact avec l'informe au sein même du tissu urbain, s'y mènent des vies, des moments de vies rétifs à la capture par un pouvoir de symbolisation, on y joue avec les règles, avec le langage, on y expérimente parfois des états du corps, des modes de sociabilités, des formes de collectifs. Si le non-lieu résonne avec l'anomie de certaines vies, avec l'état de dérégulation, d'abandon, avec une exclusion du lien, d'effacement de traces, l'usage qui en est fait a un rapport avec le jeu, une tentative de ménager un lieu, de pouvoir accueillir une singularité. Il y reste les traces de

⁴⁷ Appropriation de ce reste, la Chose (Das Ding), par l'action (agir, usage, action), c'est-à-dire une présentation au Moi et le travail permettant la reconnaissance.

ce qui n'a pas fait pas mémoire dans la ville ; ces signes sont utilisés par les habitants, déroutés. Ces lieux ne sont pas univoques, ils font sens pour quelqu'un étant intégré dans une vie (Perrec, Lieux, 2022) par leur usage particulier et les affects propres à ces inventions dans des lieux désaffectés.

3) Qu'est-ce qu'habiter ?

a) Trouble dans l'habiter

L'errance se définit par des privatifs et se trouve communément associé à la figure des « sans domicile fixe » ; elle se résume par conséquent à une absence de « chez-soi », de travail ou de liens. Dans cette optique, la centralité de ces « biens » que sont le logement, l'activité salarié et les liens sociaux (familiaux par exemple) apparaît par défaut, ne laissant plus le sujet à un centre composite qui organise, son quotidien, sa rythmicité, son espace et sa place parmi les autres. L'individu erre car privé de ce qui le relie à son « habitat », il perd ses coordonnées de références, celles de la matérialité et de la propriété de cet objet.

L'expérience montre pourtant que des individus manifestement en errance possèdent encore des logements habitables. Cette propriété légitimée par le régime du droit ne suffit pourtant pas à lester le mouvement de déplacement permanent, pouvant jouir de son bien, pire, il s'y refuse. De même, certaines personnes en errance exercent une activité professionnelle (rarement salariée) ou conservent des liens sociaux intenses (y compris avec la famille). La propriété ou autre droit d'usage d'un bien immobilier n'est pas habiter, et au-delà loger n'y suffit pas.

L'errance ne pourrait-elle se définir que tautologiquement d'un mouvement erratique ? D'un mouvement sans centre, ni but précis ? Elle n'a une parenté que lointaine avec les attitudes d'exploration ou de flânerie du citadin recherchant surprise et excitation par une suspension temporaire de ce lestage à un centre. Les nécessités d'un mode de vie orienté par la survie induit le développement d'une sociabilité et de pratique spécifique régit par une temporalité quotidienne spécifique d'un temps court, ne souffrant que peu du poids de « projets » à long

terme. Besoin-recherche-consommation-satisfaction du besoin voilà ce que serait le cycle et la temporalité circulaire propre à ces vies. En ceci, le vide cerné par le besoin occupe une place centrale dans l'économie matérielle et psychique de non-habitant.

Il n'est pourtant pas dépourvu d'un territoire organisé par ses pratiques, ni de son mouvement, l'errance peut être immobile spatialement introduisant un autre versant : l'errance psychique. Cette errance psychique est fréquemment rattachée à la période adolescente, période de passage et réaménagement massif. L'adolescent est sommé par le mouvement qui le traverse, corps, psyché et social, de désinvestir et réinvestir et, dans cet entre-deux, en passe par un mouvement psychique erratique. La prudence impose de différencier alors errance et fugue, la dernière supposant un retour encore possible auprès de ce qui faisait la centralité de la vie (la maison, la famille, les amis) après la prise en considération de ce qui a changé pour le sujet, « *façon de montrer qu'ils sont étrangers à l'enfant qu'ils étaient* » (Douville, 2010) et la première supposant ne plus pouvoir y être accueilli. Des pertes désorganisent donc les vécus de familiarité, produisent de l'étrange voir de l'étranger là où se situaient les territoires de l'intime. Il y a un rapport ici à l'exil, à la perte d'une ou de références, de la mutation de l'espace familial et concomitamment d'un rapport à soi.

L'errance, dessine-t-elle un nouveau rapport à l'espace ? L'expérience coutumière de l'espace intime n'assurant plus cette fonction d'accueil pour l'altérité en soi et/ou celle apparaissant dans le monde ? A ce sujet nouant l'espace et la recherche de vérités, A. Berque rappelle que la « terre habitée » (« *écoumène* ») s'oppose à la « terre déserte » (« *érème* ») (Berque, 2007) uniquement fréquenté par l'homme désertique : l'ermite. Celui-ci afin d'habiter le désert doit préalablement se détacher de l'ensemble des liens qui tissent le monde humain afin de constituer d'autres liens, quitter la ville, ombilic du monde habité pour partir à la recherche de vérités supérieures ou essentielles (Berque, 2007). La quête de mise en sens de relations à des formes ou vérités supérieures suppose ainsi un détachement de la terre transformée et habitée, comme si l'ermite devait se débarrasser préalablement de ses liens et des significations encombrantes, obstruant l'accès aux réponses des questions ainsi posées. La symbolisation, travail de mise en signes pourvoyeur de sens d'un inconnu, supposerait un délestage de significations préalables... parasites, qui le fourvoient dans sa quête. L'errance serait peut-être l'arpentage de ce désert, d'un espace nu ? La déliaison s'opérant dans

l'errance, offre la possibilité, à grand prix, d'une quête d'un insu, d'une vérité nue qui déloge le sujet et le coupe de ses liens aux significations chevillées au corps qu'il tenait comme préalablement structurantes ?

Habiter entre ainsi dans un rapport d'opposition et de complémentarité avec l'errance : les deux sont des pratiques de l'espace servant des processus qui tissent la trame du monde qui accueille l'être. L'errance déloge mais participe d'un processus visant à rendre acceptable être et monde, c'est-à-dire habiter. F. Careri reconstruisant une mythologie de l'architecture affirme « *en fait, c'est probablement le nomadisme, et plus exactement l'errance, qui a donné vie à l'architecture en faisant émerger la nécessité d'une construction symbolique du paysage* » (Careri, 2013, p. 42).

b) Habitat et habitation

Le terme d'habitat provient de la zoologie et de la botanique qualifiant les conditions naturelles d'une espèce végétale puis animale. Il s'étend au milieu de l'homme pour en venir à désigner, au cours du 19ème siècle, le logement. L'habitat largement décrit par les géographes à travers les formes, les matériaux, les dispositions et les liens avec la topographie et le climat se distingue de l'habitation, il en forme les conditions environnementales.

L'habitation issue du latin « habitatio », c'est-à-dire le « fait d'habiter » comme la « demeure » ou « habiller » et « manière d'être », se rapproche de la notion d'habitus, reprise par la sociologie en désignant un ensemble de cadre permettant de se situer par rapport à eux. L'habitation situe un individu, le fixe, dans un lieu, une apparence, dans des comportements qui le situent dans son monde et par rapport aux autres. Le terme devient lui récemment aussi synonyme de logement. Toutefois, l'étymologie de ces termes révèle des usages cachés ou disparus dans le langage dont l'étude éclaire ces notions. Le fait d'habiter s'étend bien au-delà du logement, dans le voisinage immédiat, c'est aussi les chemins empruntés, les relations aux proches, aux agents divers des services et équipements, etc... La perception de l'environnement ainsi habité s'infiltré en nous, l'espace s'éclaire ou se rétrécit, ainsi nous ouvre au monde ou nous renferme. On habite ainsi une vie et ce mouvement entre soi et le monde, fait de flux et reflux, est une respiration. Les comportements et le maintien y sont

définis, ils marquent l'imaginaire et les corps au plus profond. L'habitus est le social intériorisé, marquant de son empreinte le sujet dans ses comportements, ses cheminements, sa chair mais l'habitation est pour autant la sphère la plus intime de l'humain.

L'origine du mot habiter vient lui d'*habere* en latin qui signifie « posséder », « tenir » (dans différentes acceptions tenir comme maintien mais aussi comme maîtrise), « être maître de » ou « contenir » et donnera le verbe « avoir » en français. Habere donnant le verbe latin *habere* signifiant « avoir souvent » ou « demeurer » dans le sens de rester : le péril en la demeure étant celui de rester dans la même situation présentant un danger. Il en dérive aussi les termes habit et habitation ainsi qu'habiter, habitude et habitus. La racine latine transmet à l'habitat et l'habitation les notions riches puisqu'il s'agit bien sûr de contenir, de prendre soin, mais aussi de tenir, assurer l'ordre, administrer. Ces termes se réfèrent aux corps agissant de ceux qui habitent qu'au bâti lui-même, si bien que « Habiter avec » au moyen âge pouvait vouloir dire faire l'amour. Mais « habere » renvoie tout autant à une façon d'être⁴⁸, façon d'habiter son corps ou son âme comme on l'a vu avec son dérivé habitus.

Le verbe habiter se charge d'une signification propre au logement mais dont on comprend par l'étymologie et les usages (le verbe habiter est utilisé dans des acceptions plus large, on habite son corps, on habite sa vie) qu'elle en déborde très largement le cadre. Dans cette interpénétration, cette respiration entre intérieur et extérieur, entre individu et environnement, se situe probablement la spécificité de ce qu'est habiter. C'est-à-dire qu'habiter communique l'idée de l'existence, de l'être. L'être en tant qu'il est là, pourrait-on dire en décomposant « l'être là », le « Dasein » d'Heidegger. La polysémie de ses racines latines, charriant ces significations dans les strates profondes de l'usage de la langue font affirmer à Heidegger qu'Habiter c'est être, renversant ainsi le cogito cartésien cherchant l'être dans l'intériorité à l'être-là, « ek-stase », c'est-à-dire à son ouverture au monde.

La substantivation désormais usuelle du terme répond au souci de la philosophie et des sciences sociales à tenir pour dynamique ce phénomène. Il n'est pas donné d'habiter et ce phénomène se présente sous une multitude de formes, ainsi « *avant l'habitat, l'habiter était une pratique millénaire, mal exprimée, mal portée au langage et au concept, plus ou moins*

⁴⁸ Et du vieil allemand *buan*, cher à Heidegger, dérivera en *bauen* en allemand moderne. Racine que l'on retrouve dans le verbe être en allemand (*ich bin*) et en anglais (*to be*)

vivante ou dégradée, mais qui restait concrète, c'est-à-dire à la fois fonctionnelle, multifonctionnelle, transfonctionnelle » (Lefebvre, 2009, p. 25). Habiter renvoie à l'ancrage, au lestage de l'existence au lieu, à la permanence voire l'immobilité. Ce qui nécessite un travail continu de production d'équilibre, c'est-à-dire un processus d'autopoïèse.

c) « Habiter est la manière dont les mortels sont sur terre »

L'interrogation d'Heidegger sur les possibilités d'habitation répond à sa volonté de définir les modalités de l'Être. L'Être (conception métaphysique) ne se donnant à saisir que fugacement, dans des rapports d'occultation et de donation avec l'étant (conception phénoménologique) ; L'être n'apparaît que comme manifestation de l'étant et disparaît dans cette apparition. Il donne à percevoir une certaine forme de présence en fonction de l'époque et du territoire géographique, il se spatialise et est temporel ou historique. L'homme vient habiter un espace lui préexistant, il est jeté au monde, dont il va révéler des possibilités possédées virtuellement.

Habiter, pour Heidegger, est la façon d'être au monde : « *Le rapport de l'homme à des lieux et, par des lieux, à des espaces réside dans l'habitation. La relation de l'homme et de l'espace n'est rien d'autre que l'habitation pensée dans son être* » (Heidegger, 1951). Proposant une réflexion sur les termes « buan », il cherche à dégager les significations propres à l'habiter. Buan signifie, en vieil allemand, bâtir mais aussi cultiver, c'est-à-dire veiller sur la croissance de ce qui peut croître et porter ses fruits. Le bâtir n'a ainsi aucune antériorité et ne garantit pas l'habitation, au contraire, on ne bâtit que parce que l'on habite. Position de se tenir face aux choses, ouverture à elles dans un souci de protéger, de faire éclore et grandir. Ainsi, lorsqu'il est troublé, l'humain perd son rapport aux choses du monde, elles ne peuvent plus rien nous dire, plus nous toucher. Il perd son rapport au lieu, ne peut plus se ménager un lieu pour lui, puisque ce rapport à soi le lie aux choses de son territoire d'existence.

D'une activité spécifique, cultiver, bâtir, se dégage une singularité dans l'espace, quelque chose y a eu lieu et y est accueilli. L'homme habite l'espace qui lui convient, il le domine, l'exploite, le travaille et en retour s'y découvre ; le territoire le fait. Sa pensée ne peut pas naître dans une étendue homogène mais dans des structures délimitées qui le révèle à lui-même.

d) Le ménagement

C'est autour de ce souci de l'habitat comme ce qui épargne et sauve, entendu comme notion positive, qui protège, enclos, permettant ainsi de laisser croître les choses dans leur être qu'Heidegger définit la notion de ménagement. Il s'agit de veiller à mettre en sûreté ce qui croît, se développe, ce qui pousse et est mortel.

Là, se situe la quintessence de ce qu'est habiter, plus que dans le bâtir qui brutalise la matière ou le concept qui extrait l'être. Habiter trouve son origine dans la « *quadriparti* », union originelle entre la terre, le ciel, les divins et les mortels. L'homme habitant tisse cet ensemble de relations à son environnement dans une acception large qui va, au-delà de la subsistance ou de la recherche du bonheur, participer à réaliser sa condition humaine, « *être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter* » (Heidegger, 1951). Croître, protéger, laisser être, se découvrir permettent à l'homme à s'extraire de la quotidienneté (comme agir et entretien de son environnement) et de la crainte que suscite sa condition mortelle pour poétiser, rêver et créer.

L'homme a un rapport d'appropriation à l'espace en ce qu'il lui convient, qu'il le domine et qu'il lui permet de se connaître. L'habitation est l'intériorisation de cette espace propre, c'est-à-dire que « *l'homme est lui-même l'espace sur le mode de l'habitation du monde* » (Dulau, 2009, p. 193). Ainsi un espace extérieur homogène devient différence intensive, une ville, une maison, « *dans une structure de sens qui le révèle à lui-même comme présence pensante* » (ibid.).

e) L'habiter face à la technique et la modernité

Cette pensée « poétique » de l'habitation s'oppose à une vision fonctionnaliste du logement dans lequel l'habiter tire sa substance de certaines fonctions nécessaires au vivant : vivre, travailler, se recréer, circuler comme le théorise Le Corbusier dans la chartre d'Athènes. Des unités d'habitations élaborées comme des machines à habiter combinent certaines de ces fonctions à travers l'aménagement de nos environnements, par l'urbanisme, l'architecture, l'aménagement du territoire mais aussi la présence d'objets manufacturés de masse dans nos

intérieurs influant sur les modes de vies et ses possibilités. Formes de rationalisation de la mise à l'abri et de l'organisation des espaces, des liens dans l'espace public.

Cette vision s'oppose à celle d'une habitation de sa maison mais tout aussi bien de sa ville, d'un paysage, de son pays, ses institutions, ses lois, ses usages et surtout son langage et ses mythes. Par extension, plus d'un demi-siècle plus tard, les moyens de communication, la mondialisation et la conscience de la crise écologique, nous obligent à envisager l'habiter comme une relation de l'humanité à l'étendue terrestre, qui au-delà d'une définition restreinte, est donc la demeure de l'homme. Habiter est bien ce qui arrive quand on prend soin de ce qui croit, grandi, de ce qui est mortel. A celui qui assure ce soin a été ménagé un lieu. La possibilité d'habiter pour Heidegger ne se conçoit sûrement que dans les paysages de son terroir et des relations qu'il y noue, si bien que la conférence « Bâtir, habiter, penser » ne traite pas de la « crise du logement » dans le contexte de l'Allemagne dévastée de l'après-guerre, mais d'une crise de l'habiter.

Les possibilités offertes par l'habitation vernaculaire d'appropriation (dans le sens de créer du propre), de ménagement et de responsabilité sont impactées par l'industrialisation de masse et l'urbanisation (et l'on pourrait ajouter l'augmentation de la vitesse des déplacements et des communications, des exils de masse ou de la crise climatique) par abstraction de l'habitation. Comme le travail est extrait de l'enceinte de l'habitation par la division du travail et sa spécialisation, les gestes qui composent le milieu se dissolvent dans la technique industrielle et les objets manufacturés. La création de la notion moderne habitat, selon Lefebvre, vise à extraire des fonctions spécifiques de ce phénomène hautement complexe de l'habiter et de la ville et de le projeter sur le terrain détruisant toute la vie complexe de l'urbanité (Lefebvre, 2009). Le corps est logé pour remplir certaines fonctions et se développent des banlieues et des zones pavillonnaires. L'offre ainsi créée finit de concrétiser la rupture entre l'habitation et la production, et la société va cesser de se référer à la production pour se tourner vers l'espace de la quotidienneté et de la consommation. En ce sens, Adorno affirme dans « asile pour sans abri » :

« Ce qu'il en est à présent de la vie privée, l'espace où elle a lieu le montre bien. À vrai dire, il est devenu tout à fait impossible d'habiter. Les demeures traditionnelles, où nous avons grandi, ont maintenant quelque chose d'insupportable : chaque élément du confort que nous y trouvons s'achète au prix d'une trahison de nos exigences intellectuelles et chaque trace d'un

rassurant bien-être en sacrifiant à cette communauté d'intérêts étouffante qu'est la famille. L'architecture fonctionnelle, qui a fait table rase du superflu, ne produit que des étuis pour béotiens confectionnés par des experts, ou bien des usines égarées dans la sphère de la consommation, qui n'ont pas la moindre relation avec ceux qui l'habitent : de tels logements sont une gifle donnée à la nostalgie d'une existence indépendante, qui de toute façon n'existe plus » (Adorno, 2016).

Et conclure : « Il ne peut y avoir de vraie vie dans un monde qui ne l'est pas » (ibid.). Impossibilité de vivre de façon indépendante et « vraie » entouré d'objets manufacturés qui fragmentent l'expérience des rapports sociaux, de productions et l'habitat. La modernité et, en particulier, le capitalisme extractif (se référant à l'extraction des matières premières mais aussi on l'a vu aux savoir-faire, à des modes de vies, etc...) menace les communautés humaines et le vivant d'une perte d'habitat, et des conditions même de l'habitabilité.

f) Oikos et homéostasie

Cette dimension existentielle d'un lien au monde et à autrui, d'une présence à son environnement tend à disparaître dans les formes actuelles de l'habitat du fait de son industrialisation, rationalisation et abstraction des fonctions de l'habitation dans le contexte urbain. Il n'est probablement pas indifférent que nombre de champ de connaissance scientifique donnant sens aux crises actuelles, l'économie, écologie, ou encore le terme écosystème dérivent du grec Oikos. Terme désignant la maison confirmant la tendance à considérer l'habitation comme dépassant le cadre du logis et de comprendre les logiques et règles qui régissent les mondes habités. Car, Oikos désigne certes la maison mais aussi bien le bâti que le domaine, la famille et le patrimoine. Voir plus encore : « *la naissance, l'enfance, l'appartenance à une famille, la totalité des biens possédés, leur administration, la conception des descendants et le cadre de leur naissance* »⁴⁹. La gestion de l'oikos est recherche d'une harmonie interne entre éléments hétérogènes, s'opposant ainsi à l'espace public de la polis,

⁴⁹ Liiceanu cité par P. Sarfaty-Garzon (Sarfaty-Garzon, 2003)

espace de la conflictualité politique. Habiter, ne pourrait-il alors qu'être un rapport plein et harmonieux sujet-environnement, dénué de toute conflictualité ?

Heidegger, dont le modèle s'ancre dans un terroir, conçoit le ménagement comme « enclos dans ce qui nous est parent ». Il semble que les modes de vies sédentaires se refusent de voir l'hétérogénéité de leur intérieur, les espèces végétales, animales, etc... qui sont comme digérés, transformés par les affects familiers. Pourtant, la maison est une construction à visée homéostatique qui cherche son indépendance face aux conditions extérieures ; elle produit un milieu intérieur construisant dynamiquement des conditions stables. Tout système homéostatique dépend des échanges avec l'extérieur, matière, énergie, information, du partage entre intérieur et extérieur. C'est ainsi que le milieu devient habitat stable pour ses composants, le métabolisme devient nécessité de survie dans un jeu d'ouverture et de clôture : pour le vivant, l'organisme ou l'organisation homéostatique, deux morts sont possibles, celle découlant de l'entropie, la dispersion et l'autre de la clôture et l'asphyxie.

L'espace se spécifie alors, se différencie par intensités, dessinant des seuils, des limites, un intérieur et donc un extérieur. L'acte est éthique, il témoigne, pour garantir l'habitabilité, d'un souci de soi-même et du monde, à travers l'assomption d'un travail d'organisation de cette part du monde. Construction de soi, de son lien au monde. Centralité du monde de l'habitant donc qui par son organisation va en assurer la dimension de cosmos et de rupture d'avec le chaos du monde et son irrationnalité. A partir de ce centre, le monde prend sa mesure, il devient possible d'y faire séjour, de le connaître.

4) La Maison

Les lieux que nous habitons sont donc des déchirures de l'espace comme étendue, que nous organisons et à partir de là pouvons être dans le monde. Mais à partir de l'exemple archétypale de la maison, nous pouvons saisir la complexité des fonctions émergeant de ces lieux à habiter accueillant les spécificités de ceux qui l'habitent, les humains en particulier et portant en elle les traces de toute l'histoire de la sédentarité. Toute la sédimentation des constructions des lieux habités se retrouve chez Jung (cité par Bachelard): « *nous avons à découvrir un bâtiment et à l'expliquer : son étage supérieur a été construit au 19ème siècle, le rez-de-chaussée date du 16ème siècle et l'examen plus minutieux de la construction montre qu'elle a été faite sur une tour du 2ème siècle. Dans la cave, nous découvrons des fondations romaines, et sous la cave se trouve une grotte comblée sur le sol de laquelle on découvre dans la couche supérieure des outils de silex, et dans la couche plus profonde, des restes de faune glaciaire. Tel serait à peu près la structure de notre âme* » ; psychisme et bâti. Les formes d'habitations ont largement évolué ou montrent d'importantes différences en fonction des lieux et des époques mais l'habitation et ses formes gardent traces de pratiques depuis longtemps oubliées s'agrégeant les unes aux autres, tout comme certains traits apparaissent comme résurgence d'un fonctionnement antérieur, archaïque puisqu'il renvoie à ce temps où il prit sens dans le milieu du sujet et dans le monde matériel et le monde psychique. Archaïsme suivant sa propre ligne de développement ainsi des couches s'agrègent, se chevauchent, se superposent tel des strates géologiques. La maison est ainsi un territoire de la famille (dont les configurations changent dans le temps et l'espace), un territoire du Moi et remplit ainsi des fonctions psychiques pour les sujets partageant cet espace.

Créations de mondes propres, d'Umwelt d'où découlent des formes singulières de souffrances autour de l'habiter. Rigidification de la claustration, absence ou défaut de différenciation des espaces de l'esseulement impossibilité d'être « ni seul ni avec » (Oury & Depussé, 2003), de la paranoïa ou de la claustration, perméabilité des enveloppes et des mécanismes de défense de type projectifs. Pankow prévient d'ailleurs : « Une philosophie de l'espace est une condition sans laquelle la psychothérapie des psychoses reste nosographie » (Pankow, 1983).

a) Abri et autoconservation

Première forme et fonction de l'habitation, l'abri va délimiter un espace, poser des frontières et dresser des murs. Ces limites ont tout d'abord vocation de protection, ce partage crée alors un « milieu intérieur » aux vertus de protection et de confort et un « milieu extérieur » dont il s'agit de se protéger. Lorsqu'un équilibre est mis à mal sans possibilité de nouvelle forme de stabilisation, la structure court le danger de l'entropie, de dissipation dans le milieu extérieur et donc de mort. Pour autant la membrane séparatrice ne doit donc pas être imperméable et favoriser la régulation de certains échanges organisés par un principe de néguentropie, d'auto-organisation et une force de cohésion. Si une différence ne se maintient pas, c'est la mort par entropie. Habiter son corps, habiter son psychisme, habiter sa maison, ne sont pas indépendants mais effectuent ce travail de différenciation avec l'environnement à travers sa délimitation, sa transformation et/ou sa maîtrise. Le vivant crée ses conditions d'habitat par sa complexité, ses nécessités, ses projets, ses interrelations.

Habiter en ce sens est une construction à vocation homéostatique, faisant co-habiter des éléments et des êtres hétérogènes dans des espaces où chacun se rend propre à l'autre par transformation homogénéisante d'éléments hétérogènes. Avec ces non-humains « affins » sont nouées des relations d'alliances (Schaer, 2018) ; domestication des plantes et des animaux dans l'habitat sédentaire, exemple de la mitochondrie élément étranger (possédant son propre ADN) mais nécessaire au fonctionnement de la cellule, habiter introduit au règne de l'animisme.

L'abri est aménagement des conditions permettant la satisfaction des pulsions d'autoconservation nécessaire à la survie du Moi par des techniques visant protection et confort, mais aussi la satisfaction de la faim par exemple (domestication des animaux et plantes, techniques de la préparation des éléments, etc...). Ces pulsions d'autoconservation ne se satisfaisant finalement que d'un objet réel, elles sont rapidement régies par le principe de réalité. Alors, un morceau de réalité est arraché au monde et aménagé en fonction de ces besoins régissant la survie instaurant un environnement favorable, un monde du contre. Mais l'intrication des pulsions d'autoconservation et des pulsions sexuelles et la complexification de cet environnement nous font considérer la maison autrement que sous l'angle unique de l'autoconservation.

Tout comme l'appareil psychique traitant les informations provenant de l'extérieur mais aussi les informations endogènes, l'habitat produit son propre monde en son sein.

L'errant ou le SDF, serait-il le sauvage, celui privé d'habiter, de langue (« pauvre en monde »), le barbare de l'habiter urbain ? L'image est parlante, l'habitat cristallisant les représentations d'un principe différenciant quand il échoue et laisse la place à cette autre force, tendant vers le même, l'entropie. Image d'une maison qui se délabre une fois les occupants disparus, l'activité humaine produisant l'énergie, instaurant l'ordre luttant contre la puissance entropique. Et quelque chose semble en effet dans les vies les plus précaires se dissiper ; les professionnels du travail social font d'ailleurs référence à un processus ou un état de « bitumisation » lorsque la vie d'une personne à la rue ne semble plus que se résumer à la survie et à la difficile continuation de certaines fonctions biologiques, le corps semble se fondre dans l'environnement, adhérer aux éléments extérieurs, décomposition voire minéralisation. Ce processus de « bitumisation » ou « asphaltisation » décrit un désinvestissement du corps propre accompagné d'un ancrage physique et psychique à une parcelle de sol, une dédifférenciation. Les fonctions vitales sont impactées, l'alimentation dépendant de ce qui est apporté au lieu d'ancrage par d'autres, l'excrétion sur place retournant la limite intérieur/extérieur ou le sommeil. Cette perte de capacité de prendre à minima soin de soi souligne un fonctionnement sous le sceau d'une désintrinsication pulsionnelle, puissance de la pulsion de mort et dérèglement des fonctions d'autoconservation. Les qualités de protection d'un abri dénotent une dynamique psychique particulière : la présence d'un « toit » au-dessus de la tête, la présence d'autres personnes, la visibilité du lieu, sa salubrité, la dimension de « mise en scène ».

Ainsi un patient, reçu à quelques reprises dans le cadre d'un accompagnement lié à un hébergement, exclu par sa famille du domicile à la suite de dettes de jeu, s'installe pendant plusieurs mois dans la cage d'escalier de son immeuble, donnant à voir son exclusion et sa misère dans la quotidienneté des membres de sa famille. La dimension de mise en scène destinée à la famille et redoublée par le regard des voisins, des riverains et des passants interroge. La réponse du sujet apparaît ici comme un renoncement face à l'exclusion familiale. Ce renoncement touche donc à la dimension psychique et pulsionnelle, le sujet engage son corps dans une configuration qui va redéfinir son rapport à son corps et son environnement ; à son habitat. Il se dégrade effectivement mais ce qui se joue est-il uniquement de l'ordre du

dérèglement de l'autoconservation ? Il est certain que ces pulsions ne sont alors plus régies uniquement par la satisfaction et se complexifient ici d'une intrication aux pulsions sexuelles. Il se fait voir... la satisfaction de ce besoin de toucher l'autre familial par son sacrifice n'est pas à écarter, y compris transitivement par l'usage du regard des voisins qu'il suppose se reporter sur la famille faisant usage de sa honte rejaillissant sur eux. Alors autour de cette exclusion et de l'aménagement de l'abri en bas de chez soi que nous pouvons considérer en termes d'autoconservation s'ajoutent dans ce choix de lieu des enjeux sadiques et masochiques s'organisant autour de son corps, des membres de la famille et des tiers (les voisins). Il trouve dans cette mise en scène un habitat temporaire (un équilibre homéostatique), où sadisme et masochisme se lient aux pulsions d'autoconservation garantissant ainsi la possibilité de la vie. Mais se référant à un dualisme pulsionnel plus tardif, on pourrait noter que sadisme et masochisme ici érotisent la pulsion de mort avec le même effet, garantir un nouvel équilibre par une création d'agencement entre pulsions et environnement, ou plutôt une forme de stabilisation loin de l'équilibre c'est-à-dire garantissant son action négentropique

b) Accueil et soins

L'accueil et le soin sont des thèmes majeurs de la réflexion d'Heidegger concernant l'habiter. Bachelard lui conteste toutefois l'idée d'un homme jeté dans un monde lui préexistant, auquel il serait étranger, plaçant la maison au centre et à l'origine de l'existence humaine. C'est la maison archétypale des dessins d'enfant et elle est son lieu d'ancrage du fait d'y avoir été accueilli, nourri, du sentiment de sécurité et de confiance qui en émanent. Ce premier espace vécu et habité est saisi par l'imagination et constitue un « corps de songe » (Bachelard, 2012) comme tous les espaces vraiment vécus sont saisis par l'imagination, par les songes et les expériences ancrés dans le corps. Et d'y avoir ainsi été accueilli, ces espaces, substitut du ventre maternel, s'inscrivent dans chaque sujet, « *les lieux où l'on a vécu la rêverie se restituent d'eux-même dans une nouvelle rêverie. C'est parce que les souvenirs d'anciennes demeures sont revécus comme des rêveries que les demeures du passé sont en nous impérissables* » (ibid.), autrement dit, tout espace habité l'est lui-même par cette figuration de la maison. Ces images assurent une continuité entre le bâti de la maison, le corps, l'intimité

et la famille se développant dans les rêveries, les pensées et les souvenirs, ceux des coins, des coquilles, des coffres, etc...

Il est certain que du fait de l'imaturité du nourrisson, les « *dangers du monde extérieur prennent une importance plus grande, et la valeur de l'objet qui seul peut protéger contre ces dangers et remplacer la vie utérine perdue en est énormément augmentée* » (Freud, 1993). L'environnement prend une dimension fondamentale dans la survie du petit homme et cette dépendance le marque de son sceau. La protection qu'elle confère permet la rêverie et l'imagination, entendu comme souvenir mais surtout comme création : « *La maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison permet de rêver en paix* » (Bachelard, 2012). Cette protection s'étend à la vie psychique et participe à la possibilité d'une activité psychique de l'enfant garantissant ainsi la possibilité d'une satisfaction hallucinatoire l'introduisant à la possibilité de la représentation et de la symbolisation. La maison, et ses rêveries, produisent un univers du contre, refusant le dehors et le délimitant : image de la maison lumière allumée luttant contre l'obscurité de la nuit, face à la puissance et à la sauvagerie du dehors. Protection et solidité sont posées comme valeurs fondamentalement humaines ; cette contenance garantit, en effet, la présence qu'offre les qualités d'intimité, de chaleur, celle d'un cocon où l'homme pourra toujours revenir rêver en sécurité. Cette expérience de la maison et l'empreinte qu'elle laisse sur l'habitant, que Bachelard qualifie d'imaginaire, agit comme un puissant agent d'intégration des pensées, des souvenirs et des rêves sans lesquels l'homme serait un être dispersé (ibid.). Ce principe liant est l'imagination qui se déploie dans l'ensemble des images qu'elle évoque, Bachelard évoque certaines pièces cave et grenier, les placards, des images de coin, de nid, et autres contenants, dont la force centripète attire dans ce jeu entre dedans et dehors les images d'un intérieur heureux. L'imagination n'est pas que souvenir, elle est poétique, elle se donne des images d'accueil, de contenance et d'intimité et se souvenant des anciennes demeures, de maisons, de chambres. Nous apprenons ainsi à demeurer en nous-même.

L'intimité est une ambiance, elle affecte les sens. Fermeture et la protection accordé par le bâti protègent contre les éléments extérieurs : la température est y régulée, les espaces aménagés selon des qualités esthétiques, visuelles ou de surface. L'environnement heureux du nouveau-né est aménagé de façon à limiter nombreuses stimulations et réguler l'excitation, il supplée au pare-excitation immature par des qualités sensibles de maternage

et d'abri. L'entourage prête ainsi ses capacités psychiques conditionnées par la matérialité de la construction et de l'aménagement. La scène des soins, de cette mère qui nourrit le nourrisson, le lave, le touche, lui parle, c'est l'espace intime de la maison ; un espace plein, empli par les présences, les odeurs, la parole. Plein d'une ambiance. Les images se forment, de sensations liées à l'ambiance qui accompagnent les satisfactions de pulsions partielles, en représentations précoces liant des odeurs, des images, des sons, des sensations. La maison est pour ainsi dire une mère-environnement, moteur d'incorporation de ses qualités, dont la rêverie fait signe et travail. Et en effet, la mère pour le nourrisson ne se distingue probablement pas de ses soins, des techniques de maternage, de présences, d'ambiances ainsi que la maison elle-même, elle prend consistance dans une perception de tous ces éléments de l'environnement agglomérés. Le nourrisson ne distinguant pas l'objet secourable de lui-même et celui-ci ne se différencie pas de son environnement dont la mère n'est qu'une modalité. Cet environnement, chambre, maison, peut disparaître aussi bien que le ventre maternel ; l'objet est garant de la maison et de ses fonctions (Avrane, 2020). Alors, la continuité de la demeure protège par "l'avoir" l'être humain, de la persistance du bâti puis des traces de ce qui l'insère, l'accueille, dans la lignée, un lieu, un groupe (ibid.).

c) Le bâti et le corps

Tout comme Sami Ali (op.cit.) fait de l'espace du corps propre un à priori de l'espace extérieur, lien dont l'inconscient garde traces, Alberto Eiguer (Eiguer, 2004) voit dans la maison vécue la projection du corps sur ses murs. Ou plus exactement, les qualités du corps donneraient sens et consistance au bâti : la représentation de l'espace habité repose sur l'image du corps, de sa cohérence et de sa totalité et nous ne pouvons circuler au sein de notre maison que dans la mesure où nous pouvons habiter notre propre corps investi libidinalement. S'il en est ainsi, c'est que s'y réactualise les expériences intenses de la maison d'enfance et des relations intériorisées avec les être proches. Ces représentations inconscientes constituent l'« habitat interne » (ibid.), que l'on peut projeter sur les murs de nos habitats passé, présent et futur, transportant ainsi avec nous tout au long de notre vie, nos premiers objets et notre lien à eux. La représentation de « l'habitat interne » s'édifie dans l'inconscient groupal et se dépose chez l'enfant, qui au cours de son appropriation et de sa transformation va soutenir l'individuation,

marquer des séparations, une distinctivité des espaces, des contenus. Les fonctions psychiques de la maison s'étayent sur la construction psychique du corps propre, « *la maison n'existe qu'en tant que prolongement et dérivation analogique du rapport du sujet à son corps propre : elle est en réalité totalement dépendante de la construction de l'image du corps propre* » (Bernateau, 2018) ; la représentation corporelle se projette sur l'espace de la maison. La correspondance imaginaire entre psyché et corps que Winnicott comme Lacan font reposer sur la fonction de l'image, celle du miroir, constitue la condition de l'habitation psychique, de son corps, médiation par la capacité d'intégration de l'image et de la rêverie.

Les enveloppes se caractérisent par leur fonction, plus que leur nature, résultant de l'intériorisation d'un objet contenant, de ses qualités. La projection corporelle sur les murs de la maison offrirait ainsi une possibilité d'externalisation de ces fonctions. En ce sens, jouant de cette équation (corps=moi=maison=groupe familial), nous pourrions reprendre à Anzieu (Anzieu, 1985) l'idée de l'élan intégratif du Moi sur lequel se développe le Moi-peau, entendu comme figuration dont le moi de l'enfant se sert pour se représenter lui-même comme moi contenant les contenus psychiques. L'habitat intérieur remplit les fonctions d'un moi-peau-maison; fonction de maintenance (l'unité du corps et de l'espace, de leur organisation), fonction contenante (différenciation intérieur et extérieur), fonction de pare-excitation, fonction d'identification (au groupe mais aussi d'individuation), fonction d'intégration (les soins, l'imaginaire, l'organisation spatiale), fonction de continuité (stabilité, traces, mémoire), fonction de recharge libidinale du fonctionnement psychique (assurant l'homéostasie de l'appareil psychique, différenciation énergétique entre les sous-systèmes) et, ajoute Eguier, (op cit.), une fonction créatrice et esthétique.

d) Murs, limites et enveloppes

P.Aulagnier (Aulagnier, 1975), en décrivant les formes de représentations originaires chez l'enfant, forge un concept de proto-représentation qui se fonde sur les expériences perceptives du corps et de la spécularité : le pictogramme. L'environnement, dont la maison, ne serait d'abord qu'un reflet du corps propre dont seule la représentation lui fournit les possibilités de se représenter, en miroir, le monde. Ainsi, dans la psychose, la dé-métaphorisation et ses régressions à une forme de représentation spéculaire, induisent une confusion de ces enveloppes : murs et limites corporelles et psychiques (ex. Diogène, ou l'appartement vidé et/ou quitté du paranoïaque) (Bernateau, 2018). L'habitat prends dans la psyché les qualités des proto-représentations du corps : son unité le reflet de la cohérence musculaire, la fonction unifiante celle des qualités de maternages, sa verticalité celle du corps, la contenance celle de la peau.

J. fréquente un accueil de jour, où je le rencontre, malgré l'obtention d'un logement social. Derrière ses lunettes noires, il se justifie. Il n'arrive pas à rester dans cet appartement. Il dort sur le balcon ou dans le parc de la résidence (ce qui ne manque pas de créer des problèmes avec les autres résidents). Il y stocke toutefois ses affaires et y monte sa tente quand les températures descendent. Il doit ouvrir sa fenêtre autant que possible. Il entend des voix dans l'appartement discutant à son propos, murs qui suintent des complots des voisins contre lui. Habiter lui est insupportable et le confronte à une activité psychique menaçante ; la haine et l'insécurité interne frayent vers l'extérieur et reviennent pour ainsi dire par la fenêtre... Retour sur et par les murs d'un sentiment d'intrusion dévastateur. Se trouver à l'extérieur ou au milieu de l'activité de l'accueil de jour semble l'extraire de cette menace projetée sur l'autre qu'il ne perçoit alors plus. En un sens, cette partie de sa vie psychique s'est logée dans cet appartement mais les murs, surface de projection de ses propres limites psychiques, ne semble pas offrir à J. les garanties de contenance et l'intégrité nécessaire à son accueil.

Les récits et les interactions familiales dessinent une cartographie de cet intérieur articulant les lieux, les individus, les pulsions et leurs destins. Les pièces y sont des découpages de

l'espace aux usages et fonctions spécifiques : Les chambres à coucher, les espaces communs, la salle de bain, toutes se spécifient d'usages du corps, de modes de sociabilité, d'un imaginaire et d'interdits spécifiques. La maison comme lieu et lien se forme au cours de son histoire (familiale) déterminant les conditions d'investissement des lieux communs, de la distribution des chambres entre enfants et adultes, et de circulation dans les espaces déterminant la mobilité psychique et celle des corps. Par ce niveau d'organisation, elle participe à donner une forme à la pulsion et à la vectoriser ; elle participe à la mise en forme et à l'orientation du destin des pulsions.

Le développement de ces organisateurs du corps et du psychisme s'étaye sur une relation à l'entourage, en particulier à la mère, dans ce corps à corps, par adhésivité, incorporation, identification au fur et à mesure que se distinguent les corps et les psychismes et qu'ils se spécifient. Mais il est possible que des qualités de non-humain soient aussi support du développement. L'organisation verticale ne propose-t-elle pas un représentant de la verticalité ? Car le maternage n'est pas indépendant du contexte dans lequel il prend place et les bras de la mère sont pourvus de qualités comme le sont les fauteuils dans lesquelles elle prend place, les lits, les lumières, les murs, les voix, etc... Ces soins dépendent d'une vie et d'affect humain mais eux-mêmes sont accueillis et construisent ce monde de l'intérieur, où se mêlent humain et non-humain, dont la distinction n'est pas innée puisque les premières capacités de distinction émergeraient au cours du troisième mois mais laisseraient subsister des zones grises qui ressurgissent dans un animisme spontané tout au long de la vie (Searles, 1986). Dans certains contextes, ils portent l'enfant, l'entourent quand lui ne peut alors distinguer d'objet total et ne saisit que des parties de l'environnement selon leurs qualités. C'est pourquoi de telles caractéristiques s'inscrivent dans le corps, ses mouvements et ses rythmes : « *Au-delà des souvenirs, la maison natale est physiquement inscrite en nous. Elle est un groupe d'habitudes organiques. (Intervalles entre les marches d'escaliers, odeurs, etc.)* » (Bachelard, 2012). Le corps s'y loge, y prend forme, et ce qui l'accueille "ce sont les bras qui portent, le biberon ou le sein qui nourrit, le berceau, mais aussi le nom qui donne une identité, la loi qui interdit le meurtre et l'inceste, la maison, la clôture symbolique qui sépare de l'étranger, murs qui protègent du chaud, du froid des intempéries » (Avrane, 2020).

e) Le foyer

Synonyme de l'habitat comme lien social, le foyer se réfère au feu qui éclaire la maison et lutte, certes, contre la nuit et le froid mais couve au sein des murs sa propre force et sa capacité de destruction et d'asphyxie. Ce feu, dans l'enceinte du corps, c'est la force pulsionnelle potentiellement destructrice ou désorganisatrice mais aussi créatrice et la chaleur réconfortante née de l'intériorisation des liens précoces. La famille y est logée et la fonction de contenance de ce foyer (il circonscrit le feu et en permet la maîtrise et l'usage) soutient l'unification de l'expérience perceptive morcelée du nourrisson par un délicat travail nécessitant un équilibre tempéré entre absence et présence, satisfaction et frustration, dépendance et autonomie. C'est une expérience de maîtrise telle celle de Prométhée lors du vol du feu aux dieux pour les hommes (Bachelard, *Psychanalyse du feu*, 2002) au risque de la dévastation tel le phœnix par le feu émanant de lui. L'aménagement et la construction, matérielle et symbolique, modifient les équilibres ; plus l'organisation se complexifie, se spécialise, plus la vie en son sein en fait de même. Le feu qui y brûle transforme l'espace, en rend la température agréable, constante, permet la cuisson d'aliment, de chauffer l'eau, travaille à la néguentropie... il organise autour de lui la vie du groupe occupant l'espace.

La maison originaria a été le sujet de nombreux mythes, y compris scientifique, on citera la tentative de description de Viollet-le-Duc ; Avrane (Avrane, 2020) pointe une évolution de l'humanité entre la horde freudienne de Totem et Tabou et ce groupe qui s'abrite dans la hutte primitive autour de ce foyer. Le mâle doit se retenir du plaisir d'uriner sur le feu afin d'en éteindre les flammes, jouissant ainsi de sa puissance phallique, la femme s'institue en gardienne du feu « parce que sa conformation anatomique lui interdit à céder à une telle tentation de plaisir ». Tentation et plaisir, le lien entre les individus de la maisonnée est alors aussi garant de la vie que menacé par le feu intérieur pulsionnel dont il faut réguler la circulation. L'évolution technique que fut la domestication du feu en accompagnera d'autres, la sédentarisation accompagne l'agriculture, l'élevage, l'écriture ou encore le culte des morts. Habiter concourt au processus d'homínisation et s'y déroule ainsi les transmissions des habitudes, des valeurs, de lois, d'idéaux, à travers les actes ritualisés, les formes que prennent les relations interpersonnelles, leur codification, c'est le lieu du groupe familial comme société miniature. Le foyer est un monde, une transformation d'une portion de l'espace et de son

contenu ; « *l'homme érige son humanité en façonnant le monde* » (Fleury, 2019), transformation par l'activité qui y a lieu, celle du travail (qui ne quitte les lieux de vies qu'au 19^{ème} siècle), de la reproduction, de la transmission, du ménagement et aménagement du lieu de vie. Dont la visée moderne serait celle du bonheur, « *la maison est la réalité morale par excellence : un artefact psychique et matériel qui nous permet d'être au monde mieux que la nature nous le permet* » (Coccia, 2021).

Le foyer peut ainsi s'entendre comme le centre, un lieu de l'origine. Résonance fantasmatique sur laquelle se base le groupe afin de se donner un imago commun et se dessiner les contours d'une identité collective autour de valeurs partagés, d'idéaux. La maison devient un contenant d'un appareil psychique groupal éclairant les mythes, les alliances, les constructions intersubjectives (inter fantasmatisation dont le mythe familial) où se créent des alliances entre individus et/ou sous-groupes, des contrats et des alliances conscientes ou inconscientes de différentes natures ; Constructions matérielles et symboliques garantissent survie et continuité de cette organisation.

f) L'ordre familial

Si l'accès à la dimension fantasmatique suppose les qualités « maternantes » protégeant l'enfant des nécessaires défaillances de l'environnement et ses capacités de rêveries, le travail de mise en représentation suppose l'intervention du tiers séparateur et l'introduction à l'ordre de la différence sexuée et des générations en particulier. Fonctions symboliques que l'on situe « traditionnellement » quelque part dans le lien entre maison et famille. Et les importantes mutations de ce lien au cours des siècles et des dernières décennies illustrent bien qu'il dépend d'un contexte historique, culturelle et socio-économique ; la forme de la famille nucléaire émerge en Occident avec la bourgeoisie et l'urbanisation alors qu'il n'est pas rare que l'on vive alors à plusieurs générations sous le même toit, et que s'impose un ordre transcendant sur l'organisation familiale contrastant avec l'idéal immanent de bonheur de la famille contemporaine.

Ordre d'une organisation sociale hiérarchisée sédentaire de la noblesse où les termes « famille » et « maison », regroupant la lignée ou la maisonnée (ex. la maison royale) ont dans

le contexte du lignage un sens proche. On se réfère et se repère dans un lignage par rapport à un ou des ancêtres, un domaine et un héritage, une perpétuation par parenté et/ou lignage. La maison en ce sens œuvre dans le sens de la continuité voire de l'immortalité ; solidité du bâti, héritage des récits, des accomplissements, de biens matériels et symboliques, de traits moraux. Les rôles et les places à prendre sont ainsi prescrits y compris dans l'espace le plus intime par un collectif.

La maison incarne ce corps groupal de la famille ; héritage recréé à chaque génération, maintenu vivant. Matériel transformé, traduit, par les récits familiaux, selon les contextes, les configurations sociales, matérielles, géographiques, qui localisent le sujet dans l'ordre d'un monde, lui assurant ainsi une place. L'engagement dans le champ social et dans les institutions limite l'investissement parental sur l'enfant pour l'introduire à un ordre autre, référence commune et tierce ; c'est le « contrat narcissique ». L'espace de l'intime ouvre donc aux autres espaces et régit la place de l'individu dans l'ordre social et familial :

« Certes, chronologiquement, la famille est le premier lieu où cette science de l'espace est instruite : l'enfant apprend à se tenir, à comprendre que la chambre n'est pas le salon, que le dedans n'est pas le dehors, que l'espace est pluriel alors qu'il paraît unique. Puis la science de l'espace se poursuit avec l'enseignement de l'école, qui présente également une science du temps. C'est la découverte de plus de liberté encore, se mouvoir ailleurs, dans l'espace et dans le temps. Le temps, à l'inverse de l'espace, permet d'ailleurs de se jouer des frontières, de découvrir à l'occasion d'un endroit spécifique le chemin vers un ailleurs. C'est l'expérience proustienne d'un trébuchement sur un pavé de l'hôtel de Guermantes le propulsant à mille lieues sur la place Saint-Marc de Venise » (Fleury, Les irremplaçables, 2015).

La famille promeut un ordre qui permet un dépassement, jamais abouti, de manque de l'être, de la dépendance constitutive de l'être humain, d'une complétude à jamais perdue. Habiter relève de conflits existentiels, d'enjeux d'une existence séparée, autonome suscitant des « craintes de perdre son identité subjective ou même la vie » (McDougall, 1989).

g) L'identité

Cet ordre se transmet et transforme à partir de ses traces, mythes, récits reposant sur une réalité matérielle. Or ces traces sont au fondement de ce que peut signifier habiter psychiquement, souci des traces que l'on retrouve dans le goût pour la décoration des intérieurs bourgeois qui pullulent à partir du 19^{ème} siècle (Benjamin, 2013).

Cette permanence illusoire de la maison exaltée dans les récits, elle survit aux individus garantissant une part d'immortalité à travers le groupe, ouvre à la possibilité d'une reconnaissance et d'identification dans le temps et l'espace. Telle conception de l'identité se référant à des groupes familiaux plaçant l'individu comme détenteur et responsable d'un héritage semble dans une large mesure l'apanage de certaines classes et corps sociaux. Les processus d'individualisation et de massification amenuisent largement ces liens d'ancrage, d'héritages et de traduction. Le logement devenant un bien de consommation (on achète un logement comme un espace vide à occuper), la dimension d'héritage ne s'y confirme que comme patrimoine financier pour ceux disposant des moyens nécessaires à de telles stratégies et les récits transmis subissent des traitements sans ménagement opérant à des échelles plus vastes se cristallisant parfois dans des figures idéalisées, des idéaux de pureté, etc...

Mais l'identité prends aussi forme par pratiques et habitudes, : les constructions imaginaires se tissant autour des corps et de leurs vies, de leurs activités, par la vie inconsciente. Il en va ainsi du souci de la décoration, et c'est en effet une conception fort répandue que l'intérieur d'un logement est le reflet d'une intériorité et de l'identité. Le ready-made de la décoration impose la rigidité de formes idéales, quand l'aménagement est constitutif de l'habiter étant la considération pour les êtres et leur croissance, c'est-à-dire la possibilité d'en prendre soin y compris avec leurs imperfections et leur imprévisibilité. Mais, dans les marges restantes, que s'inventent les vies de la maison, ces objets dans les intérieurs donnent une épaisseur à l'espace habité, le territorialise. Ils sont traces : ils évoquent des souvenirs, les mettent en lien, historicise le sujet et son territoire. La perte de certains objets, comme les photos ou les documents d'identité, peut être ressentie comme une catastrophe et une perte de soi. Les objets quotidiens sont ainsi les représentants, externe et interne, de multiples appartenances, de liens (de parenté, amicaux), d'idéaux ; la qualité de leurs présences (on dira d'un intérieur

qu'il est d'un gout délicat ou plutôt baroque selon les objets qui y sont disposés) résulte ainsi d'un travail d'unification autour d'une image (spéculaire donc) d'un individu et/ou d'un groupe quant à son identité. C'est-à-dire qu'il participe à la reconnaissance, par les autres et par soi-même. Les objets sont matériels mais surtout signes ; signes de son intériorité extériorisée mais aussi signe autre de la beauté, de la fondation et de la re-fondation (Serfaty-Garzon, 2003). Nous possédons et constituons un intérieur d'habitat fait d'objets, comme ils nous possèdent et nous constituent au-delà même de la question de l'identité. De plus, les usages relatifs à l'aménagement sont des moyens d'exercice d'une liberté individuelle, « *celle d'agir sur l'espace de façon à maîtriser ses relations avec autrui, d'organiser l'intérieur comme un univers qui a du sens pour soi et pour sa famille, de l'aménager, de le transformer à sa façon, que cette façon soit acte de soumission à des normes culturelles, conformisme ou originalité et expression absolument personnelle* » (ibid.), c'est-à-dire aussi bien appropriation que construction.

Ces aménagements matériels lestent le sujet dans une reconnaissance imaginaire de soi (et pour les autres), ce sont des traces faisant repère instaurant une permanence dans le flux continu d'une vie : « *Parfois on croit se connaître dans le temps, mais on ne connaît que des fixations, des souvenirs formant une stabilité d'un être qui ne s'écoule pas* » (Bachelard, 2012). Les modifications de l'habitat et les aménagements intérieurs présentent à la conscience les objets d'une intériorité à la vue des habitants et des visiteurs. Cette permanence faite d'images ancrées dans des lieux intemporels dont les successions et les montages s'articulent à un récit mouvant sur sa propre identité susceptible de réaménagements.

h) Être seul

Le concept d'identité se situe dans un entre-deux, celui du narcissisme entre reconnaissance à soi-même et celle de l'autre (Prat, 2011). Ce récit de soi qui émerge, cette construction qui s'articule aux objets facilitera la circulation entre un espace à soi, celui de la solitude et un espace public ; repère d'une vie intérieure comme extérieure. La qualité de la présence à soi constitue alors une expérience enrichissante permettant un retour vers les autres. Alors, la présence à soi ne vise pas uniquement l'ipséité mais supporte le dialogue avec soi-même. La

solitude est cette possibilité d'un lien vivant avec soi-même (Oury & Depussé, 2003) se distinguant de l'esseulement (Arendt, 1983). Les deux termes supposent une coupure avec le monde mais le second est coupure avec la communauté des humains comme avec soi-même, expérience de dévastation poussant à la fuite (des autres puis de soi). Expérience des victimes du totalitarisme coupées de toute possibilité d'actions, réduites à l'impuissance politique (ibid.) ; puissant écho à la situation de ceux qui ne peuvent plus habiter, tels certains réfugiés ou exilés.

Solitude des heureuses rêveries Bachelardienne menées dans les espaces de l'intimité couvés par l'imagination, de cette maison corps de songe qui protège et prête ses qualités au rêveur.

L'espace de ce soin, de l'anticipation des besoins du nourrisson, s'ancre comme familiarité avant même d'être connu comme distinct de soi ; séparation possible qu'à la condition de l'instauration d'un espace transitionnel où se suspend l'interrogation sur le Moi et le non-Moi prémunissant ainsi l'enfant de l'angoisse de disparition de l'objet (Winnicott, 1975). Espace potentiel de créativité dans l'utilisation de l'objet trouvé et créé. Toutefois l'usage de l'espace domestique comme espace transitionnel dépend de certaines conditions telles la qualité des attachements, la fiabilité de l'environnement, la confiance de l'enfant en celui-ci et dans leurs dérivées (Bernateau, 2018) (Avrane, 2020). La solitude ou la « *capacité d'être seul* » (Winnicott, 1969) suppose une détente suffisante, une relation au moi permettant d'accepter les perturbations comme celles liés à la pulsionnalité. Possibilité, tout d'abord, d'être seul « en présence de la mère » (ibid.), auprès de cette présence puis par l'intériorisation de ses qualités dont l'habitat peut tenir lieu. Le jeu, c'est-à-dire l'exercice de sa créativité, accompagne ces expériences et participe à la formation de ces objets internes par des expérimentations.

Ainsi, la capacité d'être seul suppose un état de maturité permettant de lier la vie pulsionnelle à la relation au monde, voir à l'enrichir, expérience impossible pour qui ne peut ou ne sait pas habiter. Winnicott précise que l'alternative pathologique à cette capacité est une existence reposant sur des réactions aux stimulations externes, au cours de laquelle il ne serait pas possible de parvenir « *à un état de non-intégration, à un état où il n'y a pas d'orientation ; il s'ébat et, pendant un temps, il lui est donné d'exister sans être soit en réaction contre une immixtion extérieure, soit une personne active dont l'intérêt ou le mouvement suit une direction* » (Winnicott, 1969). Cet état de désorientation tranquille, ancré dans sa base de sécurité permet d'accueillir l'expression pulsionnelle et de l'intégrer. Nous avons ici une piste

pour penser ce que l'errance peut supposer de délogement. La recherche d'un tel état qui peut sembler familier à ce qui est perçu de la vie psychique au cours d'épisodes d'errance (y compris à l'aide de psychotropes ou d'altération de l'état de conscience par diverses privations) ne garantit pourtant pas l'accueil d'une part insu de soi, de la tempête et de la désorganisation de ce qui peut alors surgir. Le déplaisir provoque la réponse du Moi, lorsqu'il en situe la source à l'extérieur, il agit, il bouge, ne reste pas en place. Défaut d'accommodation à l'expérience pulsionnelle de l'ensemble sujet-environnement. Ainsi, les espaces habités s'autonomisent eux-mêmes dans cette capacité progressive à habiter : la chambre de l'enfant d'abord prolongement de la présence de la mère, puis espace transitionnel, pourra se détacher et acquérir des qualités autonomes. Les qualités intériorisées pourront être projetées sur le lieu nouveau, ne présentant plus de caractère persécuteur, la nouveauté comme altérité menaçant la continuité de l'expérience. Force d'intégration et de sens, délimitation d'un ordre face au chaos, continuité, appareil de transformation, etc... on voit ici toute la valeur de la maison dans l'imaginaire et dans la construction du sujet, elle est un véritable prolongement du Moi, instaurant graduellement un sentiment de protection et de familiarité dans ce monde miniature et la possibilité de s'y mouvoir. Le Moi s'y vit bien, quand l'intégration y est harmonieuse, maître en sa demeure.

i) Intimité et familiarité

Ces émergences qui troublent la maison comme le surgissement des crises au sein du foyer à l'adolescence, nous pouvons le penser du côté de « *l'inquiétante étrangeté* » ou *Unheimlich*. Le terme *Heimlich* (familier, intime dérivant de *heim*, le foyer, la patrie), à travers ses diverses acceptions, glisse vers l'ambivalence « *jusqu'à ce qu'il finisse par coïncider avec son contraire unheimlich* » (Freud, 1919). Est *Heimlich* ce qui est familier et intime, ce qui est clos donc de ce qui est caché et secret. De proche en proche le familier amène à ce qui est obscur, étranger, inquiétant (*unheimlich*). Il y a donc au sein de ce qui est le plus familier de l'étrange et de l'étranger. Les nombreuses traductions du terme *Unheimlich* s'expliquent par l'impossibilité de trouver un mot français exprimant cette richesse sémantique allant jusqu'au contradictoire. *Heim* est la patrie et le chez-soi, *heimlich* renvoie à la familiarité et au secret. Les valeurs d'opposition se brouillent si bien que *unheimlich* condense cette sensation

d'inquiétude, d'angoisse, d'étrangeté comme ce qui vient du fond du plus familier, du déjà connu.

Ce vécu d'étrangeté est la marque du refoulement, de ce qui aurait dû rester caché mais qui trouve une voie de sortie. Le sujet est littéralement habité par l'étranger, l'inconscient et ses manifestations en son sein même. Pour Freud le thème de la mort suscite avec le plus d'évidence cette forme d'inquiétude : cadavres, retour des morts, maisons hantées. D'ailleurs, écrit-il, on ne peut traduire, dans de nombreuses langues, « *une maison unheimlich autrement que par une la périphrase : une maison hantée* » (ibid.). Pourtant, ce n'est pas tant la mort en soi qui provoque ce sentiment ici et Freud donne l'exemple du sexe féminin qui provoque chez certains hommes un sentiment d'inquiétante étrangeté : « *Il advient souvent que des hommes névrosés déclarent que le sexe féminin est souvent pour eux quelque chose d'étrangement inquiétant* » (ibid.). Le déplacement se produit entre « *le ventre et le cercueil, comme deux « coffrets » identiques l'un à l'autre* » (Bernateau, 2018), l'imaginaire de la mort et de l'espace qui contient le cadavre ne serait angoissante que par son lien déplacé avec la fantaisie du retour dans le ventre maternel :

« Car il se trouve que cet étrangeté inquiétant est l'entrée de l'antique terre natale (Heimat) du petit d'homme, du lieu dans lequel chacun a séjourné une fois et d'abord. "L'amour est le mal du pays (heimweh)" affirme un mot plaisant et quand le rêveur pense jusque dans le rêve, à propos d'un lieu ou d'un paysage : "cela m'est bien connu, j'y ai déjà été une fois ", l'interprétation est autorisée à y substituer le sexe ou le sein de la mère. L'étrangeté inquiétant est donc aussi dans ce cas le chez-soi (das Heimische), antiquement familier d'autrefois » « car il se trouve que cet étrangeté inquiétant est l'entrée de l'antique terre natale (Heimat) du petit d'homme, du lieu dans lequel chacun a séjourné une fois et d'abord. "L'amour est le mal du pays (heimweh)" affirme un mot plaisant et quand le rêveur pense jusque dans le rêve, à propos d'un lieu ou d'un paysage : "cela m'est bien connu, j'y ai déjà été une fois ", l'interprétation est autorisée à y substituer le sexe ou le sein de la mère. L'étrangeté inquiétant est donc aussi dans ce cas le chez-soi (das Heimische), antiquement familier d'autrefois » (ibid.).

Ce lieu tout humain a dû y renoncer et rencontre là la dimension de l'exil. Toute entrée qu'opère le petit homme dans le langage est définitive et le coupe de cette jouissance des retrouvailles avec l'objet, la « chose » inaccessible, innommable, mais qui orientera toujours

le sujet. Lacan affirmera d'ailleurs à ce propos que le signifiant abrite le sujet, ainsi le névrosé habite le langage quand dans la psychose, le sujet est habité par le langage.

Le psychisme s'habite donc et le moi n'est pas l'unique occupant de l'espace. Il se loge dans ses propres recoins quelque chose d'inconnu, ou plutôt quelque chose qui a été connu et qui menace d'un retour. Par extension, ce lieu familial qui s'habite, la maison, peut secréter en soi cette même sensation d'inquiétant familial, lieu des terreurs infantiles et des métamorphoses adolescentes, au cours desquels le principe unifiant de la maison se trouve mis en difficulté par un « étrange familial », jetant parfois le sujet hors du domicile. Le Moi constitue ses frontières selon les réponses possibles face au plaisir et au déplaisir, ainsi la réponse motrice d'évitement du déplaisir que constitue la fuite délimite et renforce le Moi. Migration ou errance peuvent sembler être une réponse de sauvegarde du Moi contre un danger perçu comme extérieur mais possiblement issue couvée au sein du sujet.

La répétition de telles manifestations insiste même dans l'orientation spatiale, comme l'illustre la déambulation freudienne dans une ville italienne, ses pas le ramenant par trois fois dans des ruelles où l'on ne voyait que des « femmes fardées ». Dans ces exemples de désorientation, Freud évoque le sentiment de détresse (*hiflosigkeit*). Détresse provoquée par le sentiment d'enclosure des petites rues et recherche de l'ouverture de la piazza tout comme se fraye dans ces espaces la pulsionnalité refoulée face aux femmes lourdement fardées aux présences non équivoques. Freud tente de fuir mais la répétition du paysage vient signifier là l'irruption du refoulé par le déplacement physique même et la perception, c'est-à-dire par son implication dans l'environnement. L'anecdote relate comme un lapsus spatial dans les ruelles italiennes : le Moi par un effet de méconnaissance se leurre lui-même aboutissant, par cette désorientation apparente et ce malaise, à une satisfaction partielle que procure la vue de ces femmes dont on supposera que la rencontre contingente tout d'abord ravive une conflictualité du désir.

j) Ouverture et fermeture

D'un côté, la fonction de protection et de contenance de l'abri s'étaye sur la solidité d'un toit et de parois, de murs et de constructions symboliques. De l'autre, la circulation doit toutefois s'y organiser pour permettre le bon fonctionnement vital (c'est-à-dire de certaines fonctions chez les habitants : alimentation, excrétion, repos, sexualité, sommeil) dans différents sens entrée, sortie, à l'intérieur, entre les sous-systèmes et entre intérieur et extérieur. La frontière en question offre une double protection qui se construit en permanence contre les périls extérieurs mais aussi les dangers intérieurs pouvant menacer l'organisation interne comme le Moi n'est habitable qu'à condition de se sentir maître en sa demeure à force d'un travail de transformation permanent et par les effets de sa propre méconnaissance.

Les difficultés de l'habiter oscillent ainsi le long d'un axe parcourant les deux pôles ouvert/fermé. D'un côté, un excès d'ancrage, des frontières rigides (qui peut s'illustrer dans la difficulté d'un jeune adulte à quitter le domicile parental par exemple ou la « *forteresse vide* » (Bettleheim, 1998) de l'autisme) et de l'autre côté un défaut, aux frontières trop poreuses voir disloqués (les situations d'errances). Le nomadisme démontre par ailleurs que la « solidité » de l'habitat ne réside pas que dans les caractéristiques des murs, puisque s'adaptant aux conditions environnementales l'homme, a rendu mobile ses habitations, s'avérant plus probablement plus aptes à assurer la continuité des groupes humains en question. Ainsi même ce qui fait abri résulte d'un délicat équilibre plus qu'il ne dépend des qualités d'un bâti. Se blottir au coin du feu, suppose une domestication de l'élément et de ses dangers, place lui est faite par des aménagements permettant son utilisation et ses capacités transformatives ; autrement il pourrait se propager ou les fumées asphyxier ceux qui autour y cherchaient protection et chaleur du « chez-soi ».

La maison y est une zone de transitionnelle, non soi, mais assurant protection et passage vers ce grand non-soi qu'est le monde extérieur. Et l'on voit bien comment le coin où l'on se blottit, le coffret où se cachent les secrets jalousement gardés, les nids accueillant le retour sont des rêveries d'un habitant exilé de son centre accueillant les forces brutes nées de la rencontre avec l'extérieur. Bachelard propose une maison berceau accueillant le nouveau-né puis le rêveur, maison univers refuge face aux dangers du monde extérieur de celui qui se trouve jeté au dehors. Ces images contiennent, accueillent, couvent et les habitants emplissent les vides,

retrouvent dans le noir la hauteur des marches de la maison d'enfance, tant la maison est tissée par les souvenirs et le corps, quand advient le retour au nid mais aussi l'horreur de la fermeture dont prémunit le recours au tiers.

Vinot et Vivès (Vinot & Vives, 2010), reprenant Vernant interrogent l'énigme du couple Hestia/Hermès. Ces deux divinités ont rapport avec l'espace terrestre et l'habitat sédentaire, ils vivent sur Terre et non sur l'Olympe. Hestia est la déesse du foyer et trône au centre de la maison. Fixé au sol de l'habitat circulaire elle est comme le nombril qui enracine la demeure dans la terre. C'est un symbole de fixité, d'immuabilité, de permanence. Elle ne quitte jamais sa place. Hermès en revanche est placé au seuil de la maison, il est comme le voyageur qui vient de loin et s'apprête déjà au départ. Chez lui rien de fixe ou d'immuable. Il représente « *le mouvement, le passage, le changement d'état, les transitions, les contacts avec les éléments étrangers* » (Vernant, 1966). C'est un dieu errant qui veille aux passages (carrefours, entrées des villes, passage des saisons, du monde du sommeil ou celui des morts). Il n'est jamais où il est, il est l'imprévisible, le mouvant, le nouveau. Hestia ainsi ancre, clôture, replie alors qu'Hermès ouvre l'espace et repousse la limite tel l'horizon qui se déplace avec le marcheur. Ce couplage repousse la limite, introduisant une dialectique dedans/dehors.

Il y a à l'adolescence une reterritorialisation au sein de la maison même, plusieurs enjeux procédant à ce mouvement ; vécu de séparation et de perte. La proximité des objets œdipiens pouvant devenir insupportable face à la reconfiguration pulsionnelle pubertaire. Les nouvelles possibilités psychiques, corporelles et cognitives rendant l'accomplissement de certains désirs prohibés possible dans un après-coup suscitant des reconfigurations massives psychiques et/ou physique. C'est ainsi que la proximité des chambres à coucher parfois uniquement séparé par un mur, ne peut protéger que difficilement l'adolescent de l'évocation d'une scène primitive devenue brulante. La maison familiale, puissance d'intégration moïque, devient alors possiblement une souricière le piégeant dans des face à face incestuels. Les seuils que sont les portes des chambres peuvent alors se fermer parfois violemment comme un pare excitation protégeant par leur matérialité face à un afflux d'excitation massif et désorganisateur. Les espaces, la disposition des pièces, la circulation entre les pièces, les personnes, les sous-groupes (adelphie, parents) soutient parfois les mouvements de va et vient pulsionnel entre moments de tendresse et rejet face à des éprouvés pénibles. La reconfiguration a lieu aussi chez les parents qui doivent investir les lieux et les distances

différemment face à ces modifications chez leur enfant, reproches fréquents envers les adolescents ou jeunes adultes qui passent « en coup de vent » (parfois glacial, faisant claquer les portes) ou qu'on ne reconnaît plus. C'est ainsi que l'appartement familial peut devenir étranger dans une période de reconfiguration des circulations, des relations en son sein, du travail de subjectivation individuel et groupal. L'habitat est travaillé de fond en comble même en l'absence d'une reconfiguration matérielle. Tout le mouvement de séparation et d'individuation qui prend forme dans le domicile familial et sa reconfiguration (et en bien d'autres lieux) permet la perpétuation de la « demeure » car ce travail se fait sous l'égide d'interdit de l'inceste et de l'injonction à l'exogamie. L'ancrage du sujet se modifie à l'adolescence, le lieu se reconfigure tout comme le rapport d'habitation entre corps et psyché. Le sujet adolescent se décentre, parfois par un déplacement physique, toujours par un déplacement psychique, s'éloigne « *des hauts lieux de son enfance* » (Bernateau, 2018) y compris vers ces « non-lieux » permettant des usages nouveaux et des expérimentations de soi.

Car l'adolescent et la famille doivent trouver des modes d'habiter, de stabilisation, alors que la puberté a poussé l'organisation loin de l'équilibre. De cette dérégulation du groupe peut advenir des dérégulations individuelles, conscientes ou inconscientes, dans les interactions et/ou les vies fantasmatiques. L'adolescent qui trace sa route, ne tente peut-être que de frayer des voies de satisfaction dans un milieu en pleine mutation, routes obsolètes qui ne mènent qu'à des voies sans issues, dangereuses. Ces sont les voies de traitement de la pulsion qui sont tracées dans l'environnement, excitations externes, internes, but et objet que l'adolescent, comme la famille, doit retracer par le travail de l'environnement, des habitudes, de transformations matérielles et psychiques et surtout des échanges avec l'extérieur. Ce travail, où psychisme et matérialité sont solidaires, participe à l'opération de traduction s'opérant lors des passages. Alors, l'héritage se dote d'une vitalité régénérée dans ces images qui font repères, ainsi « *par les songes, les diverses demeures de notre vie se compénètrent et gardent les trésors des jours anciens* » (Bachelard, 2012).

k) Conclusion : la maison comme puissance de transformation et d'intégration

L'étrange apparaît donc au sein de l'espace le plus intime, celui de la maison : une mère qui ne reconnaît plus son fils avec qui elle a été si proche, et qu'elle ressent maintenant douloureusement comme étranger à la maison, se protégeant peut-être de cette inquiétante proximité et de l'étrange familial. Comme une maison peut être envahie par ce sentiment d'étrangeté, de danger tapi dans le moindre recoin après un cambriolage, tout coin investi, tout bruit familial peut porter une menace inconnue jusqu'alors. Le trouble se répand dans l'espace qui perd son caractère intime, la cohésion s'effrite et les perceptions se modifient.

La maison est un univers mis en ordre par un système symbolique et une organisation matérielle dont Bourdieu décrit par un exemple, la maison Kabyle, la grande complexité. L'ordre s'instaure (d'un ordre sexuel par exemple, de lignage, de production, ...) dans une série et un jeu d'oppositions ou de complémentarités : l'opposition du féminin (humide, intérieur, nuit etc...) et du masculin (chaud, extérieur, jour, etc...) ne se figure dans l'espace de l'intime que partiellement puisque la maison est elle-même subdivisée en deux parties, la partie haute (de la socialisation) serait féminine/masculine et la partie basse (de l'intime) serait féminine/féminine. La complémentarité se retrouve entre pilier (féminin) et poutre soutenant la charpente (masculin). L'exemple de la maison Kabyle est celui d'une maison villageoise et agricole insistant sur certaines homologues (production et reproduction). Alors, d'une part la maison entretient avec le monde extérieur un rapport d'homologie mais aussi des rapports d'opposition. Si bien que, dit Bourdieu, la maison est le monde renversé : *« On ne comprendrait pas complètement le poids et la valeur symbolique qui sont impartis au seuil dans le système, si l'on n'apercevait pas qu'il doit sa fonction de frontière magique au fait qu'il est le lieu d'une inversion logique et que, au titre de lieu de passage et de rencontre obligé entre les deux espaces, définis par rapport à des mouvements du corps et à des trajets socialement qualifiés »* (Bourdieu, La maison ou le monde renversé, 1972).

Le lieu naît d'un acte d'élection et de collection ; il se remplit et se compose d'un rassemblement disparate d'objets, de personnes, de souvenirs, parfois d'animaux, des images, des intensités qui ont pour but de transformer le monde, la maison est une cosmologie spécifique qui impose son ordre à un morceau d'espace. Dans notre modernité, cette agrégation d'éléments hétéroclites est la composition d'un projet moral de bonheur

(Coccia, 2021). Tel bonheur n'est pas un phénomène psychologique mais une tentative d'atteindre une harmonie toujours arbitraire et éphémère (ibid.). Cette composition entretient un rapport de médiation avec le dehors et avec la cité ; la maison n'est pas une pure extraterritorialité mais une forme donnée à des éléments « extérieurs » dans des concentrations et de compositions spécifiques. Il s'agit bien d'un dispositif visant à la transmission mais aussi de transformation. Le sens du terme *Oikeiosis* comprend ce processus d'habitation pouvant être traduit par appropriation (rendre propre à et se prendre propre à), assimilation ou domestication. Par différents procédés, l'intérieur va transformer ses composants pour les rendre acceptables les uns aux autres liant ainsi les vies, les affects et les destins de ses occupants. Il s'agit là bien sûr d'un mode d'habiter propre à notre époque et à l'occident ; la modernité se définit par la liberté et la perfection morale mesurée dans le travail et l'amour (Coccia, 2021). Le travail métamorphosé par l'industrialisation déplace le lieu de production quasi-exclusivement au sein de la cité déliant la maison de la production, en en faisant ainsi un « *temple de l'amour* » (ibid.). L'enceinte de l'habitation transforme comme le fait l'activité de cuisine, les éléments qu'elle contient pour en transformer les équilibres et les liens, pour Coccia (ibid.), les deux relèvent de l'activité de divination, un projet à mener, par des dispositions matérielles, des attentions aux ambiances, aux équilibres, des significations partagées, des discours, des gestes, des productions psychiques groupales.

Les formes que prennent les vies dans ces intérieurs qui sont déterminés par des trajectoires individuelles, groupales, des vies psychiques propres qui s'interconnectent, les liens qui s'y forment (à l'intérieur comme à l'extérieur), les paroles qui s'y prononcent et les gestes qui s'y déploient, y compris dans leurs habitudes, forment la trame d'un appareil qui participe à extraire et donner du sens à ce qui s'y passe en son sein et traiter les apports de l'extérieur. L'étrangeté est alors une incitation à la transformation de la vie qui s'y déroule.

Mais insistons sur la nature composite de coin de monde, mêlant multiples formes de vies, faisant entrer le monde du dehors par les seuils tout en le transformant, liant tous ces éléments : nos vies font les lieux et inversement. Les objets y sont doués de vies propres, en partie des nôtres et inscrits en nous par nos habitudes les plus organiques. L'intérieur et ses composants portent nos vies que nous contemplons dans ces trajets et habitudes quotidiennes, prolongement de nos Moi intensifiant et vivifiant nos expériences. Prenons garde à ne pas figer la figure de la maison dans une représentation fixe, comme un sanctuaire

ou un musée uniquement à la gloire de nos imaginaires, de la fixité de nos identités à la permanence et la continuité ; elle peut constituer une matrice de signification à tout moment de la vie.

Ainsi, l'anthropologue T. Ingold (Ingold, 2013) critique la position « constructiviste » postulant qu'un environnement ne peut être investi que s'il est préalablement représenté. Autrement dit, le cadre culturel impose des significations préétablies aux perceptions de l'individu qui peut alors agir sur cet environnement ; les mondes sont fabriqués avant d'être vécus, construits avant d'être habités. Tout acte d'habitation faisant ainsi réponse à un projet préalablement établi ; génie de l'espèce, de la culture ou de l'imagination. Sa perspective « résidentielle » suppose en revanche une implication directe avec le milieu, c'est-à-dire que les formes qui émergent dans le monde matériel ou dans l'imaginaire ne le font que, et au cours, des activités dans lesquelles le sujet est impliqué dans un engagement avec l'environnement. L'activité même de l'imaginaire étant indissociable de la relation du sujet dans le monde dans lequel il évolue. Ainsi, le « matériel » de la transmission, n'est pas tant transporté par une culture transcendante mais orienté, ce que font les habitats, les villes, les configurations familiales, l'activité de l'individu dans son milieu. Ce qui rend le milieu habitable n'est-il pas autant l'architecte (représentant l'habitat avant même sa réalisation, hors de son milieu) que celui qui bâtit ou encore du bricoleur qui par son activité prend soin de la possibilité d'habitation comme milieu ? Celui-ci aménage les lieux, les reconfigure en fonction des désirs et des nécessités des êtres de leur implication dans leur monde, invente des solutions par des agencements inédits à des questions qui se posent à lui. Telle est sa caractéristique, il utilise des objets selon des usages nouveaux et improvisés. Il collecte les objets pour une future utilisation sans plan préalable, mettant à jour des nouvelles utilités, nouvelles significations à des objets par son implication directe et ses gestes ; Levi Strauss fait ainsi la description d'un bricoleur du côté de la réorganisation et opérant à partir de signes (Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, 1990).

Introduisons alors la dimension libidinale faisant écho à l'indwilling winicottien. L'usage de l'objet (de la pulsion donc) et l'habitation du corps et du milieu, leur forme, émergeraient continuellement d'une implication dans le milieu et par l'activité. Les significations n'émergent alors que dans une « découverte » du monde qu'orientent les réalisations des générations précédentes. La pensée est partie prenante du monde dans lequel l'homme

évolue, « *c'est seulement parce qu'ils habitent déjà qu'ils peuvent penser les pensées qu'ils produisent* » (ibid.).

Contenu et contenant, environnement ou milieu, la maison rêve ses habitants, occupe l'imaginaire de ses occupants. C'est dans la rencontre et la confrontation avec cet intérieur que, dès l'enfance, l'individu est pensé, c'est-à-dire qu'il l'accueille lui et son activité psychique, transformations des éprouvés, des contenus psychiques dans une implication directe avec lui, un réseau d'interrelation. Sujet et milieu émettent des signes, se répondent, ce qu'illustre Bion concernant l'engagement : « *Grâce à l'écran bêta, le patient psychotique a la capacité de susciter des émotions chez l'analyste ; ses associations sont les éléments de l'écran bêta destinés à susciter une interprétation, ou toute autre réponse, moins liée au besoin d'une interprétation psychanalytique qu'à celui d'induire un engagement émotionnel* » (Bion W. , 2007, p. 41).

5) Seuils-Murs-États

Dans une telle optique, le sentiment de continuité de l'existence s'étaye sur un ancrage, un environnement suffisamment stable offrant la possibilité de s'inventer une façon suffisamment harmonieuse d'habiter, présence au monde et à soi que ne perturbera que modérément la confrontation à l'altérité. Un espace psychique perçu comme propre au sujet, où il peut avoir la possibilité de s'éprouver comme être le même dans la continuité vécue. Or, les transformations des institutions, de la famille, de l'État ou des marchés ont transformé radicalement la résidentialité en quelques générations. Elle n'est plus tant l'objet d'une transmission dont le bâti et le domaine représentent la perpétuité d'une lignée dans laquelle on s'insère et d'un ordre (supposément) immuable mais lieu d'une composition d'un projet moral et affectif, d'une tentative de lier nos vies à celle d'autres.

C'est quand l'environnement se déforme loin de l'évidence, de l'expérience connue et partagée, que surgit l'inconnu, l'informe (Le Poulichet, 2003), que le sujet méconnaît, qu'apparaît sa dimension construite ; expérience intime et/ou collective du trauma qu'illustrent les bouleversements du monde à l'apparition de virus ou l'avènement de catastrophes naturelles. Cette catastrophe peut induire des effets sur l'éprouvé de constance

de solidité de la sensation de la forme même du corps et du monde, sensation de vacillement, de déformation, d'effondrement, terreur d'un sol qui se dérobe ou jouissance d'un vertige. Dans ces situations, il semble que l'habitat ne remplit plus ces fonctions d'unification. Disparition de ce monde connu, de l'évidence de l'ancrage mais possiblement dans d'autres configurations, rejet de cette intimité, trop chaude, excitante, traumatique. Alors quitter un « chez-soi », se délier de l'évidence du quotidien, des habitudes, des liens d'amour opère telle la pulsion anarchiste (Zaltzman, 2011), travail d'une pulsion de mort visant à sauver le sujet d'une liaison en excès. En défaut d'ancrage subjectif, destruction d'un lieu propre, un sujet se jette/trouve jeté dans un espace de l'ouvert et de l'hétérogène au risque de sa dissolution ; retour du refoulé ou du clivé au sein même de ce qui ne peut plus alors contenir, protéger, mais au contraire où l'inconnu peut confronter à l'horreur, à l'innommable, l'ineffable. Ce délogement, cette dissolution des qualités imaginaires et/ou symboliques du lieu, oblige le sujet à partir en quête à travers déambulations et errances, à la recherche d'un lieu.

Et il faut voir comment, même dans les positions les plus atopiques, l'humain trace un territoire, comment la disposition des objets, même déchetifiés, même jetés négligemment dessinent un centre, laissent deviner des limites, sont utilisés dans une composition loin de leur fonction d'origine.

Un trouble s'introduit dans une conception centralisée ou enracinée. L'espace le plus intime peut être réaffecté à d'autres usages et les couples proche/lointain ou intime/public subvertis: familiarité avec le lointain, perte de celle-ci ou du sentiment de sécurité au sein du logement, ou encore sentiment de vide sidérant dans le lieu qui nous abrite ou sentiment de sécurité que peut donner l'espace public. La maison n'est pas un système clos (une maison close) et s'organise, comme le corps, autour de ses ouvertures, entretenant une dialectique du dedans et du dehors. La condition d'exilé de l'être humain, par sa condition même et son entrée dans le langage, lui empêche tout accès à un centre, son étrangeté qui se loge en soi retourne les espaces géométriquement construits du dehors et du dedans et sa condition de dépendance lui ferme l'accès à autarcie.

De telles situations « limites » se contextualisent dans des configurations familiales particulières, dans le déclin de la métaphore paternelle (Lebrun, 2006) et/ou dans les heurts, les vides, les meurtrissures de grands événements, la décolonisation, la fin du communisme, la violence des processus des économies de marché, en particulier pour ceux qui vécurent la

transition à marche forcée. Ce qui fera dire à Deleuze et Guattari (Deleuze & Guattari, 1972) « *Œdipe ouvert à tous les vents, aux quatre coins du champ social (...). Triangle mal fermé, triangle poreux ou suintant, triangle éclaté d'où s'échappent les flux du désir vers d'autres lieux. C'est curieux qu'il ait fallu attendre les rêves des colonisés pour s'apercevoir que, aux sommets du pseudo-triangle, la maman dansait avec le missionnaire, le papa se faisait enculer par le collecteur d'impôts, le moi, battre par un Blanc* ». Ces agents d'une autre nature s'insèrent sans cesse dans le triangle qui ne peut se refermer, figures qui s'invitent dans le monde à priori clos de la maison et dans le psychisme de ses habitants.

Les espaces de l'errance, de l'exil, les hors-lieux de l'adolescence ont une potentialité de transformation par leurs caractéristiques ; ils sont saturés d'existence visant à l'émancipation et orientés par un puissant désir d'ailleurs. E. Pestre, à propos de sa clinique dans les camps et campements, écrit « *le franchissement des frontières par les exilés évoque une forme de lutte à mort subjective et corporelle pour une libre circulation territoriale* » (Pestre, 2022) favorisé par l'interdit étatique de franchissement et l'escalade de transgression y répondant. Dans ces lieux, la pulsion se désarticule et réarticule à d'autres images, à d'autres récits, à des montages ; économie subjective et économie politique s'y rejoignent voire s'amalgament (ibid.). Les signifiants se déplacent dans les discours ; le mur protecteur et contenant de la maison se mue avec violence en obstacle en arme létale, la frontière se dissémine et s'épaissit condamnant à un passage sans fin. La légitimité de la violence de l'État se trouble et exerce sensiblement son usage sur les corps des migrants, exilés, sdf, etc...Le recours à la notion de frontière, analogie entre celle d'un état nation et celle du moi, n'a pas le statut de métaphore puisque les échelles s'écrasent, les murs et l'identité s'érigent dans la relation de tension entre soi et l'autre. Les frontières qui se dilatent (lieux de passages sans fin des camps, frontière-Méditerranée) et se disséminent (externalisation des frontières, dispositifs de surveillance, dispositions administratives) deviennent les scènes désertées de trajectoires et de processus de transformations sans retour⁵⁰, s'abimant dans des stases et des régressions sans fin. « Situations limites » de l'acosmisme, enfermant le sujet dans un dehors-dedans où il ne peut plus s'offrir les possibilités de passage entre un espace du privé, de mise en dedans, de

⁵⁰ Comme l'illustre la « hrague », ce passage clandestin de jeune marocain vers l'Europe, « brûleurs de frontières », figure de transgression du passage. Ces jeunes brûlent parfois littéralement leurs documents d'identité, matérialisant l'impossibilité du retour (Arab, 2007).

l'imaginaire et celui du monde commun, celui de l'apparition aux autres, de la participation à l'action commune. Impossibilité manifeste d'habiter donc dans cette « vie à la rue ».

6) Vivre à la rue : les pratiques

Vie « à la rue », la locution adverbiale place la vie dans un contexte de renversement, « la rue » devient un lieu, un lieu de vie, se fait donc intérieur. Cet intérieur/extérieur contient la vie de celui qui y vit, dans tous ses aspects y compris les plus intimes. Vivre à la rue, on l'a vu, se définit le plus souvent à travers ce dont elle prive, de logement, de travail, d'argent, d'accès à certaines ressources matérielles et symboliques.

« Être à la rue », c'est aussi, plus familièrement être dépassé, perdu (dans un raisonnement), trop lent ou peu cohérent. Nous sommes ici dans le « non-lieu » de la pensée, il s'y passe quelque chose mais plus rien ne le situe, les liens se défont et l'on ne peut s'orienter dans le contexte de l'échange.

Privation et désorientation caractérise ce qu'est « être à la rue ». Une telle privation de lieux où se réfugier et mener une vie bonne relève d'une dépossession réactualisant un état de manque et de perte radicale. Celle de l'objet qui se dérobe et ne répond pas à l'interpellation du sujet en détresse compromettant même la possibilité d'agir sur l'environnement qui va présider à l'instauration d'un intérieur et d'un extérieur, de spécifier un sujet et un objet. Délimitation toujours précaire, ouvrant toutefois sur la spatialisation de l'expérience perceptive et ainsi sur la représentation de l'objet, de sa distance, de sa permanence hors du champ des sens, permettant ainsi de supporter son absence. L'espace et l'acquisition de sa représentation participe donc à la symbolisation de l'objet ; jeu de la bobine chez Freud et de Joey, l'enfant machine établissant des connexions (Bettleheim, 1998). Figuration de l'éloignement, de la disparition et de la réapparition pour l'un et celle de la liaison, de l'attraction entre éléments épars de l'autre, figuration possible d'une fonction de contenance.

Avant d'observer ce qui cause les phénomènes, nous proposons d'observer ce qu'ils produisent, à savoir tout un ensemble de pratiques produisant des liens sociaux, des aménagements internes et externes, des modifications psychiques, etc... Car, même exclus

des échanges marchands, s'installent des pratiques souvent territorialisées tissant des liens entre les éléments du territoire, des scènes qui se configurent et des usages d'objets ou de choses tout à fait opaques dont on ne parvient pas à déterminer le statut qu'il prend dans l'économie libidinale.

C'est d'un abord de clinicien œuvrant sur le territoire des personnes qu'il rencontre que ces pratiques seront décrites. Ces éléments sont construits à partir des rencontres, des discours, des rencontres individuelles, des groupes, des professionnels, dans les médiations avec d'autres professionnels, dans les accueils de jour, lieux d'hébergement ou en rue. Ils ne sont pas des descriptions objectives mais des reconstructions de situations singulières, sont territorialisés et liés à une pratique spécifique. Il apparaît que ces pratiques de rue relèvent de la recherche et de l'expérimentation, qu'elles se font souvent rigoureuses, qu'elles forment le territoire et s'insèrent et parfois stabilisent une économie libidinale souvent erratique.

Partir à la rencontre d'un sujet et d'un territoire, suppose une torsion du cadre mais n'occulte pas la dimension transférentielle, quand bien même elle doit être repensée, ni celle de la vie psychique. La matérialité et l'échange de ces pratiques contreviennent probablement aux règles d'abstinence ; des échanges ont lieu, il arrive que l'on donne un objet (carte repas, un café ou autre objet répondant aux besoins présentés à l'aide assistancielle), en reçoive un, que l'on assiste à des entretiens médicaux ou sociaux, se soutenant des demandes sociales ou médicales.

a) La marche

La ville se juge ainsi selon l'hostilité ou l'hospitalité, rencontres, structures sociales permettant de subvenir à ses besoins, possibilités de trouver des abris, compréhension des autorités ou culture et entraide de la rue. Se dessinent parfois dans les récits des cartes psycho affectives des déplacements et événements de vie. Les pratiques de la ville sont aussi diverses que ses usagers, ceux-ci déploient dans la pratique de la marche une créativité détournant le texte de la ville (De Certeau, 1990), celui-ci parlant le résident, orientant son corps. Ce texte de ville régule la circulation, la fréquentation des lieux, les variations de rythme par une collection de signes et par des usages mais aussi des pratiques disséminées de surveillance.

L'errant, par sa condition, par intérêt, détourne le texte de la ville. L'économie de la survie et sa condition nomade l'oblige à des usages non coutumiers et des expérimentations de la ville, pour lui la rue ne peut avoir ce caractère de transition entre deux lieux qu'il a pour l'usager de ville, la rue s'y fait intérieur. Il entre de fait en opposition avec le texte du bâti ou s'y glisse entre les lignes.

Il la parcourt en permanence, parfois sans orientation, trouve à s'y loger, s'installe dans l'espace public. Son parcours urbain se tisse de lieux (parfois utilisés à contre usage), d'espaces indéfinis, d'interstices lieux fréquentés, autour de pratiques spécifiques se transmettant dans les groupes.

Il en résulte une apparition de ces corps dans l'espace public, parfois discrète parfois fracassante par l'animation mais aussi par la spectaculaire dégradation des corps de ceux qui sont privés de parole et de rôle dans le collectif. Les modes d'apparition ne sont à priori pas politiques et s'organisent majoritairement autour de pratiques visant la survie : trouver de quoi manger et boire, trouver un lieu où s'abriter et dormir, trouver de quoi assurer certains besoins d'hygiène (douche, vêtement). Apolitique, certes, mais venant toucher par la monstration de la misère du corps quelque chose du lien social ; sollicitation touchant à la culpabilité des passants, à la honte que la vue de ces corps fait ressentir, ayant trait à la responsabilité du corps social envers ses particules, de l'absence de réponse à la détresse que le passant ne manque pas de percevoir, du rejet que suscite la jouissance de celui qui s'affranchit des contraintes les plus élémentaires de la sociabilité. Cette tentative de transaction peut aussi bien refaire circuler quelque chose à partir d'un don, d'un regard par exemple que susciter le retrait d'un ou des deux parties.

Les marches sont souvent longues et éprouvantes, il n'est pas rare que les personnes vivant à la rue parcourent de nombreux kilomètres au cours d'une journée. Ceci en vue de pourvoir à ses besoins, il s'agit de trouver de l'argent, de la nourriture, se rendre sur les lieux de travail social, à glaner, récupérer, à joindre des espaces dissociés aux fonctions diverses. Il faut ajouter à ces raisons, des temps de marche aux fonctions plus obscures, le rythme des journées étant difficile à se représenter ainsi que l'état physique et psychique qui préside à ces comportements. La journée d'une personne vivant à la rue est rythmée par cet ensemble de tâches mais souffre de temps morts, l'ennui, la répétition sont très présents, l'épuisement physique aussi, d'autant que le sommeil est souvent peu réparateur. Les poches de temps

occupées par des tâches précises sont entrecoupées de moments où l'attention peut divaguer. Les encoches spatiales et temporelles déterminent la déambulation mais elles peuvent aussi s'en extraire dans des longues marches sans orientation dans des zones inconnues, parfois nocturnes quand l'activité urbaine s'éteint, se distend, s'éloigne. Mais l'activité humaine peut alors réapparaître dans toute sa violence et/ou son étrangeté. De nombreux récits de déambulateurs s'organisent autour des impromptus, des rencontres étranges, violentes dans un environnement sans hospitalité.

Mais la rencontre, c'est aussi celle qui se fait le jour, un habitant du quartier qui apporte à manger régulièrement, qui adresse un mot fugace, parfois l'échange se prolonge. Il se peut même que se produise une rencontre avec un clinicien ou un éducateur au détour d'une rue. C'est lors de telles occasions, que l'on peut observer la ré-émergence d'un sujet qui est alors proche du démantèlement décrit par Meltzer (Meltzer, 1984), dissociation de l'activité motrice, des modalités sensorielles, des productions psychiques. Une activité psychique désordonnée semble suivre le rythme du corps marchant, rumination, souvenir, pensée, affects et même perceptions diverses et hallucinations se côtoient et se succèdent sans unité parfois jusqu'à l'épuisement. L'intensité de ses productions subit des variations, systole et diastole, propres à l'organisme, au psychisme, aux lieux et à ses ambiances. Ces marches procèdent aussi bien d'une ouverture, de la possibilité de rencontre, de croiser le réel au détour de la rue, y compris dans une recherche traumatophile que de procédés auto-calmands (Szwec, 2014) visant à la décharge et au court-circuit de la pensée. Le marcheur est soumis à un flux d'expérience et développe de nouvelles perceptions au fur et à mesure de son déplacement. C'est le déplacement même qui confronte à l'évènement, à la réception de nouvelles sensations et de signes. La passivité apparente de l'individu assailli d'impression est démentie par une activité psychique associative, connexions entre sensations, idées, souvenirs que la réaction à la perception brasse. Cette activité psychique est ainsi de l'ordre d'une protopensée qui se développe à la condition de la marche citadine, celle d'une inattention. Les transitions entre les différentes formes de réalité, présence à l'ici et maintenant et ouverture aux récits épars (ceux de la publicité par exemple). La surstimulation et la fragmentation de l'expérience cernée par Benjamin et Simmel, d'un citadin blasé, celui-ci se défendant des effets délétères de la profusion de l'activité et de la fragmentation de la perception. État de vigilance accrue, lié aux dangers de la vie à la rue, à la circulation et la

vitesse et rêvasserie. L'inattention de la marche errante présente les dangers d'une attitude qui n'est pas conforme aux usages prescrits de la ville. C'est une pratique codifiée qui implique selon son but et son sujet, une implication corporelle spécifique. On ne marche pas de la même façon quand on flâne devant les boutiques, quand on va travailler, des codes sociaux régissent en effet cet engagement. Il en résulte un rapport au monde singulier, qui perçoit, se déplace, interagit. La pensée est solidaire de l'engagement corporel, ses formulations sont liées au mouvement. L'agir alimente la connaissance et le savoir (même insu) du territoire.

Elle soutient un fonctionnement psychique en quête d'un idéal d'indépendance (par rapport à l'objet) soutenant un renoncement paradoxal. Ce à quoi le sujet renonce, il le retrouve et le recherche sous le règne de la pulsion scopique. L'entrave à l'élaboration et la mise en lien par le clivage, le démantèlement, les comportements de fuite ou mise en échec confrontent à des expositions venues de l'extérieur par des événements contingents mais parfois inconsciemment recherchés, ce dont atteste leur répétition, leur perception et des passages à l'acte. La marche vient épuiser le lieu : Espace lisse dépouillé de signification corps en voie de neutralisation, mouvement inexorable et sans objet, sans référence à un séjour, pur espace lisse de la mobilité plus que du déplacement (qui suppose une relativité au lieu). Deleuze note dans son commentaire de la pièce *Quad* de Beckett « le grand rapport de Beckett à la logique est de montrer que l'épuisement (exhaustivité) ne va pas sans un certain épuisement physiologique » : exhaustif et exhausté. Écriture devenue anti-texte, sans frontière, sans syntaxe, sans séparation (Younes, 2017). L'action motrice ici se dépouille de son intentionnalité, de son vecteur, d'un but tout simplement ou de ce en quoi elle constitue un « faire » guidé par un projet ou une destination. Elle se dégrade en « agir » et traverse des champs d'intensité orientés par des pôles d'attractions et de répulsions, relief psychogéographique du cheminement dont les variations font déplacer le corps pulsionnel. De ces trajets se dégagent, signes auxquels cette clinique hors langage doit rester sensible, des traces et des repères, ceux-ci orientent et vectorisent le déplacement, trouvent inscriptions. Car de ces rencontres, dont peut faire partie le clinicien, une mémoire se forme et des récits peuvent ainsi être produits et échangés

b) Économie des objets

Les rencontres évoquées sont bien celles faites avec d'autres humains, toutefois la marche permet d'autres activités d'exploration et de recherche, comme le glanage, la récupération ou le vol. La trouvaille faite d'éléments abandonnés par d'autres personnes peut prendre une importance très marquée pour le sujet déambulateur, qui va profiter de la prodigalité de l'environnement-ville dans lequel il évolue. La ville a ici un caractère nourricier, elle offre la possibilité de se nourrir (les distributions alimentaires, la générosité des passants et des riverains). Possibilité qui s'inscrit dans une forme du lien à l'autre, une certaine forme de transaction mais aussi dans un jeu d'exploration et de découvertes. L'environnement-ville nourrit, satisfait certaines pulsions par ce qu'elle laisse à disposition ; argent, bière à peine entamée, mégots, autres matériaux. Ce qui est recherché ou rencontré présente des caractéristiques diverses et des niveaux d'élaborations de diverses natures ; l'un ne sera satisfait que par l'alcool et les cigarettes ainsi récupérés, l'autre accumulera des objets dans une pièce en vue de collection (Diogène) ou d'assemblages (en vue d'une construction d'un abri ou d'une machine futuriste), d'autres encore les inséreront dans un réseau d'échanges (récupération et vente de métal).

La dérive est un grain de sable dans la machine productiviste (Guy Debord et le tag « ne travaillez jamais ») mais elle oblige ici à des pratiques économiques marginales de la manche, à la récupération, au vol, aux trafics. Ce rapprochement fait entre dérive et errance ne signifie aucunement que l'errance constituerait un choix contestant les excès du mercantilisme et de la société de consommation, mais le travail salarié et l'argent du salaire sont des éléments centraux dans le système d'échanges, et c'est de ce système dont les sujets sont exclus. L'argent exclu donc par sa rareté de bons nombres de relations mais devient préoccupation majeure, pour assurer besoins et néo-besoins, et se charge de nouvelles significations (argent donné=amour) dans les transactions spécifiques à la manche.

La possession et l'usage d'objet sont centraux dans les fictions organisant le lien social mais, dans l'économie capitaliste, l'objet, transformé en marchandise, est déchu de cette valeur d'échange pour la substituer à la possession et à l'accumulation. La valeur d'échange qui s'impose à nous sous la forme du prix oblitère la valeur comme résultat de relations sociales entre individus devenant une qualité qui lui est propre (Marx, 2008). Les rapports de

production apparaissent non comme un rapport entre les hommes mais entre les marchandises. La possession, et non l'échange, va légitimer le sujet dans sa participation aux processus de production et donc des rapports sociaux.

Ainsi, la perte catastrophique des objets sociaux, à la fois concrets et idéalisés par la société, définie par leur perte (les sans-emplois, logement, papier), est contestée par un usage original des marchandises déchuës. Ces objets ayant perdu leur valeur (d'échange et d'usage), ils sont amassés et agencés dans des utilisations complexes. Ce qu'illustre l'accumulation de vêtements d'Adam, mais aussi dans des formes de montage ou de machines alchimiques, technologiques, qui n'aboutissent que rarement en un produit ou encore, dans des accumulations dans lesquels sujet et objet se confondent dans leur statut d'objet déchet.

Usage prothèse de l'accumulation des objets venant esquisser un contenu et un contenant (dans la disposition et les liens entre eux notamment) par leur présence sur le corps ou le lieu d'installation. Ils en viennent à faire office de bannière d'une forme d'exclusion du lien social, en ce qu'ils sont portés comme ce qui est rejeté de ces rapports sociaux. Mais il n'empêche qu'ils peuvent trouver des usages dans l'interaction entre sujet et environnement ; tel trouvaille va trouver une place loin des usages prescrits, révélant là une mystérieuse affordance, devenir pièce d'un agencement composite. Démarche relevant d'un bricolage, « ça peut toujours servir », aussi bien matériel, social, que psychique. Il en résulte parfois des constructions originales autour de projets de machines (avec plan, description, etc...), créations artistiques ou lien social.

Mais le glanage ne relève pas uniquement de l'œuvre, il peut aussi viser à la satisfaction la plus directe des besoins dans un lien à l'objet penchant vers un type de la relation d'objet archaïque, celui à un objet primaire, de phase d'indistinction soi-environnement. Cette indistinction propose la solution d'une indépendance paradoxale, la réponse de l'objet conditionne l'existence du sujet : répondant aux besoins, le sujet éprouve la validation de son existence dans une concorde entre son environnement et lui (Adam trouvant sa bière et ses cigarettes). Tel démarche comporte des risques de frustration et détresse, sans réponse du milieu, le sujet doit se tourner vers d'autres humains et peut alors se confronter violemment à l'altérité, objet parfois opaque, parfois fragmenté et s'agrégeant dans une multitude de traits (un autre machinisé), pouvant susciter le désir ou le rejet face à une présence ressentie comme intrusive et menaçante.

c) La manche

La pratique de la manche est fortement articulée autour du corps (sa posture et sa présentation) et du contexte spatial (déplacement, lieu fixe). Les techniques plus actives comme la manche à la rencontre (Zeinedi-Henry, 2002) supposent des savoirs géographiques et psychologiques mobilisés dans des évaluations et des décisions mises en pratique. C'est une pratique créative où s'élaborent des histoires ou des discours destinés à être entendus par l'interlocuteur en fonction de ces évaluations. Mais c'est une pratique peu répandue, en particulier chez les non-francophones. D'autres pratiques actives comme la musique ou la manche dans le métro supposent un déplacement et une adaptation à l'auditoire.

La manche dite « tape-cul » (Zeinedi-Henry, 2002) fixe un individu à son « spot », plus passif dans son attitude, interpellant ou non les passants. L'asymétrie des positions situe d'emblée le demandeur dans une position de soumission, de fragilité et de dépendance. Pratiques et stratégies sont mises en place pour obtenir plus d'argent ; la régulation de paramètres de monstration de la misère et de la dépendance, comme le ton de la voix, sa force (une voix trop suppliante repousse), l'état du corps (mettre en avant une infirmité, mesurer le degré d'incurie). Tous ces éléments sont aussi soumis à évaluation ainsi que la connaissance du territoire et le choix du lieu. Car il y a une logique de territoire, c'est-à-dire assignation et attachement à un lieu qui passe par une connaissance et une lutte pour l'espace. Certains spots sont jaloués et sujets à disputes, stratégies d'occupations, bagarres. Une multiplicité de facteurs dynamiques légitime l'installation d'une personne à tel endroit ; certains droits semblent prévaloir tel l'ancienneté, les gestes de reconnaissance des riverains ou encore l'usage de la ruse ou la force. Des arrangements ont cours et des roulements s'organisent de façon tacite (une personne la journée, une autre le soir). L'installation dans le territoire de la manche est de l'ordre de l'habiter, il faut se ménager une place dans un lieu. On prend soin de cet habitant en marge et inversement il prend soin du lieu (veille sur la propreté, surveillance et informe le voisinage, donne un sentiment de familiarité dans le quartier, éloigne d'autres exclus, etc...).

Il s'agit d'être repéré, connu par les riverains dans des formes distendues ou déstructurées de liens (c'est-à-dire non habituelles compte tenu des habitus et de la politesse distante de la grande ville). La survie n'implique pas que les besoins que procurent aliment et sommeil, et

les conditions de possibilité de ces besoins entrent dans un style d'échanges où les sujets sont affectés. Ceux qui pratiquent la manche affectent et sont affectés par l'environnement qui en somme les nourrit, une parole, un rire, un regard, une somme importante est reçue comme un don matériel et comme une intention à leur égard. Les résultats de la manche, aussi bien en termes financiers que relationnels émergent parfois dans les discours comme échelle de sa propre valeur ; l'argent toujours prompt à incarner toutes valeurs peut ainsi soutenir un narcissisme défaillant. Tout comme peut le faire quelques mots échangés ou un regard amical.

On objectera toutefois que cette pratique est généralement ressentie comme honteuse (ce qui se confirme dans la violence de certains propos, l'indifférence des passants) et que l'alcool devient indispensable à sa pratique. Jeu complexe entre le sujet et l'objet ; sentiment d'amour, de dépendance et donc de haine, d'envie envers l'objet qui lui aussi pose un regard souvent ambivalent sur le demandeur ; pitié, solidarité, haine, jalousie (de la supposé liberté que le mendiant semble incarner pour le sujet soumis aux contraintes du quotidien).

L'espace social est donc lieu d'apparition pour le sujet mettant en scène sa souffrance ou son besoin, sa dépendance ou une activité témoignant d'une certaine astuce, d'un détournement de la situation. Ainsi certains proposent des prestations, entendues comme jeu d'acteur, reprenant la situation à leur compte et retournant la passivité de cette activité, tel un usager d'un CARUUD qui faisait la manche sur la place voisine à l'aide d'une canne à pêche, une fois le poisson ferré, il n'avait plus qu'à tirer la ligne. Mise en scène donc qui suppose d'être vu, de montrer, c'est-à-dire d'une adresse. Entre évitement du regard et intérêt porté aux qualités exhibés, l'adresse peut être conçue comme un appel dans une intrication entre scène sociale et scène psychique. L'exhibition dans l'espace public capte les témoins de cette monstration qui sont sommés d'en faire quelque chose, d'y réagir (y compris par la mise en scène de la non-perception) ou de la transformer. C'est d'ailleurs là le levier d'une rencontre possible entre le sujet et son environnement, dont les cliniciens peuvent devenir partie prenante.

Par ses démonstrations, y compris par la spectacularisation de l'abjection, le sujet SDF organise une forme de séduction. Séduction traumatique qui provoque d'ailleurs réactions, excitations chez le dépositaire. Sentiments troubles de fascination, de culpabilité et de répulsion que l'on entend dans la peur répandue de devenir sans domicile fixe. La part déposée dans l'autre par l'envahissement des sens (les odeurs, les fluides, les imprécations, le délabrement des corps) serait un appel à trouver domicile en l'autre (Charreton, Matthieu,

& Pitici, 2012) comme dimension contenante. La monstration de la misère, voire de la monstruosité par l'intermédiaire du corps et d'une parole abimée, est ainsi recherche d'un accueil, d'une échoïstation, d'une nomination d'éprouvés non psychisés. L'errance avançant alors l'impossibilité d'habiter et la tentative d'esquisse d'un lieu en l'autre.

d) Consommation de produit psychotropes, l'exemple de l'alcool

Dans le discours des personnes rencontrées dans la rue et en particulier des plus « clochardisées », l'alcool s'insère souvent dans la trame explicative du parcours. La chronicité s'installe après certains événements comme les ruptures, les deuils ou les pertes d'emploi. Conséquence mais aussi cause de ces événements ou de la difficulté de « s'en sortir ». L'alcoolisation est aussi à replacer dans le contexte actuel de la survie à la rue et des pratiques associées. L'alcool fait lien entre les membres des groupes d'appartenance, objet commun partagé, la bouteille circulant de main en main et de bouche en bouche, moyens pour l'obtenir mis en commun. Ses effets psychotropes abolissent les limites entre les individus, se fondant ainsi dans la masse groupale, à travers des expériences et des ressentis partagés. C'est aussi un objet d'appartenance culturelle (à une classe sociale ou à une « race », « nous les polonais on boit »), propre à démontrer sa puissance (« on tient bien l'alcool »).

Les effets physiques et psychotropes agissant comme désinhibiteur et anesthésiant jouent une multitude de fonctions (réchauffe, crée du lien, permet d'anesthésier la douleur d'une plaie, de faire la manche) et devient ainsi un puissant néo-besoin, la quête ultime de la journée (Nauleau & Quesemand-Zucca, 2003). De plus, l'effet de l'alcool abrase les émotions, les affects et leur manifestations corporelles, coupant le sujet des pensées potentialisant les états décrits précédemment, proches du démantèlement ou de l'auto-exclusion. C'est un appui souvent nécessaire qu'il fournit à la pratique de la manche par ses effets désinhibants et surtout sur la mise en parenthèse de la honte. Toutefois la présence constante de cet objet devenu nécessaire vient déloger les autres besoins et placer le sujet dans un état de dépendance à l'objet alcool et, par ricochet, à sa source. Le sujet se trouve protégé par un clivage de plus en plus important finissant par le déloger de ses propres ressentis, jusqu'à son propre corps, « *l'alcool permet qu'un sentiment, une pensée, une idée liée au passé reste*

activement cantonnés dans un espace inaccessible au travail de la remémoration, tout en demeurant violemment attractifs, parce qu'évocateurs du moment traumatique précédent précisément le moment où le temps s'est arrêté »(ibid.).

Participant à la désagrégation de liens aussi bien internes qu'externes, il participe toutefois à créer, à travers ce néo-besoin, des nouveaux liens de sociabilité symbiotiques comme ceux des groupes, des amis de la rue ou des riverains qui donnent de l'alcool. De façon plus large, il s'établit notamment autour de cet objet un lien particulier entre individu et milieu. Associé à d'autres pratiques comme la marche, l'individu évolue dans un monde de sensorialité, de surface, de sa propre surface, d'un corps « *mis en avant et la parole en retrait, la bouche pleine ne laissant pas de place au langage verbal* » (Biancarelli, 2016). L'alcoolisation participe ainsi d'une maîtrise de soi, de l'apaisement de certains éprouvés et de la potentialisation d'autres, voir à un aménagement de soi. Le consommateur se crée un monde de sensations plus acceptables, un habitat précaire de sa subjectivité en souffrance, par ces rituels oraux, souvent groupaux, d'une incorporation qui réalise dans le corps ce qui n'a pu être psychisé (cf. Rue V... la meute).

e) Vie en groupe

Telle ritualité se met au service d'identifications groupales archaïques (le sujet s'unifie au groupe à travers la satisfaction de ce néo-besoin) et d'alliances inconscientes dans ce partage qui présentifie corporellement, réalise dans le corps la présence de l'objet, le pétrifiant psychiquement, occasionnant les stases psychiques dont le dégel porte atteinte parfois violemment et dramatiquement (des violences physiques voir des meurtres ne sont pas rares) au groupe et à ses membres.

Les modes de sociabilité sont très divers de la plus grande solitude, de « couples » (deux personnes veillant l'une sur l'autre) aux groupes élargis aux compositions stables. Survivre à la rue suppose la constitution d'un réseau d'entraide, de l'aide assistancielle, certes, mais aussi d'un entourage qui ne vit pas à la rue comme les riverains, des relations plus intenses et moins distantes d'habitants du quartier mais aussi, des contacts avec certains amis ou membres de la famille (y compris dans le pays d'origine). Ceux-ci offrant des ressources non négligeables,

de la présence à l'aide matérielle, financière ou la possibilité d'embaucher pour un travail de quelques jours par exemple.

Mais d'autre part, des amitiés se nouent dans la rue et les membres d'un tel réseau se supportent. Rencontres organisées par la répétition et l'adaptation des parcours et des territoires. Ces relations font vivre une forme de lien social dont on suppose qu'elle repose sur l'expérience commune de la vie à la rue ; le silence sur les récits de chacun, le respect de celui-ci souvent associé à une forme de pudeur teintée par ce qui semble être une compréhension de la misère et de la souffrance d'autrui est remarquable, tout comme l'acceptation dont peut faire preuve un groupe pour des traits et des comportements qui ne trouvent plus où être reçus. Le groupe de la rue est un asile de subjectivités en souffrance de lieu. Ces groupes sont des pôles d'attractions des trajets erratiques et suscitent souvent un fort effet de séduction et de subjugation (on oublie ce que l'on devait faire au cours de la journée, un rendez-vous concernant une démarche administrative ou des travailleurs y passant leur week-end peuvent ne pas retourner travailler avant plusieurs jours d'ivresse collective). La permanence du groupe et sa disponibilité, sa masse indifférenciée, sa chaleur, ses éclats, son caractère nourricier (personne ne doit être en manque) offre une contenance toute en adhésivité permettant de dépasser, temporairement, la destructivité et de lier les parties éparses de soi en s'accrochant au groupe.

Ces liens offrent, par ailleurs, une solidarité comme la mise en commun des ressources et des compétences de chacun pour une visée commune et constituent en ce sens de petites hétérotopies. La constitution de groupe stable ou de couples offre aussi la possibilité de stabilisation dans l'appropriation d'un territoire et une protection contre la violence de la rue. Violence qui s'abat souvent de manière inattendue, des vols la nuit aux rixes voir aux meurtres parfois aveugles. Mais, la protection de ces groupes n'est que relative puisque de ce magma affectif des corps et psychés fusionnés jaillit l'expression d'une poussée pulsionnelle déliée qui s'abat sur l'un des autres membres, d'autant que les processus psychiques groupaux en jeu œuvrent dans le sens de la démétaphorisation aggravant les expressions les plus létales des pulsions de mort.

Cette forme de vie en groupe propose ainsi, sous forme d'hétérotopies, lieux hors de la société, d'où le symbolique semble quasi absent, indiscipliné, un asile pour sujets en déshérence. S'y nouent des relations d'une grande intensité reposant sur des médiations

sociales issues d'une culture de la rue et de création groupale, il y circule des histoires, des souvenirs communs, de solidarité et des règles reposant sur l'honneur. Il faut, à cet égard, nuancer la vision cauchemardesque d'un quotidien à la rue fait de déchainement de violence sauvage, d'oubli de soi et des autres et d'un dénuement absolu. Une attention souvent discrète est portée aux congénères de même condition, s'exprimant dans le maintien de relation amicale plus ou moins teinté de distance, garantit d'alliance et de protection mutuelle, à des amitiés et des compagnonnages. De même, une forme de mémoire collective est constituée faites de souvenirs de personnes rencontrés, parfois disparus, de commérages, il n'est pas rare que notre propre mémoire de personnes disparus et d'évènements soit convoqués ; introduction dans une communauté de partage, réassurance sur la véracité et l'importance d'une telle mémoire, qui garantit au sujet une existence hors présence nous invitant à témoigner, à garantir cette mémoire, à nous l'approprier. Il résulte des transmissions de mythes et légendes d'évènements qui vont structurer les valeurs inhérentes à ce mode de vie. Ces récits dont le ressort narratif repose généralement sur le bon coup et/ou l'injustice, est toujours retravaillé, redébatu, matériel vivant sujet à réappropriation : ils sont, par exemple, les sujets d'une tension éthique entre des agissements liés à la survie et des obligations morales, il est ainsi inacceptable pour certains de voler des congénères quand d'autres peuvent évaluer l'acte en fonction d'une casuistique singulière. Structuration de relations interpersonnelles dans et surtout hors des groupes, ces médiations instaurent de fragiles règles autour de principe de réciprocité, de solidarité, d'attention et de soins entre les plus fragiles ; il est ainsi réprouvé de s'en prendre physiquement aux personnes isolées, âgées ou aux femmes. Des sujets peuvent être marqués par le groupe, un membre peut être expulsé, sommé de partir ou faire l'objet de représailles. Les mouvements pulsionnels que nous relatons traversent des moments de grandes intensité et d'accalmie. Il y a de la vie en leur sein, une vie dont il est difficile de se passer, intense et excitante, des liens forts, reposant parfois sur des identifications archaïques mais parfois étonnement complexes. Ces alliances favorisent des opérations de clivage et de déni parfois très puissantes mais sont aussi le lieu d'une création collective instituante. Les hiérarchies sont peu marquées, la parole peut circuler principalement sous forme ludique ou selon des modalités de conciliation concernant la résolution de problèmes qui se posent concrètement, se donnant ainsi des moyens de traitement psychique commun ; il y a une fonction de dépôt dans le groupe et des fonctions phoriques qui trouvent des voies d'expression par les porteurs de symptômes (dans la

désignation et l'appel à l'aide concernant un membre du groupe) et les portes paroles qui peuvent ainsi faire émerger des processus latents (quand il évoque un processus méconnu chez lui à travers un autre, pour lequel il s'inquiète).

Cette sociabilité est permise par la permissivité et la tolérance de la ville-monde, où diverses communautés pouvant cohabiter sans toutefois fonder une communauté politique, ne se rejoignant pas dans la sphère publique et son civisme nécessaire. Les créations groupales hétérotopiques sont garanties d'une ville-refuge. Tolérance faisant office d'accueil de ce que le sujet peut ressentir de la singularité de son propre fonctionnement, de ses empêchements, ses dégouts, ses rejets, de ce qui lui échappe de son propre fonctionnement, d'une pulsionnalité qui le déborde, de ce qu'il perçoit de rejet du monde. Ce sont des formes de vie qui offrent des possibilités d'expérimentation sans le renoncement et le vécu de soumission que peut susciter les exigences de la réinsertion. Ces formes d'expérimentation de vie collective, qui se paient d'un prix exorbitant tant ils peuvent être désubjectivants, ménagent des espaces pour ces vies qui ne peuvent supporter les contraintes de la vie « normale », laissent s'exprimer ce qui, sans être nécessairement subjectivé, est perçu comme singulier chez le sujet voir vital. Plus encore, ils ouvrent des espaces d'élaboration collective par l'action, ce sont des lieux de délibérations parfois brutales qui, aussi fragmentés qu'ils soient, ouvrent un espace d'apparition aux uns aux autres, de prise en considération, de « prendre soin » parfois, des lieux de rassemblement où s'échangent et se partagent les expériences et les enjeux qui travaillent le groupe et les individus le composant.

Alors, le groupe peut là aussi se concevoir comme une modalité d'accueil de parties de soi. La cohésion du groupe est fonction d'investissements libidinaux individuels, le groupe se donne comme objet d'investissement au sujet visant la réalisation de fantasme inconscient infantile et/ou archaïque. De là, ce qu'il y place de sécurité et de désir est repris par l'ensemble, par le plus petit dénominateur commun, comme organisateurs de l'appareil psychique groupal. Ces dispositions altèrent les limites de chacun, qui se repose sur l'autre, s'y répand, s'y donne et ce d'autant plus par l'installation dans la rue et son mode d'organisation de l'espace entre intérieur/extérieur et public/intime. Et ainsi, le groupe à la rue a ses dramatisations propres, ses scénarios et ses répétitions, organisés par des fantasmes souvent crus et une circulation par contagion. En son sein, que ce soit dans l'entraide, dans la violence des expériences, des traces mnésiques sont mobilisées chez chacun dans les paroles, les gestes, les échanges,

l'image offrant un lieu où se répètent ou se jouent de manière originale les relations d'objets, les rencontres ou les non-rencontres.

Il arrive ainsi que dans un tel contexte, un évènement souvent grave impliquant la mort ou un risque vital, une déception, la défaillance du corps (lié à l'âge notamment) une rencontre, (cf. la rue Vaucanson) provoque un sursaut brisant la temporalité circulaire du groupe chez au moins un individu. Moments ouvrant à une grande fragilité narcissique, le jeu d'identification étant momentanément suspendu, de vertige, de honte et de culpabilité. Ce peut être le moment d'amorce d'un autre type de travail psychique. Ainsi nombre de personnes ayant vécu de telles relations, arrêtent leur consommation d'alcool et s'éloignent de type de socialité l'estimant trop dangereuse (physiquement et psychiquement) et peuvent ainsi se retrouver seules ou établissent des réseaux (plus distendue) avec d'autres personnes dans des dynamiques similaires.

f) Les animaux, les non-humains

Un animal domestique peut être un support pour certaines activités, il protège son maître et réciproquement, et peut même constituer un plus pour la manche. Il est aussi le support d'un lien particulièrement privilégié puisqu'est souvent avancé la responsabilité qui s'exerce sur cet être vivant, discours relativement rare à la rue et généralement transitoire et externalisé (un porte-voix se fait écho de l'inquiétude quant à l'état d'un collègue de rue et fait appel à un tiers). Responsabilité qui présente des conséquences parfois indésirables dans le travail social puisque de nombreuses personnes déclinent les propositions d'hébergement qui ne peuvent accueillir leur compagnon.

L'animal est, bien sûr, support de mouvement psychique intense, de projection, d'introjection ; la protection réciproque devient dépendance mutuelle, lien privilégié d'autant qu'il se situe en deçà du langage. Entre humains, l'animal devient une médiation dans et par le langage, évocation de la souffrance et des soins que l'on peut prodiguer à un être vivant ou souci collectif d'un groupe en partageant la charge :

Du fait de son agressivité, Django, chien dont nous rencontrons fréquemment le maître, dont la charge est largement partagée par son groupe de la rue, doit être castré. Cette décision

difficile émeut tous les membres du groupe qui viennent à en parler alors que je les croise séparément pendant la journée. Cette castration chirurgicale inspire chez les membres du groupe une telle horreur que l'on pourrait supposer que toute la « meute » allait la subir. Il opère dans cette opération concrète une identification et une reconnaissance qui vient toucher au narcissisme individuel et de groupe dans ce qu'il a de plus intime. Il entame très certainement les cristallisations autour d'une identité virile venant endiguer l'horreur d'une mutilation symbolique et souvent trop réelle, ainsi que de la position de passivité.

Des sentiments très familiaux (d'amour, de tendresse, de colère) sont éprouvés par le maître et/ou supposés à la bête domestiquée mais à contrario, l'animal sauvage, rejaillit parfois dans l'humain par l'évocation de violence, de l'appropriation territoriale (maître et animal urinent dans la rue marquant de leur empreinte un lieu) et de la sexualité ; il y a une capture réciproque, un devenir-animal qui se joue parfois dans la rue. Double face de l'animal qui offre par sa présence vivante la possibilité d'un reflet, support de projection et d'identification comme il peut se présenter comme altérité radicale pour son maître entrant en résonance et traçant une ligne de fuite.

Searles (Searles, 1986) a déjà souligné l'importance, méconnue, du non-humain dans la vie psychique, par exemple dans l'attachement qui s'opère envers des objets, des ambiances et des paysages, on en voit les traces dans la nostalgie, mais aussi, plus radicalement dans le dépouillement de l'humanité pour échapper aux désirs et angoisses propre à nos existences pour rejoindre le destin supposé paisible des animaux ou de l'inanimé. La différenciation entre humain/non-humain et inanimé/non-animé se spécifiant autour de la séparation avec l'objet primaire n'est ainsi jamais complètement acquise. Et il met aussi en relief les liens profonds dont peuvent faire objet ces éléments non-humains autrement que comme dérivés de liens humains (dérivés des imagos parentaux), ainsi suppose-t-il une angoisse profonde et inconsciente d'une régression ontogénétique, vers l'animal, le végétal voire le minéral. Tel angoisse se voit profondément refoulée par les processus d'humanisation et ne ressurgit généralement que dans des psychoses graves (catatonie). Mais, ces processus avancés de désymbolisation, d'abandon du corps, d'ancrage les plus profonds aux portions les plus congrues d'espaces réalisent de telles régressions et des plongées vers la déshumanisation.

D'ailleurs peut-on voir comme l'autre pendant de l'invisibilisation et l'abjection, une tentative de dépouillement tel, qu'il devient celui de l'impersonnalité ? Devenir-imperceptible, Devenir-

intense. Recours à l'infinif, signe du renoncement à une recherche de sujet pour envisager les intensités et des agencements d'une expérience de la contingence, d'un dépouillement du Moi, des souffrances et des revendications. Effacer ce qui dépasse l'instant, comprendre tout ce qui est dedans : « [s]e réduire à *une ligne abstraite, un trait*, pour trouver sa zone d'indiscernabilité avec d'autres traits » (Deleuze & Guattari, 1980). Ne porter que des affects, une sensibilité au milieu, pointe de la déterritorialisation de la meute source de production à partir de potentiels latents, qui affectent, sont affectés. Et le sujet errance, dans cette sensibilité à son environnement, sa matérialité et sa sensorialité peut en passer par ces devenirs pour rester en vie, se faire parcourir par les flux de l'environnement. Devenir banc, devenir gare...

g) Installation, appropriation, mobilier urbain

L'appropriation d'un territoire dépend finalement de marques, de repères et d'encoches dans l'espace parcouru. Ainsi, tout peut faire marque, la signalisation officielle (les panneaux, les noms de rues) tout autant qu'un ensemble de bricolage (un aménagement de meuble, de toiles dans un coin) que des signes émis par le lieu (c'est-à-dire la familiarité qu'inspire un élément du mobilier urbain largement utilisé ou même l'odeur de l'urine comme évoqué précédemment). Les formes d'appropriation sont des productions de sens qui dessinent par exemple une délimitation intérieure et extérieure ou une propriété par l'usage. Ce qui fait devenir un banc dans l'espace public quelque chose comme un chez-soi. De ce centre stable, se dessine une enveloppe contre le chaos du dehors, la violence, l'isotopie ; instauration d'un ordre, la revendication d'un point dans l'espace constitue la base d'une stabilisation psychique. En effet, de l'effacement des traces que produit l'errance, par le travail du négatif, le sujet peut prendre support sur ce qui résiste, parfois dans sa matérialité même, ou se recrée, par exemple dans les pratiques de rues jalonnant l'espace de repères et y tentant d'expérimenter un rapport autre à son corps et à l'espace. Ces repères fendent l'espace de l'errance comme peut le faire la dérive, non pas arrêtant le mouvement mais permettant une orientation.

Sont détournés de leurs usages des espaces publics ou des espaces privées, des éléments du mobilier urbain par différentes formes comme l'installation de matelas, de meubles, par des rythmes des pratiques, même le fatras, le désordre des déchets jetés dessine un territoire dans l'ordre imposé de l'espace public. Ce sont souvent les rythmes et les besoins du corps qui président à l'appropriation ; les détournements, les délimitations ont pour but de créer de l'abri contre l'extérieur pour pouvoir dormir, manger. Les territoires sont des espaces composites peuplés par d'autres humains, des animaux, des objets hétéroclites et des rapports qui se nouent entre eux. Les configurations sont mobiles puisque les territoires toujours précaires et perdent de leur consistance en l'absence de leurs usagers ; les vols sont fréquents, papiers d'identité, sac de couchage, etc... si bien qu'il ne faut presque rien laisser sur place mais laisser les marques de l'existence et de la vie du territoire. De même, les autorités, les municipalités ou les entreprises privées (RATP par exemple) luttent contre ces installations par diverses mesures (mobilier inconfortable, expulsion, travail social).

Il est certain que la volonté ou non d'un sujet de s'abriter, lui ou au moins son corps, signe la persistance de pulsions de vie. Le processus de bitumisation serait la conséquence de déliaison massive de pulsions de morts, entropisation des forces du corps et de son habitat, fonte progressive dans un extérieur, existence quasi minérale. Signe émit par un sujet en déshérence plus encore que le manque d'hygiène par exemple qui justement peut encore marquer un territoire et s'introduire dans le lien et se loger dans l'économie libidinal du sujet (Mathieu, 2011). On restera attentif à l'usage des sens, c'est-à-dire que le lieu d'installation est tout aussi bien en rapport avec le regard de l'autre (être vu ou se cacher) mais il est nécessaire de voir de maîtriser par le regard les forces extérieures. De même, le lieu peut se répandre, être ouvert, délimité, offrir le spectacle de la misère ou d'un ordre maintenu envers et contre tout. Le lieu d'installation est toujours dans un travail d'appropriation et de fondation mais toujours extérieur, sans autonomie possible, toujours à la merci des forces extérieures desquelles on ne peut se cacher. Ces forces on ne peut que les amadouer, négocier avec, se rendre inapprochable, se rendre imperceptible ou justement désirable, supportable.

h) Abri, sommeil, rythmes

Si l'hébergement a pris une telle importance dans la sphère publique, que la charité ne se conçoive que comme hystérique, c'est que la possibilité pour un être de se mettre à l'abri est bien comprise comme nécessité vitale. Cette évaluation s'applique d'ailleurs pour jauger de la gravité d'une situation. Un être qui ne se protège plus des intempéries devra être protégé de lui-même, l'atténuation des puissances d'autoconservation révélant la disparition d'un désir de vivre. Plus l'organisation d'un habitat est élevée, permettant ainsi des conditions de différenciation avec le milieu moins l'urgence vitale sera supposée. Outre la question de la légalité, c'est ainsi que l'on juge très différemment des formes d'ancrage où guettent l'entropie (un homme dormant à même le sol sans se couvrir) et des formes d'organisations complexes de l'habitat (en squat par exemple).

Les formes d'aménagements des abris sont très variables⁵¹ et il y a un savoir du territoire et l'astuce dans les pratiques qui permettent de détourner les usages prescrits de la géographie urbaine et des dispositifs de surveillance et de répression. Connaissance de lieux échappant aux regards des passants, de la ville comme dispositif et évaluation des risques et de la tolérance du milieu envers leurs présences. Sociabilité et échanges avec la police, les riverains, les personnels de la RATP ou de la SNCF, etc... La créativité nécessaire à la réalisation de tels abris et la nécessité de l'adaptation aux conditions qu'offre ce milieu de vie relève qu'il s'agit d'appropriation du milieu par un processus de mise en habitation, une forme de construction vernaculaire. Auquel cas, le terme d'appropriation n'est à entendre pas comme propriété, puisque celle-ci est toujours contesté par le droit et les régimes légaux de propriété, mais d'usage de rendre ce lieu propre à soi, et se rendre soi-même propre à ce territoire.

L'espace de l'abri dans la rue, délimité par un assemblage de matériaux offrant quelques protections contre les éléments extérieurs, se construisant même contre l'extérieur, comme sa négation, l'installation d'un nouvel équilibre, un nouvel ordre dans le réel, cet espace est parfois réduit à portion congrue, ne laissant peu ou pas de possibilité d'un retrait, d'une césure marquant le lieu de l'intimité, une séparation entre un intérieur et un extérieur. Il s'insinue

⁵¹ Sur les modes d'habitations et les stratégies associés des « sdf » du bois de Vincennes voir (Lion, En quête de chez-soi. Le bois de Vincennes, un espace habitable ?, 2014)

lumière, température, pluie, intrusion humaine ou animale et surtout son ; il s'impose comme bruit de fond permanent. Quoiqu'il en soit, une part importante des journées se déroule hors de l'abri, des repères pouvant jalonner le parcours, et le marcheur est soumis aux conditions extérieures, aux rythmes de la ville et des lieux qu'il fréquente.

Le sommeil est gravement perturbé, peu de confort, bruit, lumière le perturbent autant que la nécessité de vigilance accrue. Il est donc entre deux, l'attention ne se relâche jamais complètement au risque du vol et de l'agression. La fatigue étreint les corps et les esprits et voile la réalité d'un nimbe de confusion, de rêverie peu structurée. Les stations de métro offrent ainsi un abri provisoire protégeant des intempéries et des variations de température, dans une moindre mesure de la violence et des vols. Celui qui s'installe devient dépendant du personnel de la RATP et de sa tolérance à l'installation. L'exposition au bruit du métro et à celui des usagers et à la lumière est permanente apposant sa marque sur les rythmes et les transitions jour/nuit jusque dans les corps et les psychismes ; cette alternance qui structure la vie des groupes humains perd de son effectivité et les états de veille ou de sommeil ne se discriminent plus aussi clairement épuisant les capacités de rêver, de penser. L'activité psychique prend parfois un aspect confus où pensées, rêveries et perception s'entremêlent. La nuit peut être un temps recherché bien évidemment, pour les distances qu'elles instaurent entre les êtres, pour son aspect d'envers de la vie quotidienne, de retournement de valeurs ou encore pour l'expérimentation des états en question et d'une exploration et de confrontation à un réel sous cet autre éclairage

Le sujet immergé dans son milieu est traversé par les flux de la ville, résonnant avec ses états internes, selon des tonalités d'attirance, de répulsion (selon des sentiments de sécurité ou d'insécurité, de satisfaction ou de frustration, ou de sentiment esthétique). Le sujet engagé dans « *processus participatif rythmique* » (Avron, 2013) effectue des aller-retours, des passages entre soi et le dehors, entre participation et réception. Ces environnements organisent la sensorialité et la perception. Ils organisent aussi la sociabilité. Ils organisent les rythmes du corps et ses usages ; perturbant la faim, la soif ou le sommeil induisant des états psychiques liés à l'épuisement, à des formes de vigilance accrue nécessaires à la survie dans ce milieu, aux types de liens sociaux, aux consommations. Corps passivé perdant sa vitalité, corps sur-activé de l'agir, des agrippements.

Mais, parler aussi promptement des pratiques habitantes dans ce champ de l'exclusion pose quelques problèmes. Il y a certes autant de façon d'habiter que d'habitants mais la nature et les fonctions des installations en question sont de natures diverses. L'installation dans les tunnels n'est pas celle d'une grande tente dans le bois de Vincennes ou des maisons bricolés sur les talus du périphérique. Ces dernières organisent l'espace de façon strictes, à la façon des demeures « traditionnelles », entre intérieur et extérieur et organisent la circulation des corps par la délimitation de pièces aux fonctions précises. Ainsi, il n'est pas rare qu'une personne déclare « habiter » une tente dans les bois tout comme des personnes logées dans un appartement autonome crie leur impossibilité de l'habiter, il l'occupe, y vive dans un rapport d'étrangeté. La légitimité sociale est pourtant du côté de ces derniers et les premiers peinent à faire valoir leur droit comme habitant, se trouvent expulsés, se voient détruire les installations y compris par les forces de l'ordre au mépris de la loi (toute installation précaire doit faire l'objet d'une procédure d'expulsion). N'entre pas en jeu le rapport singulier à l'habitation qui a pu se créer, d'une habitation vernaculaire, utilisant les matériaux de la ville, la géographie, les relations sociales propres au lieu et à son mode d'habitation.

Différents mondes co-habitent sur le même territoire : dans le bois de Vincennes, joggeur, touriste, précaire vivant de la récupération, grand clochard, agent municipal, animaux, etc... Évidemment, les effets de ségrégation et de contrôle social pèsent sur la constitution de ces abris et de ces habitats participant et actualisation le processus d'exclusion. Destruction de tentes, expulsion par la police ou des agents publics, manifestations contre l'installation de centre d'hébergement et d'accueils de jour. Les actions coercitives étant parfois menés sous couvert d'un discours compassionnel.

La production d'un espace propre par un bâti relève ainsi de logique de survie et de protection mais aussi d'une appropriation active de sa vie, et ainsi d'un processus de subjectivation (Pankow, 1986). Quel effet sur la parole politique, de la parole collective ont ces destructions quand les discours dominants écrasent les évaluations et les bricolages matériels et subjectifs d'individus qui ne pourraient être logés autrement ? Ces installations sont des formes que prennent dans des modes de vies des aménagements psychiques et des aménagements d'une situation sociale, étant « *dépossédés de leur capacité à évaluer ce qui est adapté ou inadapté à leur situation, au vu de leurs chances objectives de retrouver un logement* » (Lion, 2015, p. 205).

i) S'habiller

Facteur de protection et de régulation des enveloppes corporelles, les vêtements ont manifestement un pendant psychique. Dans le contexte des conditions de survie, ces fonctions sont hypertrophiées. Fonction de protection et de contenance, telles ces personnes qui portent plusieurs couches de vêtements sur eux.

Simmel définit le projet capitaliste comme libération des structures sociales traditionnelles (comme l'ethnie, la race, la classe sociale) par l'intermédiaire de l'argent et l'identité qui en résulte est une construction qui n'est pas uniquement esthétique mais aussi technique (Coccia, 2021). Cet artefact, issu de choix arbitraires, d'un style, trouve parfaite illustration dans les pratiques d'habillement, en effet la mode est une tendance mouvante, une transformation des valeurs à travers les choix de vêtements ; ce mode de « vêtir » se distingue en ceci du costume et de l'uniforme dont le choix est déterminé par un ordre préalable. Dans le contexte de consommation de masse, le consommateur établira des choix en fonction de valeur et d'une identité à exprimer et à construire, guidé non uniquement par des déterminations (d'appartenance à une classe sociale par exemple) mais par une recherche psychologique, de transformations de l'un par l'autre et d'apparition (ibid.).

L'objet vêtement et les pratiques d'habillement sont ainsi en position de chiasme entre dedans et dehors et articulé au Moi. Surface d'apparition et d'expression, les choix ainsi établis modèlent le Moi et l'identité en tant que reconnaissance d'une appartenance commune et reconnaissance à soi-même. Ce qui se modèle ici dans la profondeur psychologique et morale est sculpté par des objets (manufacturés) dans une diversité de techniques, de pratiques et de savoirs souvent insus. Le vêtement comme l'habitat est construit, produit d'assemblages. Sa vocation de protection et de prothèse de fonctionnement homéostatique se développe pour acquérir d'autres fonctions, de productions de signes d'appartenance, de pouvoir, de richesse et d'identité.

Or, les pratiques dans le monde de la rue révèlent manifestement de la nécessité. Les vêtements sont choisis en fonction de qualités diverses et spécifiques mais tout d'abord en fonction de leur disponibilité ; il n'est pas nécessairement évident pour les gens à la rue d'accéder à certains vêtements. Ils dépendent de dons, de récupération et de la mise en

disponibilité sur certains lieux principalement association, ces « vestiaires » sont ainsi organisés dans des lieux ayant cette seule vocation ou dans un coin d'un accueil. Il faut y être généralement orienté par un autre service ou être connu par la fréquentation du lieu et parfois participer financièrement (la participation est comme on dit « symbolique »). L'habillement dépend donc en grande partie d'un autre réseau que celui de la consommation. Du moins, il est une marge ; ces vêtements sont généralement des dons de particuliers mettant leur possession au rebut. Un système de retraitement d'objets déchets, dimensions sensibles puisque l'œil expert d'un usager de ces services peut évaluer les signes d'usure d'un vêtement longtemps porté par un professionnel pour lui en demander de s'en arroger la propriété quand le professionnel n'en voudra plus. Les signes d'usures ne rebutant pas l'évaluateur en question se focalisant sur l'état général, l'apparence, la chaleur du vêtement, sa solidité, etc...

La transaction dans ce cas se base sur une évaluation du bien et de l'évaluation supposé du porteur pour les indices de sa valeur ; il est admis que le processus de transformation en déchet des objets et tout particulièrement du vêtement n'est pas le même entre les deux parties. Ce type de demande n'est pas sans provoquer un certain malaise chez le professionnel déjà dépouillé par ce regard évaluateur, on pourrait en apprécier la dimension d'envie, d'appropriation de parties de l'autre dans cette demande. Mais aussi du fait de l'insupportable du processus de transformation en déchet de l'objet dans le passage de l'un à l'autre sans médiation. L'acte même de ce don condamne l'objet à une condition de déchet et au demandeur de se l'approprier ; l'identification au déchet trouve là une expression et un modèle. Ainsi, il n'est pas rare que les vêtements soient portés longtemps et lorsqu'ils ont jugé inutilisables (trop sales, trop odorant, trop déchirés), ne sont pas lavés mais jetés. On ne reviendra que très brièvement ici sur la sur-présence du corps dans la rencontre avec le sujet sdf. Et en effet, l'usage du vêtement est vecteur de la sensorialité, vue et odeurs. D'une part enveloppe aux fonctions de contenance ; l'odeur comme les couches de vêtements accumulés font office d'enveloppes sensorielles suppléant des limites psychiques précaires. Mais a aussi un effet sur l'interlocuteur et donc le clinicien. Le sujet souvent à son insu mais sans jouissance se projette par cette sensorialité envahissante à la recherche d'un accueil d'une part de réalité mal symbolisé chez le sujet. Le retour attendu produisant des effets de confirmation de l'abjection ou de l'invisibilisation ou d'une possible mise en forme, d'une ébauche représentative sur le modèle de la fonction alpha chez Bion.

Alice Cherki, faisant usage de l'identification au déchet comme temps de l'enfermement, mode de survie psychique à l'exclusion, désigne ce déchet auquel le sujet s'identifie à un reste non symbolisé, une part morte de soi. Une part exclue de la langue et des « *lieux métaphorisateurs* » (Cherki, 2008) qui reste encrypté dans le psychisme mais comme déchet. Ce reste, que l'on pourrait qualifier de traumatique, associations de sensations, de bribes des mots (elle se réfère à la langue), d'impression et d'une sensorialité lié à un extérieur encore non advenu parfois violent (« *les sociétés changent et où que ce soit les enfants naissent dans un univers dans lequel, en même temps que le lait de leur mère, ils avalent le bruit des bombes (...) et aussi tous les objets sophistiqués, ready made, qui vont avoir à prendre place comme éventuels signifiés quel que soit les pays et les sociétés* » (Cherki, 2008, p. 56).

Il est certain que les choix d'habillement confirment un trouble dans l'image de soi et des défaillances des assises narcissiques. Nombre de personnes que nous rencontrons semblent bien accorder une importance aux signaux émis par ces tenues bricolées par récupération, à la solidité des chaussures (elles sont très rapidement usées voir détruites par les longues marches), à la marque insufflant quelques prestiges à son porteur et aux significations pouvant être perçus dans ces signes (tel cette personne ne voulant plus porter de jean slim pour ne pas avoir l'air d'un homosexuel). L'esthétique ne guide très peu ces choix soumis à d'autres priorités comme celle de l'invisibilité.

Ces pratiques ne sont pas généralisables à tous et ainsi le souci de l'habillement est indice d'un processus de restructuration en cours. Les premiers effets d'une inflexion, parfois teinté de maîtrise moïque, des parcours et de trajectoires se reflètent dans l'intérêt pour l'habillement. Très manifestement quand quelques ressources tirées d'un travail ou de l'arrêt de l'achat de l'alcool se destinent à l'achat de vêtement ou parfois plus subtilement (cf. Adam) par l'accumulation d'objets, de vêtements notamment semblant attendre un statut à venir.

j) Lieux de l'assistance

L'économie assistanciel participe amplement au mode de vie de nombreuses personnes vivant à la rue et une partie des trajets et de leur territoire s'organisent, si ce n'est autour, avec ces lieux. L'entraide à la rue en passe par une mise en relation avec ces lieux et les personnes qui y travaillent. Une connaissance fine peut se développer sur les possibilités, les avantages et les défauts de chacune ; on mange mal là-bas, il y a une assistance sociale disponible et efficace dans cet autre endroit, quelqu'un qui parle cette langue ici, un médecin qui consulte sans sécurité sociale, etc...

Quoiqu'il en soit, le territoire parisien est en la matière fort complexe et segmenté. Secteur médical, médico-social, social. Certains sont territorialisés, comme le secteur psychiatrique ou les services sociaux de secteur de la Ville de Paris⁵², d'autres non comme les lieux d'accueils (les ESI par exemple, généralement associatifs mais l'un d'eux est géré par la mairie de Paris). Toute démarche administrative dépend d'un ancrage, elle nécessite pour les personnes sans domicile, une domiciliation survivance du domicile de secours.

Cette connaissance fine du réseau est une nécessité puisque *« La visée de réinsertion et d'autonomie a des effets paradoxaux puisque que les institutions et équipes accueillant ou partant à la rencontre des plus démunis disposent souvent de moyens limités, en personnel ou dans les outils. Il devient actuellement difficile pour les personnes ne dépendant pas du droit commun, d'entamer un suivi social régulier. C'est un mode de sélection qui laisse à la marge le public le plus désocialisé »* (Zeinedi-Henry, 2002). Constat qui se confirme d'autant plus ces dernières années, par une accélération d'un processus de désinstitutionalisation au profit d'un système de prestation de service.

Prenons l'exemple des ESI, ceux-ci offrent des « prestations » laverie, douche et la possibilité d'un suivi social, de rencontre avec un médecin, avec un agent de la CPAM, etc... L'énumération de l'ensemble de ces services proposés ne rend que peu compte de ce qui s'y déroule. En effet, la vie sur le collectif, très sensible aux ambiances propres à chacun de ces

⁵² Enfin, plus exactement, la division en secteur de droit commun est fonction de l'arrondissement du lieu de résidence. Les « sans domicile fixe » doivent se tourner vers les PSA, en fonction d'un statut lié de l'âge, du sexe et du ménage. Ceux qui ne dépendent pas de ce « droit commun » doivent se tourner vers les accueils associatifs.

lieux, offre à l'observateur (il est impossible de le rester puisqu'une nouvelle tête se fera généralement apostropher) une palette de comportements, de relations sociales, de situations mises en scène. Lieu de sociabilité, lieu de repos mais aussi lieu d'une demande ou de l'imprécation. C'est aussi le lieu d'une autre scène, peut s'y jouer une répétition de la vie à la rue mais sous l'œil du personnel de l'institution garantissant un cadre et une reprise. Au détour, des passages, de l'utilisation des services d'hygiène, approche, apprivoisement, évaluation mutuelle, demandes, réponses. Des relations d'objets et des rencontres s'y jouent et rejouent.

C'est finalement une collection de lieux et de personnes, de modes de relation, les professionnels maniant aussi bien de l'informel que du formel dans les cadres spatiaux, temporels ou dans la forme de contractualisation de l'accompagnement. Les considérations pour la rencontre et l'accueil ne dépendent pas uniquement de leur condition de réalisation entre deux personnes mais dans un temps fragmenté, des lieux dispersés, il n'est ainsi pas rare que des choses, des choses importantes, soient dites dans un couloir, dans un passage, inconfortablement installé ou en coup de vent. La présence, la répétition, la mémoire, l'institué forment les conditions de possibilités d'une expérience de la continuité. Les rythmes et les distances se cherchent dans les actes quotidiens, dans les échanges, les papiers à remplir officiant comme des médiations qui comme les accompagnements physiques participent à la possibilité d'une rencontre. C'est ce que l'on pourrait mettre du côté du transfert, dynamique, diffracté dans le temps et l'espace. *« C'est par l'espace que s'inaugure la démarche thérapeutique (...) On ne peut pas aborder quelque chose de l'ordre du temps sans avoir rassemblé les fragments d'espaces en vue d'atteindre l'unité »* (Oury J. , 2008).

k) Conclusion : Mode de vie, façon de sentir, territoire. Importance des pratiques dans notre démarche clinique

Les productions graphiques qui résultent d'une démarche cartographique chez ce public en errance (Zeinedi-Henry, 2002) dessinent un territoire très limité qui ne compte que quelques lieux. La constitution de ce territoire, du moins ce territoire conscient, maîtrisé, objet de savoir, est tributaire d'un ou plusieurs centres, une place repérable et un lieu d'installation et du réseau assistanciel. Les trajets journaliers sont fréquemment fixés par les modes de fonctionnement des distributions alimentaires, des accueils de jours, d'autres rendez-vous (de soins par exemple) et, éventuellement, des lieux d'hébergements. Non pas que toute la journée s'y déroule mais que ces lieux scandent les parcours, les nomadisent. Entre ces points, les temps morts, les temps de désœuvrement, les temps d'errance, celui qui s'étire et se déstructure (dans les pratiques comme la manche ou les alcoolisations par exemple) se lisent en creux et lissent le territoire. Ce qui hiérarchise la valeur des espaces dans la géographie collective ou individuelle tend à dissoudre, l'espace à s'homogénéiser, les repères, les symboles à se désignifier.

La ville et sa représentation est morcelée, ses parties ne se liant que difficilement. Peu de lieux apparaissent dans les cartes ou les discours autres que ceux des pratiques ici abordées, mais parfois jaillissent quelques lieux hétérotopiques dont les fonctionnements diffèrent et suggèrent une autre forme d'appropriation. Un lieu culturel par exemple, celui d'une activité bénévole ou encore d'une activité sportive. Là d'autres formes de liens semblent se nouer, une autre forme d'économie psychique, d'autres objets. Là encore, le territoire se démantèle dans le temps ; lieux du passé se logeant dans la carte subjective actuelle du sujet.

P., résident d'un CHRS, a restreint son parcours au sein de l'institution. P. est désorienté dans un espace qui ne fait plus sens en dehors de ses chemins coutumiers, en raison notamment d'un probable syndrome de Korsakoff. D'un lieu à l'autre, il s'étonne de s'y trouver, ne pouvant les lier par sa propre intentionnalité ni par les fonctions des espaces où il finit par se trouver. Bien qu'incapable de se déplacer dans le quartier au risque de s'y perdre, surgisse un ensemble de lieux particulièrement important, les cafés où il a travaillé mais surtout une table de ping-

pong, lieu de rencontre des jeunes du quartier, où il se trouvait être avec eux animateur, grand frère, raquettes et balles toujours à disposition dans son sac quand il a commencé à vivre à la rue. Ce lieu l'oriente toujours quand bien même il n'y est pas retourné depuis presque dix ans.

L'insu du territoire apparaît dans les pratiques plus que dans les discours. Insu géographique d'un sujet dont le conflit ne se cristallise plus dans l'espace psychique mais se trouve projeté sur les éléments extérieurs. Une partie de la vie psychique ne se repère pas dans les traces qu'elle dépose dans le discours, ce matériel dont l'interprétation fait son objet, mais dans les agirs et dans une dimension motrice. Ces cheminements, ces actes qu'ils atteignent un but ou dans leurs ratés peuvent alors faire trace et référence commune dans une rencontre quand l'autre en perçoit l'effectivité et leur agentivité ou qu'ils résultent d'un cheminement commun. Parfois littéralement, autour d'un accompagnement physique, se rendre d'un point A à un point B afin de se rendre chez le médecin, dans les locaux d'une administration ou encore du bout de chemin que l'on parcourra en se retrouvant chaque semaine de la sortie de la station de métro jusqu'à l'accueil de jour où se déroule la permanence. Comme le récit d'une pratique de la manche peut prendre son importance en tant qu'interpellation et conséquemment du répondant de cet autre interpellé, précisément par la mise en récit. D'autre part, la présence du clinicien à certains moments du clinicien auprès du sujet, de son corps, dans son territoire rend saillant ce qui des pratiques, des comportements ne fait pas récit. La satisfaction de pulsions partielles guide l'errance dans le champ d'intensité de l'économie de la ville et de sa vie, des objets (partiels) qu'elle met sur le chemin erratique. Le fonctionnement du sujet se repère ainsi dans la présence comme dans le discours, dans le récit comme dans ce qui ne fait pas récit, sur les lieux qu'il constitue et les modes de liens à l'objet. A l'image de l'importance du « bon coup » dans le discours, quand bien même il nous apparaît comme ratage, crée du lieu propre, une harmonie temporaire issue d'une satisfaction qui ne se dérobe alors pas mobilisant la mémoire, l'attention, la créativité et l'action ...

7) Faire territoire

Le terme territoire vient territorium (dérivant de terra, terre) en latin désignant une étendue liée à une autorité ou juridiction ou d'une étendue sur laquelle vit un groupe humain. Trois éléments caractérisent le concept : être appropriable, l'attribution de limites et porter un nom. C'est donc un rapport relationnel, un lien entre un groupe humains, des habitants, et les lieux de son existence. Lien produit par l'activité humaine de mise en représentation, de travail et d'œuvre mais aussi par des liens affectifs, corporels puissants. S'y lie l'individu, le groupe, la terre qu'il parcourt, l'intérieur et l'extérieur, transformant comme il transforme.

La réintroduction du concept de territoire au détriment de celui d'espace dans les sciences humaines s'accompagne de son « aménagement », c'est dire s'il est lié aux questions d'appropriations, de régimes juridiques (souveraineté et propriété) mais aussi, c'est peut-être la raison de son renouveau, d'un autre lien à l'espace. Il rassemble alors les enjeux de pouvoirs concurrents et divergent et « *trouve sa légitimité avec les représentations qu'il génère, tant symboliques que patrimoniales et imaginaires, elles même nourries de la langue dominante* » (Paquot & Muis, « Vous avez dit : 'territoire' ? » Comment chaque discipline l'appréhende-t-elle ? De l'éthologie à la philosophie, 2019), mais aussi des façons d'être au monde, c'est-à-dire de la position du sujet cet espace, ce qu'illustrent les typologies d'espaces combinés de Von Uexküll, monde agi (Wirkwelt), environnement (Umwelt) et monde marqué (Merkwelt) ou des distances régies par la sensorialité des individus et des groupes (Hall, 1971). Le territoire est construit par l'engagement des corps à partir de la singularité des mondes sensoriels construits à partir des traits d'espèces, des techniques du corps liées à la culture, à l'époque ou encore par les idiosyncrasies. Ces considérations introduisent ainsi d'autres échelles puisque le politique qui régit la distance entre les hommes, d'une construction de la possibilité d'apparaître les uns aux autres, de « co-habiter », dans des structures territorialisées. Question d'actualité, l'ancrage territorial du droit étant mis à mal par la mise en marché généralisée de nos mondes.

Lieu de marques, de repères et d'inscription introduisant ainsi une dimension temporelle, mémoire et transition mais sur des modes de stratifications rhizomatique. En son sein, les lieux s'articulent les uns aux autres selon des caractéristiques propres. L'habitant du centre-ville est probablement doté de certains attributs puisque le territoire est structuré par ce lieu

de pouvoir incarné par la monumentalité des palais, des temples ou des statues. Or, les sujets dits sdf habitent aussi ces lieux et les influencent, à leur corps défendant comme dans la mise en place de dispositifs de répression. Le lieu ménage la possibilité de rencontre dans l'espace public, il définit des mesures collectives et les modalités de contestation. Tous les habitants du lieu n'ont pas le même savoir (Lazzarotti, 2006) mais partagent un savoir collectif qui fait lien à travers le lieu. En ce sens, il est pourvoyeur de signification, de connaissance du monde, de familiarité et d'une place en son sein mais aussi d'une exposition à de l'inconnu, de l'hétérogène c'est-à-dire de traumatique ou de réel obligeant le sujet à une activité de mises en représentation. Et si la vie de ses sujets à la marge semble en effet, comme d'autres, régie par une pure contingence, le discours fait appel à la nécessité : ce que l'on qualifierait de théorie du complot fait souvent office d'explication des phénomènes dirigeant la vie de ses individus pris dans des forces qui les (nous) dépassent.

Donc le territoire est une construction psychogéographique et le symptôme en dessine un. Celui de la phobie par exemple (Estellon, 2018), se déployant dans des lieux précis, dans des moments de passage (sortir de chez soi) face à un extérieur incertain voir hostile devant être objet de connaissance, mesuré, maîtrisé, délimité, espace lisse que l'activité psychique va strier : extraire des traits caractéristiques, accorder des valeurs, supposer des vies propres aux objets. V. Estellon (ibid.) souligne comment le passage de seuil de l'appartement de la patiente est solidaire du clivage propre à l'annulation rétroactive (elle sait avoir vérifié le bouton du gaz mais doute cependant) ou comment, hors de chez soi, les angoisses se figurent en faisant parler une de ses voix à voix haute ou lord du passage entre intérieur et extérieur du cabinet. Découpage psychique des espaces, territoire de la phobie qui envahit l'espace de la séance devenu récit des ritualisations et qui renforce un découpage topique, voir en scelle les frontières. Il y a là une disjonction entre l'expérience sensorielle et la conviction subjective, entre ce qui gouverne l'action et sa réalisation, qui soulève des points d'intérêts entre ce que le fantasme travaillerait dans le « paysage » et l'action dans le « territoire ».

a) Du milieu aux paysages

Rancière avance l'idée du paysage comme mode d'organisation de la perception et de son jugement (Rancière, 2020). Le paysage ne s'impose pas d'emblée en perçoit mais assemble des traits et les spécifie. Telle capacité d'organisation du percevoir et du sentir relève de l'ordre de la représentation et du jugement. Les pratiques de la peinture et de l'arrangement du jardin, supports de son argumentation, relèvent de changements des rapports à la nature, de sa perception, de sa définition et donc son usage. En revanche, « *la nature se reconnaît à ceci qu'elle ne sélectionne pas, elle ne distingue pas, elle laisse coexister toutes sortes d'objets, toutes variétés de formes, de couleurs, de lumière et d'ombre* » (Rancière, 2020, p. 46) ; cette présentation hétérogène prend une forme dans un assemblage trouvant sa cohérence dans le regard de l'homme. Plus encore, il perçoit dans les modes d'agencement des jardins les caractéristiques de l'ordre politique (le jardin anglais et la libéralité, le jardin français et l'absolutisme). Le paysage prend donc place à la croisée du singulier et du collectif : métaphore et représentation unifiante du territoire mais aussi puissance organisatrice de la cité métaphorisant un ordre esthétique et politique. Le regard et l'imagination composent un paysage à partir du visible et de ses limites, jouant des lignes, des lumières, des ombres invitant au-delà de ce que l'œil perçoit ; il y a bien un sujet en face de ce paysage et sa composition est fonction de sa structure. Alors le paysage s'enrichit d'une dimension libidinale et est, dès lors, interprété. Plus encore : les modes de perception sont eux même forgés par le désir, ainsi « *ce corps désiré de la mère donnera modèle à la jouissance du tout Autre, je veux dire ici ce qui fera le monde, l'environnement : entendre, voir, toucher, sentir... seront les fonctions « paysageantes » du sujet* » (Bidaud, 2019). Regard qui comme le rêve compose en captant et reliant les fragments de sensations éparses, les manifestations émotionnelles et animant ces images instables par le langage (Le Poulichet, 2008). La motilité du paysage dans le rêve, son défilement, est le signe d'une libido libre pouvant se fixer à de nouveaux objets et la part inconsciente présente dans le paysage trouvant son expression dans le sentiment de l'inquiétante étrangeté.

« *L'ensemble paysage/visage/signifiant traduit tout le rapport possible du sujet au monde. Nommer un objet qui nous regarde, c'est-à-dire qui se « tient » devant nous dans une stabilité de forme, traduit l'acte humain, premier et dernier* » (Bidaud, 2019) ; le paysage qui se forme

ainsi est la constitution d'une forme de relation au monde, à l'objet, qui nous regarde et se familiarise. Cette force représentative esthétique et politique du paysage stabilise les rapports à l'espace et au corps, lequel est traversé par l'informe et les images qu'il compose, des inventions d'espaces, de « corps oniriques partiels » (Le Poulichet, *Le corps pensé par les images de rêve*, 2008). De ce paysage, « Je » peut faire partie faisant tenir le corps, le moi et le monde dans une certaine harmonie, conjurant l'informe et l'obscène par sa mise en forme. Le paysage se forme dans le regard qui découpe, soutenant un point de vue découpant sujet et objet, partie et tout, observateur et nature, sous la puissance de domination du regard (Jullien, 2014). Si le paysage est « *une donnée constitutive et ineffaçable de la vie individuelle et sociale* » (Besse, *La nécessité du paysage*, 2018, p. 6) c'est qu'il est identifié au milieu vivant qui par l'activité de ses habitants bénéficie d'un fort degré de différenciation. Mais en deçà de cette puissance d'abstraction et d'assignation du regard, de cette organisation symbolique de ces éléments, sourd l'ambient, des modalités sensorielles peu déterminées, d'autres formations spatiales plus archaïques, plus indifférenciées, empruntes d'images mais aussi de rythmes, de gestes. Lieu d'échanges, de gestes sans intentionnalité, liés aux états internes et à la physiologie de l'enfant auquel l'entourage s'ajuste, dans un processus de différenciation progressive que Wallon nomme milieu. Ce registre de l'ambiance traverse les distinctions entre les objets et les vécus internes. Des gestes répétées (actions et expression), liés aux besoins, aux plaisirs, aux expérimentations, marquent le milieu, instaurent des repères et des polarités ; le milieu humain suppléant l'immatunité de l'enfant va se poser comme intermédiaire au milieu physique. D'emblée dans la socialisation, l'enfant interagit avec le milieu et en potentialise la mise en forme, accédant progressivement à la représentation et à la dimension symbolique. Le sujet est impliqué dans une multiplicité de milieux, parfois de façon conflictuelle ; si les habitudes précèdent les choix, ceux-ci peuvent intervenir pour résoudre les discordances ou lors de confrontations à d'autres milieux. Compte tenu du rôle des conditions sociales sur le milieu, Deligny propose d'agir sur les vies de jeunes délinquants par extraction et greffes dans d'autres milieux, car « *priver un enfant de ses circonstances habituelles de vie, c'est le priver de son caractère habituel* » (Deligny, 2017).

b) Territoire et déterritorialisation

Ces références au milieu, à travers la pensée Von Uexküll et Deligny, traversent Deleuze et Guattari : milieux hétérogènes, implication par l'action et l'expérimentation, etc... Cette pensée géographique accouche du concept de déterritorialisation désignant un processus de décontextualisation des relations au territoire d'existence et leur réactualisation dans d'autres contextes. Les choses, les mots ou les signes sont libérés de leur usages conventionnels et prescrits par le milieu pour d'autres destins, d'autres vies, les devenirs reformant de nouvelles territorialités.

« Chez les animaux nous savons l'importance de ces activités qui consistent à former des territoires, à les abandonner ou à en sortir, et même à refaire territoire sur quelque chose d'une autre nature (l'éthologue dit que le partenaire ou l'ami d'un animal « vaut un chez soi », ou que la famille est un « territoire mobile ») et à plus forte raison chez l'homme : dès sa naissance, il déterritorialise sa patte antérieure, il l'arrache à la terre pour en faire une main et la reterritorialise sur des branches et des outils. Un bâton à son tour est une branche déterritorialisée » (Deleuze & Guattari, 1972).

L'exemple illustre le double mouvement, déterritorialisation de la main et de l'outil, chacun modifiant la nature de l'autre terme par agencement. Le concept de libido opère ainsi une libération du psychisme par déterritorialisation mais reterritorialisé sur le terrain œdipien et du manque. Pourtant l'inconscient ne désirerait pas un objet manquant mais un objet et un contexte, c'est-à-dire un agencement toujours à la recherche de nouvelles connexions et de nouveaux destins. Ces machines désirantes de l'inconscient fonctionnent selon une logique productive car les éléments qui les composent ne renvoient pas à un sens mais s'assemblent pour fonctionner ; un agencement déterritorialise les choses de la nature, des éléments psychiques, les choses du langage. *« C'est donc « un inconscient « machinique », mais aussi toujours déterritorialisé, puisqu'il ne se situe pas exclusivement « à l'intérieur » des individus, mais également dans l'extériorité de leur rapport au corps, aux territoires (existentiels ou spatialisés), à l'école, au lieu de travail, etc. » (Antonioli, 2012).*

La sédentarisation n'aurait été qu'une déterritorialisation progressive : le nomade se référant au « corps de la terre » et le sédentaire ne se référant quasiment qu'à l'argent et au capital, à

la valeur de cette terre, quantité abstraite et déterritorialisée. La mondialisation serait, au fond, une poussée vers un décodage des flux, autrement dit une destruction des codes pour un surcodage unique : disparition des frontières, des états, unification des marchés, des modes de vie, marchandisation universalisée. Tout œuvrant pour une circulation ininterrompue des biens, des capitaux, des gens dans une errance généralisée et un désir surcodé par les quantités abstraites de l'argent, telle formation serait présente en creux dans toute formation sociale la conjurant son émergence par codage. Le lien qu'ils établissent entre schizophrénie et capitalisme serait précisément ce décodage des flux. Le capitalisme comme la schizophrénie, non pas comme pathologie mais comme processus, sont déterritorialisants et révolutionnaires, mais le premier ne manque jamais de se reterritorialiser selon des modes réactionnaires et paranoïaques par l'action de ses structures d'anti-production⁵³ qui ne provoquent pas la jouissance mais l'entrave ou la diffère.

Le territoire est indissociable de l'action, du geste et du travail puisqu'il s'y opère une transformation, il constitue le milieu que l'individu ou le groupe reconnaît et où il se reconnaît. La marche produit ainsi le territoire par l'action, le marquage et un travail de symbolisation. Car le déplacement physique va développer son écriture de la terre, s'attarder sur un élément du paysage, l'abstraire, le relier, le signifier ; c'est-à-dire y apposer des marques, des usages nouveaux, faits d'éléments le constituant pour les amener vers d'autres usages. Les compositions du territoire et de l'inconscient suivent la logique rhizomatique, elles sont déstratifiées, sans hiérarchie, et le rhizome peut ainsi connecter un point quelconque à un autre point quelconque quel que soit sa nature.

Le sujet, produit des significations à partir d'une activité pulsionnelle et de ses représentations préalables. L'exemple Freudien d'une nostalgie à la vue d'un lieu semble-t-il déjà connu illustre comment le contenu refoulé va trouver un moyen de frayer jusqu'à la conscience dans un déplacement aboutissant sur une impression liée au paysage. Un mouvement de balancier entre intérieur et extérieur s'installe dans l'interaction avec l'environnement, s'enrichissant mutuellement ouvrant aux éléments de ces agglomérations d'autres destins dans un étayage ou une capture mutuelle. A la différence d'une impression liée au retour du refoulé, projection et introjection opèrent un investissement direct, du moins perceptible comme tel, du champ

⁵³ État, armée mais aussi processus miniaturisés, constitution du Surmoi par le complexe d'Œdipe et/ou surveillance biopolitique.

externe. Telle implication physique et psychique transforme l'environnement du sujet par dotant les objets de caractéristiques, de fonctions, d'intentionnalité, etc... et par l'action. Le territoire est une extension psychique et une matrice à partir de laquelle le sujet se forme et se transforme, détruit, reforme, joue et rejoue. Ainsi, à l'instar du vol chez Winnicott, où l'enfant cherche à rétablir une relation à l'objet qu'il a créé et qui répond à ses besoins, les pratiques de rue travaillent le milieu vers une adaptation de celui-ci. Vers un monde plaçant les besoins où ils peuvent être satisfaits et qui « *peut contenir ce qui est désiré et nécessaire* » (Winnicott, 1969, p. 117). Des incorporations, des identifications, des actions transformatives du milieu agissant en retour sur un inconscient mouvant qui ne contient pas mais transforme, assemble, connecte que l'on ne peut plus interpréter mais « cartographe » (Antonioni, op cit.).

Les signes hétérogènes de l'environnement urbain se brancheraient ils ainsi à cet inconscient machinique, telle une carte de l'inconscient qui se déploierait dans l'expérimentation d'un territoire, de ses ouvertures, seuils, trous noirs, ses boucles ? Si l'errance est bien solidaire d'une certaine dé-spécification de la pulsion, le sujet produit de nouveaux et complexes montages dans son territoire visant à le stabiliser, le maintenir vivant par cette praxis de transformation. L'agir qui surgit n'est pas pré-signifiant, il ne cherche pas un objet dont la forme le précède, mais peut en rencontrer au détour de l'agir et de ses effets. Pour Ingold (Ingold, 2013), il n'est pas nécessaire de se représenter son environnement pour y évoluer et l'usage fait d'un objet peut être contingent ; le sujet faisant avec ce qu'il a « sous la main ». Surgissent par cette implication directe dans le milieu des affordances de l'objet, et ce, y compris dans l'espace psychique. C'est-à-dire que dans la rencontre avec un objet, son usage hasardeux et/ou créatif et l'effet produit s'offre parfois des développements subjectivants. Le sujet peut extraire des significations à partir de signes émis par le milieu dont l'interprétation sera fonction de l'action dans laquelle il est engagé, guidé par les possibilités de l'action et des structures internes : « *le territoire est en fait un acte, qui affecte les milieux et les rythmes, qui les "territorialise". Le territoire est le produit d'une territorialisation des milieux et des rythmes* » (Deleuze & Guattari, 1980). La ritournelle territorialise en rassemblant des fragments épars, les réunit et les stabilisent, lancent des lignes de connexions à partir de fragments se libérant s'associant à d'autres fragments hors territoire (ibid.). Le rythme imprime un mouvement tournant en rond, réitère (chant d'un oiseau, celui d'un enfant), organise un axe ;

des limites se dessinent selon un style propre et ces éléments organisés peuvent devenir à la suite expressive et se déterritorialiser. Toute forme de stabilisation d'un territoire ne serait qu'équilibre précaire pouvant modifier ses rapports lors d'une confrontation à l'extérieur. Les transformations qui s'y opèrent offre de nouvelles possibilités d'écoulement et d'usages pour la libido ; l'objet de la pulsion s'y fait et s'y défait le long de lignes de croisements, d'intensités, de relations entre éléments hétérogènes et des rythmes du milieu. C'est en ce sens que les pratiques de la rue forment des territoires : un style vestimentaire, une phrase d'accroche pour obtenir une pièce (la ritournelle), un point d'ancrage, des évaluations, dessinent un axe, des relations et certaines limites liés à la rythmicité des pas, des paroles, du manque de sommeil, etc... Un style s'invente et des relations à l'extérieur, à d'autres territoires existentiels s'esquissent.

c) Milieux cohabitant et hétérogénéité du territoire

« Le territoire, c'est d'abord la distance critique entre deux êtres de même espèce : marquer ses distances. Ce qui est mien, c'est d'abord ma distance, je ne possède que des distances. Je ne veux pas qu'on me touche, je grogne si l'on entre dans mon territoire, je mets des pancartes. La distance critique est un rapport qui découle des matières d'expression. Il s'agit de maintenir à distance les forces du chaos qui frappent à la porte. Maniérisme : l'ethos est à la fois demeure et manière, partie et style » (Deleuze & Guattari, 1980, p. 393).

La « vie à la rue » produit des espaces de ségrégation disséminés se posant d'emblée comme relations de voisinage à ces autres que sont les « inclus » dans des espaces à la fois partagés et distincts, du fait d'une non-reconnaissance mutuelle⁵⁴. Entre les deux, n'opère plus d'identification spéculaire, les uns et les autres ne se reconnaissent pas comme alter-ego. La présence de tels voisins au pied de nos immeubles ouvre une relation difficilement

⁵⁴ La reconnaissance passant par la parole, celle de et dans l'espace public, ainsi l'étrangeté de telle présences horrifie plus qu'elles ne créent la compassion. Les « sans » affirme Hélène L'heuillet (ibid.) sont identifiés au manque même et ne sont plus considérés comme manquant, ils ne constituent plus une énigme et n'interrogent plus. Leur exclusion du système marchand et, donc, de l'économie désirante du capitalisme les désignent comme altérité radicale.

supportable à « ce que nous ne sommes pas et craignons de devenir » (L'Heuillet, 2016), symétriquement ceux qui se définissent eux même comme « clochards » refusent le vouvoiement, n'étant pas dotés de ce qui permet de tels égards (argent, maison, travail, voiture). Le sentiment de désaffiliation au groupe social, à ses idéaux et l'affect de honte⁵⁵ prédominent.

Malgré le partage d'un même environnement objectif, des pans entiers des expériences de tels voisins ne se recoupent pas, vivant dans des territoires contigus ne communiquant pas, et pourtant des zones liminaires fragiles sont massivement investies, un monde de signes. L'éthologue J. Von Uexküll distingue d'un environnement objectif (Umgebung) un milieu vécu (Umwelt) dans lequel l'animal vit son environnement, ensemble de stimuli, de marques et de réponses possibles. Ainsi chaque animal habite son propre milieu ne serait-ce que du fait de la diversité des appareils perceptifs et moteurs. Il déploie son milieu en fonction de données biologiques qui organisent la perception des objets et officie une médiation avec son milieu physique ; l'animal est un sujet qui va y trouver son allure de vie. Pourtant, ces milieux co-existent au sein d'un même environnement et leurs occupants, même s'ils n'en partagent pas la même perception et les mêmes significations, se croisent. Canguilhem situe cette co-habitation du vivant dans un champ d'attractions et de répulsions, d'interactions sans harmonie si résolution possible entre toutes ces allures de vie (Perret, 2021). Les significations qui se déploient dans le monde des animaux ne sont pas linguistiques, mais relèvent de connotations que prennent les objets (par exemple : obstacle, source de nourriture). Mais l'originalité de l'espèce humaine est de s'émanciper de la nécessité de ces médiations à travers l'activité symbolique et imaginaire qui crée son milieu sans nécessité du vecteur de la perception de l'objet réel ; il crée son monde de la perception à la production. Le territoire humain est une œuvre peuplée : il s'y déploie tout un ensemble de relations, d'échanges, de directions et distances, des habitants, de l'inanimé, du vivant, la matière, des mouvements et donc des forces et de dispositifs de régulation. Des marques et des signes constellent ainsi ces espaces, produisent des multiplicités de milieux singuliers orientés par la perception et par l'action. Mais cette activité symbolique et imaginaire ne l'extrait pas de son milieu : « *pour l'humain ce monde est effectivement signifié et parlé ce qui ne le décolle pas du milieu mais lui offre la distance suffisante pour les opérations de pensées et la réflexivité* » (Perret, 2021). Des

⁵⁵ La honte est aussi un affect politique, voir interview de (Foessel, 2022)

significations et des actes nous échappent, des activités infralangagière de mise en repère et des formes de sociabilités archaïques persistent ; aspect insu de notre rapport au monde.

Les territoires ne sont pas seulement des portions délimitées d'espaces, ils s'organisent autour de seuils et de passages permettant une circulation aussi bien géographique que libidinale autour de caractéristiques distinctives, des qualités et des potentialités propres et d'instauration de distances. Repoussant les signes de l'activité humaine, l'installation dans les tunnels n'annule pas tant la présence de l'autre qu'elle permet son apparition aux marges du territoire ; effet de distanciation qu'il faut prendre en compte pour que la rencontre puisse se faire. Le rythme, c'est une affaire de passage d'un milieu à l'autre, c'est-à-dire que cette relégation de la présence de l'autre, aux marges de ce territoire et de la vie psychique, si elle semble être une forme de retrait narcissique, permet l'apparition aux frontières, sous forme acceptable, car atténuée de l'autre ; présence en marge, d'un homme regardant un match à travers la vitre du bar, ou d'autre suivant le cortège d'une manifestation où il s'engage avec son corps, sa gestuelle et sa voix mais à quelques mètres de distance. Ce n'est parfois qu'à ce prix qu'une potentialisation du corps et des lieux, permettant le mouvement, est possible.

Telle mise en territoire est mobile, variable en fonction des contraintes qui pèsent sur lui, il s'étend ou se rétracte en fonction des nécessités du groupe ou de l'individu, contraintes physiques et psychiques se confondent. Dans cette formation territoriale, celle d'une économie psychique de la survie, tout menace : risque de l'absence ou de l'empiètement, de l'absence de l'objet comme de sa présence. L'objet de la pulsion n'apparaît que fragmenté, dévié, atténué. On a largement évoqué le déchainement de la pulsion de mort dans la grande exclusion, sa force de déliaison. Elle s'oppose à la puissance de liaison dans des unités toujours plus grandes d'Eros, de sa force unifiante et normalisante. La pulsion anarchiste (Zaltzman, 2011) rend compte de ce que peuvent être les recherches de l'activité pulsionnelle dans l'environnement, d'une destruction visant la survie, d'une pulsion de mort dont le but ne serait pas l'extinction mais la destruction d'un lien d'emprise.

Tel processus décape ce qui fait repère subjectif et tente de rebâtir la mise en forme d'une interpellation ; l'autre interpellé se forme dans ce champ de l'expérience. L'hétérogénéité des éléments composant la situation, c'est-à-dire la nature de l'aménagement du territoire, sa situation économique et politique, les cristallisations sous forme de rencontre, forme un plan, prend une consistance. I. Joseph nomme expédients (Joseph, 2005), ces petites choses qui

tiennent parfois à peu de monde, des actes diffus mais parfois décisifs d'un milieu : des présences souvent discrètes, des yeux qui se ferment pour laisser faire, ou un regard adressé. Ces bribes et ces signes font parfois relais des institutions, c'est là le propos de Joseph, mais dirons-nous pour notre part d'un répondant.

Sont investies les situations de rue, de vie avec le groupe, un coin de trottoir, une ambiance, une relation nouée à partir de la mendicité ou avec un animal. Demande d'amour ou agressivité se territorialisent, s'agencent avec des éléments qui y cohabitent ; dans le geste d'un passant donnant une pièce, dans la trouvaille d'une canette de bière encore pleine ou dans la rencontre violente avec un groupe d'alter ego. Les choix et les usages d'installation ont cette fonction paysageante, d'instauration d'ambiance : passer sa journée sur le banc d'une gare c'est une façon de se tenir à côté du mouvement qui le traverse, de se laisser traverser par ce mouvement pendulaire et de s'en arroger quelques qualités vivantes, se laisser gagner par des rythmes et être en présence d'un autre, quand bien même ces traces ne sont que fantomatiques.

Ces lieux peuvent toutefois être relationnels : s'y nouent des relations aux passants, aux riverains, aux collègues de la rue. Il s'agit là d'expériences s'associant à des éprouvés corporels, des souvenirs, des rêveries, des représentations parfois précoces (de l'amour et de la relation de dépendance) et qui conditionne la possibilité de faire lieu. Il est fréquent que l'absence de ce type de rapport à l'espace et ceux qui l'occupent mette en péril la possibilité d'investir un hébergement. Ces éprouvés pouvant être associés à des sensorialités spécifiques à des pratiques de territoires ; privation de sommeil, consommation d'alcool, fourni ou financé par cet environnement, favorisant les moments d'affleurement entre intérieur et extérieur, entre conscient et inconscient, sommeil et veille, etc...

Le lieu s'éprouve, se découvre, s'apprend dans les mêmes mouvements que le sujet lui-même ; tel cheminement n'est pas linéaire, discontinu et rythmé par des variations propres au sujet et au milieu. Dans « Proust et les signes », Deleuze fait de l'apprentissage un processus de captation, d'évaluation et d'interprétation des signes des objets qui les émettent. Connaissance incarnée de ce qui donne à penser, « *ce qui fait violence est plus riche que tous les fruits de notre bonne volonté ou de notre travail attentif* » (Deleuze, 2010, p. 41).

d) Agir, expérimentation et activité de penser

Ces vies traversées par des forces qui mettent en mouvement sont soumises au régime de la contingence des flux. Et les récits d'évènements malheureux s'enchainent, ils sont présents au mauvais endroit au mauvais moment, ont donné leur confiance et ont été trompés, comme si l'on avait parié sur le mauvais cheval, cette femme qui est partie, le patron qui n'a pas payé le travail effectué, l'explosion de la bulle spéculative en Espagne, une agression, être atterri dans ce centre d'hébergement, etc... Tels sont les évènements qui agissent sur les courants et qui éloignent d'un centre, une maison, une famille, un couple, un travail, une vie de village, des amis ou la passion pour un sport ; d'une vie que l'on pouvait « diriger » comme une chose devant soi. Victime d'un tort, d'un préjudice pour lequel le sujet exige réparation par l'octroi d'une position d'exception, s'abat sur lui l'injustice qui ne semble plus pouvoir s'arrêter : « *la répétition traumatique prend racine dans la violence du politique, mais s'amalgame aussi à la problématique singulière du sujet, participant du déclenchement, ou de la réactualisation, d'un sentiment de préjudice ou de malchance originelle, le conduisant tout droit à l'effondrement mélancolique* » (Pestre, 2022, p. 92). Les conjonctures malheureuses ne peuvent plus se lier à la trame de son existence, et insiste alors la pulsion de mort articulée aux « processus sans sujets », les violences économiques et politiques. La dérive n'installe que de façon précaire sur le bord d'une rive, un axe s'esquisse, des limites aussi et l'embarcation est arrachée de sa place et repart ; c'est l'alcool, les copains ou une nouvelle désillusion. On peut entendre la répétition traumatique dans l'expérience de l'errance, répétitions d'expériences limites avec la mort, la folie et la destruction. Ces expériences que l'on récupère sous forme de bribes de discours, d'évènements, de nos propres ressentis ou de perceptions sont fragmentées, dispersées dans le temps et l'espace ; c'est cela le premier acte du clinicien, repérer, récolter des signes, les porter, etc... en effet, le clivage ne permet pas l'oubli, le matériel clivé se rappelle sous les formes de traces qu'il a laissées dans le psychisme, sensations, impressions parfois liées entre elles (des formes dégradées peu intégrées de représentations de choses) que l'errance va réactualiser.

Expérience des flux et des pulsions partielles ; le désir crée des branchements, des connexions entre machines, l'un produit, l'autre coupe, nouveau produit, nouvelle connexion etc... Mais l'objet partiel est, chez Klein, en attente de consolidation ; l'activité de représentation

va attirer et lier un ensemble de perceptions, de sensations, etc... pour former un objet total. Pour Deleuze et Guattari, en revanche, les machines et les flux se propagent, ils ne visent pas une forme fixe, n'ont pas de totalité initiale, ni à venir ; ils combinent et recombinent, territorialisent et déterritorialisent. Le désir est branché sur le social et il le produit. Les flux se branchent et se couplent à toutes sortes d'objets : humains, traits, non-humains. Nous pouvons penser alors la fuite en avant de l'errance comme la sauvegarde de la possibilité de se maintenir vivant malgré le travail mortifère de la répétition, de la mélancolisation, à travers les occasions qu'offrent l'errance de déterritorialiser des éléments psychiques en souffrance. Clivage et déni de la réalité sont certes moteurs mais ne doivent pas cacher la rigueur, l'expérimentation voire la créativité du processus. Pour Diatkine Il faut laisser le mouvement de fuite advenir pour l'aborder (Aubert & Scelles, 2007) et un dispositif d'accueil doit laisser la possibilité pour ces lignes de fleurir. Car *« fuir, ce n'est pas du tout renoncer aux actions, rien de plus actif qu'une fuite. C'est le contraire de l'imaginaire. C'est aussi bien faire fuir, pas forcément les autres, mais faire fuir quelque chose, faire fuir un système comme on crève un tuyau... Fuir, c'est tracer une ligne, des lignes, toute une cartographie. »* (Deleuze & Parnet, 1977). Ainsi, un comportement devient expression de la souffrance, de la demande ou du besoin lorsqu'un évènement le replace dans une dimension d'interpellation, accrochant le regard d'un passant, ou à la rencontre avec un travailleur social ou un affichage publicitaire, une conversation voisine sur l'actualité dont on attrape quelques mots. Nouvelles connexions, nouveaux usages. L'homme trompé, renoncera à tout mais se lancera sur les routes pour suivre les flux économiques et ses miracles de développement, dans l'ordre Royaume-Uni, Espagne, Pays-Bas, s'y formant son territoire plus ou moins ancré, parfois nouvelle conjugalité, nouvelle famille, nouveau régime d'investissement du travail, nouvelles opinions politiques jusqu'à l'effondrement de l'économie ou de la famille qui relancera le déplacement dans un espace lisse et intensif, comme processus. La libido continue de s'écouler dans ces agencements sur lesquels se branche l'individu désubjectivé.

Aussi le glanage ou la manche crée le lieu, ne sont pas qu'activité maniaque et refus de la pensée, elles créent des traces par l'usage formant des passages, des croisements, des repères qui organiseront l'espace des individus, des collectifs ; *« l'activité de pensée est ce que les exigences de la réalité imposent à un appareil qui n'est pas adapté à cette fin »* (Bion W. , 2007, p. 75). Topos signifie aussi bien lieu, qu'argument généralement admis, lieu commun,

référence possiblement partagée. Reparcourir les traces que l'autre laisse, sédimentées, au gré d'attraction et de répulsion, c'est être en présence d'un autre, d'un nous, atténué, dégradé. Nombres d'usages et d'installations reposent sur des significations préalables tel le commissariat de police pour Zenon, signes et objets font corps. Dans l'imaginaire d'une ville en ruine, dans ces territoires dont les assignations sont incertaines, des usages aux rationalités propres aux groupes de « sans-abris » peuvent se dessiner (Proth & Joseph, 2005). De tels façons d'habiter un territoire font l'objet d'une transmission entre pairs. Mais d'autres même soumis aux lois de la nécessité sont des lieux préalablement a-signifiant ou aux significations non subjectivées. L'espace lisse n'est pas libérateur en soi mais il offre la possibilité de nouveaux rapports de force, d'autres types de conflictualités donc, de nouveaux enjeux, rythmes, contraintes.

Ingold assimile cheminements et gestes de l'écriture aux fils du tisseur (Ingold, 2007), ils font traces : tout le corps s'implique dans cette « écriture ». Du moins, tant qu'elle n'est pas assujettie à des dispositifs techniques qui ont permis une autonomisation entre trace d'inscription et geste, entre expressivité du geste et sens. Alors, la marche de celui qui n'a pas d'orientation, légitimé par le texte de la ville dicté par les systèmes de productions, expérimente, par le cheminement erratique, une forme d'énonciation singulière, c'est-à-dire d'un langage propre à son milieu.

8) L'errance, une expérience urbaine

L'errance et la grande exclusion sont des phénomènes majoritairement urbains. La ville agit comme pôle d'attraction d'un ensemble de flux, qui la traverse et dont elle capte et prélève une partie pour ses propres processus (productions, accumulation). Ce qui vaut pour la circulation de biens, de marchandises ou de personnes vaut aussi pour des récits collectifs et l'attractivité de la ville s'exerce sur les individus car offrant opportunités, ouverture, accueil, tout un ensemble de possibilités de réalisation. Le mouvement de métropolisation modifie les tissus des territoires périphériques, se connecte en réseaux aux autres métropoles, si bien qu'il n'est plus possible d'échapper à la ville épuisant les coupures métropole/banlieue ou ville/campagne, elle attire, concentre, extrait toute activité humaine. Les déplacements

humains et en particulier des populations les plus précaires s'organisent autour des branches d'un réseau urbain. Ce qu'illustre la migration d'Europe de l'Est, qui majoritairement issu de zone rurale il y a 20 ans, se déplaçait jusqu'à Paris, suit maintenant les fils d'une toile reliant Varsovie, Berlin, Amsterdam, Londres ou Barcelone en fonction du besoin de main d'œuvre dans certains secteurs de l'activité économique (bâtiment, services à la personne) facilité en cela par la possibilité de circuler dans l'espace de l'union européenne sans visa. Exemple des ouvriers polonais passant de Londres, à l'Irlande, à l'Espagne et maintenant Amsterdam, créent de larges communautés polonaises (s'agréant à celle pré existante) mouvantes dans les mégapoles européennes dont les flux traversants sont fonctions des bulles économiques, des crises financières et immobilières ou des évènements politiques (chute du mur de Berlin, entrée de la Pologne dans le marché du travail européen, Brexit). L'axiomatique des flux financiers oriente les discours et les politiques d'accueil de ces « migrants économiques », soit ils pèsent sur les finances par l'attribution des aides sociales ou par leur installation dans un marché du travail considéré comme stock fixe ou ils constituent une ressource pour le pays d'accueil. Pratiquer de tels flux implique souvent un désir d'ailleurs mais la perte d'habitat (à l'occasion, on l'a vu, de ruptures, de disparition de monde de référence) fixe le sujet dans le mouvement entravant la possibilité d'un jeu d'aller-retour. Au sein de ces « *processus sans sujet* », *l'on assiste à des actes automatiques, dés-habités, sans adresse, l'on observe des corps pulsionnels qui se débattent sans pensée car sans rencontre, hors symbolisation. L'application mécanique et rapide de tâches professionnelles standardisées, les mouvements de foule, les gestes quotidiens des consommateurs, l'exécution irréfléchie des ordres d'un pouvoir déshumanisant – autant d'exemples de processus sans sujet. Le « programme » impersonnel dont ils sont issus veut « simplifier » le monde humain, en évacuant toute zone d'ombre, toute inquiétude, doute ou incertitude* » (Barbieri, 2022). De tels processus sollicitent des parties archaïques et indifférenciées du psychisme, produisant des masses d'individus indifférenciés dont des traits prélevés orientent les comportements en fonction de segmentarités propres à l'économie néo-libérale. Projet de déterritorialisation mais à visée extractive ouvrant sur des possibilités d'émancipation mais au prix d'une attaque de différents niveaux de liens (intrasubjectif, intersubjectifs et à l'institué) susceptible d'un retour des matériaux psychiques externalisés sur soi sans capacité à l'accueillir (Kaës, 2019).

a) Psychodynamique de l'errance, la ville comme corps de l'objet primaire ?

En ancien grec métropole signifie « ville-mère », Illich notait qu'en son sein (Le Conseil Nocturne, 2019) les institutions auxquelles sont assignées des qualités « maternelles » et assistancielles dépossèdent les individus de leur savoir-faire, ainsi que de leur agentivité et par-là même de la capacité d'habiter. G.Pankow introduit au rapport entre distance et relation d'objet : « *dans la symbiose les relations objectales se spatialisent : l'autre qui pourrait être aimé devient espace, enveloppe sécurisante* » (Pankow, 1983), les relations d'objets se déversent dans des configurations spatiales archaïques. Retour aux noces avec l'objet primaire dans ces tunnels parcourus de courant d'air, dureté, saleté et disparition de coupures significatives (jour/nuit ou l'intérieur et l'extérieur) ; si cette ville fait bien office d'objet primaire, c'est une mère glaciale, aux entrailles froides, sales, bruyantes, sans limite dont le ventre contiendrait ses bébés déchets ; *Gaïa* abritant par la contrainte ses enfants en son sein. L'équivalence primordiale entre corps et espace ressurgit dans un tableau de régression des configurations spatiales psychiques : l'espace extérieur se confond, selon le degré de différenciation, avec le corps de la mère, dans des formes d'inclusions réciproques (Sami-Ali, 1974).

Le registre de la réponse au besoin, justifiant souvent l'attrait pour la rue, obture la possibilité d'un écart, d'un désir de sujets « *désignés comme assujettis aux bons offices souvent objectivés, il ne leur est supposé aucune possibilité d'énonciation ni de participation à l'œuvre de civilisation* » (Cherki, 2008, p. 139), et donc de citoyenneté. La ville de l'errant dans cette optique serait une continuité de non-lieux, qu'il parcourrait comme le corps de l'objet primaire duquel il ne peut se détacher, obturant la spatialité, la dimensionnalité et de ce fait les vécus de séparation.

Les pratiques urbaines de survie, comme la manche ou la récupération, engagent le sujet dans un rapport de dépendance à un environnement mal défini, extérieur opaque, environnement duquel ne se détachent que confusément des objets. Ainsi, la manche et le glanage sont nécessaires à l'obtention de quelques ressources financières et se proposent comme réponse de l'objet à une sollicitation non formulée, un appel, une interpellation : à propos des lieux de la manche, si Ludmiła proclame que les passants la respectent, Adam proclame « les gens m'aiment », les mots choisis et la charge affective suggèrent des éprouvés sensoriels et des

affects puissants et archaïques (anaclitiques), l'enjeu est bien l'amour plus que le respect ou l'amitié que l'absence de reconnaissance ne permet de toute façon pas. Les riverains le connaissent, lui donnent à manger, de l'alcool, lui disent bonjour ; ils prennent soin de lui et ménagent un espace pour lui, se nouent pour le sujet lieu et lien. Soins et ménagements, piliers de ce qu'est habiter (Heidegger, 1951). Adam s'enthousiasme par ailleurs de sa journée habituellement emplie de vide, de ruminations et d'affects de honte, car il a trouvé une bière à peine entamée et un paquet de cigarette plein, ce qu'il raconte avec le sourire d'un enfant repu ; prodigalité d'un environnement qui lui offre enfin quelque chose, justifiant ainsi, pour un temps, de sa place dans le monde.

Ces moments régressifs et réparateurs, où le sujet rejoue une situation de dépendance et de passivité, de la désaide, paradoxalement se présentent du fait d'une pratique active, exploratoire de la ville ; il s'agirait d'une utilisation de la « passivation », qui, contrairement à la passivité, n'est pas jouissance mais contrainte, et qui « renvoie à la détresse, comme possibilité d'accès, dans l'espoir de la revivre autrement, à la détresse première dans laquelle l'objet n'a pas été secourable » (Green, 1999). Journées qui se remplissent de longues marches, d'itinérances sur quelque lieux (institutions, groupes d'amis) dont on perçoit les effets sur l'économie psychique, procédés auto-calmants, de dispersion de l'angoisse, de vidage et d'expulsion de contenus psychiques insupportables sur l'extérieur. Ces processus psychiques visant à une expulsion du conflit sur des éléments extérieurs et la dé-spatialisation entraînent le sujet vers une dé-symbolisation, une dé-métaphorisation (Mathieu, 2011).

Ainsi, la ville s'offre au sujet comme contenant des vécus psychiques au cours de déambulation qu'il dispose au long de sa marche tentant de tisser un fil entre des lieux, des contenus psychiques projetés. C'est-à-dire que le sujet évoluant dans ce milieu urbain ne dépose pas ses contenus psychiques comme dans une vacuole ou un sac que ce milieu est un contenant-attracteur (Houzel⁵⁶), c'est-à-dire un pôle d'attraction de la vie pulsionnelle par effet de mobilisation de l'attention sur un mode adhésif. Ces objets attracteurs, dans le meilleur des cas, rassemblent une sensualité éparse et stabilisent les mouvements pulsionnels en proposant des formes psychiques. Effet moteur, selon Meltzer⁵⁷, d'un attrait esthétique, aboutissant à un conflit de même nature, déception du nourrisson lors de la découverte de

⁵⁶ Cité par Ciccone (Ciccone & Lhopital, 1997)

⁵⁷ Cité par Ciccone (ibid.)

l'intériorité de cet objet dont la surface est si attirante. Or, on conçoit ce que la ville peut avoir de commun avec cette attraction, cette capacité d'accueil, la séduction qui en découle tout comme celle de son altérité, de son exotisme, des possibilités de jeu qu'elle offre et de son effet déceptif. Elle dispose le long d'un parcours une série d'attracteurs dispensant des signes, transformant potentiellement des contenus psychiques projetés et fragmentés sur le passage. La marche trace alors des fils le long des champs et lignes de forces de cet espace urbain. Le geste, la marche, les mouvements psychiques, les liaisons effectuées dans une expérience fragmentée de l'errance, les fils tissés par les passages, repassages, rencontres, événements sont indissociables de ce qui va faire trace pour le sujet et créer du lieu. Amour et haine, accueil et rejet. Ces signes émanant de la ville-mère sont demandés par le sujet errant, répétition mais aussi ouverture à des mondes inconnus, à des regards étrangers ou énigmatiques de la ville qui se portent sur lui. Accueil dans un monde qui précède l'errance, qui s'est développé avec d'autres, qui a mené et qui mène d'autres vies.

b) La ville et sa métropolisation

Nous invoquons des figures de l'urbanité comme celle du flâneur chez Baudelaire ou W. Benjamin, dont l'errant urbain, jeune en errance, sdf, migrants, etc... serait l'intensification tragique. Être dans l'ouvert, l'illimité, hors de chez soi, partout chez soi, au centre du monde et caché du monde devient dans ce cas question de survie et non plus d'esthétisation de l'existence ou projet révolutionnaire. On trouve chez Simmel (Simmel, 2018) des traits importants de tours que prend la vie psychique dans la grande ville, l'importance de la sensorialité, l'attention, la vigilance qu'elle requiert, l'exacerbation du regard (lumières, surfaces réfléchissantes), des réactions rapides, discontinues, l'impersonnalité des relations sociales, l'anonymat de la grande ville peu encore perçue d'un bon œil. Il note par ailleurs que l'intellectualisme exacerbé des citadins se comprend dans sa relation à la possibilité de représentation quantitative que permet l'argent au détriment de la sensibilité, « *l'essence calculable de l'argent a fait pénétrer dans les éléments de la vie une précision, une sécurité dans la détermination des égalités et des inégalités, une absence d'ambiguïté dans les accords et les rendez-vous* » (Simmel, 2018) affectant les rythmes, celui de la montre, des horloges n'est plus celui des jours et des nuits ou celui des saisons. Être exclu de la plupart des échanges

économiques participe ainsi, par nécessité, à une vie plus sensible aux rythmes de la ville. Abrasement des règles incorporées des échanges humains, l'errance délie des repères, lisse l'espace, pente dangereuse d'un repli mélancolique, d'un espace se trouant à l'infini mais aussi une possibilité de survie et re-création.

Augé, on l'a vu, constate la prolifération de non-lieux (ni relationnel, ni symboligène, ni historique) dans la modernité (Augé, 1992), dont l'inventaire correspond à de nombreux lieux d'ancrage de choix de ces sujets en errance : gare, aéroport, échangeur autoroutier, quai de métro, etc... Ces lieux suspendraient l'appartenance aux groupes, les obligations qui l'y lierait, garantissant l'anonymat et la solitude. Ces espaces caractéristiques, s'ils sont bien recherchés, s'articulent à quelques plis, des lieux du registre du besoin, des institutions et des niches où l'on abrite le corps et à la fréquentation d'institutions et de lieux plus signifiants. La pratique de ces espaces est cependant spécifique, développant son langage propre, des repères et des façons de faire ainsi les rassemblements, les marchés, les cafés (exemple d'espace organisant une socialité et l'appartenance à ou la constitution d'un groupe) sont fréquentés mais en marge, c'est-à-dire soit en périphérie (quelques mètres en décalage d'un rassemblement ou dans des lieux périphérique à l'activité d'échanges par exemple, à proximité de tunnels dévolus à l'approvisionnement de magasins) soit décalé dans le temps (sur les marchés pendant le rangement et le départ des commerçants).

La ville ainsi parcourue aliènerait le sujet par capture dans l'espace « maternel » de la ville. Ce plan ne recoupe que peu celui de la polis, support du symbolique, de la coupure, organisant la sociabilité, la conflictualité politique et où circuleraient individus, marchandises, flux économiques, fictions, récits, héritages, rituels et autres productions « culturelles ». M. Gauchet⁵⁸ pose le problème ainsi : « *personne dans le passé ne s'est posé la question : comment construit ont une ville ? On la faisait et en effet, cette ville était un univers symbolique. Nous, nous posons la question, nous construisons ex nihilo une ville et nous n'arrivons pas à faire de cette ville un espace symbolique* ». Et c'est bien la représentation qui prédomine quand la ville que nous parcourons à la rencontre de ces grands exclus, étendue sans limites de la métropolisation, espace lisse de la ville sur lequel glisse les flux, sans coupures, modification permanente du bâti, marchandisation-spectacle de la ville. Espace de

⁵⁸ Cité par Lebrun, « un monde sans limite » (Lebrun, 2006)

l'errance qui n'a ni centre, ni bord (Cherki, 2008), tourne en rond jusqu'à l'exaspération et l'épuisement dans l'espace non différencié des non-lieux, mouvant, effaçant les dimensions historiques des lieux (du moins d'une certaine histoire, ce qu'atteste la destruction du patrimoine ouvrier) et les dimensions relationnelles (urbanisme qui organiserait l'espace public comme une coupure, des voies de circulations d'un intérieur à l'autre, la biopolitique).

D'autant que les lieux de l'assistance, par leur généalogie et leur reprise biopolitique, sont des dispositifs spatiaux, soit d'assignation à une zone, confinement et surveillance des corps et des comportements, soit d'exclusion géographique, de la cartographie d'état-major et le comptage en vue d'amélioration du maillage de l'assistance que des bancs anti-sdf⁵⁹. Cette métropole, porteuse de ce projet biopolitique, diffère d'une conception traditionnelle de la ville dans ses formes d'habitation (Le Conseil Nocturne, 2019), elle est le projet d'une colonisation de la biopolitique et de processus sans sujet, de marchandisation de l'activité humaine, non pas de l'exercice d'une souveraineté commune, démocratique, mais de rapports désagrégés : le travailleur n'a pas de vision de sa tâche sur le processus global de production, une production détachée de son sol n'ayant de finalité qu'elle-même ou celle d'une économie non localisable et de valeur d'accumulation supérieure celles de l'échange ou de l'usage. De Certeau (De Certeau, 1990) insiste sur le maillage de plus en plus serré, auquel l'usager de la ville ne peut plus échapper, des stratégies de pouvoir et de domination de la ville, administratives, techniques et scientifiques. Les phénomènes de métropolisation imposent des mouvements de concentration des pouvoirs, des redistributions de l'activité économique, ces pôles d'attraction s'intègrent de plus en plus à une échelle mondialisée mais aboutissent à une fragmentation et à des phénomènes de ségrégation au niveau local abolition des oppositions ville/campagne, dedans/dehors ou encore intérieur/extérieur qu'évoque Benjamin concernant les passages parisiens (Benjamin, 1997) et qui se perpétuent dans le spectacle des vitrines, transformant tout ce qu'offre la ville en marchandises, objets de consommations mais aussi expérience (la vitrine du restaurant spectacularise la consommation de nourriture et le lien social). Ces dispositions déterminent le territoire subjectif et son habitation, de représentation de soi et de son environnement, mais aussi

⁵⁹ Voir les modèles spatiaux de contrôle des épidémies, peste et lèpre, chez Foucault (Foucault M. , Les anormaux: cours au Collège de France (1974-1975), 1999)

l'expérience des pratiques de la ville et son habitation car il semble que la dé-symbolisation guette de pair sujet et objet (la ville).

Ainsi disparaît ce qui fait marque et permet l'orientation du corps. Le territoire subjectif est fluctuant et la limite se dessine comme extérieur menaçant, catastrophique, comme on peut le voir chez un sujet sdf devant pousser une porte d'un lieu inconnu, s'orienter en dehors de son pré carré ou encore dans la crainte de certains jeunes lorsqu'ils doivent quitter leur quartier. L'errant ou le migrant précaire se trouve face à un ensemble dont il ne partage ni la langue des locuteurs ni les codes, ce qui fait référence commune. Le métropolisation crée, elle, des zones, des friches, sans moyen d'orientation, sans traces historiques qui fasse sens (Douville, Adolescence, errance, exclusion, s.d.). La répétition de ces zones urbaines sérialisées, émergeant de nulle part ne permet pas l'habitation en son sens plus plein. L'insertion dans un espace prédéterminé que constitue le logement, ne suppose en soi que certaines fonctions propres à l'habitation, particulièrement celle d'autoconservation ; celui qui est logé est protégé des vicissitudes de l'extérieur, le froid, la pluie, la nuit. Les formes instituées de délimitation que l'habitation favorise, comme support psychique transposé d'une habitation à l'autre⁶⁰, intérieur/extérieur, moi/non-moi, heimlich/unheimlich, familier/étranger ne sont pas a priori opérantes. Habiter est un processus, une création mobilisant les expériences antérieures de l'individu, de sa famille mais aussi du corps social. Les territoires du Moi (dans un rapport dialectique entre le Moi et l'espace extérieur) articulent un ensemble de signifiant, s'y orientant et s'y déplaçant, s'y confrontant avec violence dans des signifiés univoques, tel les dispositifs et dispositions matérielles d'exclusion de la ville, banc anti-sdf, murs etc... rendant la ville « invivable » et redoublant alors l'exclusion spatiale, sociale et psychique. Ces paysages, ces territoires qui se constituent, ne semblent parfois que traversés comme passage d'un point à l'autre, mais ils sont les milieux de vie, « réalités des univers sociaux et des mondes psychiques internes » (Douville, 2006).

Le territoire est un espace strié et ordonné par ce langage de la ville, et un espace lisse⁶¹, un champ de forces, d'intensités que le sujet parcourt, lit, auquel il réagit dans sa déambulation. Le territoire est donc un lieu de pratiques de résistance et d'appropriation et d'un insu du

⁶⁰ Cf l'habitat intérieur de Eguier (Eguier, 2004)

⁶¹ Un processus de déconstruction et de reconstruction renouvelle en permanence le rapport au familier de l'utilisateur de la ville, cette soustraction et sa soif de nouveauté pour de nouveaux biens de provenance diverse offrirait à l'utilisateur de la ville la possibilité de la « vive reconstitution de l'étrangeté » (Featherstone, 2021)

sujet. Mais s'il se conçoit comme contenant, ce n'est alors que par une pratique de la ville, une écriture de celle-ci par le cheminement, l'exercice des lieux, les rythmes qui s'y inscrivent. Il n'est pas que le lieu du symbole, du symbole monumental, signe de pouvoir et de significations dominantes mais aussi d'une pratique, de créations singulières et groupales.

Soulignons, à nouveau, la difficulté de l'élaboration du conflit politique dans l'espace public et celle du conflit psychique pour le sujet dont les éléments se retrouvent projetés à l'extérieur dans cet espace public. D'autant plus que des seuils matériellement ou subjectivement infranchissables ne permettent pas d'y apparaître, de co-présence, d'usage de la raison, de la confrontation à l'opinion, du débat réglé par les règles de la civilité... L'exigence de celles-ci ne se posant plus nécessairement aux dits exclus, les regards de reconnaissance ne se posent plus sur ces vies, les éjectant de l'espace public et les faisant étrangers à la communauté. Peut-être alors l'enjeu de l'apparition dans cet espace public est celui de la tolérance à l'autre, à l'intrus et à ses agissements, se constituant comme accueil et reconnaissance minimale dans un ensemble d'actes, de réponses, d'événements ou de non-événements (ce qu'I. Joseph nomme les expédients), d'appropriation d'un objet, usage d'un angle de rue, etc... sauvegardant psychiquement la possibilité d'un accueil en l'autre, et toutes ces pratiques vont ainsi former par un processus, des connexions entre des objets, un agencement machinique se constituant comme objet pour la pulsion déliée.

c) La ville et les signes : machine à rêver

« L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. » (Bachelard, La poétique de l'espace, 2012)

Cette ville est souvent parcourue dans de longues marches sans centre et sans but, dans des états crépusculaires quasi hypnoïdes, de ruminations, de rêveries, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, souvent soutenus par une consommation de produit psychotropes. Ville comme phénomène ; il ne s'agit pas d'embrasser celle-ci comme système global mais comme expérience du sujet. Celle-ci ne se donne évidemment pas de la même façon à un touriste, un promeneur, un homme d'affaire ou à un « sans-abri ». Nous avons à plusieurs reprises,

rencontré des patients au cours de nos propres déplacements, collision de trajectoires ramenant le sujet à la conscience, en pleurs sans qu'ils ne s'en rendent compte, évoquant confusément des souvenirs douloureux et ne sachant pas où il se trouvaient. De même, nombreux récits d'aventures parfois cocasses, stupéfiants, parfois violents ou horribles pointent une disponibilité, une attente et même une jouissance face à ce genre d'évènements relatés dans la rue même ou dans un récit reconstruit sur les lieux de rencontres. La marche errante comporte une dimension traumatophilique, cette confrontation et cette perception sensorielle et motrice fait semble-t-il écho à des expériences non psychisées qui trouvent hors du champ psychique une forme de pré-représentation, de présence. Dans le jeu de la répétition, ce trajet en rond peut trouver à se décaler dans une série, un évènement, une rencontre. De cette rencontre avec le Réel ou le trauma va découler l'activité représentationnelle, « *Incessante est cette activité psychique car l'imprévu (le trauma, pour Freud ; le Réel, pour Lacan) pointe toujours son nez à l'angle de la rue ... Et heureusement ! Car ce Réel, s'il se présente dans une juste proportion pour le sujet, va stimuler son activité psychique et lui permettre l'élaboration de montages représentationnels plus complexes, mieux adaptés à parer l'excitation psychique (l'angoisse) que le Réel en approche suscite toujours* » (Leroy-Viémon & Moscato, 2012). Dans le déplacement s'opère la diffraction de ce qui ne se trouve pas à se loger dans l'espace psychique comme projeté sur la profusion hétérogène des objets de la ville, monuments, lieux, personnes, rencontres, etc.... Expulsion des éléments non conflictualisés sur l'urbain. S'il y a ici adresse, ce n'est pas en direction d'un autre mais d'un ensemble indéfini, non unifié, autant humain que non-humain. Prolifération d'objets « internes » se branchant sur des objets externes de nature diverse, organisation, personnes, bâtiment, virus, animal, objet de consommation, média travaillant les objets internes et représentations. La réponse à la dévastation exilante et de l'exil lui-même, que constitue l'errance procède en tentant de rendre familier l'étrangeté comme l'a été rendu étrange le familier ; il s'agit là plutôt de la figure du trauma plutôt que de l'inquiétante étrangeté. Il s'agirait, tel une reprise hypermoderne de la figure du flâneur de Benjamin, de porter un regard nouveau, à la recherche de signes, d'un processus de renouvellement permanent mais dans un but de survie psychique.

Les épisodes de confinements liés à la crise sanitaire du COVID 19 ont ainsi dénudé cette dimension de la ville des errants. Les professionnels du social ont décrit, dans les quelques

lieux ouverts après quelques jours ou semaines de flottement, une population hagarde, affamée, déstabilisée par la soudaineté de la disparition de la vie, de la circulation, de la fermeture des boutiques. Certains de nos suivis ont parlé de la stupeur, de l'effroi et surtout des comportements de violences (sur soi ou sur les autres) qui ont gagné les groupes et les individus vivant à la rue. De même, des sujets psychotiques vivant prostrés dans les gares à priori indifférents à l'environnement, ont réagi par un appétit de contact au tarissement du flux de l'activité humaine de ces lieux. Il en résulte une activité de pensée intense dans ces groupes à la rue autour de l'apparition de ce virus et des décisions qui ont été prises à la suite (constructions mythiques, « théories du complot » : hypothèse d'un virus qui n'existerait pas, intentionnalité des dirigeants, expérimentation médicales, etc...). Décisions dont ont été exclus les sujets en errance, comme sujet tout autant que comme objet, ceux-ci étant par là-même exclus des récits permettant une conflictualisation politique de la crise sanitaire ; ce qui parvient à ces groupes en cette période particulière sont des signes en quelque sorte atténués, s'amplifiant dans d'autres réseaux et boucles, déformés de ceux qui apparaissaient alors dans un espace public confiné dans les foyers frayant dans les télévisions, les radios, internet, ...

Pas de réification de la ville, elle n'est pas un objet, mais constitue plutôt un ensemble d'objets, humains ou non humains, de relations, d'ambiances et de lieux, c'est un espace mouvant dans sa composition et traversé par une multiplicité de régime de signes. Lefebvre (Lefebvre, 2009) avance ainsi qu'un observateur ne se fiant qu'à un régime de signe ne pourra envisager la ville comme phénomène global. Synchroniquement, pris dans des flux urbains continus, le sujet projette dans son environnement, dans des formations mouvantes hétérogènes, qui elles-mêmes (re)envoient des signes que le sujet capte. La permanence de ces mouvements, projection-captation de signes, quand se dessine un objet (machinique), instaure une temporalité, une pseudo-synchronie, offrant une réponse fantomatique à un appel.

Une combinaison de rythmes, d'affects et de fonctions. Un environnement où peuvent se décharger des éléments psychiques insupportables mais aussi peuvent, sous une forme diffractée, être recueillis. Deux activités ici, celle du sujet qui cartographie et celle de la ville, comme émettrice d'éléments contenant, de significations contingentes, émanation d'éléments extérieurs au sujet. Ces éléments pourraient être rapprochés des éléments alpha de Bion (Bion W. , 2007) mais aussi des éléments Beta émis par les phénomènes liés à la

métropolisation ou à l'arbitraire des lois sécuritaires, celles du marché, etc... On retrouve une idée proche chez Benjamin dans l'idée d'une ville allégorie, encombrée de marchandises et de fragments de la culture de la consommation, émettant des signes renvoyant à des choses extérieures à elle-même (des rapports sociaux, le fétichisme de la marchandise, la publicité) tout en fournissant des interprétations incomplètes et sans solution. La pensée alors reste à un stade d'idées peu formulées, d'impressions diffuses et d'associations à des bribes de souvenirs plus proches de la reviviscence par le primat du sensoriel que de la mémoire et de l'inscription.

Ainsi le langage de la publicité, soumet le consommateur aux signes qu'il émet, comme un attracteur. Celui-ci réagit par une attention captée, soit une forme d'inattention à son égard ou d'autres états de perception liés aux récits qu'ils véhiculent. Le déplacement du corps et du regard typique de la ville implique un régime d'attention particulier, une expérience fragmentée oscillant entre attention soutenue et distraction, entre extérieur des images, des textes et intérieur des pensées, des rêveries. Les contenus eux-mêmes lient des registres divers, bombardent la sensorialité, invitent à la réflexivité ou font appel à un hors représenté, un autre temps, un ailleurs.

Fragmentation de la continuité de l'expérience. La ville est une machine qui rêve le sujet en errance.

d) Un squiggle urbain

La logique présidant au développement et à l'évolution de la ville s'inscrit dans des nécessités diverses et celles de ses institutions (l'état, la mairie, le marché), une histoire ; elle n'est pas celle de l'appropriation de la ville par ses habitants. La ville objet des urbanistes, des architectes, des administrateurs etc... est jouée et déjouée dans les pas des marcheurs (De Certeau, 1990). Les usagers de la ville orientent leur corps par le texte de la ville, y compris à leur insu mais font et défont par les pratiques du quotidien le tissu urbain, texte dont la marche constitue la dimension d'élocution. C'est une appropriation du milieu de vie par les pratiques, les discours, une certaine mythologie transgressant ou décalant les significations qui s'impose au sujet. Un processus prend forme dans les rapports aux forces aliénantes, le

pouvoir aussi disséminé soit-il, ou ce qui pour le sujet fait répétition. Il tente de se subjectiver dans un milieu donné, ce qu'illustre le récit du « bon coup » (ibid.) ; récit d'une action (plus ou moins) astucieuse mobilisant la mémoire et le corps dans une temporalité brève assurant la possibilité d'une harmonie passagère, d'un lieu propre. Le récit vient figurer la possibilité d'un accueil, d'une insertion dans un ordre du monde, d'une position active et ce, à partir d'une parole, d'un agir faisant appel à un savoir. Ce savoir est celui d'une collection de situations vécues indétachables des contextes d'acquisition ; cette mémoire combine « *mise en effet sur un temps accumulé qui lui est favorable, contre une composition de lieu qui lui est défavorable* » (ibid.). Elle se révèle au moment opportun. Si le « bon coup » que guide la « métis » prend cette importance, c'est qu'il vient faire lien entre sujet et milieu. Par une réaction aux forces d'assujettissement, il y a processus de subjectivation. Se faire un territoire suppose une articulation des lieux ainsi constitués dans des pratiques venant convoquer des modes de stabilisations, des montages pulsionnels s'appuyant sur ce que peut offrir la trame du paysage urbain. Lieux aux échos sensoriels, pratiques, trajectoires, hétérotopies qui arrachent le sujet aux significations dominantes, à l'emprise et l'empiètement d'un pouvoir qui s'exerce sur les corps, aux institutions, État, couple, famille ou de la santé et de l'assistance sociale. Le sujet en errance s'arrache un morceau d'espace qu'il tenter d'habiter. Ce territoire urbain n'est pas dénué de violences, d'injonctions, d'assignations, de processus de désobjectivation mais aussi de créativité.

L'acte de nomination du lieu ne se réfère plus à des usages de la communauté et se crée de nouveaux noms pour les lieux en fonctions de caractéristiques et des groupes qui les fréquentent. Dans ces groupes de précaires, il est d'usage de désigner les lieux où nous nous rencontrons par la station de métro ou de bus contiguë mais sans souci de l'exactitude du nom prononcé ou des sens présidant à ces nominations (le nom de cette rue renvoie à un personnage historique ? qu'a-t-il fait ?), faisant ainsi valoir la prééminence du déplacement et du marqueur, de l'encoche que peuvent constituer ces lieux dans des lignes tracées par les déplacements coutumiers et leur croisement. D'autres régimes de nominations et de multiples significations peuvent cohabiter : un accueil de jour dont les usagers de langues slaves nomment la « verrière » (le mot utilisé est proche de « cage ») bien que ces noms puissent jouer des tours par leur dimension de signification manifestement insu telle

l'installation de groupes de sdf d'Europe de l'est, très abimés par un long parcours à la rue, qui vont mourir à (sous la station) Stalingrad ou orbiter autour de l'église polonaise à Invalides.

Le territoire est constitué de lieux et de non-lieux, plus ou moins en relation les uns aux autres. Ces formes de pratiques spatiales exploratoires et subversives créent une discontinuité de l'espace, que relatent les récits d'errance, nocturne en particulier, de la fragmentation de la représentation de l'espace, de son territoire, de l'expérience. Le sentiment de continuité se défait, l'errance tente en somme des percées d'expérience, de mise en forme, au risque de la déliaison. L'hypothèse est donc que dans ce nouage entre l'espace géographique de la ville non unifié, et l'espace psychique débordé, s'effectue une tentative de travail de liaison des traces perceptives comme en tentative de symbolisation c'est-à-dire du déploiement du conflit non représentable sur la scène intrapsychique dans l'espace (Pankow, 1986). Relation transférentielle à des ensembles, des liens établis par des fonctionnements, des cadres, des activités diffractées sur les éléments du parcours. Production par l'environnement d'une profusion de signes, discours, publicité, texte à déchiffrer du lacs des rues, mouvements, circulations, profusions d'objets partiels à élire. Tous ces éléments sont convoqués en ce lieu, dans des pratiques cartographiques groupales puisque sont présents des travailleurs sociaux de maraudes, un ou plusieurs collègues de rues, parfois un passant s'immisce. Nous reprenons ainsi l'idée d'un squiggle urbain à Mathieu, Charreton et Pitici⁶² en lien avec l'obscénalité, de la mise en scène du corps et de la non-demande auquel répond le clinicien, en allant-vers, par touches, par une présence ni en défaut, ni en excès et dont le sujet attrape le fil à sa manière. Mais cette approche pathique des distances (dans le jeu entre lointain et proche) n'est ainsi pas que l'apanage d'un objet totalisé tel que le clinicien, cette formation d'un jeu autour du lien peut s'observer ou s'entendre avec des proches, dans des formes de renversement parfois, prendre soin d'un collègue de la rue en encore plus mauvais état et le porter, envers un animal, ou les dispositions des objets dans l'espace « intime ». Ils y notent l'importance d'une certaine indétermination, dans un premier temps, des rôles et des fonctions, de la malléabilité du cadre, d'une différenciation qui se laisse travailler par le rythme de l'autre, par sa façon d'être présent. L'accordage et la continuité rythmique de la présence offre des conditions d'accueil psychique de l'autre, de ce qu'il donne à voir, à sentir, ce qu'il impose

⁶² (Mathieu, Charreton, & Pitici, La pratique du Squiggle urbain: Réflexions sur l'accompagnement des personnes sans domicile fixe., 2011)

tout comme la réponse « winicotienne » sans retrait ni rétorsion, témoigne de la solidité de l'environnement offert et par là même participe à détoxifier les contenus psychiques ainsi projetés.

Au cours de ce jeu du squiggle, le thérapeute dessine une forme et l'enfant doit la transformer et inversement, faisant figurer ainsi des éléments informes ou non symbolisés guidant le trait, mais offre aussi les conditions de sécurité et facilitant le travail de métabolisation. Un trait, un objet, les formes que prennent les échanges, les déplacements communs, les récits, tels sont les formes que prennent les traits de ce jeu de squiggle urbain. La rue constitue-t-elle alors le fond informe sur lequel se donne à voir la souffrance de celui qui y vit et dans laquelle, il va avec le clinicien tracer les traits du squiggle dans cet échange duel où l'usage trace et la ville répond ? La ville et l'errant peuvent jouer ensemble, un jeu souvent dangereux, élaboration dans la rencontre avec les formes toujours moins humaines, au fur et à mesure de la fragmentation du psychisme et de la ville, de ces assemblages complexes d'objets qu'offre cet environnement. Exigence d'un travail de symbolisation autour de ce que trouve le sujet et de ce que l'environnement offre ; trouvé-créé.

e) Clivage spatial et cheminement

L'errance, indissociable d'un mouvement tant qu'elle n'a pas échoué dans un trou noir mélancolique, que nous pourrions désigner sous le terme de « déserrance », est un processus soutenant une circulation du désir. Nous voyons dans cette pente la puissance du travail de la pulsion de mort se manifestant dans la destruction des corps, des complexités des fonctionnements psychiques et des niveaux d'organisation dans lesquels s'insèrent les sujets dans des situations de grande exclusion, elle détruit, se déchaîne parfois dans des explosions de violence et trouve une de ses manifestations les plus ultimes dans l'auto-exclusion ; quand non content d'un désinvestissement de l'objet dans un retrait narcissique, la libido désinvestit même le moi et le corps. Principe de Nirvana, pente de l'inorganique dans le règne perçu comme minéral de ces vies bitumisées ou asphaltisées. Mais entre exclusion et errance, quel lien ? sont-elles du même processus où l'une est le résultat de l'arrêt ou l'échec du processus de l'autre.

Il nous semble que l'errance est aussi bien fuite et refus, d'un psychisme qui se soutiendra de la distance géographique pour opérer par clivage, que déploiement maniaque. Le clivage de l'objet se supporte bien de la perception spatiale et temporelle, il opère sa première distinction entre bon et mauvais par la mise en place de figurations spatiales et temporelles née de son expérience perceptive, de sa répétition et de sa rythmicité. Ainsi, l'unification de l'objet suppose aussi une reconfiguration de ces représentations.

A partir des pratiques, la déambulation, nous l'avons dit, dans des trajets parfois coutumiers parfois lignes d'errés, se repose sur les éléments rencontrés dans une certaine rythmicité et dépose des contenus psychiques débordants. Débordants car déplaisants, soit ceux-ci dépassent les capacités de pare-excitation de l'appareil psychique soutenu (ou déjà surchargé) par le milieu soit sont présents des éléments peu symbolisés, disons traumatiques.

Ces éléments « mauvais » sont ainsi projetés sur ce qui compose l'environnement et ainsi attribués à un extérieur, renforçant ainsi l'intégrité du Moi. Nous avons là, une description sommaire d'une identification projective solidaire du mouvement et de l'hétérogénéité des supports de projection. L'expérience de persécution de l'environnement rend compte de ce processus, à l'exemple de Ludmiła dont on voit que l'ambivalence entre amour (ou désir sexuel) et haine se résout dans une projection qui va soutenir le refoulement et permettre d'exercer un contrôle sur l'objet, d'y maîtriser des distances, de le rendre plus conforme à ce qui en est attendu, de réaliser ses désirs à travers lui.

Identification projective « pathologique » aux effets délétères, le recours au clivage se systématise, soumettant le sujet aux angoisses de persécutions des parties « mauvaises » projetées, idéalisation excessive de certains objets, et le moi se fragmente, se vide, se disperse sur l'environnement. La dépendance à l'objet idéalisé ne s'en fait que plus rudement ressentir, par son absence. C'est ainsi que se forment les demandes de soutien parfois vociférées, désespoir d'un autre omnipotent qui refuse. On perçoit là les mouvements complexes de la vie de ces objets internes de leur rapport à la vie psychique et aux autres dans les sentiments de désespoir des professionnels du social lié à la projection des éléments bons ou mauvais sur eux, ces sollicitations ambiguës et déroutantes appelant des réponses de leur part, sentiment d'impuissance, d'incompréhension, trace des dépendances à l'objet paré des qualités du sujet, bien en peine de se les faire restituer sous forme transformées, tentative de contrôle fantasmatique du sujet, etc...

Ce recours au clivage a un potentiel de destruction des symboles et de mise en représentation ; ainsi face au danger de dépression, le sujet peut opérer une régression à un mode de fonctionnement schizo-paranoïde, les représentations se dégradant alors de symbole à équation symbolique. L'équation symbolique a ici pour fonction le déni de l'absence (ressenti comme présence mauvaise) ou de l'inconsistance de l'objet ou le contrôle de l'objet persécuteur. Le symbole, en revanche, ne dénie pas la perte mais l'utilise pour la surmonter (Ciccone & Lhopital, 1997). Les formations de représentations spatiales et temporelles sont solidaires des processus de clivage de l'objet puis de l'unification. L'intensité du recours au clivage de l'objet, puis du Moi (jusqu'à ce clivage au Moi de l'auto-exclusion) et à la projection, participe à l'inverse à une désymbolisation de l'espace et du temps.

On pourrait ainsi comprendre la prodigalité de la ville comme projection des qualités bonnes du sujet se diffractant ainsi dans l'espace urbain et le maintenant en vie et en sécurité de l'action de mauvais objets internes. Le cheminement permet la trouvaille des manifestations de bonté à l'égard de celui qui les cherche dans un environnement paré alors de qualités.

Ce deuxième exemple, celui d'Adam recherchant les objets de satisfactions à ses besoins, alcool et cigarettes en particulier, ouvre sur la question de la réponse et des signes. On ouvrira sur l'hypothèse d'une identification projective plus proche de celle de Bion, solidaire de la réponse de l'objet. Ainsi la vie à la rue, ses habitudes, ses pratiques, ses risques, ses confrontations au nouveau, à l'ouvert, tout comme l'ensemble des stimulations, des perceptions qu'elles créent ouvrent un ensemble de possibilités de moments de synchronicité. L'appareil psychique projette un contenu dont les signes qui lui reviennent peuvent être reçus comme contenu transformé par l'autre de l'environnement urbain. C'est l'équivalent d'un travail psychique qui permet au sujet de ne pas ou peu se confronter aux aléas de la rencontre avec un objet « total », ce qui fait travail psychique de traitement des éléments beta, ce sont les échanges de signes et les échoisations entre le sujet et les objets produits dans le territoire, par la « capacité de rêverie » de la ville. Cosmopolite, espace de tolérance à l'agir, signes d'émission, recherche d'amour (la recherche de signe serait-elle finalement telle la demande toujours demande d'amour ?) ... L'amour s'exprime par la rêverie maternelle selon Bion, c'est-à-dire un « *état d'esprit réceptif à tout objet provenant de l'objet aimé, un état d'esprit capable autrement dit d'accueillir les identifications projectives du nourrisson, qu'elles soient ressenties par lui comme bonne ou mauvaise* » (Bion W. , 2007).

Mais en ce cas, on ne peut comprendre cette rencontre qu'avec un objet machinisé, c'est-à-dire des objets partiels se connectant dans des ensembles (rue-riverain-alcool par exemple ou encore ticket service-travailleur social-état-trait d'une situation géopolitique). Ce qu'illustre l'apophénie, l'intense activité de mise en relation pour y éprouver du sens d'éléments épars, des évènements, des relations ressenties comme touchant le sujet à l'intérieur ; c'est ainsi que s'assemblent les éléments liés à une situation d'exclusion, à la puissance ou la faiblesse, apparaissant dans un évènement partagé par tous (des « actualités ») d'un dirigeant, d'une institution, d'un peuple. Est-ce de l'ordre de l'identification ou d'un ressenti brut en prise directe, d'un trait brut, un objet interne qui résonne ici et se tisse dans un récit doué de son intentionnalité propre (la haine, l'avidité par exemple). L'activité de liaison est ici intense et lie des éprouvés sensoriels, des signifiants, des signes, des significations dégradées, des pensées, etc... l'attaque contre la pensée et contre les liens est liée à une intolérance à la signification ou du manque de signification (Bion W. , 2010).

Inversement, des états proches du démantèlement ont cours quand les capacités de l'appareil psychique sont dépassées ; alors les rythmes, les ambiances, la forme que prend l'activité psychique, tend vers une suspension de la capacité de liaison perceptive, du moins dans une certaine mesure. La marche est toujours possible et son rythme, sa capacité d'évacuation de l'énergie non liée facilite ce processus au cours duquel les perceptions ne se lient plus ou peu vaquant chacune à leur propre aire. Il semble que le recours intensif à de tels mécanismes de défense délabre les capacités de liaison, la pensée et le monde se vident, l'espace se fragmente, perçu alors selon des qualités de surfaces (la brillance, la pulsation). L'objet n'est ainsi plus perçu car non-unifié dans ses modalités d'apparition. Les possibilités de retrait de l'objet actuel n'empêchent pas l'investissement des conditions de rencontre avec les premiers objets traumatiques. Éléments beta, terreur sans nom de la confrontation à l'agonie, au risque de mort psychique, dont on voit ici comment en fonction de certaines conditions le sujet va se retirer et/ou se confronter à la réactualisation des éprouvés traumatiques. Le retrait s'offre comme défense ultime face à l'expérience d'agonie (sans fin, sans limite, sans issue précise Roussillon) auquel se confronte un moi désorganisé (Roussillon, 1999). Renvoi à des expériences précoces et/ou répétées et/ou liées à la perte de l'habitat (des effets de désymbolisation et de mélancolisation des pertes y compris dans le social et l'actuel). Ces formes de clivage, de démantèlement, de retrait dont nous parlons n'empêchent pas

l'inscription de traces traumatiques, au contraire, mais les coupent les laissant se développer sans le sujet (ibid.), un « processus sans sujet ». La répétition et l'agir offrent ainsi toujours la possibilité d'une reprise psychique et d'une interpellation vers un autre, activité qui s'épuise possiblement dans des retraits de plus en plus intenses jusqu'à l'auto-exclusion, dont les ravages témoignent de l'intensité de l'expérience d'agonie.

f) Traces, frayage, territoire

L'analyse de l'espace n'est pas seulement celle d'un espace abstrait mais aussi d'un espace conditionné par les places, les positions et les états d'un corps propre (ses mouvements, ses distances, ses perceptions, ses « dispositions thymiques »), c'est-à-dire de son engagement. Les repères, les sens (orientation et signification) s'acquièrent dans cet engagement dans le monde. C. Gros-Azorin résume (à propos de pathologies cérébrales) : « *le déficit d'opérations liés à certaines pathologies (...) n'est pas tant un rapport-au-monde restrictif qu'un mode palliatif visant à sauvegarder autant que possible l'intégrité de ce rapport* » (Gros-Azorin, 1998, p. 19), elle est le signe d'une recherche de mise en forme d'un monde et de la façon de pouvoir y être, y compris quand les possibilités « normales » et prescrites n'ont plus cours, en faisant appel à des fonctionnements antérieurs, régressifs, des schémas spatiaux archaïques.

L'activité errante cherche à frayer et faire trace dans ces espaces autres. Cet espace thymique (Binswanger, 1998) non géométrisable, non soumis aux lois de la physique possédant ses caractéristiques, ses spécificités (lourd, pensant, dure, emplies de forces d'un côté mais possiblement léger et éthéré de l'autre) n'est pas dénué de significations ; elles se dévoilent dans les mots désignant des directions de sens de différentes modalités sensorielles (le mur est haut, le son est haut). Espace, sujet et disposition thymique sont ainsi toujours liés et se déterminent mutuellement ; un horizon ouvert ou restreint, une atmosphère pesante (ex. dans la manie d'un espace sans relief, sans centre, ni périphérie, perte des relations avec l'histoire intérieure de la vie). Ainsi, les lieux sont affectés d'indices, passant du dedans au dehors et inversement, déterminant un « caractère » (bon, mauvais, sécurisant, dangereux, etc...), en contraste d'autres lieux.

L'appropriation d'un espace étranger offre des possibilités de subjectivation passant par le corps et la motricité, dans un geste préalable de dessaisissement de soi. La motricité est une capacité de réponse à la liaison de traces dans le psychisme, inscrites par des actions antérieures, entre la tension d'un besoin et une réponse le satisfaisant (Freud, Le Troquer, Liégeois, & Samson, 2011) ou entre déplaisir et hostilité. La réponse qui se présentera comme adéquat entre le besoin et la réponse de l'environnement, rencontre dont les résultats peuvent sembler aléatoire, vont donner naissance à l'action spécifique (ibid.). Considérant la prégnance du sensoriel et de l'agir dans cette clinique, nous considérons l'agir dans sa dimension de recherche de décharge de l'énergie non liée ou dans sa dimension d'appel et de contenance ; c'est-à-dire de frayage et de traçage de nouvelles voies dans le psychisme par une expérimentation du corps, de l'espace et de l'autre. La fuite d'un chez soi, le trajet, se faire une place. Nous avons là la dimension possiblement processuelle du déplacement physique : réponse comportementale de la fuite, agir cherchant alors une destination, lieu potentiellement transformateur... Recherche intranquille, itérative qui rejette sur la route le sujet ne trouvant à s'apaiser. Au sein de ce processus, les sujets interviennent directement sur leur environnement, extraient des signes, usent d'objets et les assemblent dans des configurations d'accueil ; l'assemblage vise la constitution d'un lieu de l'accueil comme présence, préalable à toute représentation d'un « chez-soi » et d'une fonction de contenance. L'évolution du sujet dans cet espace thymique empli de fantasmes crus, de sensorialité éparse, fait résonner les signes entre inconscient et ville comme milieu : motilité, perception, mise en relations de signes se situant à la naissance de la pensée et de la représentation. Tracer des lignes, celle de trajets coutumiers, dans une expérimentation, engage le corps dans l'espace et donc le psychisme ; tracer un territoire, c'est aussi frayer psychiquement. Rue et sujet se décousent et se « traduisent » mutuellement (Douville, 2012).

Dynamiques contradictoires : d'un côté recherche et dans le même temps décapage des symbolisations dans l'errance et la désocialisation abrasant les capacités de traduction. Les représentations se dégradent tel des composants chimiques, formant des sous-produits pouvant interagir entre eux, une fois mobilisés dans des circuits d'écoulement libidinaux. Espace vidé et intensif en perpétuelle transformation qu'il s'agit de pouvoir lire pour y évoluer, pour y survivre. Des rencontres offrent des possibilités de satisfaction mais peuvent aussi

actualiser la présence de « non-objets », d'éléments beta (Bion W. , 2010) formant des zones de répulsions et d'attractions psychogéographiques.

Savoir voir, lire les signes, est une mise en forme de l'espace, une activité de cartographie liant points (lieux d'intérêts), lignes (parcours) et surfaces (les territoires homogènes). L'errance puis le nomadisme ont fait apparaître la nécessité d'une construction symbolique de l'espace (Careri, 2013). Suivant les pistes ouvertes par les animaux, les hommes du paléolithique ont ouvert leur propre piste, marqués par la marche, par la répétition, et y ont inséré des signes faisant repères, de plus en plus stables. L'errance se distingue du nomadisme en ceci qu'elle ne suppose pas ces modes de connaissance et de signification du territoire organisé qu'ils soient des marquages, des repères (comme des pierres ou des croisements de trajets), des récits et mythes (le Rêve aborigène) permettant d'habiter un monde d'organisation plus complexe. Les objets disposés pour marquer le territoire comme les menhirs sont des surfaces d'inscriptions, moyens de construction géométrique du territoire s'opposant au chaos des formes naturelles (points, ligne, surface) d'un monde chaotique et irrationnel.

Le cheminement fait ligne, laisse des traces, transforme l'environnement par association de ces traces et productions répondant à des niveaux d'organisations de plus en plus complexes. Nous faisons donc le lien entre le cheminement dans l'espace et le frayage dans l'appareil psychique, par l'association d'une sensorialité éparse, les traces perceptives, une activité de liaison entre elles qui répond à l'expérience, une associativité de plus en plus complexe qui donne naissance à des représentations-choses puis à des représentations-mots. Le cheminement s'étaye sur un environnement à construire dans une expérimentation, c'est-à-dire dans des séries d'expériences satisfaisantes ou déplaisantes, qui posera les jalons d'un cheminement de la pulsion dans un réseau de représentations.

La présence des traces perceptives du trauma, réactualisé par la violence du milieu, sensations hallucinées ou des vécus brut projetés sur l'environnement, tel la représentation pictogramme chez P. Aulagnier (Aulagnier, 1975) où espace corporel, psychique et extérieur sont indissociables, « recherche » ainsi l'accueil d'un objet machinisé dans les agencements de l'errance urbaine et sa présence dans l'interprétation des signes émis par le territoire urbain. Et ces signes sensibles du milieu tendent à localiser le sens dans les objets émetteurs, piège amenant le sujet à renoncer à l'interprétation ; dynamique entre une conviction de persécution et l'auto-exclusion (Deleuze la situe dans la recherche des signes d'amour chez

Proust). Cette déception, ajoute Deleuze, peut s'avérer paradoxalement un soulagement, celle d'un lien unissant l'objet et le signe par une compensation subjective, par reconstruction d'ensembles associatifs, des « *révélation d'essences alogiques* » des signes matériels (Deleuze, 2010). Suscitant le désir, l'imagination (voir les « clochards célestes ») ou la mobilisation de la mémoire involontaire, corporelle, appelant le Moi correspondant aux sens mobilisés. Telle mise au travail des zones psychiques en souffrance ne peut être l'objet que de ce savoir impliqué, de sa contingence violente et de sa nécessité impérieuse.

Les territoires de l'exil

1) L'expérience de l'acosmisme

« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources ; Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts... De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête » (Perrec, Espèces d'espaces, 2022)

Nous nous référons donc principalement à des personnes d'origine de pays d'Europe de l'Est qui ne sont que rarement concernés par les trajets périlleux que nous montrent les images télévisées et les difficultés propres aux demandes d'asile (encore que cela puisse être le cas pour des ressortissants d'ex-pays de l'URSS). Mais ces migrations de l'époque communiste ont tracé de profonds sillons dans les subjectivités et les territoires traversés. Les mouvements migratoires actuels suivent ces routes ouvertes, il y a maintenant de cela plusieurs décennies quand bien même les conditions d'accueil diffèrent radicalement ; de l'Europe de l'Est jusqu'à l'Ouest (France, Angleterre, Pays-Bas, Espagne). Ces traces des traversées périlleuses à travers le rideau de fer croisent sur les mêmes chemins les trajectoires des migrants actuels, Kapka Kassabova s'en fait l'écho dans son roman « Lisière », exploration géographique et intime, après un long exil, des confins de sa Bulgarie d'origine. S'y croisent en ces frontières, les souvenirs et les traces des traversées du siècle dernier (choisies ou forcées : après les guerres balkaniques, lors des campagnes de changement de noms des Bulgares turcophones, véritables campagnes d'épuration ethnique par déplacement et invisibilisation, ou de ceux qui fuyaient le communisme) de la Bulgarie à la Grèce ou la Turquie, pris en sens inverse par les migrants de Syrie, d'Irak, d'Afghanistan, etc... (Kassabova, 2020)

L'expérience de l'exil est largement décrite comme perte du centre d'un univers et de son cadre d'intelligibilité. Le sujet souffre de la perte du lestage et du lieu de l'origine. Éloignement

de sa langue, de sa famille, de ses proches, de ce qui fait le familier. Perte d'un monde qu'Arendt qualifie d'« acosmisme » (Arendt, 1983) dont les effets se font sentir dans les régimes totalitaires ou les violences de l'économie de marché. Disparition d'un habitat-cosmos familier, intime et cohérent donc de l'intelligibilité du monde et d'une vie en commun. L'exilé se voit frappé d'une désorientation pouvant atteindre le monde, son corps et son psychisme.

Le travail psychique auquel est soumis l'exilé par son déplacement se rapproche d'un travail de deuil, perte d'une partie de soi et de son identité. C'est ainsi qu'évoque Freud la perte du « Heimat », le deuil comme réaction à la perte d'une personne proche ou d'une abstraction comme la patrie corrélativement à un rapport à l'étranger « externe » mais aussi comme l'autre en soi. Nombre d'aménagements plus ou moins précaires sont mis en place comme solution de traitement de la tension inhérente à la perte, aménagements psychiques et/ou sociaux, qui lorsqu'ils s'épuisent à la faveur d'un évènement se « décompensent » en somatisations ou décharges dans l'agir. L'élaboration de l'exil ne peut se faire que dans le consentement à celui, dans ses conditions concrètes et actuelles, la langue, le voisinage, d'une reconnaissance de soi ne prenant pas comme seul élément l'identité par le lieu alors que ces efforts ou le désir sont entravés par les effets de la ségrégation et l'exclusion. Le déplacement peut se subjectiver comme une traversée, un voyage, désir qui accompagne souvent le mouvement (un désir d'ailleurs, d'être autrement ailleurs) et pas seulement une mise à l'écart (L'Heuillet, 2016).

2) Les composantes territoriales de l'exil

Il nous semble que l'on ne puisse se repérer dans la complexité des mouvements migratoires qu'en prenant en compte leur dimension massive, déssubjectivante. Elles constituent des phénomènes liés à des situations politiques, des guerres ou des situations économiques et sociales. Toutefois, on ne peut s'y repérer non plus si l'on ne considère pas le processus de subjectivation en cours ou à l'arrêt. Que ce soit de guerres, de destructions physiques, de celles de monde disparus par les effets du marché, de situations familiales, etc... ces migrations actuelles sont liées à un refus le liant par là au déni et au clivage. Le déplacement

offrirait la possibilité de refus de reconnaître une perception ressentie comme menaçante, destructive, traumatique. Le clivage est un mode de défense prévalent des traumatismes psychiques, malgré sa parfois faible efficacité et son coût exorbitant pour le sujet, dans le cadre de la confrontation à la violence et la destructivité de la guerre, à la perte complète d'un monde familial.

Mais comment envisager la dépossession radicale allant jusqu'à l'auto-exclusion que s'infligent ces personnes que nous rencontrons compte tenu des événements évoqués comme départ de leur souffrance, leur malheur ou quel que soit le mot utilisé pour être le plus fidèle à une parole qui ne nomme que rarement de quoi l'évènement a été le début. Il a à voir avec la puissance du renoncement à ce qui faisait la trame d'une vie d'avant, à ce qui faisait un lieu propre et ce même jusqu'à cette dépossession radicale de l'exclusion de soi. Ces sujets migrants ne semblent pas pouvoir se mobiliser dans le déplacement et le passage, qui ne fait que redoubler la perte, redoubler l'exclusion.

Que quitte le sujet faisant le « choix » de l'exil ? On quitte, on part en laissant tout, on saisit une opportunité à la volée. Mais ce choix ne relève d'aucune alternative, la perte vide le monde du sujet, « je n'ai plus rien là-bas », quand bien même restent au pays des enfants, des parents, des amis, des biens, des maisons, ...

a) La conjugalité et la famille

Au risque de se répéter, nous soulignerons à nouveau la redondance dans les récits, de ces hommes jetés sur les chemins de l'exil à la suite d'une séparation ou de la perte d'une conjointe. Ces récits sont réitérés de façon troublante par ces hommes polonais, souvent issus d'un milieu modeste et rural ou de zones en marges des grands centres, de zones « péri-urbaines » des anciennes sociétés communistes : ils se déplacent souvent à la faveur d'un travail, amenant de l'argent à la maison, pour la famille, la dimension de sacrifice pouvant être manifeste, retrouvant leur famille en pointillé. Un jour, ils découvrent que la femme les a trompés souvent avec un homme connu (« mon meilleur ami »). Là, ils lui laissent tout, enfants, maison, voiture, vie sociale et s'en vont, suivent les flux d'une vie qui tend déjà vers la survie, prennent parfois le premier bus. Ces dépouillements sont parfois si radicaux que

l'entourage ne sait pas si celui qui ainsi s'exile, vit encore. Construction mythique permettant l'élaboration d'un mythe sacrificiel individuel. L'homme donne tout, tout ce qu'il attend (du moins ce qu'il en suppose, ou en rapporte) la femme ; il s'éloigne, travaille, ramène de l'argent au foyer. Ce récit les présente comme des bons petits enfants obéissants apportant, en s'oubliant déjà, ce que la femme désire ; elle est tout et elle le trompe ou disparaît.

La massivité du renoncement qui adviendra et se continuera dans le refus de l'échange, « je ne vous demande rien donc je ne vous dois rien », peut se lire comme négatif de ce don absolu, fantasme du « je lui ai tout donné, mais ça ne lui a pas suffi, elle m'a trahie, elle a disparu ». Le sujet se mettant en devoir de combler ce manque, pour ne faire qu'un, s'acquitter de ce qui relève de l'ordre de la dette, évitant les écueils de l'aléatoire propre à toute relation, ne s'en trouve pas moins (ou peut être en est-ce la cause ?) rejeté de cette promesse d'union.

Dans cette mythologie que nous forgeons à travers ce récit, notons que ces hommes et femmes se sont souvent mariés à des âges plutôt précoces, eu égard à leur entrée à un jeune âge (16-18 ans parfois plus tôt encore dans les exploitations agricoles) dans la vie professionnelle et dans la vie sexuelle et surtout conjugale que l'on peut concevoir comme modalité sociale d'émancipation, comme insigne d'indépendance. L'entrée dans une vie sexuelle active et dans une vie professionnelle se concrétisent par le mariage et la fondation d'une famille. Les velléités d'indépendance sont présentes dans les récits d'un début d'adolescence souvent précoce ; souvenirs de transgressions, alcoolisations massives, petits méfaits, initiation à la sexualité.

Ces hommes semblent avoir atteint le passage adolescent, comme mis en place d'adulte, se parant de tous leurs attributs prenant des places ainsi attribuées de travailleurs, de maris, de père sans le travail de la latence et de la transition adolescente. Il y a une volonté d'affranchissement de la dette mais substituant un objet à un autre, de la mère à la femme ; séparation leurrante et brandie comme étendard de l'individualité. L'objet qui disparaît dévoile l'étendue de la dépendance au sujet. Les enfants ne sont alors que le reflet de ce rejet du monde, puisqu'ils ne veulent plus parler à leur père ou les objets d'une puissante femme abandonnique. L'objet femme devient un « non-objet » avide.

Ces séparations s'articulent parfois à des éléments de l'histoire singulière du sujet mais ne rendent que difficilement compte du caractère sériel de ces situations et de la répétition de

ces récits. Entrent en compte les métamorphoses massives qu'ont subies les institutions comme celle du couple et de la famille dans nos sociétés et en particulier dans les sociétés post-communistes. Les transitions s'enchaînent, en Pologne, en moins d'un siècle d'une société rurale (l'industrialisation a été tardive), « traditionnelle » et chrétienne, au communisme⁶³, à une économie de marché brutale sur fond de démocratie « au masculin »⁶⁴ puis illibérale. La stabilité de l'institution-couple a été un souci politique au cours de ces différentes périodes mais les images et récits qui structurent les rôles respectifs de l'homme et de la femme, du mari et de l'épouse, du père et de la mère se sont métamorphosés à plusieurs reprises, tout comme les références à la transcendance ; ces images ne se conflictualisant elles-mêmes que difficilement dans le débat public.

La place de la femme ne se conçoit dans la société polonaise qu'à l'égard particulier qu'elle occupe au sein de la famille et de la nation. La « *matka polska* »⁶⁵ est garante de la survivance de la culture, de la nation, de la langue polonaise à la perte de l'indépendance (voir le cas clinique « une histoire de la disparition de la Pologne »). Elle est protectrice de cette identité et sommée de participer de cette façon politico-domestique au renouveau de l'État. Cette place évolue au cours des siècles suivants en place où il est demandé de consacrer vie et ambition à des causes supérieures comme la Famille ou l'État. Cette position particulière, de responsabilité politique au sein du foyer l'a poussée sur le devant de la scène politique et de certains combats, obtenant ainsi le droit de vote lors du recouvrement de l'indépendance en 1918. La période communiste verra un discours d'égalité des droits qui dans la pratique ne fera que consolider les divisions des tâches domestiques ou l'exercice d'un pouvoir sur le corps des femmes (l'avortement s'il est bien légalisé à cette période, n'est de fait ni acceptable, ni accessible). Il n'empêche que la société polonaise est conçue comme matriarcale du fait du rôle de la sphère domestique face au politique perçu comme extérieur et menaçant (Misorowska, 2005). Au cours de la transition post-communiste, l'idéal du bonheur à rechercher dans la cellule familiale, au rejet du politique au profit de l'intime, véhiculé par les conservateurs américains, prend une résonance particulière dans ce contexte.

⁶³ Le régime communiste polonais restant le plus souple du bloc puisqu'il est notamment marquée de tolérance envers la pratique de la foi chrétienne et de l'entreprise privée

⁶⁴ La formule aurait été prononcée au cours d'une table ronde entre les représentants du gouvernement communiste, ceux de l'Église et ceux de Solidarnosc.

⁶⁵ La formule, très courante, est tirée du poème d'Adam Mickiewicz « Do matki polki » (Mickiewicz, 1830)

L'affaiblissement des droits des femmes qui s'opère sous les gouvernements ultra-conservateurs n'empêche pas des tensions travaillant la société quant au rôle des femmes, leur place et ce dans les foyers même illustrant ainsi comment les signifiants structurant la place des sexes et des générations peuvent être travaillés par les contextes historiques, sociaux et économiques. Ce qui se traduit dans des récits inopérants ou peu capable de se constituer en lieu où se posent les questions, et où l'on assemble les bribes de savoirs sur l'origine et la filiation (Douville, 2012).

L'objet-femme est rabaissé à cause de la possibilité d'une jouissance et d'une complétude retrouvée. Objet rabaissé tout autant que le sujet qui alors trompé est frappé de déshonneur, se condamnant au bannissement. On pourrait ainsi voir toute une série de renversement entre sujet et objet perdu, entre la place de victime et celle de celui qui subit le châtiment de l'exil, le bannissement. Condamnation à une soumission à la volonté de l'autre, de son pouvoir et même d'être mis sur le trottoir, condition de cette femme qui s'est compromise, qui l'a trahi.

b) Le travail

La place prise par le travail dans ces récits rejoint cette dimension de don de soi. C'est par l'activité professionnelle qu'a été acquise l'indépendance à la sphère familiale et donc un des opérateurs d'un processus de séparation/individuation. Il reste par la suite un phare des possibilités d'individuation et participe même aux processus de subjectivation. En effet, les activités physique et psychique se conjuguent dans la sphère professionnelle par une mise en récit autour du corps (une chanson de geste pourrait-on dire) mais aussi par la créativité qui s'y déploie et la place qu'il donne dans le corps social ; il permet d'ouvrir une voie hors du régime de l'exclusion, le sujet étant, bien qu'exploité, productif. Le lieu de travail est un lieu d'exercice démocratique autour des savoirs faire et d'élaboration de consensus, non pas abstrait mais orienté vers un projet, une tâche à effectuer et en ce sens, un lieu d'élaboration de la pensée, de la figuration de conflits internes et interpersonnels, de leur résolution par la sublimation et la recherche de consensus en action (Dejours, 2009). Il peut aussi être le lieu

de luttes sociales qui survivent sous forme de récits et perdurent ainsi, parfois pouvant s'insérer à quelques occasions dans des récits à transmettre.

Mais le lieu de l'activité professionnelle dans les sociétés d'origine de ces migrants a aussi subi des transformations extrêmement massives ; les régimes en place recherchant précisément une harmonie politique par la gestion de la production, du travail, de ses fruits et de la répartition. Tous ces mondes ruraux, ceux de l'industrie lourde communiste, les fonderies, les mines, les usines, toute cette vie, ces savoir-faire, ces modes de sociabilités spécifiques, la répartition des tâches, ces résistances et leurs transmissions ont disparu dans l'effondrement des régimes politiques. Des mondes entiers ont sombré dans le gouffre de l'histoire et ont été remplacés rapidement et violemment par la rationalisation du travail, les délocalisations et les métamorphoses des économies domestiques ; la nature de telles mutations n'impliquant pas le sujet comme acteur les rend ainsi difficilement symbolisable. Le miracle économique polonais a produit de de larges groupes sociaux de laissés-pour-compte : nombreux sujets ne profitent pas de la prospérité économique et ont perdu cette place dans laquelle le travail donne une place et un statut dans le corps social.

Le travail est un objet social dont la revendication constitue une demande de dignité, d'indépendance et d'une place dans le corps social, reconnaissance de l'autre, il est idéalisé, se rapporte à un système de valeur et fait lien. Se pose la question du devenir quand leur perte est effective, y-at-il possibilité de désillusion, deuil et transformation (Furtos, 2000) ? Les demandes de travail dans les accompagnements sociaux ne sont pas revendication d'aide d'insertion dans un « marché » du travail comme objet désirable mais plutôt celle de lui fournir un emploi, que l'on pourvoit à sa demande comme un prémisses d'un nouveau contrat social, cette forme de demande relève d'une dynamique psychique et transférentielle d'une autre nature (revendication, réparation, refus de la soumission). Mais plus encore, comme le montre les rêves de Jozef, la gestuelle même du travail, la trace qu'il laisse dans le corps produisent des signes dans le psychisme qui prennent parfois le statut d'œuvre et de création, a une potentialité de subjectivation, d'appropriation du corps et d'un territoire existentiel. Pour Tosquelles, la transformation des objets accomplit un travail d'articulation des pulsions agressives et érotiques (Molinier, 2008), il affirme « *le destin des pulsions n'est jamais joué à l'avance... Par ailleurs, qui dit « pulsion » dit engagement dans un travail de mise en forme. C'est la réélaboration du travail en question qui détermine la vie concrète et variable des*

hommes dans leur espace d'existence. Le travail (...) déclenche l'imagination créatrice mise à l'œuvre dans chacun des groupes concrets dont chaque homme fait partie »⁶⁶. Par ce qu'il mobilise le travailleur transforme le monde et lui-même en travaillant ; Molinier (ibid.) souligne par ailleurs qu'il est plus juste de parler d'un accroissement de certaines formes de sensibilité, d'engagement et de transformation de l'environnement et donc d'un processus de subjectivation spécialisé que d'un processus de subjectivation par le travail : Appropriation et création propre à la métis, intelligence d'un savoir-faire, développement de la sensibilité, possibilité d'action sur l'environnement, élaboration collective de règles, négociation, consensus, reconnaissance, construction de l'identité, etc... mais aussi dans les résistances et dans les luttes, individuelles et collectives. La dimension possiblement subjectivante du travail et l'espoir que suscite la réinsertion dans le corps productif n'obtiennent pas toutefois sa dimension aliénante réapparaissant alors dans les difficultés qu'il y a à « tenir » un emploi. L'aliénation de l'ouvrier comme dépossession du produit de son travail, de son travail comme extérieur à lui et existant sans lui, s'opposant à lui, grand thème de l'analyse marxienne (et donc censément au cœur de la réflexion autour du travail dans le pays communistes) se raconte dans les récits des mutations des conditions de travail au moment de la période de transition, nous l'avons déjà dit, se trouvant substitué par les logiques du marché, nous avons là les récits de capture dans des nouveaux processus économiques « sans sujets », ceux-ci étant toujours plus dépossédés des fruits de leur travail, de la compréhension de celui-ci, des liens qu'il entretient avec la communauté, de ses savoir-faire aussi. Et justement, les pratiques de la rue se caractérisent dans beaucoup de discours par la débrouille, les bon-coup, la métis, c'est-à-dire des savoir-faire singuliers, propre à soi et son milieu.

Les activités d'insertion par le travail, phare d'une resocialisation, souvent désirée par les usagers, à condition de céder sur la jouissance de la place du préjudicié peuvent être des moments de construction et de répétition important et propices à l'élaboration, tant le travail du négatif en complique les conditions d'exercice (les alcoolisations massives sont fréquentes après quelque temps d'installation dans un travail depuis longtemps désiré). Ils constituent alors un outil thérapeutique plein de potentialités sur lequel se déploient quantités

⁶⁶ Cité par P. Molinier (ibid.)

d'investissements dans une constellation transférentielle au risque de rapprocher très radicalement les présences humaines, les liens, les attentes, les exigences, les corps, ...

c) Subversion d'un ordre symbolique et privation des droits

La dimension de résistance à un ordre symbolique imposé au sujet est une question difficile puisqu'il ne s'agit pas là d'une revendication et puisqu'elle est amené au risque d'un romantisme transformant ces sujets en héros ou en héraut de la revendication du névrosé de pouvoir jouir sans contrainte. Cette résistance pourtant est indissociable de ces vies sur qui pèsent les puissances du monde extérieur, du pouvoir. L'enjeu de la survie est d'échapper à l'emprise de force trop grande ou de les adoucir espérant par-là même des retrouvailles avec l'objet perdu. Mais les grands pouvoirs s'exercent et se cristallisent dans des événements qui mettent à mal les capacités de subjectivation même. L'envahissement est interne comme externe. Le sujet tente bien d'échapper aux institutions et à leur pouvoir, au couple, à la famille, à l'individu parfois, à la police, aux institutions de participation citoyenne. L'assistance publique ne demandant pas (à priori) de contrepartie, leur participation n'étant pas requise. Comment la solidarité s'exerce alors ? Comme solidarité auprès d'un sujet de droit rattaché à un groupe social ? La solidarité individuelle efface le sujet derrière le geste qui n'implique aucun contre-don du donneur, il le chosifie au bénéfice du donneur. C'est-à-dire que le sujet « exclu » résiste bien à l'ordre symbolique, venant réguler les échanges mais c'est une résistance sans voix, sans portée, autre que celle d'une apparition massive et muette dans l'espace public, comme représentant une figure d'altérité voir de monstruosité, le privant de sa parole singulière et de la possibilité d'une demande. Mis au ban dont l'effet déliant pousse sur la pente d'une mise hors-jeu d'un lien social venu prendre la place de la satisfaction auto-suffisante d'un auto-érotisme que le retrait va viser. L'auto-exclusion se propose comme évacuation de soi, consécutif ou conséquence des ruptures des liens avec les groupes et les cadres, qui organisent le lien social ; ni travail, ni famille, ni couple, ni travail, ni argent.

Victime d'un bannissement, du fait de se retrouver « sans lieu ». Ce hors-lieu est l'inhabitable, il ne permet ni de rester ni de revenir. Le banni, l'exilé, n'est pas mis hors la loi, dit Agamben, mais abandonné c'est-à-dire exposé et mis en danger. Celui qui est abandonné est éloigné de

la vie en commun et donc à la merci de qui l'abandonne. L'état d'exception dans lequel il se trouve, le lie à la volonté d'un autre, soulignant à nouveau ce lien entre exil et dépendance.

L'État exerce son pouvoir sur ces corps, celle d'une solidarité sans possibilité même de contrepartie, et sous la forme du contrôle, il protège parfois le corps, le nourrit, l'abrite, pourvoie à des soins, le surveille, agit sur ses déplacements, sur ses installations, il s'occupe de la gestion des vies biologiques, principe sur lequel repose la souveraineté.

d) La langue

L'usage du langage pour entrer en contact avec l'autre nous condamne à l'exil, impossibilité de tout dire, d'accès à la plénitude de sens. Un reste, une impossibilité subsiste toujours. Ce rapport à la langue peut se penser, à la suite de Lacan⁶⁷, en termes d'habitation du ou par le langage. Ainsi, l'aliénation par le langage ne laisse aucun reste mais le second niveau, celui de la séparation, introduit l'espace d'un manque en l'Autre. Cet espace vide, son aménagement, est la condition de possibilité au sujet d'habiter le langage plutôt que d'être habité par celui-ci, rapport propre à la psychose.

Or, ce détachement ne se produit qu'à se référer et s'articuler à la Loi qui nous semble-t-il n'est intériorisée que dynamiquement et liée à une territorialité. Il y a une territorialité du Surmoi et de l'Idéal du Moi par une articulation aux discours, aux fictions, aux pratiques régissant le lien social, aux échanges et au quotidien ; ils sont ainsi enchâssés dans un territoire déterminé notamment par la ou les langues en usage. Or, les sujets migrants rencontrés ne parlent généralement que très peu la langue du pays d'accueil et éprouvent de grande difficulté à son apprentissage. Ils invoquent en général l'âge, les méfaits de l'alcool ou différentes altérations neurologiques affectant la mémoire ou, dans un second temps, la mémoire et l'attention obnubilées par des pensées parasites, un état d'inquiétude et d'angoisse auquel viennent se greffer des préoccupations sous formes de flux de pensées et d'image concernant le futur, les démarches en cours (anticipation de la perte, « laisser tomber »), les souvenirs du passé, les ruminations, etc... « la tête ailleurs » (Pawlik, 2015). Cette

⁶⁷ Voir L.Bley (Bley, 2018) et F.Vinot (Vinot, Irréversible du traumatisme, réversibilité des espaces – Métapsychologie de l'habiter, 2021)

impossibilité entretient un rapport étroit avec la négativité de l'exil : ne pouvoir entendre, ni être entendu, conduit à une rupture des liens avec des pans entiers de son propre environnement (ibid.) processus impliquant l'impossibilité de se reterritorialiser ni sur la « terre d'accueil », ni ailleurs.

Mais cette impossibilité est aussi l'usage d'une langue particulière, une langue desséchée semblant à priori opératoire mais qui la rend, paradoxalement, intensive et propre à des usages nouveaux. Prenons l'exemple de l'AME, dont l'obtention est une démarche les plus courantes, que les usagers désignent par des bricolages langagiers comme, je tente là une retranscription phonétique : « aémou » « amieu » « amiou » « medikal » « medikal kart ». Le caractère d'erreur de ces formulations prête à sourire et les corrections ou les rappels des formulations exactes n'ont que peu d'effet. La déformation subsiste, elle résiste. Ce en quoi ce sabir persiste n'est pas dû à une erreur de prononciation ni de compréhension des composants de l'acronyme, il ne s'agit pas d'en décomposer les éléments, d'en saisir le sens ou les conditions objectivées par l'administration d'obtention de la carte. Il s'agit d'agrégations autour d'un signifiant bricolé des éléments du besoin et de la demande se greffant sur l'ensemble du dispositif « AME ». L'appropriation de la démarche est solidaire de cette nomination et elle fait avec des signifiants à disposition issue de la langue d'une société d'accueil, du langage d'une de ses administrations, véhiculé sous différentes formes par les professionnels du social, du soin, par les collègues de la rue. Cette carte médicale est l'objet d'un enjeu de reconnaissance ou même d'amour par un autre, par une figure de pouvoir et d'autorité sous forme de la légitimité d'un séjour, de la réparation de préjudices passés, ou inversement du rejet de l'autre, de son insuffisance, de son incompréhension, etc... ce type d'erreur de nomination peut être entendu comme une création propre d'acteurs au statut d'infériorisé. L'altération des signifiants dans un groupe « altérisé » se constitue dans ce caractère d'exclusion, formé par une condition de dépendance et d'infériorité (Ayouch, 2017). Altérité d'une détresse déshumanisée qui peut s'entendre dans la butée que constitue l'appropriation « correcte » du terme.

Des significations s'agglutinent et émergent dans les échanges (Slawomir et Zenon se plaignent, dans un élan de haine « fraternelle » que les noirs et les arabes se voient octroyer ce genre de document voir plus sans difficultés, que les travailleuses sociales ne désirent pas assez les aider). Ainsi l'écoute qui peut être portée aux créations linguistiques autour de ces

termes techniques nous décale d'univers de sens trop évident pour nous, celui du langage administratif, de pouvoir, de l'insertion, d'un langage univoque et fait entendre le souci de la trace, de l'emprise que cette « machine » opère sur ces vies, lié à la dépendance qui s'installe, mais aussi souci de la reconnaissance, de l'inscription en l'autre, registre administratif ou sollicitation de la mémoire du travailleur social ou du clinicien.

Il n'y a pas de jeu de mots, de significations cachées faisant fourcher la langue mais un mésusage du vocabulaire technique et administratif qui charrie des statuts, des pouvoirs, des relations, des rôles au sein de ses relations, des histoires singulières comme des histoires collectives. L'erreur constitue une expression sans contenu, mais un tel surgissement ouvre sur ses conditions d'apparition. Cette langue minoritaire fait bégayer la langue majoritaire, tout comme l'allemand qu'utilise Kafka, « *l'allemand de Prague est une langue déterritorialisée, propre à d'étranges usages mineurs* » (Deleuze & Guattari, 1975) où tout y est politique et collectif (ibid.). Elle ouvre une voie pour fuir, ne pas se soumettre à l'ordre d'un pouvoir et des formes qu'y prennent les relations transférentielles propres à la situation de l'accompagnement social, réactualisation des figures de la désaide et de l'autre secourable. Tout comme elle peut travailler la langue du professionnel, la faire sortir de ses gonds, l'emmenner ailleurs, la pousser par son assèchement à une limite du sens. Les inflexions, les tensions, les accents, les mimiques de contorsion relèvent d'une invention à partir d'éléments linguistiques du groupe majoritaire désassemblés et réassemblés exprimant l'intensité (ibid.). Cette langue ne se coule pas ou peu dans les sillons, d'un pouvoir administrant les vies, que tracent ces démarches protocolisées mais dévie et se connecte dans d'autres traces plus singulières ou devenues idiosyncrasiques ; celles des formes concrètes que prend la dépendance, des fuites ou d'expériences avec les institutions des pays communistes où la corruption sous forme de sociabilité régissait nombres d'échanges, où pour se faire soigner à l'hôpital il fallait offrir une bouteille de vodka au médecin. Cette création linguistique peut s'avérer salutaire pour le professionnel : entendre de cette étrangeté, au risque, le cas échéant de jouir de cette langue du pouvoir. Le professionnel peut ainsi se laisser dérouter par ce hiatus linguistique hors des sentiers de la charité, de la normalisation, de l'insertion. Là où le sujet fuit, expérimente une voie, le clinicien offre son écoute, y compris à ce bruit, à l'informe, à la fragmentation, aux maigres moyens de s'y repérer ; suspension de la violence d'une interprétation faite de ces catégories prédéterminées constituées en dehors du sujet

par un « pouvoir » indifférent. Mais ces catégories assurent son existence sociale déterminant le désir, ainsi il ne s'agit pas d'y voir résistance politique active d'un sujet contre le pouvoir s'abattant sur lui mais un accident créatif face au désir paradoxal d'une existence propre assumant son altérité et la reconnaissance sociale solidaire des figures déterminées y compris quand elles travaillent à l'assujettissement (Butler, *La vie psychique du pouvoir*, 2002) ou à l'exclusion du sujet. C'est ainsi que ces mêmes « usagers » déforment les acronymes de l'administration mais se désignent comme « clochard » dans un français correct, signe d'une tentative d'appropriation subjective détournant les catégories les stigmatisant.

e) Un lieu à soi

Si le départ peut être vécu comme un exil, l'impossibilité de rester sur un lieu considéré comme propre, en ce sens qu'il a été dévasté matériellement et/subjectivement, le mouvement suit généralement un espoir, un désir, une opportunité. Ainsi, des tournants se sont joués dans l'accueil reçu à l'arrivée d'une ville, joie d'être enfin arrivé et d'avoir échappé à quelque chose, l'action et la rencontre de quelques personnes bienveillantes, un monument que l'on a toujours rêvé de voir ou inversement un rendez-vous raté, une rencontre malheureuse avec les autorités ou un patron qui ne paie pas, ont pu relancer la trouvaille de solution maniaque et la jubilation propre aux conquêtes ou être vécu comme une catastrophe, l'effondrement de la ligne de fuite qui s'offrait dans le paysage effondré de la familiarité. Migrer contraint à des ajustements, à des destructions, des re-crétions, à une réécriture de soi. Il est ainsi possible, parfois que temporairement, que ces traversées convoquent des énergies sublimatoires, provoquent un travail psychique par des déplacements, car ces passages et transitions peuvent remobiliser « *les épreuves de dépressivité liée aux séparations et les solutions maniaques liées aux conquêtes* » (Douville, 2012).

Le sujet quand il arrive en terre étrangère entre dans un processus migratoire, les démarches et les dispositions ayant trait à ses conditions matérielles d'existence (habitat, argent) se mêlent à un processus psychique censément transitoire. « *Une disposition singulière qui va rendre compte du dialogue incessant entre son monde pulsionnel et le monde externe, qui l'entoure. La psyché devra décoder et traduire perpétuellement la nouveauté et sera mise à*

l'épreuve, parfois rudement, dans son rapport à l'altérité » (Pestre, 2015). D'une manière générale, à l'occasion du déplacement territorial, les fondations premières du sujet seront largement mobilisées, voir que l'exil est une expérience mobilisant des moments inédits, non prescrits de transmissions et de traductions des héritages et des pertes (Segers, 2009).

Il est fréquent qu'une préoccupation économique soit mise en avant, la recherche d'un emploi à la suite du délitement de la situation sociale (prenons l'exemple de la disparition du monde minier, dans des régions dont il structurait fortement l'existence). La perte de ce monde, territorialisant le sujet, fait écho chez le sujet choisissant la migration à une rupture ou une « trahison ». Dans ce cas, c'est dans ces ruptures des liens, délitements des lieux, qu'intervient la migration s'accompagnant d'une dérégulation de processus psychiques. « Pourquoi rentrer, je n'y ai plus rien », dénuement supposé du sujet. Vaut-il mieux être « chez soi » ou ailleurs dans cet état de ne plus rien avoir, à peine son corps ? Ce là-bas dévasté, cette constitution comme rappel permanent de la perte et de l'absence, présence du vide.

Transfert et cartographies

Klee joue avec sa canne, trace dans le vide, la ligne se développe d'un point libre d'aller où « il » veut (Ingold, 2007). Ce tracé libre joue, il ne va pas vers quelques points d'arrivée mais sa progression l'emmène toujours ailleurs, s'oppose à la ligne pressée, reliant deux points aussi directement que possible, dont le segment en est l'épure. C'est la ligne usuelle urbaine du marcheur pressé, mais la vie à la rue trace d'autres trajectoires, un mouvement erratique sur fond de vide et d'ennui toutefois contredit par une structuration temporelle et spatiale des pratiques de rues nomadisant un parcours ancré en plusieurs lieux. Alors les pas tracent-ils une ligne qui se promène dans un espace sans valence ni différence ou relie-t-il des points activement dans l'élaboration de stratégies de survie ? Ces lignes s'entrelacent et se succèdent formant, comme la marche trace un chemin par son mouvement et sa répétition, le territoire. Émergence d'une forme mouvante, attentive, emplie de fuite, de temps morts, de réitération, c'est-à-dire d'une tension entre le mouvement délégitimisé, de celui pour qui la capture du symbolique n'opère plus tout à fait, qu'on ne reconnaît plus et qui ne se reconnaît plus dans ce monde commun, d'une part et les lignes tracés dans les pratiques de rue d'autre part. Ces lignes vivantes se croisent, laissent leurs marques ou les effacent comme un palimpseste, que l'on se figure comme un croquis de carte ou le récit d'un chemin, ceux-ci ne représentent pas un espace objectivé mais un déplacement actif et éprouvé.

Pourquoi faire appel à une technique de représentation telle celle de la cartographie, au risque de figer le mouvement, de totaliser un territoire dans une abstraction ? Cette forme de représentation dégage avant tout des caractéristiques de permanence et figent des espaces autour de nomination. Mais, elle se présente à nous en diverses occasions et sous diverses formes, telle celle de la rencontre avec Zenon. Mais aussi comme représentation de la ville, et de l'occupation des « SDF » en son sein, dans les bureaux des équipes de maraudes : y sont fixées des cartes des quartiers qu'ils traversent, du découpage géographique de leur action, y sont tracés leurs trajets coutumiers et punaisés les lieux d'installations parsemant et orientant les parcours. De ces rues, de ces recoins, de ces installations et ces regroupements apparaissent les variations des vies, des mouvements, des éclatements, des agrégations ou des disparitions. Le soin accordé à ces cartes et à leur réactualisation permanente porte sur l'objet de l'intervention, le territoire de référence de ces travailleurs, une entité vivante.

Et à chacun son territoire : les maraudes partagent et découpent les quelques rues de leur intervention, l'accueil de jour est ancré dans un quartier, les institutions sont regroupées par pôle géographique (territoire nord-est, sud, ...), les actions doivent s'arrêter en fonction des cartes des tutelles ayant eux même leur territorialité propre (département, région, ville), quand les territoires des SDF ne suivent pas de telles segmentarités. Chacun sa nature, ses possibilités, ses pouvoirs, ses zones d'application et ses puissances. Mais tous ces « êtres » agissent et leurs territoires se recoupent, leurs vies s'entremêlent. Ainsi dans un lieu d'accueil, il y a multiplicité de formes de rencontres entre le clinicien et son « patient ». S'il venait à un cartographe d'exercer dans un tel lieu, il représenterait certainement les trajectoires des uns et des autres dans le temps, les points de rencontres, les inflexions de ces trajectoires, les évitements, etc... autrement dit des points d'attraction, de répulsion, des contingences, des projets.

Les situations cliniques exposées jusqu'ici se relisent volontiers à travers ce prisme de la technique de représentations cartographiques, les cartes-médiations de Zenon, la cartographie des lieux d'ancrages, des lieux de l'imaginaire et des objets d'Adam, celle des trajectoires libidinales de Ludmiła (territoire et corps) ou celle de l'institution et de l'émergence de territoires de l'imaginaire de Jozef. Ou celle des lieux qui font cas, on y chercherait à rendre compte des mouvements, des flux, de la multiplicité des présences et leurs engagements dans les situations. Nous ajouterons ici deux vignettes visant à complexifier la nature et les liens entre les territoires convoqués.

1) Études de cas (-rtographies potentielles⁶⁸)

a) Les « clochards célestes »

L'emprunt du titre du roman est hasardeux, il relate l'effet qu'ont produit certaines rencontres avec des vétérans de l'errance, se connaissant bien, Wiesiek et Max. La référence à Kerouac m'est venue alors qu'ils racontent leur nuit sur le toit d'un immeuble allongés à regarder les

⁶⁸ Ce titre se réfère à : Terra Forma. Manuel des cartographies potentielles (Aït-Touati, Arènes, & Grégoire, 2019)

étoiles, ils m'évoquent les épisodes au cours desquels le narrateur prend les trains de marchandises le menant à des paysages magiques traversant l'Amérique industrielle. Comme l'auteur américain, l'errance de « Sur la route » alterne avec une recherche plus active, celle des « Clochards célestes » (Kerouac, 1974) (« Dharma Bums »), les paysages qu'ils partagent, ils les traversent dans l'espoir de nourrir leurs âmes. Leur présence a des caractéristiques subtiles qui les distinguent sur les lieux d'accueils. Je connais mieux Wiesiek, il a été présent sur les institutions dès mes premiers jours de permanences et m'a appris, ou nous avons appris ensemble, de nombreux fils des métiers du social. Son histoire jaillit dans nos échanges dans des petites vignettes au fort pouvoir d'évocation d'images, vie rurale dans la Pologne et l'Ukraine occidentale, des personnages de son enfance, des épisodes cocasses de sa vie professionnelle, etc... Il vient toujours armé d'une lettre à traduire, d'un papier à remplir, d'un coup de fil à passer, mais ce motif de rencontre se noie dans les échanges, il constitue une véritable mine d'informations et de récits sur la vie à la rue. Il accumule ces récits absurdes (comme cet homme qui, lorsqu'il faisait la queue pour accéder aux guichets d'institution, partait à la recherche des parasites de corps, les gardait précieusement dans un bocal et les remettait en place une fois ressorti), relate les conversations hallucinées des compatriotes de la rue alcoolisés le soir, touchant parfois de près la folie et la violence. Ces événements, il les réprovoque mais en rit et les recherche. Il est fasciné, comme il apprécie l'effet de fascination qu'il produit alors.

Ses journées nomades alternent des marches aux directions approximatives, il montre une appétence à la rencontre fortuite et aux aventures, ouvert au monde, à l'observation et des séjours sur des lieux connus, quelques accueils de jours dont il évalue les services (la qualité de ce qu'on y donne, nourriture jugée en fonction du goût, vêtements) et certaines qualités d'écoute, il garde une certaine réserve avec les gens qu'il sent guindés, défendus, ou, me semble-t-il, dont il estime qu'ils ne peuvent accueillir une certaine étrangeté.

De cette disponibilité à l'étrangeté du monde, à son absurdité, dont il vaut mieux rire ou s'émerveiller, il en sort des créations, poésie chez les deux (l'un est d'ailleurs très impliqué dans un projet de recueil de poésie des usagers de l'équipe, poussant à sa traduction et à sa publication), photos chez Max de paysages souvent vides de monde mais aux ambiances éthérées et mystérieuses (brouillard, bois, routes, lumières) ou encore, pour Wiesiek, récolte d'articles et d'images qu'il assemble, référence aux développements technologiques et

surtout biotechnologiques. Il partage des réflexions très organisées d'espoir et de curiosité concernant le développement des sciences et techniques, des possibilités infinies sur lesquelles elles ouvriront, compensation de son corps souffrant mais aussi des entraves qui pèsent sur notre condition humaine de ne pouvoir se rendre où l'on veut et quand on veut, bref elles nous permettront de nous arracher de notre sol. Ces récits s'articulent de façon vibrante à son corps, il relate par associations des épisodes de douleurs causées par les ondes de son téléphone ou de voix de radios qui parlaient dans sa tête (peut-être, propose-t-il, qu'un de ses plombages captait les signaux) ; ça ne l'alarme pas, il s'en étonne, le relate, fait part de ses interrogations.

Les conversations sont chaleureuses, il fait part d'une intense activité de mise en liens d'éléments divers à partir de l'attention qu'il porte à son environnement, aux paysages qu'il traverse, aux personnes qu'il connaît et qu'il croise et de son intérêt pour la politique ; les comportements erratiques s'intensifient note-t-il depuis la présidence de François Hollande, le COVID n'existe pas et la crise a été orchestrée par les puissants. Il note de façon très détaillée comment l'anomie a gagné les fonctionnements des groupes à la rue en lien avec les confinements, postulant une désorganisation des psychismes du fait d'une absence de répondant. Ses discours sont parfois désarçonnants, il oscille entre des aspirations libertaires, des bouffées jubilatoires de contestation par les actes des modes de vies sédentaires étriqués et des propos très conservateurs (mes collègues et moi sommes accablés par son amour pour Trump, lequel n'est pas que conservateur), entre des analyses pénétrantes du mode de vie à la rue et des discours « complotistes » touchant à notre susceptibilité gardienne de la raison.

Mais cette activité de récolte de signes, de mise en liaison, d'action à partir de cette activité est support d'une positivité de son activité psychique, il vit plus qu'il ne survit. Son existence et ses mouvements s'organisent en fonction du plaisir (déplaisir). Et sa capacité de partage des paysages qu'il traverse signe des processus de sublimation à l'œuvre. Son mode de vie le stabilise, il assemble ses objets, crée, explore. Mais ses territoires se construisent avec des distinctivités potentialisantes ; usage maîtrisé des lieux, des demandes, de l'alcool, sa discipline le stabilise sans échouer dans la « des-errance », expérience qu'il a connue mais sur laquelle il ne s'étend guère.

b) Partages et disparition de la Pologne

Relatons quelques épisodes de l'histoire polonaise et la manière dont ils sont racontés ; ces récits sont fréquemment réitérés dans les accompagnements de ces hommes isolés polonais vivant à la rue :

La Pologne (plutôt la République des deux nations qu'elle forme avec la Lituanie) est un important royaume européen qui a longtemps disparu des cartes. Le « traumatisme national » causé par ces événements, leur réactualisation à l'époque moderne et leur lot de conséquences sur les existences sont ainsi souvent évoqués. Après l'extinction d'une lignée royale, les nobles instaurent un système de monarchie élective. Le roi est alors élu par une assemblée de nobles (la diète ou Sejm), ces derniers disposant d'un droit de veto, qualifié de « liberté dorée »⁶⁹. Le roi élu est généralement étranger et sans pouvoir réel. Cette singularité au temps des grands absolutismes explique probablement en partie, du fait de l'impuissance de la réaction politique en situation d'urgence, les épisodes de partage de la Pologne.

Ces partages résultent d'accord entre les puissances prusses, austro-hongroises et russes qui, en trois phases (1772, 1793 et 1795), vont démembrer le royaume de Pologne jusqu'à le faire disparaître. Malgré une révolte menée par le général Tadeusz Kosciuszko⁷⁰, accompagné d'une des premières constitutions, finalement matée par l'armée russe, le pays ne réapparaîtra réellement (la France napoléonienne installera un prince prusse à la tête d'un éphémère duché de Varsovie) qu'à la sortie de la 1^{ère} guerre mondiale. Alors nombre de conflits armés contre l'Allemagne, la Russie, la Lituanie, l'Ukraine, la Tchécoslovaquie vont redessiner les tracés des frontières. Ces tracés sont aussi bien issus d'un principe d'auto-détermination des peuples que des coups réalisés autour de zones contestées et soutenues par d'autres grandes puissances (la France en particulier). De tous les tracés depuis la fin du 17^{ème} siècle, les

⁶⁹ Ce système oblige par conséquent de s'assurer non pas d'une majorité mais de l'unanimité pour ratifier une loi. Ce système est celui d'une temporalité longue, celle du consensus, et de son inertie qui, dans les situations d'urgence, n'a pas pu faire face à la rapidité des systèmes autocratiques des grandes puissances d'alors. Certains historiens font un parallèle entre le fonctionnement de la Sejm et de sa « liberté dorée » et celle des institutions européennes.

⁷⁰ Dont le frère est l'ancêtre de la candidate à la mairie de Paris Nathalie Kosciuszko-Morizet, dont on pourra se souvenir de la cigarette partagée avec des SDF polonais pendant la campagne. Épisode qui aura marqué ces anciens de la rue et les médias (<https://www.leparisien.fr/elections/municipales/paris-la-photo-de-nkm-fumant-une-clope-avec-les-sdf-fait-deja-jaser-02-01-2014-3457113.php>)

partages, la réapparition d'un état nation après la 1ere guerre mondiale et le tracé stabilisé redessiné après la seconde guerre mondiale, puis le 4eme partage entre l'Allemagne nazie et l'URSS, ne subsiste que peu de cohérence territoriale situant la Pologne « nulle part » pour reprendre le mot d'A. Jarry dans Ubu roi. L'état nation moderne repose sur une homogénéité ethnique et religieuse, qui n'existait pas avant-guerres, résultat de déplacements de population massif, de redéfinition de frontière, de politiques d'assimilation, de persécutions et massacres de minorités (juifs, tziganes, ukrainiens) et de l'extermination nazie.



Carte de la Pologne avec marquage des partions de 1772, 1793 et 1795 (source : <https://jhdwodz.blogspot.com/2012/03/rozbiory-rzeczypospolitej-1772-1793.html>)

Cette grande histoire tragique de la Pologne, je n'y ai que peu baigné dans mon enfance étant plus familier du récit historique de l'école française. Mais, il ne semble pas qu'elle ait été sujet de beaucoup de conversations dans la communauté polonaise que nous fréquentions alors. Certains récits me semblent lointains car jamais complétés et emplis de sous-entendus et de compréhension tacites entre adultes, la rudesse de la vie de la Pologne après-guerre, celle de la vie sous le communisme, l'état de guerre sous Jaruzelski et l'émergence du syndicat Solidarnosc. Tout de même, le rôle joué par les Polonais à la bataille de Monte Cassino en

Italie joue un rôle presque mythologique ; honneur du sacrifice des militaires polonais du gouvernement en exil, pièce maîtresse de cette importante victoire des alliés.

Et c'est autour de ce récit, que nous échangeons longuement avec Robert pour la première fois. Il me sert ce récit sous une forme que je connais donc bien, j'acquiesce, il y a là un effet de reconnaissance mutuelle, je l'écoute d'autant plus sérieusement que ce récit semble avoir une résonance particulière pour lui. Nous nous sommes croisés précédemment à la faveur de quelques démarches qui se sont prolongées par la suite en échanges s'attardant plus sur ces personnages historiques que sur lui. Aussi bien curieux de cette histoire polonaise que je connais mal que sensible à sa valeur identificatoire, je l'invite à venir me voir pour échanger autour de ces leçons d'histoire. Ce qu'il accepte volontiers, nous nous y tiendrons avec une grande régularité jusqu'à sa mort (violente). De ce contexte historique émergent de grandes figures souvent bafouées, parfois éliminées et sacrifiées qu'égrène Robert dans son récit. Celui-ci se rend régulièrement à mes consultations dans un CSAPA voisin de son lieu d'ancrage (sur un banc en journée, sous un préau la nuit).

Il vient donc évoquer cette histoire composée de personnages éliminés pour leur trop grande clairvoyance des situations complexes dans lesquelles ils étaient pris, de leur intransigeance morale, de soldats sacrifiés sur l'autel d'intérêts d'autres nations ou des puissants, de machinations s'exerçant comme des hommes honnêtes et courageux. L'équation faible=bon et fort=mauvais se fait sentir dans tous ses récits et trouve écho dans sa situation, surtout actuelle, dans la façon dont il est traité par les institutions françaises. Là encore la valeur identificatoire est forte puisque de telles injustices sont condamnables quand elles s'exercent sur lui et ses compatriotes (ou sur les Français) mais pas sur d'autres migrants. Ceux-ci profitant de la culpabilité des Français (pour les anciennes colonies), étant sans mérite (être un peuple qui a souffert, être européen, etc...). Il y a un trait de filiation dans la souffrance, on porte ainsi celle des ancêtres et l'on doit réclamer réparation.

Cette teinte ne nuit pas à un récit empli de personnages, d'évènements riches et de théories sur les causes et les enchaînements de ces évènements. Il s'est beaucoup renseigné, a beaucoup lu et réfléchi pour agencer ce récit-là précisément.

Elles ont lieu majoritairement pendant la seconde guerre mondiale. Ainsi, le récit de la mort du général Sikorski revient à plusieurs reprises. Mis de côté, malgré sa valeur, du régime

autoritaire de Pidulski, il devient chef du gouvernement en exil après la campagne de Pologne en 1939. Interlocuteur des alliés et donc de Staline, des divergences se font sentir autour de sa dénonciation du massacre de Katyn, extermination de milliers d'officiers polonais et autres membres de l'élite polonaise considérée par les soviétiques comme hostile à l'idéologie communiste, qu'il attribue (à raison, ce qui sera établi plus tard) aux soviétiques (qui l'attribuent aux nazis). En 2010, l'avion du président Kaczynski et des nombreuses personnalités polonaises en visite officielle s'écrasera à Smolensk (Katyn étant une forêt à Smolensk aujourd'hui en Biélorussie) ce que Robert, discours répandu en Pologne, repère comme une répétition suspecte de l'histoire. La Pologne se serait à nouveau fait couper la tête par les Russes, nouveau sacrifice sur l'autel d'intérêts supérieurs.

L'insistance de Sikorski est dénoncée par les Anglais et le gouvernement soviétique ne le reconnaît plus et forme son propre gouvernement polonais en exil. Il rejoint alors l'armée du général Anders installé au Proche Orient et meurt dans un accident d'avions à Gibraltar. Cet accident, Robert le considère comme un meurtre que les alliés, anglais ou soviétiques, auraient proféré à son encontre du fait de sa dénonciation et des intérêts des grandes puissances alliées ne voulant pas froisser Staline.

Cette théorie est très partagée, ce que je comprendrai à mesure que les récits de cette histoire me reviennent par d'autres personnes, en particulier dans le cadre du travail dans cette équipe. Il s'agit ici de souligner les éléments qui entreraient en résonance avec des vécus internes, le sentiment d'injustice, le sacrifice, parfois vain, l'impuissance, sentiment d'infériorité, etc... sans interprétation. Qu'est-ce que le délire ? s'interrogent ainsi Deleuze et Guattari, « *C'est l'investissement inconscient d'un champ social historique. On délire les races, les continents, les cultures* » (Deleuze & Guattari, 1972), les intensités que parcourt le corps sont celles qui trouvent le potentiel de les retranscrire comme intact dans les noms-de-l'histoire. Il ne s'agit pas de considérer ces noms propres dans un rapport de représentation et donc d'un déplacement d'une représentation sexuelle sur une représentation historique. Ces noms ont des potentialités de déterritorialisation-reterritorialisation, c'est-à-dire qu'ils font proliférer un ensemble de lignes de fuite et de devenir dans une échoïson des potentialités intensives des noms propres et celle du corps :

« D'où le rôle des noms, dans leur magie propre : il n'y a pas un moi qui s'identifie à des races, des peuples, des personnes, sur une scène de la représentation, mais des noms propres qui

identifient des races, peuples et personnes à des régions, des seuils ou des effets dans une production de quantités intensives. La théorie des noms propres ne doit pas se concevoir en termes de représentation, mais renvoie à la classe des « effets » : ceux-ci ne sont pas une simple dépendance de causes, mais le remplissage d'un domaine, l'effectuation d'un système de signes. » (Ibid.) C'est ainsi, que face à la réticence de Robert à parler de lui et de son histoire et de ne se référer qu'aux noms de l'histoire, ces récits s'entendent comme œuvrant à un processus de subjectivation dans ces destins contrariés et tragiques.

Des rapports plus complexes d'identification s'insèrent dans le récit. Quand j'évoque la libération de Varsovie et du rôle de l'armée soviétique, qui attendra plusieurs jours sur l'autre rive de la Wisla sans intervenir laissant l'armée allemande éliminer l'insurrection populaire menée par la résistance polonaise (Arma Krajowa), organisation hostile aux communistes qu'il s'agissait donc ne pas laisser libérer la capitale. L'insurrection, soutenue par les alliés pour éviter que la souveraineté polonaise ne soit remise en cause par les libérateurs soviétiques, a été écrasée et mis en déroute par l'armée allemande. Il complète mon cours récit, ému, il précise que son père a pris part au combat, il était des insurgés. Sacrifice encore, même s'il ne perdra pas la vie au cours du siège.

Je retrouverai d'ailleurs chez quelques autres personnes cette émotion, au-delà des mots, ce sentiment d'injustice puissamment vécu, enfants de résistants qui tous ont subi les conséquences de leur choix sous le régime communiste. Ailleurs-avant qui s'inscrit dans une généalogie mais dépasse les agencements « familialistes ». Tout du moins, dirions-nous avec Deleuze et Guattari, qu'entendu que le « délire » est la production de l'inconscient, du désir qui trouve ses conditions dans les coordonnées inconscientes du sujet (Le Garrec, 2020), dans un investissement immédiat et sans médiation du social.

Cette puissance du renoncement, de la demande d'une réparation voir de la vengeance résonne avec celle du général Tadeusz Bór-Komorowski en sanglot déclarant à la veille de la capitulation de l'insurrection en question « Voilà la sombre vérité — nous avons été traités pire que les satellites de Hitler, pire que l'Italie, pire que la Roumanie, pire que la Finlande... Dieu qui est juste, dans sa toute-puissance châtiara la terrible injure faite à la nation polonaise et il punira tous les coupables... »⁷¹.

⁷¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Insurrection_de_Varsovie

2) Une brève histoire de la carte

« La vérité n'a pas besoin d'être dites pour être manifestée, et qu'on peut peut-être la recueillir plus sûrement sans attendre les paroles et sans tenir même aucun compte d'elles, dans milles signes extérieurs, même dans certains phénomènes invisibles (...) les changements atmosphériques » (Proust, 1988)

La carte géographique telle que nous la connaissons aujourd'hui n'existe qu'à partir du (13-14eme siècle), c'est un objet technique permettant aux navigateurs et marchands de soutenir leurs activités et ainsi se repérer et rejoindre un port à l'autre ou une ville à l'autre. Apparaît ainsi dans les portulans, la présence du navigateur et de son parcours comme auteur de la carte ne serait que dans le tracé de la côte qu'il suit, des ports auxquels il s'attache et dans les « blancs » des terres. Dans les pleins comme dans les trous et les blancs, c'est la pratique du navigateur qui apparaît, exploratoire ou marchande.



Carte d'un portulan portugais de 1519, le Brésil, atlas Miller (Hofmann, Richard, & Vagnon, 2014). On notera la présence des bateaux et la représentation des peuplades rencontrées. Ces ornements figurent les trajets de ceux qui les ont effectués. La carte est encore un récit. Les toponymes le long des côtes, les roses des vents, les rhumbs dessinant les lignes et aires de vents, fonctionnent comme outils pratiques de navigation plus que comme un système de coordonnées de type méridien et parallèle

En France, elle apparaît tard et prend son essor dans les explorations et la colonisation au 18 et 19^{ème} siècle : c'est l'essor d'une représentation d'un territoire qui sert la souveraineté et la puissance politique des états. La science cartographique se développe au point qu'il faille préciser de nos jours que la carte n'est pas le territoire, elle est représentation de surplomb issue d'un observateur tout puissant qui s'abstrait de l'espace pratiqué et en tire une représentation abstraite, c'est-à-dire déliée d'un point de vue. Les représentations de l'espace vue de dessus sont bien antérieures aux possibilités techniques d'un tel regard. Mais, en retour ce mode de représentation détermine les actions de leurs utilisateurs : c'est ainsi que les navigateurs et les explorateurs vont guider leurs pas vers une exploration des blancs de la carte. Les sciences humaines sont parties prises avec la colonisation et l'accroissement des connaissances de l'ethnologie, de la géographie et de la cartographie, sert l'appropriation de ces terres inconnues, leur exploitation et leur transformation. L'urbanisme et l'architecture peuvent ainsi s'abstraire d'un territoire et de ses particularités, l'aménager, y construire. Dans le dessin des lacs de rues disparaissent ainsi les usages et les formes qu'y prennent les vies. Les cartes telles que nous les concevons aujourd'hui décrivent une surface dont la délimitation est claire. Des lignes l'enserrent, des frontières les traversent, comme les routes, ne dénotant pas l'habitation mais l'occupation (Ingold, 2007). Elles ne relatent aucune pratique mais sont un outil de planification d'une action avant son exécution, elles relèvent d'une construction abstraite que l'observateur synthétiserait selon une multiplicité de point de vue, c'est le point de vue piagétien d'une représentation construite de l'espace.

Si la représentation cartographique scientifique n'est qu'un développement récent, il n'empêche que la connaissance d'un territoire vécu a d'autres modes de représentations, des mythes (l'Odyssée cartographie l'espace méditerranéen de la Grèce antique), des listes de villes en fonction de haut lieu, de cathédrales, de spécialités, d'ethnotypes (Dauphant, 2018),

de représentations graphiques liés à des pratiques (de navigation), chansons, dictons ou encore de description de paysages, d'une sensorialité spécifique ou même par l'intermédiaire du rêve (Guattari & Glowczewski, 1987). Les éléments qui composent cette cartographie articulent les éléments d'un paysage dans lequel l'individu est engagé et qui se déroule. Des repères spécifiques ne se situent que les uns par rapport aux autres dans un ordre qui relève de la pratique.

Ces représentations naissent de la découverte et de la maîtrise d'un espace sombre inconnu non ordonné, « lisse ». Les premières cartes représenteraient la voute céleste puis des éléments caractérisant un paysage, une colline dans un passage entre errance et nomadisme traçant une encoche dans un espace indifférencié ébauchant un repère. C'est la marche qui crée le lieu, sa répétition, l'attention à des variations, à des intensités, aux différences qui en surgissent. La trace que laissent ces marques vont spécifier des lieux, établir des trajets, instaurer un rythme (les transhumances) d'où naît une activité de symbolisation. Cette hypothèse de la marche, pratique esthétique pour Careri (op cit.), comme symboligène et créant le lieu, c'est aussi l'hypothèse de Leroi-Gourhan dans le geste et la parole, retraçant la construction de l'espace chez les populations nomades du Paléolithique par le cheminement entre étapes et épreuves, organisant l'espace chaotique primordial sur le mode de l'initiation. Mais du côté des agriculteurs sédentaires de la même époque, l'espace se construit à partir d'un centre considéré comme stable, rayonnant et céleste, comme l'illustre l'image du paradis terrestre. Les cartes telles que nous les connaissons aujourd'hui sont celles construites par les descendants de ces agriculteurs mais l'intérêt pour les cartes d'acteurs dans leur milieu s'accroît, des cartes sensibles, des cartes relatant des parcours, des affects, des engagements, etc... Une cartographie qui ne saisisse pas le territoire d'un point de vue omniscient ou céleste mais à hauteur d'homme, à la surface qu'il dessine par ses trajets. Et cette pratique exploratoire, l'ordonnement par la connaissance, la description et l'action apparaît dans les cartes comblant les blancs par les dessins des pratiques et des dangers de l'exploration de ces zones non appropriées. L'ornementation et les légendes dispersent les récits des trajets, décomposent leurs auteurs et leurs subjectivités, ce sont les monstres marins puis les peuplades indigènes que le cartographe a pu ou aurait pu rencontrer et les bateaux du navigateur, ses instruments, représentés dans ces blancs qui constituent la « légende » des cartes, aujourd'hui système de codification et de décryptage de l'outil, système symbolique

de codage et décodage. Ce navigateur, quand il cesse de longer la terre, pour se lancer dans ce territoire inconnu de la haute mer, lit dans cet espace lisse les signes du vent, du temps, du soleil, de la lune, des étoiles, de la houle, de la marée et du vol des oiseaux en vue d'une orientation c'est-à-dire qu'il ne se représente son territoire qu'à partir de son engagement dans son milieu, y compris à partir des signes qu'émettent les autres êtres qui le partagent.

Il n'en reste pas moins que même la cartographie scientifique relève de choix que guident certains imaginaires et des relations avec le monde extérieur, « *il n'y a pas de cartographe qui n'imagine le monde avant de le représenter* » (Tiberghien, 2007). Les cartes ainsi construites sont des manières de voir le monde parmi une multiplicité. Le décalage et l'abandon progressif d'une centration autour de l'occident dans la représentation du monde ouvre à une sensibilité à d'autres modes de représentations des mondes peuplant et que peuplent les humains. De même, la crise écologique menaçant tout le vivant de perte d'habitat renouvelle un rapport entre humains, non-humains, vivant et territoire à représenter selon des modalités nouvelles. La carte n'est plus qu'un instrument de pouvoir mais aussi d'appropriation et de réappropriation d'espaces, de modes de perception, de régulation des rapports entre territoires et habitants. Le point de vue et le cheminement de l'observateur réapparaît dans la carte s'hybridant alors entre carte « objective » et carte-itinéraire.



Cartographie « sensible » réalisée par Elise Olmedo, parue dans Vacarme, d'un parcours géographique évoquant les difficultés de logement de trois militants marseillais⁷²

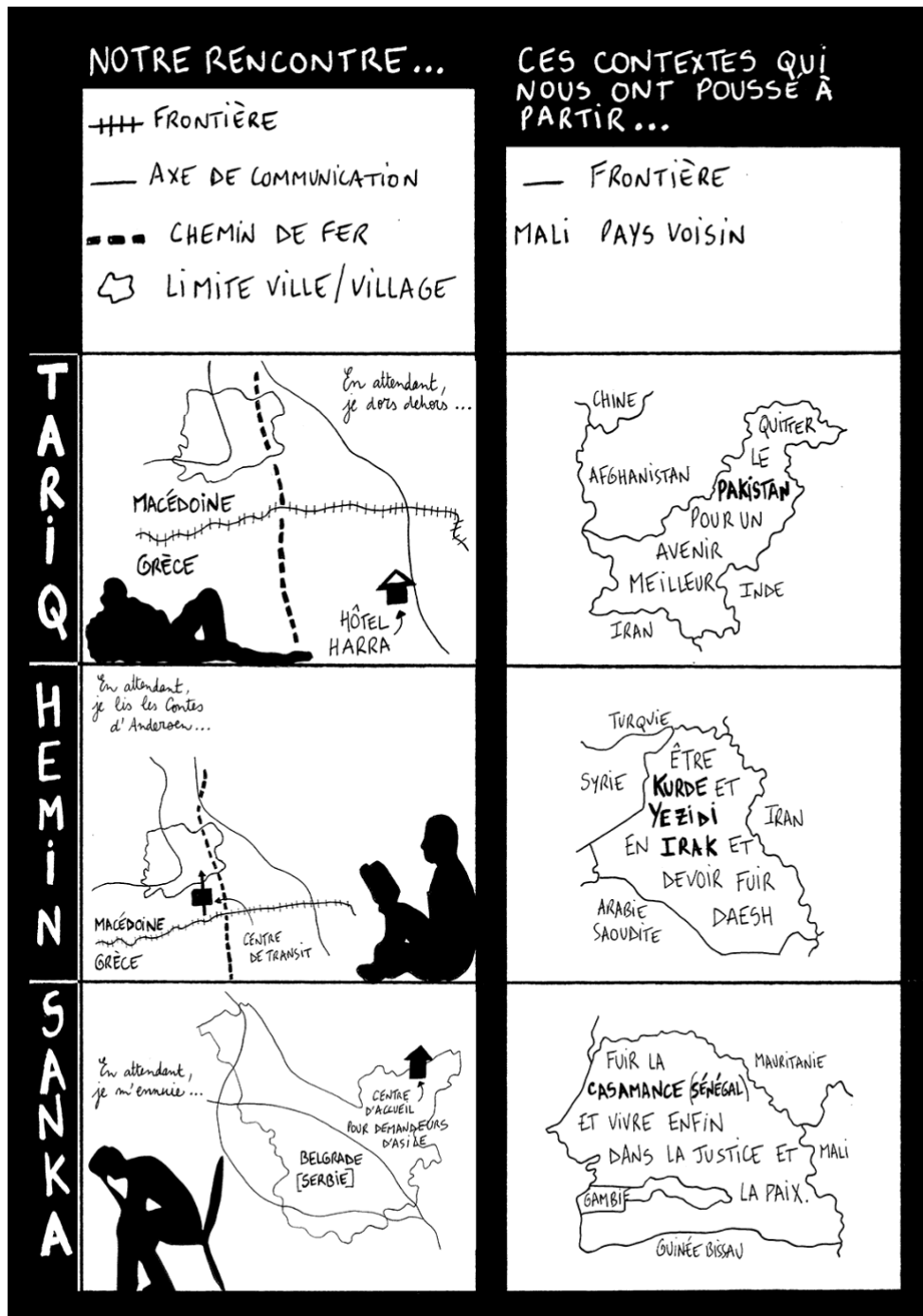
Ainsi, les théories féministes ont travaillé la science cartographique faisant apparaître par exemple à travers des plans, des dessins reliés aux discours les valences de certains espaces accessibles à tous mais, de fait, inaccessibles aux femmes. Les dimensions affectives émergentes dans le processus de cartographie font alors ressortir des dimensions peu accessibles dans le lien entre territoire et pratiques ; des inscriptions des rapports de domination de sexe et de genre dans l'espace urbain (Olmédo, 2011). Le dessin est évoqué comme manière plus douce d'entrer dans les paysages et les mondes à restituer. Telle approche constructiviste tend à pouvoir figurer des éléments affectifs (par des couleurs par exemple, une légende, etc...) et des micros-espaces, leur attribution psychique et la circulation entre dedans et dehors, représentations situées de l'espace⁷³.

⁷² (Olmédo, 2019)

⁷³ « Nos représentations ne sont jamais si neuves, si informées scientifiquement, qu'elles se donnent vierges de tout archaïsme et dépourvues de tout préjugés. Le caractère scientifique des cartes, les méthodes hautement éprouvées utilisées par les cartographes pourraient nous laisser penser qu'il s'agit d'un "savoir-vrai" nous

Le corps du chercheur se retrouve ainsi impliqué sans être abstrait de la démarche de recherche, au contraire, il situe le propos ainsi construit. « *Le corps du sujet-chercheur engagé sur le terrain de la fabrication de la science, où il est à la fois opérateur de l'activité de recherche (motricité), médiateur de la relation de recherche (émotivité, affectivité, idéalité) et récepteur et processeur des données tirées de l'expérience empirique (sensorialité, kinesthésie, empathie) est aujourd'hui un champ de l'épistémologie de la géographie* » (Volvey, 2014). Implication comme corps vivant, de la motricité, du désir, et corps social. Cette apparition du corps et de la subjectivité dans la carte participe à défaire l'évidence et la tâche aveugle des constructions sociales de l'espace, euclidien et espace de pouvoir (la prétention objectiviste de la cartographie serait un simulacre dissimulant l'évidence du pouvoir patriarcales). De telles adaptations des dispositifs scientifiques s'interrogent sur les possibilités d'apparition de ceux qui sont marginalisés et rendus silencieux par les discours et représentations dominantes. Critique de la notion de paysage comme masculine, détachée, pénétrée par le regard libidinalisé partagé entre plaisir de la vue et répression du désir et ainsi objet d'appropriation auquel une telle démarche oppose un dessin du portrait des géographes comme pétrit de care et de « manières de faire avec » (ibid.), comme intermédiaire, par le partage des activités quotidiennes ou du jeu par exemple. Questionnement que l'on peut ainsi décaler dans notre réflexion quand à un usage clinique de la cartographie, comme matrice d'une lecture du transfert/contre-transferts situé spatialement, dans un rapport du corps du clinicien à l'espace ; à son identité, à ses dynamiques inconscientes, aux effets des dispositifs d'accompagnements, de réinsertion, de soins et à ses rapports aux territorialités institutionnelles et de pouvoir.

permettant une représentation toujours plus précise de la réalité, où l'imaginaire tient un minimum de place. Néanmoins, d'une part, des formes de valorisation, ethniques, politiques ou religieuses travaillent souterrainement la fabrication des cartes, et, d'autre part, l'origine sociale et culturelle du cartographe, nombre de ses convictions personnelles, de ses goûts, infléchissent plus ou moins inconsciemment son activité » (Tiberghien, 2007)



Cartographie de Lucie Bacon, autour de la situation de trois migrants en transit, bloqués à des frontières européennes des balkans⁷⁴

Un usage de plus en plus militant de la carte, complémentaire des cartes scientifiques, recherche le dévoilement de dimensions affectives, juridiques et politiques, en dénonçant par

⁷⁴ (Bacon, Traversée des Balkans, troisième partie, 2016)

exemple les dispositifs de contrôles dans les zones frontalières par une carte représentant des trajectoires de migrants. De telles productions se rapprochent des créations artistiques, y font appel, sont l'objet de productions collectives, d'un travail sur les supports, les techniques graphiques de représentations, les légendes, les illustrations (contextualisant le propos), les échelles ou le sujet, cartographiant, par exemple, un itinéraire individuel visant ainsi à rendre compte des mutations des territoires, des frontières et des représentations de l'espace, des mouvements (migratoires notamment), des enjeux politiques associés et d'effets sur ces vies individuelles⁷⁵.

Les reconfigurations liées à de nouvelles problématiques géographiques, humaines, environnementales, c'est-à-dire aux migrations, à l'urgence climatique (on remarquera qu'il s'agit de phénomènes de perte d'habitat) plutôt que l'exploration de terra incognita, incitent donc les cartographes à déplacer leurs points de vue. Ces choix sur les éléments de représentations, des données à lier, à assembler, pour décrire et nommer des phénomènes tentent de faire émerger de nouveaux acteurs, par des transformations de la représentation c'est-à-dire une refonte d'un système de symbole n'étant plus tout à fait apte à décrire une certaine expérience de la réalité et pour ce faire, il est ainsi possible d'épaissir les surfaces et faire de la terre sur laquelle nous posons les pieds un milieu vivant comportant de multiples acteurs en relation. Ce qui apparaît classiquement comme surface, se donne à voir comme un volume, et plus précisément un milieu de vie. La carte de l'arbre choisirait ainsi des caractéristiques de déploiement de sa vie dans l'espace, le temps, les formes que prend le monde environnant, c'est-à-dire d'une implication d'un sujet dans son milieu. Ou encore, voir la carte ci-dessous, de suivre les points de vie, l'ancrage dans le territoire passant par l'incarnation et comprenant la peau, l'écorce de l'arbre et la croûte terrestre comme un continuum d'enveloppes.

⁷⁵ Voir (Bacon, et al., 2016)

« Élément sous droit, diffusion non autorisée »

Carte⁷⁶ de POINT DE VIE, *Un continuum transcalaire (Aït-Touati, Arènes, & Grégoire, 2019) (à lire de l'extérieur vers l'intérieur)*

1. *La peau, zone de contact : le corps physique, territoire de l'intime*
2. *Le seuil : construire des murs pour définir un dedans et un dehors*
3. *La parcelle : les haies plantées, un exemple de limitation du territoire*
4. *Le cadastre : une limite non matérielle qui légifère l'acte de construire*
5. *L'urbanisation (commune et agglomération) : continuum bâti*
6. *Les boisements : surfaces d'échanges et de filtration, corridors écologiques*
7. *Le bassin versant : unité hydrologique*
8. *La Biorégion : unité écosystémique*
9. *La nation : frontières immatérielles*
10. *Le continent : partage terre et océan*

⁷⁶ © Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arènes, Axelle Grégoire, Terra Forma : Manuel de cartographies potentielles (éditions B42, 2019).

3) Cartographie et clinique

« J'imagine un pays au relief très varié, collines, plaines et chaînes de lacs, avec une population mêlée – Allemands, Magyars et Slovaques y habitent, exerçant aussi des activités diverses. Or, il se pourrait que la répartition soit telle que dans les collines habitent les Allemands, qui sont éleveurs de bétail, dans la plaine les Magyars, qui cultivent les céréales et la vigne, au bord des lacs les Slovaques, qui pêchent les poissons et tressent les joncs. Si cette répartition était nette et pure, un Wilson y trouverait son plaisir ; ce serait commode aussi pour faire des exposés en classe de géographie. Mais il est vraisemblable que vous trouverez moins d'ordre et plus de mélange si vous voyagez à travers la région ; Allemands, Magyars et Slovaques vivent partout pêle-mêle, dans les collines il y a aussi des champs, dans la plaine on élève aussi du bétail » (Freud, Nouvelles conférences sur la psychanalyse, 1985)

a) Espaces des dispositifs

On conçoit la valeur heuristique de la cartographie dans la pratique psychothérapeutique orientant une lecture dynamique et topique de l'appareil psychique, tant elle peut décrire des processus de subjectivation à l'œuvre en son sein dans le cadre du transfert. Le clinicien et le patient cartographient ainsi un cheminement dans l'espace de la cure ; le psychanalyste s'oriente de quelques outils théoriques lui donnant quelques indications sur la nature des paysages traversés, les vents, les obstacles. Il s'oriente plus qu'il ne connaît ou comprend. Telle recherche trace les contours des blancs de la vie psychique et de leurs devenirs. D'où l'équivocité de la traduction française de la formule freudienne « Wo Es war, soll Ich werden »⁷⁷. Exploration, appropriation non pas uniquement dans une visée de conquête, de propriété ou de maîtrise mais aussi au sens où l'on se rend propre au lieu qui devient notre lieu propre, dans le sens où on l'habite. Le cadre analytique a une fonction de transformation des contenus qui y sont produits. Ainsi, l'absence de l'autre dans le champ visuel, la position allongée et la libre association induisent une régression des processus secondaires vers les

⁷⁷ « Là où était du ça, doit advenir du moi » ou « Là où c'était, je dois advenir » (Lacan)

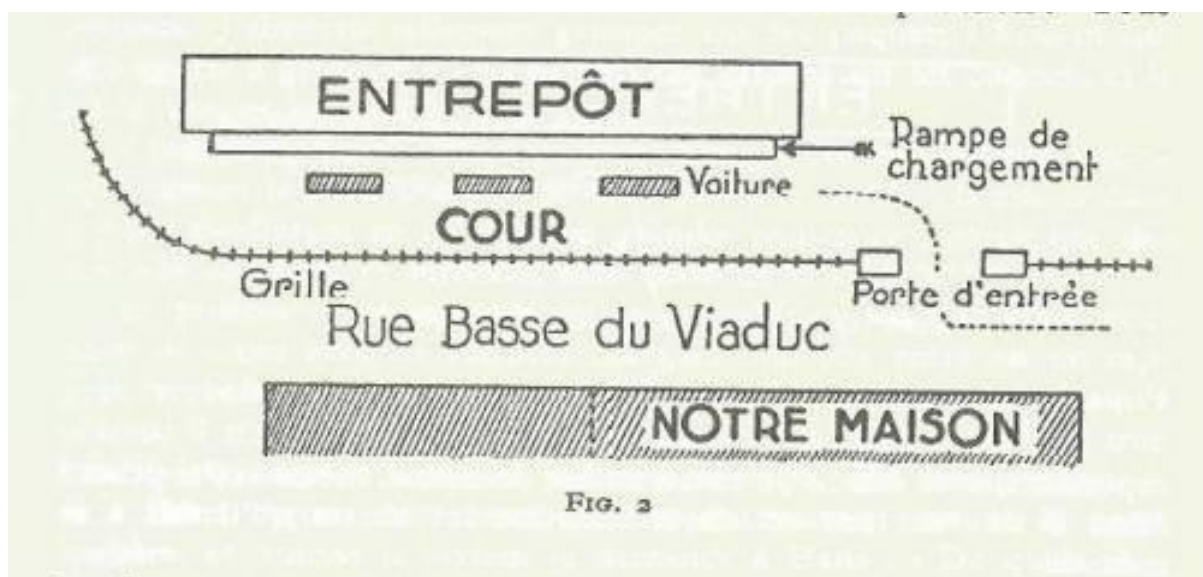
processus primaires. Mais les règles du cadre entravant le champ moteur obligent l'appareil psychique à trouver des voies de figuration par le langage, transférant la charge affective et motrice vers le champ de la représentation, image et surtout langage. Dans ce cadre, les contenus psychiques sont transformés et « épurés », ils se transforment en matériel intrapsychique et intersubjectif « analysable » dans le transfert. C'est-à-dire que le regard se pose sur une surface dynamique qui a été transformé par des translations issues d'autres champs (affect, moteur vers image, vers langage) et dans ce cadre, sur la scène analytique. Le cadre analytique ou psychothérapeutique s'utilise comme surface d'inscription et les lignes que l'on suit se traduisent sur d'autres plans. Des surfaces, des zones dessinant la scène du transfert... Le cadre est ici transformatif par la présence de l'analyste, son activité interprétative, des dispositions, des règles et des usages. Telle rigueur du cadre spatiale instaure une stabilité et un fond fixe sur lesquels se dégagent des figures, n'empêchant toutefois pas la saisie des éléments matériels du cabinet. Sécurité, fonction de pare excitation et de transformation de ce cadre, dont Pontalis dit qu'« *il nous faut cette sorte d'enclos (je ne dis pas clôture) que constitue le cabinet analytique avec son dispositif divan-fauteuil pour que la mémoire et la parole s'ouvrent, pour que l'attention se dégage d'un objet circonscrit* »⁷⁸, c'est-à-dire que cette enclosure offre les conditions d'un contact avec les objets internes d'un inconscient généalogique et historique.

Mais lorsque le clinicien peut être convoqué sur d'autres scènes ; scène pubertaire où se déploient les lieux familiers devenus « unheimlich », les non-lieux de l'adolescence (Bernateau, 2018) et le hors lieu de l'errance ou des pratiques de l'aller-vers. Mais, cette incitation à la figuration et la symbolisation pose quelques problèmes techniques et produit des effets psychiques dans certaines situations. C'est ainsi que ce qui relève du hors langage ne trouve que difficilement à se situer dans ce cadre, c'est le cas de sujets mutiques ou des adaptations du cadre dans les analyses d'enfant où les modes de figuration et de symbolisation s'appuient sur la motricité et la perception comme dans le dessin, ou encore quand des traces perceptives non-psychisées qui vont alors échapper aux tentatives de liaisons dans les représentations de mots envahissant la scène analytique par des somatisations ou des comportements prenant des valeurs de passages à l'acte, même si de tels répétitions sur

⁷⁸ Cité par (Chetrit-Vatine & Granek, 2021)

d'autres scènes puissent osciller et entrer en résonance avec les espaces des objets internes et celui du transfert.

Freud illustre d'ailleurs par une carte les déplacements du Petit Hans et celles de l'Homme aux rats comme ébauche d'un tel frayage du pulsionnel à travers objets et ses entraves faisant jouer la transposition de la vie interne sur l'espace extérieur mais comme un paysage, l'espace découpé n'entretient pas de rapport à son extérieur et ne se présente que comme scène extérieure de la réalité psychique. Pourtant ce territoire de la phobie est peuplé, de lieux, d'animaux, d'autres humains qui attirent et/ou repoussent, entretenant entre eux des rapports dans l'espace vécu (passage inhibé voir empêché entre l'appartement et la rue, l'enfant se tient au seuil) de Hans et avec l'extérieur, dessinant des lignes de « fuite » (l'entrepôt et les chevaux, la voisine, la rue) et s'articulent dans le récit à d'autres territorialités (le lieu des vacances, les enfants) et des devenir. Corps libidinal du petit Hans dont les mouvements déterminés par des désirs, des empêchements, des conflits, des interdictions, dans ce territoire va offrir des potentialités de sexualité selon ses connexions, lit des parents, petite voisine, et des affects, culpabilité, désir.



Carte de la rue de la maison du petit Hans (Freud, Cinq psychanalyses, 1977)

b) Hodologie et typologie des espaces

Mais les pratiques d'aller-vers imposent d'autres dynamiques, elles ne relèvent pas d'une demande d'un sujet. Cette démarche relèverait d'un « soin », un souci, d'un milieu envers un sujet, celui d'un voisin soucieux, d'un travailleur social ou de pouvoirs publics. Une frontière fragile sépare alors l'objet et le sujet de la demande et celui du soin ; entre un sujet et celui qui intervient comme/pour le milieu. Le milieu interprète une situation alarmante comme demande ; les coordonnées de la rencontre et des modalités de travail sont brouillées par les différentes formes que prend la demande, orienté par ce qui relève du besoin, par le mode de relation à l'objet (par excès ou défaut, du rejet à un fonctionnement adhésif), du retrait et de l'auto-exclusion. Le cadre des rencontres se fragmente dans le temps et parfois dans l'espace. Les entretiens se soutiennent d'objets permettant la rencontre autour de cette dimension du besoin : vêtements, nourriture, mais plus souvent démarches administratives, formulaires. Ces objets s'imposent avec, au moins, la même importance que le lien. L'assistance, lien social qui ne suppose pas de réciprocité, supporte, pour le clinicien, l'offre d'accueil et d'écoute. La réalité subjective et la réalité sociale ne se distinguent qu'alors peu voire pas. S'insèrent donc dans cette scène les corps, leur présence parfois très marquée, les objets et leur matérialité, différentes personnes (travailleurs sociaux, médecins, amis de la rue ou non). L'hétérogénéité de cette clinique dans la rue ou en institution est un entrelacement de lignes traversant indifféremment les zones que nous pouvons distinguer par des effets de cadre. S'y côtoient dans les cheminements des productions psychiques, des résonances avec les éléments constitutifs des lieux en présence mais aussi des lieux imaginaires, des agir, etc...

La rencontre peut se déployer dans un espace de vie ou un espace vécu orienté et défini par des valeurs et des orientations, c'est-à-dire des investissements psychiques qui régleront les distances, des proximités sur des modes non métriques. Kurt Lewin nomme « hodologie » une science du cheminement (Besse, 2004) d'un espace et d'un corps vécus avant d'être connus se dévoilant à partir d'une relation au monde, qui s'organise le long d'axes tracés par des pratiques (des chemins) et un monde peuplé, un monde d'outils.

Cheminant dans de tels territoires dans lesquels le clinicien s'insère, se tient au seuil, dialectisant un dedans et un dehors, les parcours mettent en présence une multitude de lieux. Ceux des pratiques de rues, les lieux d'accueils et leurs entours, les lieux des

accompagnements, etc... cette démarche, littéralement accompagnement, travaille les valences de l'espace, les potentialités de lieux (entre lesquels naît la tension qui amène au mouvement). Frayer, c'est-à-dire tracer, un chemin dans un espace vécu et éprouvé, est une mise en relation entre des éléments épars de milieux co-habitants, des associations, des liaisons, des appropriations. Le tracé relate donc de mises en lien guidé par un désir inconscient, géographique, fait de rapport de contiguïté, de rencontres et de contingences et une implication dans ce milieu. Le cheminement fonctionne ainsi par associativité, un lieu à l'autre, un objet, des traits prélevés d'une présence à une rue ou de la présence d'un clinicien. Cette clinique dans le territoire se saisit aussi des affleurements entre intérieur et extérieur qui ne manque de surgir, du fait des mécanismes de défense spatialisés ou des lieux de l'imaginaire (création, souvenir) apparaissant dans les échanges.

La carte constitue un outil dynamique pour le clinicien et elle est rarement produite en tant qu'objet matériel de représentation. Telle démarche ne se soucie donc pas tant d'une représentation fixe d'un territoire et de son identité. La recherche d'une vérité scientifique abstraite, d'une vue de dessus, ne serait que de peu d'aide dans ces territoires désertés par les significations communes du symbolique. Les sujets en errance ne s'y inscrivent pas ou plus, ont été bannis ou ont refusé ces régimes de signification se trouvant en dehors. Telle cartographie serait à la recherche d'un autre langage, à la recherche d'un mode de figuration et de légende du mouvant, des vides, des seuils et de l'hétérogénéité des espaces et de leur composition. Sensations, perceptions, comportements et habitudes s'articulent à l'organisation du territoire, à sa matérialité. L'imaginaire vient tamponner ces deux dimensions, ces images viennent homogénéiser le rapport à l'espace vécu, fantasme et représentations émergent d'expériences précédentes, d'images partagées qui s'articulent et donnent forme à la réalité perçue. Cartographier serait alors une mise en relation dynamique de lieux, d'objets, de liens, d'affect, de perceptions et d'images ou de tout ce qui peuple des territoires de vie en vue de se repérer, non pas dans des significations préétablies mais dans des constructions singulières, des univers de référence et de potentialiser des circulations dans des espaces loin de nos évidences, celle de l'espace euclidien, des significations partagées et familières.

c) Les cartes de la tentative des Cévennes

L'usage des cartes que proposa la « tentative » de Deligny⁷⁹ naît de l'inquiétude d'une des « présences proches » face aux comportements violents et aux stéréotypés (se taper la tête contre les murs, se mordre les doigts, ...) de certains jeunes présents sur son « aire de vie ». Face à cette angoisse que Deligny suppose thérapeutique, il suggère de tracer des cartes. La démarche de cartographe, dès lors expérimentée, ouvre un écart entre ces manifestations et la réponse qu'ils suscitent chez les présences proches dont l'une des vues serait ainsi de limiter les dégâts d'un désir de soigner ; Deligny en fait un fondement éthique de leur pratique « les aider, pas les aimer » (Deligny, 2017). Risque de l'identification, de la réponse immédiate à ce qui est compris. Le dessin devient une activité coutumière pour ces présences proches s'articulant aux modes de vies réglés et réitérés et par des activités sur ces aires de vies se constituant alors comme un cadre spatial et temporel relativement stable répondant au besoin d'immuabilité de ces enfants autistes. Les cartes sont tracées régulièrement, après coup, à la recherche de leur légende et du mode de représentation. Le traçage des cartes résonne avec l'aménagement du territoire et de la vie et permet d'établir un fond stable sur lequel se dégagent des différences surgissant de la lecture des cartes. L'exercice de ce territoire, sa construction, son maintien, son étude forme l'équivalent de ce qui serait le cadre d'une psychothérapie, fond de sécurité et de stabilité sur lesquels peut se déployer la vie psychique (ici en actes) et garantissant le maniement du transfert et un cadre d'intelligibilité, ici dans des aménagements spatiaux et collectifs.

Il s'agit donc de ne pas se laisser attraper dans les filets que lancent le langage et le symbolique dont nous sommes imprégnés, et voir, de ce regard qui découpe et qui relie, une adresse et du sens dans toutes manifestations, c'est-à-dire ne pas interpréter. Le mutisme de ces enfants, les situe hors du système symbolique partagé et de ses effets subjectivants, ainsi illustre Deligny quand le langage nous fait dire que l'enfant tourne autour de « lui-même » quand le Je n'est qu'effet du langage. De même qu'un enfant qui trace ne dessine pas, « il n'y a pas

⁷⁹ Tentative est le nom que Deligny donne aux différentes expérimentations qu'il mène de la Grande Cordée, à une réforme de fonctionnement de l'asile d'Armentières ou celle des Cévennes, tentative de plusieurs années au cours de laquelle, avec quelques compagnons, il part avec des enfants mutiques avec ce souci, celui d'un renversement, plutôt que de faire accéder ses enfants au langage, de partir de cette vacance, de chercher ce qui nous fait paraître si étranger à leur monde et ainsi de refaire un milieu.

de bonhomme ». D'où ces agirs, ces répétitions des enfants, captés par les objets et éléments, des agirs sans intentionnalité qui ne s'enchaînent pas en un « faire » dirigé par un projet.

Les dispositifs techniques, caméra et carte, visent l'émergence de points de VOIR c'est-à-dire dégager et désubjectiver le point de vue des cliniciens, d'où l'usage de l'infinitif. Ce « voir » qu'occulte le regard dans sa subjectivité dans l'attente du signe d'une demande, quand une expression fugace, un geste est perçu comme adressé à soi. Parfois, un geste des présences proches, un son, repéré et intégré au coutumier pourra lier deux agirs, les articuler.



Le Serret, août 1973, lignes d'erre de Dany. Carte et calque tracés par Jacques Lin. (Deligny, Cartes et lignes d'erre/Maps and Wander Lines. Traces du réseau de Fernand Deligny 1969-1979, 2013.)

Plusieurs effets sont constatés par le tracé des cartes produites quasi-quotidiennement, fixant quelques éléments de légende (les cernes, les Y, les tracés). Elles font apparaître une dimension active dans les déplacements de ces enfants autistes, même dans les chemins les plus stéréotypés. Les lignes ainsi dessinées se recoupent sur les cartes, au fil des années, avec des enfants différents et des lieux qui ont subi des modifications. Les lignes d'errés, ces déplacements et d'agir impersonnels, saccadés, se croisent, se rencontrent sur les lieux dit de

chevêtres, celui d'activité coutumière, d'une mémoire commune. Car des tâches précises et répétitives rythment le quotidien des présences et par conséquent celui des enfants, préparer à manger, laver la vaisselle, couper du bois, guider un troupeau, etc... Les tâches rythmées par les journées et les saisons sont des « faire » guidés par un projet, articulant des activités en séquence (pour faire le pain, chercher la farine, l'eau, pétrir la pâte, ...) dont on perçoit par de gros traits bistrés la ligne, « ligne de faire ». Ces lieux sont des attracteurs, les enfants y viennent, entament des actions liées aux tâches à accomplir, dont on perçoit qu'ils ne se séquent pas comme les faire des présences proches. Telle liaison entre les lignes d'erre et les lignes de faire se nouent autour des chevêtres, de ce qui va faire repère pour l'enfant, par des surgissements, des coïncidences que les cartes retracent, des usages nouveaux d'objets, des activités, des signes, des bruits articulant les agirs.

La répétition du geste crée, elle fait trace d'un chemin pour la pulsion. Elle imprime son rythme au « faire et aux « agirs » qui lui proposent des formes dans cette rencontre et les réitérations. Tramer tous ces éléments, sans plan préalable, telle est la méthode rigoureuse de ces tentatives. Les cartes montrent l'importance des objets, des déplacements, de leur implication dans les gestes (utiles ou non), des sensations qui y sont liées y compris celles s'originant dans le geste d'une présence proche (taper avec un ustensile de cuisine sur une casserole en ponctuation d'une séquence, d'un évènement, de silences). Quelque chose de l'ordre du transfert a donc bien lieu mais dans un monde d'objets. La vie sur ce territoire déclenche de puissants affects suscités par des pierres déplacées, un feu autour duquel se prépare le repas, le reflet de l'eau. Tels objets ou phénomènes résonnent, sont élus, font signes et les enfants en recherchent les traces qui peuvent s'établir comme repère. Territoire et cartographie sont ainsi solidaires de l'aménagement matériel du lieu de vie et de sa constellation par des marques.

D'autres chevêtres se forment sur des lieux d'évènements importants pour la communauté mais oubliés depuis, un arbre tombé, un incendie, une source. Pour Deligny, il s'agit là de présence de marques et de repères d'un « Nous » collectif, un « nous » d'espèce, d'une mémoire phylogénétique, que l'assujettissement au langage obture mais qui se retrouve dans les gestes du coutumier, une sociabilité de rythmes, d'accordages, de repères. Sociabilité de corps agissant ensemble, mais sans but, ni fin, sur les bases d'espaces communs. Et c'est pourquoi ces enfants peuvent rejoindre les présences proches dans cet entre-deux, entre faire

et agir, entre ligne de faire et ligne d'erre. Permettre à ces enfants de faire des repères, qui en sont privés du fait de cette vacance du langage et d'un Moi structuré, pour s'insérer dans « *l'ordre des choses* » plus que dans le symbolique, n'est possible qu'à décaper « *les voutes du langage* » (Deligny, 2017, p. 659) et ébranler les attitudes du milieu, les adaptations apparentes et les identifications. C'est-à-dire l'expérimentation d'un milieu à la recherche de son langage propre ; les « présences proches » aident à produire ce milieu de choses à faire, de repères mais sans solliciter.

L'activité devenue coutumière du traçage de cartes joue plusieurs rôles décisifs de l'ordre du transfert. Cet exercice de mémoire faisant appel à la remémoration d'évènements marquants exprimés sur la carte par la force du trait ou par les figures du tracé, pas du dessin, il y a là une reprise de l'évènement le relatant sous forme peu symbolisée, se dégageant ainsi de projections et d'identifications. La répétition du geste permet l'incorporation du territoire, devenu ainsi second corps ; cadre intériorisé des présences proches qui peuvent donc repérer ce qui fait trace par petite modifications mais aussi l'influer en induisant des changements selon les besoins repérés. Cette attention aux choses, à la façon dont elles sont habitées, dont elles vibrent et dont elles habitent les enfants mais aussi les présences proches, ce qu'elles provoquent comme émoi et comme recherche permettent d'intégrer cette vie animée des choses dans la vie des hommes, est un véritable dispositif thérapeutique (Perret, 2021). Nous pourrions faire nôtre la réflexion de Deligny sur le rôle de l'éducateur, et la transposer à notre pratique : « *c'est celui qui, avec ces autres, crée des circonstances, grâce aux autres qui sont là* » (Deligny, 2017, p. 1192) prenant appui sur les relations au territoire qu'un sujet établit. Tel souci de l'observation de déplacements est celui des façons de faire, d'une constitution d'un espace et d'un habiter, en tant que présence singulière au monde qui entoure, déterminant les approches de ces allures de vie singulière, venant secouer les fondations de nos conceptions de l'espace, de son articulation au corps et au langage. Ces sujets ne sont pas mutiques, leur insertion dans le système symbolique est d'une autre nature que celle de ces enfants autistes, les tentatives de Deligny et cette approche de la cartographie sont des éléments techniques et de réflexion quant à une présence à proposer pour des vies désarrimées du langage, du « vivre-ensemble », du symbolique donc et plébiscitant parfois plus volontiers les non-humains et les objets inanimés.

4) La fragmentation du cadre et du transfert

Le transfert se définit comme processus au cours duquel se réalise une réactualisation de désirs inconscients, marqués par des prototypes relationnels infantiles vécus comme actuels, sur certains objets dans un cadre donnée, et plus particulièrement sur la personne de l'analyste. Lequel « *devient quasiment un lieu destiné à recevoir le transfert de la relation du patient à ses objets internalisés* » (Chetrit-Vatine & Granek, 2021). Il se localise entre sujet et objet ; c'est un lieu, à savoir « *le terrain où se joue la problématique d'une cure psychanalytique, son installation, ses modalités, son interprétation et sa résolution caractérisant celle-ci* » (Laplanche & Pontalis, 2004). Ce phénomène est ce qui a lieu et ce qui fait lieu dans l'espace analytique. C'est la scène sur laquelle apparaissent des phénomènes inconscients que la répétition marque de son sceau et le cadre d'intelligibilité où s'accomplit le glissement et la circulation entre la réalité intrapsychique et l'intersubjectivité de la scène analytique.

La fermeture du pôle perceptif et moteur, l'extraterritorialité (homogénéisation du social en matériel intrapsychique), la position couchée créent les conditions d'une pensée proche de celle du rêve. Le cadre est métaphore maternelle, de contenance, de soins mais aussi matrice symbolique, le cadre doit symboliser la symbolisation. D'un côté une matrice active, travail de symbolisation, permis par l'association libre, l'écoute flottante, la neutralité bienveillante et de l'autre son garant, le cadre des séances, leur régularité, géographique, temporelle, « réglementaire ». Ces fonctions sont donc aussi des effets d'espaces, de son annulation⁸⁰, et joue un rôle de transformation garantissant le maniement de ce qui advient en séance. Le transfert se fait et se défait sur l'ensemble du cadre ou sur des parties et non pas uniquement sur la personne de l'analyste lequel n'est que partie entrant en relation avec d'autres éléments du cadre et les objets du patient.

La clinique de l'exclusion suppose des modifications majeures du cadre tant les solutions de continuité de celui-ci ne sont ni toujours efficaces, ni nécessairement adaptées aux conditions d'une rencontre. Les conditions d'un travail thérapeutique sous forme de contrat se dissolvent, l'un ne demande pas et l'autre n'a rien à offrir ; le clinicien offrant le cadre et

⁸⁰ Comme Castel notait l'annulation de la politique dans le cadre analytique cf. (Castel, Le psychanalyste, 1976)

l'écoute se trouve ainsi en position de demande. Ce mouvement se justifie par le « pari » que, chez ces sujets « non-demandeurs », « *c'est le comportement lui-même qui a valeur de demande dans son adresse inconsciente à l'autre* » (Chagnon & Houssier, 2012).

Cette clinique, dont on a souvent dit qu'elle est de non-demande, introduit un usage d'une « séduction technique », ouvrant sur une situation transférentielle intriquée, mais travaillant à s'en distinguer, à celle de la scène du travail social de réponse au besoin. Séduction de la misère, de la pauvreté, parfois jusqu'à la monstruosité mais séduction de la scène, offre de présence, de disponibilité, de souplesse... Signe sensible d'un intérêt des professionnels, regards, qualité de présence appelant le mouvement. Signe, demande, transfert, nous sommes dans le registre de l'amour et du leurre ; la déception y joue un effet de décentration et d'une substitution possible dans une activité associative.

Le clinicien fera en effet le pari d'une liaison qui peut s'opérer entre l'autoconservation et les pulsions sexuelles, ce qu'évoque Mathieu (Mathieu, 2011) à travers le concept d'obscénalité repris à Duez. Il y a ainsi dans la décrépitude du corps, le plaisir de marquer l'autre par l'intrusion des odeurs. Telle interpellation sans objet précis, vise à tirer l'autre d'une position d'indifférence ou d'absence. Mais la violence de l'usage de corps et de ses effets de séduction massive qui ne se nouent pas à des codes sociaux en vigueur fait effraction chez l'autre, le matériel psychique déposé n'est ainsi que peu susceptible d'accueil d'où le jeu de déplacement de la souffrance psychique sur des souffrances physiques ou d'une place dans le corps social qui se subjectivise alors à « la localisation près ». Le sujet ne localisant sa souffrance que dans le manque d'un objet social. Le désir de l'autre est convoqué sur des objets de substitution. La séduction technique garde la trace de celle de cet « en-plus », y compris dans ses dimensions énigmatiques, des soins qui ont permis au nourrisson sa survie et le dépassement de son immaturité ; elle a un effet de prisme face aux éclats de ce qui se présente sur la scène d'une clinique marquée par le primat de l'agir.

Ainsi les objets partagés tels que les formulaires se disposent sur la scène de la rencontre, offrant des potentialités de circulation et de paroles sur la scène du travail social. Ce qui est supposé au clinicien dans nombre de ces situations, c'est un savoir, pas seulement sur soi mais sur ce qu'il n'a pas (l'objet social ou plus souvent son substitut). On lui suppose un pouvoir d'obtention, ou du moins d'intercession, d'un objet qui se refuse ; l'agencement est mis à la place de l'objet petit a, c'est-à-dire à la place d'un rien, d'un inatteignable, on en fait le tour

dessinant un vide, un creux où l'on pourrait mettre n'importe quel objet. L'objet social a une forme matérielle, il est partagé d'une certaine façon par les membres du corps social et des substituts sont possibles, mais parfois refusés par des dispositions législatives, des complexités administratives ou des choix politiques plus ou moins formulés. On comprend ainsi la difficulté de l'appui sur cet objet, qui se donne, se refuse, éclipse le clinicien, etc... Mais c'est celui que les institutions désignent pour répondre à ce registre du besoin. Et quelque chose du transfert a bien lieu, objet en défaut, en excès, violence de l'intrusion ou de l'abandon.

Si le cadre est « *la somme de tous les détails de l'aménagement du dispositif* » (Winnicott, 1969), on comprend les difficultés à le stabiliser dans nos pratiques. Si l'échange donne lieu à quelques élaborations à partir d'une demande d'aide médicale d'état, le dispositif se branche, machinisé, à la CAF, à l'Etat français, et ainsi de suite. C'est sur cette assemblage, ensemble ou parties, que le transfert opère. C'est ainsi que les projections, la haine, la demande d'amour ou de reconnaissance peut être entendue et prise en compte comme phénomène transférentiel. Sur la scène du social, dans la multiplicité des espaces, des objets, des agencements collectifs d'énonciation, le clinicien n'est pas objet total mais élément d'une machine, machine de machine, partialisée et lui-même partie d'une formation objectale plus vaste. Charge à lui de travailler ses agencements.

Car, toute la situation d'exclusion sociale, de dépendance, de l'assistance enferme le sujet « exclu » dans ce type de relation transférentielle. Pourrait-il ou voudrait-il, une fois pris dans les rets du circuit assistanciel, se poser comme acteur d'un système d'échange, il ne le pourrait plus. Cette place étant conditionnée par des objets et un statut dont le sujet sera dépourvu et dont la mise en place de substituts le pose en position de demande liée à la survie. Reprise d'éléments nécessairement archaïques, nécessairement problématiques de la situation primordiale de la demande, désaide-autre secourable. On n'échappe plus alors au circuit de la demande administrative : tel travailleur social et pas un autre, guichet unique de l'administration. La réactualisation de la situation de désaide confronte à l'abandon d'une souveraineté chèrement acquise, dans l'(auto)exclusion et les ravages que peut causer cet autre-secourable, toujours ambivalent, confrontant à l'hostilité, la violence (violence politique, violence du dégoût, de la ségrégation, violences physiques). La réponse de cet autre-là confronte à une confusion des langues ; il séduit, propose de répondre aux besoins mais

parle une autre langue. Langage de l'assistance qui s'incarne dans une institution, un professionnel du social, eux (nous)-mêmes travaillés par la langue gestionnaire ou par les politiques d'accueils. Il s'agit alors de prendre garde à son propre désir de « soigner » ou de « réinsérer » car il octroie une place dans la machine transférentielle ; le clinicien court de nombreux risques comme celui de devenir la partie représentant le tout de la machine de persécution (elle se refuse, elle me hait) ou encore de devenir lui-même le petit fonctionnaire kafkaïen qui jouit en caressant ses dossiers.

De même, dans le travail de rue, l'ensemble de la situation d'accompagnement pourra comprendre les lieux de rencontres, les objets qui se déploient dans l'espace, c'est-à-dire un territoire qui se forme dans la rencontre. Là, le clinicien peut susciter par la forme de sa présence la possibilité qu'un transfert ait lieu. Il le peut, reprenant ainsi les hypothèses de Deligny, s'il se rapproche de l'un de ces objets auquel le sujet accorde plus d'importance que les autres êtres humains qui l'entourent et s'il lui est reconnu certaines qualités dont sont dotés les non-humains (Searles, 1986). L'environnement se tisse de certaines de ses qualités dont l'ambiance favorise les potentialités, les passages. Si l'attention que l'on se porte mutuellement est ainsi médiée par un objet à partager, ce sont des territoires qui se rencontrent. Ceux de la quotidienneté, d'une subtilité de l'attention et de l'évaluation de signes, d'un territoire qui comprend ses sillons et ses repères, celui du clinicien dans l'institution qui le croisera. Ces croisements de trajectoires relèvent d'une rencontre, à la condition d'une liberté de circulation dans le tissu de cette quotidienneté ; tel hasard, dont on peut prendre soin, c'est à dire de se soucier des conditions d'émergence, est la condition d'une rencontre avec le réel qui fera trace.

Est donc aménagé ou expérimenté un cadre, ou plutôt une situation d'accompagnement, nous référant à la « *situation psychanalytique* » (Bleger, 1979), autrement dit un aménagement électif selon la situation de traits stables, un « non-processus ». Repérant et faisant usages des constantes et des éléments de fond stabilisant, à travers la reconnaissance et la connaissance mutuelle qui s'engagent alors dans ce qui fait territoire. C'est ainsi que les interventions se scandent dans le temps, selon une certaine cadence, dans les mêmes lieux, que des formes ritualisées d'échanges se mettent en place ou inversement, le clinicien initiera un mouvement et proposera sa présence dans une situation trop erratique. Mouvement autour d'un centre, esquisse de limites : c'est le thème de la ritournelle (Deleuze & Guattari,

1980), un motif se répète, le patient repère les passages du clinicien, au cours de permanences, une fois par semaine, les chemins et les lieux d'installation du métro à l'institution, des paroles et des gestes d'échanges, des récits et des souvenirs font continuité. Il y a les conditions d'exercice lié au « sur-cadre », ceux des institutions sociales et administratives qui contiennent ce travail et des rythmes propres, des cadences de l'institution mais aussi des présences plus ou moins lointaines, des façons d'approcher, de se rendre absent quand on est présent et inversement, des façons de s'installer dans un bureau, dans les espaces communs, des choses amenées dans l'échange, les objets sociaux, les souvenirs, des récits... ces mouvements de répétition, de décalage, d'ouverture, de fermeture, d'une ligne qui s'échappe délimitent le cadre, aménagent des points loin de l'équilibre où les éléments peuvent parfois prendre la tangente, s'exprimer, se transformer.

Dispersion dans l'ensemble de la machinerie institutionnelle qui fait face au sujet en détresse, dans les cheminements de la ville, des parties du sujet se déposant dans des éléments de son environnement : les rencontres avec Ludmiła sont en face à face dans un bureau, elles sont régulières et situées dans une référence commune à un cadre mais elle m'identifie comme part d'une machine plus vaste. Dans le cadre de l'entretien, elle déploie toute la conflictualité avec ses travailleuses sociales, sa voisine de chambre, les membres de sa famille, les hommes qui la désirent, ceux qui désirent la tuer. Elle tente parfois de faire entrer dans la scène des hommes placés dans une position d'homme virilisé par cette femme « faible ». Une travailleuse sociale m'appelle s'inquiétant de son état d'incurie et d'agitation, que je ne constate pas. Elle saisit l'offre d'écoute, déploie sa plainte, m'utilise comme témoin, se saisit d'interprétation, joue avec, cherche à utiliser mon pouvoir supposé d'intercession. Tous ces « usages » du dispositif et de ses composants (clinicien compris) ne s'adresse pas aux mêmes formations.

De plus, des parties clivées sont expulsées sur cette multitude et reviennent dans le réel redoublant le trauma par réactualisation. Alors, la pensée, voire la sensorialité s'éparpille (voir les situations des tunnels, le groupe de la rue V.) et par cette destruction d'une activité associative et de transformation, c'est-à-dire de mise en dedans, les causes de déplaisir sont expulsées au dehors. La remémoration ne peut alors être le seul modèle dans ce tableau dominé par le clivage, l'action des « fueros » et le sensoriel. Ce dont souffre le sujet n'est pas

d'oublier mais d'une présence en excès, prompte à ressurgir malgré les aménagements permettant de juguler cette énergie psychique délié, en souffrance.

Transfert fragmenté enfin dans des tentatives de maîtrise des effets de la rencontre, par des défenses paradoxales, des retournements de la passivité en activité : se rendre absent et conjurer les effets des ruptures et des disparitions, passages à l'acte violents ou mise en scène de sa propre violence pour instaurer une distance, morcellements pour éviter la fragmentation et la désorganisation. Ces mouvements paradoxaux propres aux organisations en clivage provoquent des réactions fortes chez les cliniciens et les institutions, retrait, agressivité, impuissance, impossibilité et désespoir. La tentation est ainsi grande d'un renvoi à soi de ces mouvements défensifs de circulation (comme l'identification projective). Le transfert se manifeste dans la perception quasi-hallucinoïde d'éléments traumatiques dans des affects, des excitations, des impressions ou des agirs. Roussillon suggère une présence dans de tels accompagnements (Roussillon, 2012) sous forme de cheminement discursif, qu'il nomme jeu de « coucou », à savoir des interventions à base de formulations à voix haute sur le sens de la situation produite transférentiellement. Présence d'une voix qui n'abandonne pas mais qui n'interprète pas au plus près du processus psychique pour ne pas être intrusif. Nous reprendrons ainsi à notre compte le souci des effets d'une telle présence sur l'autre, d'un corps affecté, par les gestes qui répondent ou réagissent, dans un cheminement se déployant aussi dans cet espace en déshérence de l'errance : « *Supporter de recevoir l'objet qui se donne – objet souvent récupéré des poubelles et, en soi, étant une poubelle/un déchet – permet ainsi que le transfert s'installe, ce qui saurait attribuer à la métamorphose, et à la circulation des objets, une possibilité d'inscription d'une perte qui passe par l'autre comme dépositaire de tous ces objets-déchets qui encombrant le sujet les protégeant et les définissant* » (Humphreys, Tsoni, & Pawlik, 2019).

5) Le transfert est spatial

La rencontre hors les murs confronte à la contingence, à des lieux où cohabitent le proche et le lointain, les juxtapositions, le dispersé et le relié, la simultanéité. Multiplicité des objets de transfert, de lieux et de constellations. Des mouvements de dé-spécification des lieux abrasent leur distinctivité, délitent les liens qui se nouent dans ces territoires. Loin des évidences d'une expérience de co-habitation partagée dans une sociabilité quotidienne telle qu'elle l'a connue dans ses lieux de vie en Bulgarie ou même à la rue en France auprès de compatriotes, la conflictualité interne d'Evangelina se disperse et projette sur les figures devenues persécutantes de son voisinage. La logique mortifère de face à face spéculaire du voisinage (L'Heuillet, 2016) ne laisse place qu'à une confrontation à un regard affolant et persécuteur ne pouvant accueillir sa singularité. Les impensés, comme son désir qui s'exprimera plus tard sous forme de dénégation, ou le ressentiment, voir la haine, qu'elle peut éprouver face à ses voisins, ne peut se déposer dans des formes de vies institués, et se retournent alors contre elle. De fait, la vie dans ces grands ensembles sociaux et les modes de vies atomisés ne lui proposent aucune possibilité d'un acte de création d'habitation ; ils n'offrent pas d'espaces de négociations des distances et d'apparitions. Elle se représente comme altérité radicale des autres habitants, exclue à l'intérieur sans voies de symbolisation de l'altérité ; sa propre étrangeté revient du dehors sous un regard et des voix qui la persécutent. Le seuil n'est pas une frontière souple permettant les échanges et les transformations mais un mur ne protégeant plus de l'entropie. Le dehors s'infiltré dans le dedans. Cette possibilité, elle la bricolera dans cet espace d'accueil que nous proposons, que nous appelons d'ailleurs « les voisins » ; apparaissant sur ce lieu, sa plainte et ce qui fait conflit se déposent dans le collectif (qu'elle rend témoin de sa plainte), des éléments du lieu (le lien qui lui lèche les pieds sentant sa souffrance) ou des événements (lorsqu'elle nous utilise ma collègue et moi dans des mises en scènes équivoques).

La présence du clinicien sur un lieu de permanence, lors de rencontres « fortuites » dont il va aménager les conditions de possibilité, lors de maraudes, d'accompagnements ou de visites sur les lieux d'ancrage (rue, institutions) ne peut se concevoir pas sans cette dimension géographique. L'activité cartographique serait la représentation et l'expérimentation d'un transfert en mouvement et dans l'espace. C'est le pari du clinicien d'intervenir au sein même

du territoire d'un sujet en errance. Les trajectoires se croisent, des usages d'objets se présentent dans l'échange, des paroles circulent en vue de greffer des espaces, dégager des ouvertures, de se dessiner un coin, des repères. C'est-à-dire des éléments signifiants d'une possibilité d'orientation. Telle pratique relève du bricolage avec les éléments qui se trouvent à disposition. La notion de chevêtre chez Deligny relève ainsi de ce transfert spatial en action, incorporation d'un point où le corps rencontre du connu où il cesse d'errer dans un espace trop grand, infini, de vécus trop intenses.

Les installations dans les lieux de circulation, halls de gare, abords du périphérique, quais de métro, fixe le corps résonnant des rythmes des passages des véhicules, du flux de voyageurs, dans leurs alternances. Présences proches mais lointaines d'un flux contigu. Ce type d'installation crée des transferts sur un ensemble d'objets ou d'agencements ; tout s'agence, se territorialise sur le quai du métro et même les déchets étalés négligemment tracent une frontière. Les rencontres scandées, venir et revenir, ne pas s'imposer relève du sentir et d'une attention à l'ambiance thymique, aux signes qu'émettent les corps et l'environnement, des distances qui permettent de se tenir au plus près. Libre circulation dans le milieu. Les rythmes résonnent au cours du cheminement mettant en lien une sensorialité, des projections dispersées, fragmentées, renvoyées par la ville, le territoire, le lieu où la rencontre a lieu en présence de corps. Les qualités des présences, des humains comme des non-humains, de ce qu'elles présentent dans des surgissements, parfois pures contingences, acquièrent une fonction phorique. On ne saurait insister sur cette liberté qu'offre le voisinage des non-humains.

Mais par leur présence attentive, les professionnels, les bénévoles, offrent une matière se laissant affecter, modeler, des possibilités de se laisser utiliser, dans des séquences régulières, instaurent un autre type de transfert et de possibilités de transformations psychiques que ces liens se nouant avec formations non-humaines, avec la « ville ». Tels mouvements du transfert sur ces acteurs et sur les institutions peuvent être massifs, y compris dans le refus suscitant des réponses trop souvent sécuritaires, de gestion de la violence. C'est ainsi, qu'Oury propose ce concept de transfert multiréférentiel (Oury J. , 2003), prenant des formes différentes en fonction des personnes rencontrées, des moments et des lieux. Les équipes, les espaces soignants, les lieux d'installation, de manche, les amis de rues, etc... peuvent constituer de véritables constellations transférentielles. C'est dans le cadre de ce type de transfert que le

passage à l'acte subit une transformation en acting-out (Delion, 2022), c'est-à-dire établi dans le cadre d'une relation transférentielle, ici élargi.

La fragmentation de la vie psychique se trouve des lieux de rassemblement et des êtres sont ainsi réceptacles de cette expérience. Ils rassemblent, établissent des connexions partielles et des formations surgissent, non pas nécessairement de l'ordre de l'interprétation chez le clinicien, mais d'une attitude qui prend acte de cette unité précaire et partielle assurée par les attracteurs. Le psychologue clinicien, une équipe, des travailleurs sociaux, des agents d'accueils, des médecins, etc... assurent cette fonction phorique, métaphorique et sémaphorique d'une vie psychique qui se projette sur eux, sur l'institution mais aussi la rue et d'autres lieux encore, c'est-à-dire dans une multitude de liens à des objets partiels, à des objets machinisés par l'activité du sujet, liaison psychique, liaison géographique. Relief psychogéographique parcouru au cours des dérives et au sein de récits ; unités d'ambiances. La dérive s'oriente dans un espace géographique libidinal en fonction d'ambiances, de rythmes, de diverses qualités sensorielles, d'affects et de présences ; pulsionnalité s'articulant aux pôles d'attractions et de répulsions, de vides, de repères. Cette résonance entre l'intérieur et l'extérieur, entre le sujet et les lieux qu'il traverse, trouve sa concrétisation dans un agir, une orientation spontanée dans l'espace. La dérive situationniste visait l'intensification de la vie face à la société du spectacle, le refus de se soumettre aux critères du jugement rationnel et arguait du caractère supérieur de l'erreur, peut être pouvons-nous l'envisager comme une dérivée de l'errance, une forme sublimée qui, elle, ne se soutient pas d'idéologie mais atteste d'un primat d'une sensorialité fragmentée, de réactualisations, de la dimension de refus conscient jusqu'au clivage, et comme une forme d'adresse et d'expérimentation. Car s'expérimente bien dans l'errance des modifications, des phénomènes d'attraction et de répulsion, des seuils et des passages. On retrouve l'expérimentation de lignes dans les cartes de trajet coutumier d'enfants par Deligny, mouvement que préside un agir, une expérimentation « *en deçà de toute intentionnalité et signification* » (Sibertin-Blanc, 2010) se fabriquant des objets. Les machines ainsi assemblées visent à relancer une production désirante, à se frayer des voies de connexions extérieures : aux circulations de personnes dans les gares que permet l'immobilité en ces lieux de transits, celle des routes, au fonctionnement du quartier, petite pièce dans les mouvements de marchandises et des commerçants, dans l'économie familière d'un quartier, dans celle de grands événements de portée mondiale.

6) Psychothérapeute, non... cartographe⁸¹

Face à la fragmentation de l'expérience et de la mise à mal des modes de représentation de l'espace, des trajectoires peuvent encore se croiser et se constituer en ébauche d'un nouveau lieu si l'on fait le pari qu'aux fonctions que nous supposons à ce territoire s'ajoutent celles d'une fonction d'accueil, d'élaboration (en acte peut être) ou de mise en récit... La fonction phorique en question relève aussi d'un cheminement et d'un assemblage, par rapprochement des éléments diffractés dans les institutions, entre les professionnels, entre les situations. Cartographe, c'est alors faire le lien entre une demande formulée et la personne pouvant répondre sur l'action à développer, c'est une question posée au passant qui vient donner un sandwich à la personne que l'on rencontre, ou poser une question à son propos, rapporter un souvenir de ce qui a été dit à l'occasion d'une autre rencontre dans le tempo de l'actuelle. Un groupe s'improvisant dans l'espace commun d'un accueil a ainsi une potentialité thérapeutique au même titre que le clinicien-cartographe ou un travailleur social.

Descriptive et offrant des moyens de se représenter un espace trop réel, sa sensorialité, les pratiques qui y ont cours, les formes de relations qui s'y nouent aux humains et aux non-humains, la cartographie dans ce cadre participe à travailler un territoire d'existence. Le souci d'une approche cartographique se situe hors d'une pensée diagnostique et de recherche d'étiologie, elle a pour objet un repérage dans des mouvements et des agencements. Elle s'entend alors comme une activité vitale que réalisent les processus psychiques, pratiques, individuel, collectif, etc... dans un milieu. Sujet et milieu s'entre-composent, il est extériorité et relation avant identité ; le sujet en question discrimine les stimuli, externe ou interne, en organise la perception, agit, construit matériellement et symboliquement, trouve des voies d'expression pulsionnelle, ses objets. Il trouve ses rythmes, ses allures, se meut dans des champs de forces, attraction, répulsion, répétition, ... Le sujet indissociable de son milieu donc, fraye un chemin dans de nouveaux univers possibles de sens et d'action, par essai-erreur, c'est un mode d'expérimentation qui relève de la trouvaille et de la production de matrices de sens et d'action. En ce sens, *«un organisme biologique, d'une formation psychique ou d'un groupe*

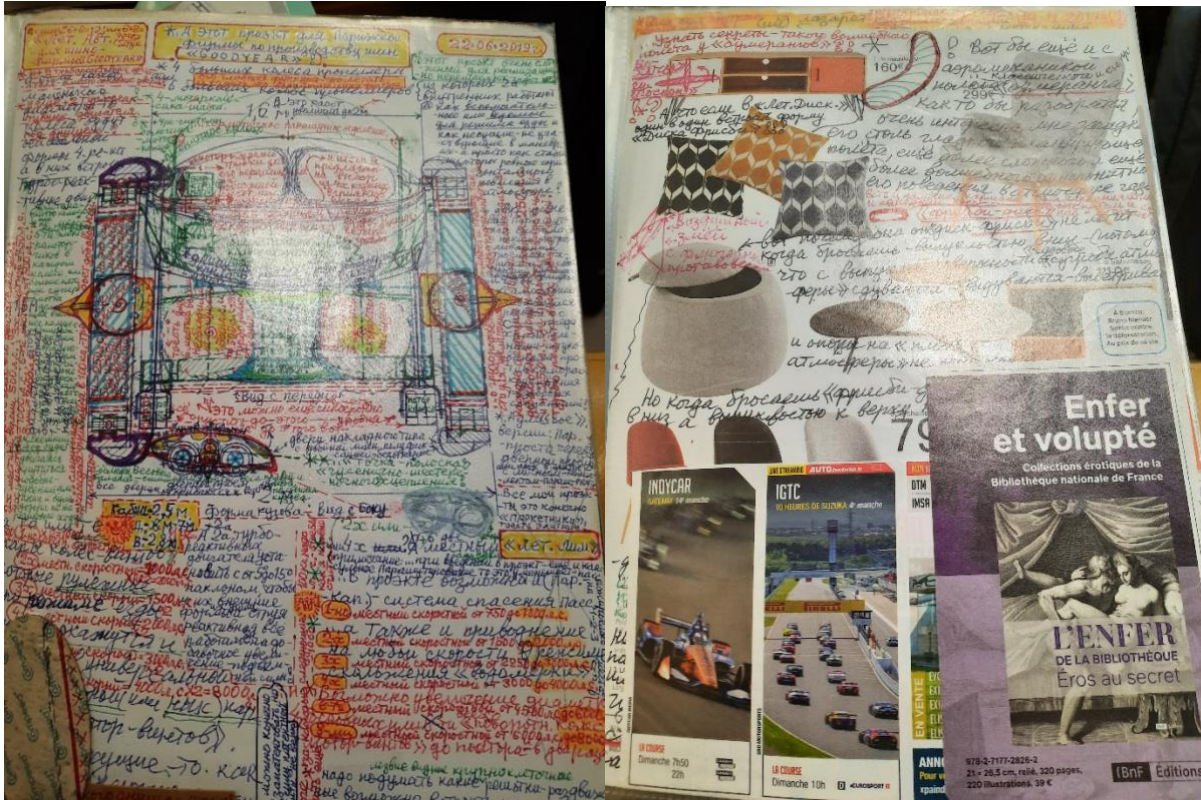
⁸¹ Référence à une recension de Surveiller et punir de Michel Foucault par Gilles Deleuze (Deleuze, Ecrivain non: un nouveau cartographe, 1975) dans la revue « Esprit ». Y est mis en avant les développements sur la question du pouvoir dans l'œuvre de Foucault, en particulier sa dissémination, sa miniaturisation (c'est-à-dire une incorporation du rapport au pouvoir), son immanence et dont le rapport constitue un mode de subjectivation.

social, d'une création artistique ou d'un engagement politique, on dira qu'il se cartographie pour autant que son activité spécifique déploie un ensemble de spatialités qui lui sont propres, et dont l'expérimentation en acte problématise de façon immanente les devenirs de cette activité, ses programmations et ses réorientations, ses transformations et ses impasses, ses dangers et ses issues créatrices » (Sibertin-Blanc, 2010).

Alors cette « carte » ne se contente pas d'accompagner le mouvement mais elle aide à faire. Elle guide, permet la mobilisation de ce qui peuple le territoire, d'en faire usage. Cette activité est le support d'un savoir en acte permettant l'action et l'exploration d'un territoire aux éléments hétérogènes, *« elle est elle-même mouvement : on l'emporte avec soi, on s'y retrouve et s'y perd, on la replie pour la déplier autrement, on en déchire un morceau, on en récrit un autre, on lui superpose d'autres cartes » (Sibertin-Blanc, 2010)* Le principe d'unification de ce territoire en constante formation ne relève pas d'un niveau d'organisation supérieure et extérieure mais d'une évaluation propre, d'un processus instituant et immanent à l'activité cartographique. Les présences et permanences des corps, des institutions, offrent donc des capacités de liaisons et de mémoire, d'une possibilité de faire trace. Le souci de la distinctivité et des passages, est celle d'une disponibilité de l'hétérogène permettant à chacun de s'orienter selon son désir et d'expérimenter, de frayer. Oury se réfère à Tosquelles et insiste ainsi sur cette notion de passage *« le passage d'un groupe à l'autre : souvent on joue dans un groupe ce qui s'est déclenché dans le premier (acting out et passage à l'acte) » (Oury J. , 2005, p. 17),* diffraction dans l'espace donc qu'il déplace sur la notion de sens *« le sens, c'est le phénomène de passage d'un discours à l'autre (par opposition à la signification) » (ibid.).*

Souci pour l'ici et le maintenant tout d'abord, la rencontre n'est pas donnée à priori, et les façons de s'approcher se décident autour d'objets, plus ou moins matériels (du café aux formulaires). La greffe du territoire du formulaire, à savoir celui d'institutions, de leurs lieux, de leur temporalité, de leur langue, signes et imaginaire, ouvre, par exemple, sur un autre temps ; celui d'un projet. Quelques paroles et informations échangées nous permettent d'évaluer ensemble la possibilité de s'y projeter dans ce chemin cahoteux et incertain (- *« il y a peu de chances que ça aboutisse » -« oui mais on peut toujours essayer » -« oui, on peut »*) ; sans ce chemin, peu de perspective de déployer une parole qui apparaît aplatie par les

circonstances tournant autour des tourbillons de quelques évènements qui se répètent et sont répétés en permanence.



(Extrait de cahiers de plusieurs centaines de pages relatant des recherches, notamment sur un avion du futur. Le choix des supports, nombreux collages sont hors du propos, évoque autant le palimpseste que le patchwork)

Ainsi, autour d'une demande de retraite, l'âge légal approchant, on se tourne vers les démarches à accomplir ; elles supposent une demande équivalente au pays d'origine. A ma grande surprise, j'entends un plan qui se forme : autant devancer l'administration et mener les recherches en Pologne. Les coups de fils s'enchaînent, il faut retrouver trace des activités professionnelles d'autrefois dans un dédale d'entreprises disparues, d'état ou coopératives. Les archives centrales, celles de la ville de l'entreprise. Autour de ce chemin escarpé, on fait halte, on évoque les circonstances de vie, la pratique d'un métier apprécié, les choix de vie, des évènements, des usages et des habitudes depuis perdues avec le lieu, les attractions de ce ailleurs autrefois mais aussi les répulsions. On en reprend la marche, des territoires

s'ouvrent. Finalement, il obtient la retraite en question et après l'accompagnement auprès de travailleurs sociaux pour obtenir un logement social, il préfère s'en débrouiller seul et vit loin de Paris en colocation. Cet homme, que l'on a connu indépendant au prix d'un dépouillement radical, il l'est redevenu dans des territoires plus vastes, présence d'amis, de tâches, de petits travaux, etc... La démarche administrative convoque son lot d'images et d'idéaux, elle parle une langue de normativité mais elle a une dimension de projet, ouvre des territoires et des choses à y faire. Quel sens pour un sujet de se réformer dans un milieu invivable, au risque d'y perdre les bénéfices de son installation (vécue comme) forcée ? De ressasser comme on piétine son pré carré.

L'attention se porte sur une situation plus que sur un individu. Un ou des individus, un lieu, un moment donné. Des possibles, des entraves. Les récits redoublent les voies que frayent les actes et leur répétition, ils se reformulent ainsi comme un chemin qui se parcourt à nouveau, l'attention pouvant selon les circonstances se mobiliser et s'agripper à un nouvel élément. Le récit et la répétition d'événements passés (souvent sur le monde du « bon coup ») est comme en recherche, de prestance probablement mais aussi de nouveaux éléments de figurations, de réinterprétation. Dans ces récits de cheminement de soi, de collègues, d'amis, des chemins se décrivent, se bouclent, redistribuent des éléments et leurs valeurs. Un suivi nous amène à l'accompagner à une agence pôle emploi. Dans la salle d'attente, il déplie pour la première fois un récit de son histoire, outre ses histoires de « bon coup », il était patron caractériel d'une petite entreprise aux relations conflictuelles avec ses employés, il évoque son sentiment de déception, parfois de trahison de ceux-ci, associe sur sa vie familiale et sentimentale d'autrefois (mouvementé) rapportée comme des anecdotes puis refus de se faire soigner une grosseur spectaculaire. Cette présence proche, se tenant là et franchissant les seuils avec lui offre les conditions d'actualisation dans les récits en fonction de la valence des lieux ; c'est au Pôle Emploi qu'il débute un récit sur sa vie professionnelle. On n'interprète pas mais on se déplace, on joue sur les conditions de l'associativité (d'une rencontre), les violences des significations proposées étant au mieux écartées ; l'épure du fonctionnement projectif a rapidement fait d'expulser la haine sur le déplaisant, il faudrait que les deux parties le supportent. La temporalité écrasée dans un mode de vie régi par la survie et par l'action de ces « fueros ». Tout lien ne semble pouvoir se construire dans quelques projets, d'insertion dans des mécanismes d'assistance en particulier. Ces objets de médiation sont forts peu

maniabiles mais ils mettent en présence, offre un cadre spatio-temporel de rencontres, instaure une continuité (il y a une séquence à respecter) ; mais ils se refusent, se défilent, attaquent, ce ne sont pas des objets empreints de la solidité que Winnicott prête aux objets transitionnels, modèle des objets de médiations.

Comment être présent alors, dans ces croisements de trajectoires, ces rythmes, ces objets, ces souvenirs et ces récits ? La question du tact est importante, celles des distances, du pathique (du Sentir). Celle de l'ambiance aussi, Oury relate la complexité qu'il y a à définir cette question des ambiances, des entours, des distances. La vie quotidienne est, dit-il, un tissu social qui permet qu'il y ait rencontre. Il est important pour cela de pouvoir circuler, liberté de circulation, mais aussi circulation interne, psychique. L'ambiance « si on laisse aller les choses, si "l'état des choses" est laissé dans son état quasi-naturel, ça dégénère en cloisonnement, en dégradation d'ambiance ». C'est prendre en compte ce qu'Oury nomme les « entours », des soucis pour ce tissu de la vie, Oury insiste sur le rôle du sourire, de « l'accueil : *Tout doit être mis en œuvre pour que le sujet soit pris en considération. On sait bien qu'il y a quantité de malades ou d'enfants psychotiques qui séjournent dans une institution sans y être jamais "reconnus"* ». Ces entours, la qualité de l'accueil se retrouve de cette façon plus impersonnelle dont la ville accueille par ce qu'Isaac Josph nomme les expédients, petites choses qui permettent beaucoup, des rencontres, hasards qui forment une constellation d'investissements partiels. Mais la forme que prend la présence du clinicien, soucieux d'une ambiance, s'ajustant, peut vibrer, faire vibrer ces éléments composites de ce type de situation clinique, comme une corde d'un instrument en fait vibrer une autre par sympathie. L'attention ouverte, la résonance, comme une particule qui se met à vibrer, quelque chose ressemble à la ligne de fuite, à la déterritorialisation, défait ses connexions en recherche de nouvelles. « *La fuite peut mal tourner, « déstratifier à la sauvage », « le danger est qu'elle franchisse le mur, mais, au lieu de se connecter avec d'autres lignes pour augmenter ses valences, elle tourne en destruction, abolition pure et simple, passion d'abolition* » (Deleuze & Guattari, 1980, p. 280). Tel est le risque d'une expérimentation de l'errance obturant la présence humaine. Tel usage de la ville, de ses non-humains, métropolisée ne permet que peu d'instauration d'un sentiment de sécurité suffisante dans le territoire et de l'incorporation de qualités contenantantes. Ce n'est qu'à survivre à l'usage sans ménagement du sujet que des éléments du milieu peuvent devenir objets stables, internalisés. Le sujet peut en faire usage

sans crainte d'effondrement, sans crainte de sa propre destructivité, repère puis objet connu, autre que soi. Winnicott précise quant à l'objet transitionnel qu'il doit être réel et partagé pour pouvoir être utilisé, pour pouvoir s'en dépendre, ne plus faire corps. Le territoire est un espace d'expérimentation dans la ville dont les pratiques oscillent entre la réponse aux besoins, le « faire corps » et les usages qui tracent une ligne entre sujet et objet.

Les espaces se dégagent dans des natures hétérogènes, ils ont leur potentialité propre. Celle de surface de la sensorialité du tunnel (pur expérience sensorielle, vidage de la qualité des espaces internes dans une exaspération d'un fonctionnement psychique en lien avec l'environnement que l'on peut qualifier de « désobjectaliant »). Lieux oniroïdes où cohabitent des êtres et des objets hétérogènes. La pratique du glanage offre des possibilités d'utilisation des objets par le sujet, affordance psychique dont l'usage est celui propre des pratiques de la rue, celle d'un bricolage, « ça peut toujours servir », l'objet externe, l'artefact comme le souvenir peut être mobilisé par la logique propre de la métis, du « bon coup » dans la temporalité de l'urgence. Alors justement, une utilisation adéquate au moment opportun crée une harmonie temporaire, toujours fragile ; le glanage de vêtements rencontre l'intériorité de la chambre d'hôpital où Adam est fixé, les piles qu'ils forment une fois amassés et stockés créent la profondeur d'un placard. La profondeur du placard, fermé et donc inaccessible au regard, crée de la contenance. La potentialité alors d'une contenance à introjecter se dessine sous le regard (ou justement caché et dont la substitution est matérialisée par la porte du rangement) ; permanence du « bâti », de l'artefact, du non-vivant. On conçoit, d'ailleurs, la catastrophe éprouvée subjectivement par le vol de menus objets dans les centres d'hébergement, lié aux absences de rangements ou de sécurité de ceux-ci (pas de cadenas ou encore la fragilité et la facilité avec laquelle ils se forcent), aux effets dévastants des sentiments de jalousie et d'envie dans lesquels baignent certaines vies dans ces lieux.

Le frayage relève ainsi de l'établissement d'un territoire d'appropriation, de son aménagement du dessin d'un chemin et d'un destin des pulsions dans l'appareil psychique couplé à l'environnement. Tel frayage relève d'une expérimentation pratique dans les usages mais aussi dans l'usage du langage comme producteur de nouveaux sens, d'un langage parfois poussé à sa limite d'expression et de communication, langage intensif. Différentes natures de lieux s'y révèlent, des lieux actuels, des lieux en formation mais aussi des lieux de l'imaginaire ou du rêve, des lieux de la grande histoire, des créations « artistiques » (voir les pages du

cahier plus haut). C'est ainsi qu'est trouvé dans l'accompagnement le médium des cartes de Zenon dont l'usage reprend des chemins passés, chemins douloureux, réactualisation s'articulant au récit et à l'échange autour du plan puis de la carte routière selon une trame d'association « géographique ». Des créations de territoire accueillant suffisamment la singularité des sujets sont parfois produites et mises au travail, des agencements machiniques, des collages (cf. schéma au-dessus), des points de vues qui se dégagent et agencent un milieu articulé aux pratiques régissant le mode de vie (cf. « les clochards célestes » offrant des voies de figuration à partir d'éléments hétérogènes associés issus d'un « glanage » (trouvaille matérielle dans la ville ou discussion sur l'histoire de la Pologne, comme Robert, où les noms de l'Histoire offrent des figurations d'intensité interne).

L'hospitalité

1. Définition, problèmes

Quels espaces pourraient faire milieu pour qui a rejoint la cohorte des improductifs, des inutiles, des excédents du système productif ? Frappés par le sceau de l'exclusion, le glissement plus ou moins fulgurant hors des zones grises d'une inclusion garantie par des objets substitutifs dévalorise le langage commun ; la parole ne peut s'assurer qu'un accès difficile aux groupes et institutions, et le fond irréprésentable de notre psyché déposé aux seins de ces espaces n'y est que peu accueilli. Cette exclusion du champ des échanges économiques, de la participation politique, du système du don/contre don altère les effets d'une référence à un ordre symbolique qui ne se repère alors que comme source de violence et de domination. Or, la violence de cette exclusion se redouble de l'extrême conditionnalité de l'accueil, tout autant dispositifs organisant l'hospitalité que de surveillance ou ségrégation... Exilé, étranger, « exclu » sont bien ressentis par le corps social comme un corps étranger et l'accueil constitue alors une épreuve. Question hautement politique de l'accueil et de l'hospitalité comme l'illustre les discours étatiques européens de la protection, par un état fort, d'une nation faible, fragilisée par ces vies autres.

L'hospitalité récuse bien le principe de clôture, interroge le rapport d'un lien avec le dehors. Elle délimite un dedans et un dehors et les figures, effrayantes (cerbère, horus), de gardiens du seuil se tenant au seuil du territoire inconnu, régulent l'étanchéité de la frontière (Dufourmantelle, 2012). La violence des débats et des mesures autour de l'accueil des étrangers et des pauvres raconte notre hantise de la contamination ; la frontière devenant progressivement un mur et/ou une zone de transition sans fin, nous oublions ses autres acceptions, celles d'un lieu de franchissement, d'invitation et d'échange.

Le lieu de l'hospitalité est traversé par une tension entre une hospitalité inconditionnelle, sans exigence, et celle d'une hospitalité conditionnelle définie par une société de droit : *« L'hospitalité pure ou inconditionnelle suppose que l'arrivant n'a pas été invité là où je reste maître chez moi et là où je contrôle ma maison, mon territoire, ma langue, là où il devrait (selon les règles de l'hospitalité conditionnelle, au contraire) se plier en quelque sorte aux règles en usage dans le lieu qui l'accueille. L'hospitalité pure consiste à laisser sa maison ouverte à l'arrivant imprévisible, qui peut être un intrus, voire un intrus dangereux, susceptible*

éventuellement de faire le mal. Cette hospitalité pure ou inconditionnelle, ce n'est pas un concept politique ou juridique.⁸² »

La règle de l'hospitalité antique suppose de ne rien demander à l'étranger qui vient, ni qui il est, ni d'où il vient. La dimension d'exil inhérente à l'humanité guide ces pratiques, en effet, celui qui accueille pourrait avoir besoin d'être accueilli. Règle sacrée, sous les apparences de l'étranger peut se cacher un dieu. Ainsi, l'exigence de formulation de la demande dans la langue du droit de l'hospitalité, celle du pays d'accueil, est la première violence faite à ce droit, en effet la rencontre ne peut se faire avec l'autre que dans la reconnaissance en tant qu'il pré-existe à soi-même. C'est toutefois un acte dangereux, temporaire qui n'a pas vocation à se prolonger, il n'offre qu'un refuge précaire ; l'étranger part ou change de statut. Ainsi l'accueil de migrants n'invite pas à une vie merveilleuse, contrairement à ce qu'avance un discours insistant sur l'avidité d'individus s'exilant pour profiter d'un monde de profusion. Se mêlent nos compassions et la haine suscitée par nos fantasmes d'un étranger qui prend tout. Les images nous parvenant des traversées du seuil (de la Méditerranée) nous montrent que quand elles réussissent, elles ne se font qu'à un coût exorbitant.

L'accueil, par cette dimension d'inconditionnalité qui la travaille, subvertit l'ordre commun, et ne peut être pensé politiquement puisqu'il se soustrait aux règles d'échanges et de réciprocité du lien social. L'inconditionnalité est donc d'emblée contredite en pratique puisqu'elle se fait selon certaines règles dans une société de droit (en premier lieu se nommer). Car la tension s'exerce entre hospitalité et hostilité, afin de protéger sa souveraineté, se protéger de l'hostilité potentielle de l'hôte d'où l'exercice du pouvoir, l'exclusion, la violence qui s'exercent ainsi au passage. Le droit régularise le séjour au regard de cette souveraineté, légitime la demande. Tension insoluble, question éthique, puisqu'il n'y a d'exercice de l'hospitalité possible que si ne se recouvre pas le don absolu et l'échange et sa norme régulatrice. L'actualité offre des images illustrant cette tension, mise en place des murs de la forteresse Europe par les États répondant à une supposée volonté des peuples, restreignant les droits d'asile, externalisant les procédures d'accueil dans des pays tiers, ou encore exclusion des SDF des centre-ville. Les pratiques de l'hospitalité ont été de plus en plus à la

⁸² Derrida, 2001 cité par (Dufourmantelle, 2012)

charge de l'État ayant alors à inventer ses pratiques compte tenu d'autres de ses priorités (géo)politiques et économiques ; il est certain que les principes régissant les règles de l'accueil et de l'asile ne sont pas ceux ayant cours lors de la guerre froide, ni ceux de la France révolutionnaire. Gestion différenciée des flux qui discrimine ainsi les trajectoires, migrants économiques et réfugiés, et les politiques d'accueil ; s'il suffisait d'avoir une nationalité d'un pays du bloc de l'Est ou du Cambodge pour obtenir l'asile dans les années 80 (ou la nationalité ukrainienne suite au déclenchement de la guerre⁸³), des individus d'autres nationalités doivent justifier, lors d'examens sévères, d'une persécution individuelle pour ne pas être redirigés vers les procédures de l'immigration (Akoka, 2018). Le repliement des États sur eux même, quand bien même les marchandises circulent, répond donc d'un souci de gestion et d'administration de flux migratoires mais ceux-ci constituent une réalité du monde au même titre que l'existence des nations et l'hospitalité pourrait alors être pensée comme un dispositif articulant ces deux réalités (Le Blanc & Brugère, 2017). La logique de fermeture et de gestion se voit contestée dans des formations de la société civile instituant des logiques d'accueils : des collectifs, des associations etc... guidés par un désir d'accueillir. Ce désir guide les pratiques engagées, souvent militantes, de l'hospitalité vient faire travailler la conditionnalité gestionnaire de l'accueil. Il n'en reste pas moins que dans son application, l'hospitalité est une pratique de régulation sociale qui s'inscrit dans un circuit d'échange et de dette mais aussi une pratique éthique, que nous rapprocherons du soin, du souci, « *en lui donnant le sens ordinaire de la sympathie et du plaisir de soigner* » (Molinier, 2016).

La pratique des professionnels allant à la rencontre de ces sujets est travaillée par cette tension hospitalité, de l'accueil toujours problématique de la singularité, de l'inattendu et parfois de l'infigurable. De fait, l'accueil implique une forme de réciprocité, elle fonctionne dans les deux sens, pour accueillir l'autre il faut qu'il accueille notre présence. Cette condition de la rencontre n'est pas donnée et ses effets, rappelle Oury, font date, « *transforme à jamais le paysage* », trame partagée, et fait même « *un sillon qui ne s'effacera pas* ». Elle ne fait sens que dans les actes, les gestes, les paroles de celui qui accueille l'autre, c'est-à-dire dans la présence qui passe celle des corps et des rythmes et de la matérialité du quotidien ; accueil, ambiance et construction permanente du quotidien comme ouvert et possibilisant.

⁸³ Cet épisode a contredit, un temps, le retournement progressif s'opérant dans la priorité accordée, par les démocraties libérales, aux droits civiques par rapports aux droits socio-économiques.

2. Asile

Il apparaît que la notion d'asile perd son sens d'accueil, est dévalorisée en même temps que les catégories et les procédures d'accueil se rigidifient autour d'autres catégories sémantiques, de sécurité et de rationalité économique. Ces mutations visent ainsi à prélever une « immigration choisie » selon les critères du marché du travail ou protéger la nation de la menace islamique. Mais retournons sur le terme d'asile comme lieu et condition de protection. Il peut être entendu dans ce sens comme l'accueil de ce qui résiste à la normalisation, à l'ancrage, à l'hygiénisme, à une conception de l'anormalité ou de la folie comme socialement incompatible, ce que la vie a de « grouillant ». Deligny affirmait dans une formule provocatrice : « *J'aimais l'asile. Prenez le mot comme vous voulez ; je l'aime encore comme il est fort probable que beaucoup de gens aiment quelqu'un, décident de faire leur vie avec. Il s'agissait bien d'une présence vaste, innombrable, mais dont l'unité était évidente. Faire corps* » (Deligny, 2017, p. 1229). Il y a un accueil dans ces lieux autres, des refuges précaires pour des allures de vies singulières, des formes qu'elles prennent par choix et/ou nécessité. Ce sont des lieux d'un refus de la simplification, refus de la gestion des populations par un pouvoir bureaucratique, un « *refus non pas de l'institution donc, mais de la prétention à réduire la vie commune à l'ordre institué. Et le désir de faire entendre ce que cet ordre récuse comme a-social* » (Perret, 2021) qui entend mettre en tension la conditionnalité de l'accueil qui écrase nos pratiques. C'est dans ce sens qu'ont d'ailleurs été pensées les structures dites de « bas seuil » et leur approche de réduction des risques, ou l'assouplissement des conditions d'entrée dans certains hébergements, au risque de devenir eux-mêmes lieux d'exercice du pouvoir de la biopolitique qui segmentent les comportements et les orientent dans une visée de rationalité sanitaire, donc économique.

Il ne s'agit pas que de l'accueil de l'altérité, du dissemblable mais plus radicalement, et c'est ce à quoi confrontent les cliniques en question, aux sentiments d'anéantissement psychique et de perte de son sentiment d'humanité, de « *la destitution d'une ressemblance du semblable* » (Fédida, 2007). Il s'agit de disparition plus que de la perte et du deuil et de l'importance qu'y prend la forme de la présence, de la gestuelle, de la voix, des visages et de l'apparence. Tout ce qui est engagé dans la cure, dit Fedida, mais qui n'en est pas à proprement parler le matériel. Cet aspect touche à une revendication, en dernier recours,

apparut depuis les horreurs de la première guerre mondiale puis de la seconde guerre mondiale et l'Holocauste, celle d'une appartenance d'espèce se concrétisant dans la proclamation des droits de l'Homme. Revendication née d'une violence nouvelle faite aux êtres humains, à leur corps mais plus encore à la mémoire, aux traces, aux mots, à la culture, visant leur annihilation. Violence des totalitarismes mais aussi de la langue et processus du capitalisme qui effacent un sujet « toujours davantage dénié au profit de ses déterminations bioéconomiques dont il se révèle le produit autant que le support » (Gori & Del Volgo, 2008).

Derrida propose de repenser le statut de la ville par rapport à l'état dans le but de repenser le lieu de l'hospitalité, de son devoir et de son droit, pour en faire des « villes refuges ». L'espace public, l'espace urbain en particulier peut ne pas se constituer tant comme le lieu d'apparition, de co-présence où l'égalité est une condition nécessaire à la production de l'identité et du semblable, mais peut être un lieu tolérant l'agir de l'autre et pouvant l'accueillir. Les qualités de la ville sont celles d'un accueil qu'offre son cosmopolitisme ; en effet, c'est un territoire composite qui entremêle les qualités d'urbanité, de diversité et d'altérité (Pacquot, 2022) où un mouvement allant d'une simple juxtaposition des différences à la rencontre de l'altérité peut s'initier.

3. Transfert et politique : hospitalité et phénomène de masse

Foucault décrit dans son œuvre les formes que prennent les subjectivations liées aux sociétés disciplinaires, c'est-à-dire le rapport entre les existences et le (bio)pouvoir, ou « *comment, dans une société disciplinaire, les dispositifs visent, à travers une série de pratiques et de discours, de savoirs et d'exercices, à la création de corps dociles mais libres qui assument leur identité et leur liberté de sujet dans le processus même de leur assujettissement. Le dispositif est donc, avant tout, une machine qui produit des subjectivations et c'est par quoi il est aussi une machine de gouvernement* » (Agamben, 2006, p. 42). Le sujet, en ce sens, naît à l'interface du vivant et des dispositifs et il peut ainsi, du fait de l'inflation du nombre de dispositifs, être engagé dans une multiplicité de ces processus de subjectivation. Ainsi, la catégorie même de la subjectivation subit un processus de dissémination dont Agamben note qu'il exaspère la dimension de mascarade qui accompagne toute identité personnelle. Mais « ce qui définit les

dispositifs auxquels nous avons à faire dans la phase actuelle du capitalisme est qu'ils n'agissent plus sur la production d'un sujet, mais bien par des processus que nous pouvons appeler des processus de *désobjectivation* » (ibid.) ; là où des dispositifs œuvraient dans le sens d'une désobjectivation et d'un nouveau processus de subjectivation, le discours de la techno-science ignore si les dispositifs correspondent à des possibilités de re-subjectivation. Le corps social est, par conséquent, traversé par des processus sans sujet faisant agir les individus sans perception de l'ensemble en contrôlant des traits prélevés des groupes humains (la santé, l'alimentation). Ainsi, la ponction des compétences et leur abstraction en procédure entrave la possibilité d'une démarche de groupe qui suppose des formes de subjectivations groupales (de type ouvrier, bourgeois, ...) et des dynamiques de complémentarité, de conciliation et d'élaboration. Ces processus sont ainsi une négation du politique, ils ne concernent ni l'individu, ni le groupe mais une masse abstraite administrée.

Entendu que l'autre est la condition de notre survie, et de ce fait source de notre bonheur et de notre malheur, on voit comment la gestion « biopolitique » des masses obstrue la possibilité d'une vie vivable, une vie à mener, toute soucieuse qu'elle est de la sauvegarde la vie biologique. Telle détermination de la biopolitique est particulièrement perceptible dans les espaces où se retrouvent la masse des exclus : dans la dissémination, la généralisation et l'épaississement des dispositifs frontières⁸⁴ ou dans les camps et les campements comme localisation extraterritoriale de gestion des flux migratoires. Certains traits de ces populations sont ainsi extraits par les états « accueillants » pour gérer ces masses et ces flux, les autres aspects étant dans le même mouvement cantonnés et invisibilisés, organisant de la sorte « *la permanence du précaire* » et un « *présent sans fin* » (Agier, 2008). L'individu est condamné à un face à face avec l'hydre de l'accueil, prenant souvent visage par quelques agents administratifs d'une part (encore que celui-ci puisse aussi se disséminer dans des dispositifs techniques, informatique en particulier) et d'un travailleur social ou d'un psychologue « impuissant » d'autre part, le piégeant dans les méandres d'un transfert complexe et de l'attente comme temps institutionnalisé.

⁸⁴ Il s'agit aussi bien de murs dressés sur la frontière-ligne, que des caméras infrarouges, des bateaux de patrouilles, des accords de coopération entre pays externalisant le traitement des réfugiés ou de dispositifs administratifs sur le sol national de destination.

Aussi, l'accueil n'est garanti qu'à condition d'une utilité économique, c'est-à-dire d'une force de travail disponible, d'une compétence évaluable en fonction de l'état du marché du travail. Or, les biopolitiques de l'accueil interrogent le sens même de la politique et du lien entre oikos et refuge et d'une certaine inconditionnalité de l'accueil (Cuillerai, 2018).

Il apparaît que de tels prélèvements ou extractions, de ce qui fait le tissu d'une vie par l'économie, produit un reste assimilé, dans l'errance ou la grande précarité, au déchet. Reste qui fait retour dans une multitude d'évènements surgissant des interstices du social, pauvreté, errance, mouvements migratoires, violences urbaines et ainsi de suite. Peut-on ainsi supposer qu'une psychogéographie de l'errance urbaine nous informe sur la rationalisation des comportements par la ville moderne et sur la rationalité d'une administration fonctionnaliste qui produit pourtant déchet au dehors et gaspillage au-dedans, impensé qui ressurgit sous la forme de récits et de pratiques échappant à cette emprise de la gouvernance (De Certeau, 1990), apparition dans l'espace public de ce qui n'est plus « gérable »? Il y a dans ces hors-lieux des créations de quotidiens, des mises en forme de vie, des formes émergentes de lieux, des communautés et des ébauches de vies politiques témoignant des lignes de fuite que dessinent des sujets en devenir dans ces dispositifs, dans lesquelles nous retrouvons les pratiques de la marche de l'utilisateur de la ville décrit par de Certeau (op.cit). Élise Pestre, à propos de la proposition de présence de psychologues dans les camps de réfugiés (jungle de Calais ou campement de la porte de la Chapelle) suppose qu'un cadre assoupli, adapté aux exigences de cet environnement hostile, de ces sujets en déshérence, guidé par l'éthique de la psychanalyse, peut ancrer et ré-humaniser, en se proposant comme un accueil doté des qualités d'une « *hospitalité symbolique* » (Pestre, 2022), toujours limité (par les possibilités même du professionnel d'un côté et par son cadre de l'autre) et toujours à réinventer puisque ces pratiques ne peuvent être situées que dans les interstices. L'hospitalité, nous dit Agier en écho, n'est d'ailleurs plus chez nous une obligation et une pratique ancrée mais un positionnement et un « agir militant ». Et en effet, si les « politiques d'accueil » sont les signifiants de la fin de l'hospitalité se posant comme un droit (Le Blanc & Brugère, 2017), l'écoute du psychologue en ces circonstances ne peut se dégager des tensions qui parcourent cette question de l'hospitalité entre les états et les « réinventions politiques de l'hospitalité pratiqués par les associations, les collectifs les bénévoles, les réseaux de citoyens sur des bases qui sont pourtant éthiques » (ibid.) par sa position d'extraterritorialité garantie par son cadre,

il doit en plutôt se décaler de ces institutions prenant en charge ces « flux migratoires » et subvertir quelque peu son dispositif. Ni agent de l'État, ni du soin, non pas guidé par des logiques de normalisation, de réadaptation, d'insertion ou même par celle de la cure, « à la logique de l'identique à soi, substituer une dynamique de l'otherness » (Cuillerai, 2010), accueillir le projet de déterritorialisation du sujet « avec l'idée que toute vie, par le fait qu'elle est un effort pour exister et expérimenter, est créatrice d'une allure qui mérite d'être soutenue » (Le Blanc & Brugère, 2017).

Mais notons que telle posture est elle-même possible par la tolérance de l'état. L'accueil et l'hospitalité commence donc ici par des tolérances, des expédients, des dispositifs étatiques, des riverains, parfois même de caractéristiques physiques du non-vivant (une niche dans la ville qui peut abriter un corps). L'installation dans les interstices urbains est ainsi une dimension minimale de l'accueil et de la tolérance pouvant, si l'environnement se montre ici suffisamment « bon » (c'est-à-dire qu'il réponde à quelques besoins de l'individu, qu'il lui accorde la possibilité à minima d'une existence), devenir une pièce d'une machine que le sujet peut alors utiliser selon les possibilités du milieu et du sujet. Ces bricolages émergent, par exemple, sous forme de la sociabilité des groupes à la rue ou des déterritorialisations qu'opèrent ces sujets poussant à des mutations et des métamorphoses. Et c'est en retour, semble-t-il, le risque de l'hospitalité et la raison de l'hostilité à ouvrir la porte que celui d'être soi-même contaminé par cette « autreté », aspiré dans cette dangereuse ouverture à l'altérité par la réponse à l'appel lancé par ces vies précaires. C'est d'ailleurs pourquoi l'hospitalité ne peut être le fait d'une conscience isolée, héroïque mais celle d'un groupe, d'un collectif, d'une société élaborant une réponse face à cet appel ; il ne s'agit pas d'une gestion des vies nues aux mains de spécialistes (professionnels de la santé, travailleurs sociaux, humanitaires, police) mais d'une élaboration politique car l'hospitalité est une épreuve et repose sur des rôles complémentaires qui visent à être dépassé ; pratiques d'échanges, de dons et de dettes, de régulation sociale, de passage. Et l'une de ces modalités est thérapeutique, ou de soins, pas tant qu'elle « guérisse » mais plutôt qu'une telle démarche est une (re)constitution d'un habiter possible, de créations de lieux et de temps, des ancrages, des repères, pouvant accueillir certains fragments éclatés de ces vies.

Conclusion

1) Réflexions sur le dispositif

« On peut dire que Ferenczi a introduit quelque chose d'essentiel dans la psychanalyse qui n'intéressait pas le théoricien Freud, ou en tout cas pas au premier chef. C'est une disposition d'esprit, une attitude, un mode de relation, un niveau d'écoute, qui tous ont un soubassement théorique – relation d'objet, contre-transfert, régression... – mais ne se définissent pas par la théorie » (Dupont, 2013). En effet, le patronage de Ferenczi s'impose après ces récits d'inflexions et de détricotage d'un cadre qui ne permettrait pas, dans ces situations, de rencontres. Ferenczi envisage, en effet, le cadre analytique comme situation, celle de la rencontre du patient et du médecin dans l'actualité de sa présence, dont certains traits vont être prélevés, renforcés et utilisés en résonance à des événements et des figures du passé. Le terme de situation satisfait d'autant plus qu'il évite l'écueil « personologiste », englobant le milieu et ses effets. Dans « Le développement du sens de réalité et ses stades » (Ferenczi, 1970), la distinction entre moi et non-moi se profile dans un processus dépendant d'une captation de signes par l'enfant. Face à des besoins et des désirs de plus en plus complexes, l'enfant va aménager sa « toute-puissance à l'aide de gestes magiques » (*ibid.*) ; il saisira son environnement et le travaillera en ayant recours à des gestes de plus en plus élaborés dont il constatera l'efficacité d'action sur l'environnement. L'ébauche de ces gestes est la trace même qu'elle laisse sur son milieu, lequel réagit de façon plus ou moins synchrone. Tel agencement trace un chemin de frayage de l'énergie pulsionnelle, qui, dans le même mouvement, esquisse l'objet.

Cette conception au plus près de l'activité du patient (activité psychique et agirs) et ses développements du trauma établiront une base théorique soutenant des aménagements techniques : technique active, élasticité technique en fonction de besoins du patient et même analyse mutuelle cherchant à dégager le noyau clivé du Moi dans l'analyse. Il évoque dans « l'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort » l'attrait que peut susciter une non-vie comme moindre mal face aux conditions défavorables de l'accueil ou du rejet, conseillant alors de stimuler sa pulsion de vie. Les flux qui parcourent les territoires de l'errance ont, nous semble-t-il, de telles fonctions ; elles tissent une appartenance commune et une jonction entre le corps, la psyché et le corps social, malgré des présences des autres humains plus ou moins tolérées et distantes. Le mouvement peut n'être alors qu'un reste, une présence

fantomatique, des signes lointains et déformés de leur activité. Telle retrait, ou constitution d'une présence lointaine, œuvre dans le sens d'une désymbolisation progressive, désignification des signifiants les plus élémentaires régissant la vie des humains agissant sur le corps même. L'expérience se fragmente et se disperse dans le territoire urbain, dans les groupes à la rue, apparaissant parfois sur les lieux d'accueil et de travail social.

C'est le sens d'une telle clinique territorialisée de laisser une chance à une possible rencontre, « aller-vers » dont on conviendra qu'il relève d'une séduction technique mais qu'il engagera à partager un paysage, d'instaurer une continuité dans le temps, un cheminement dans l'espace, c'est, autrement dit, un mode d'apparition, de constitution d'une présence. Le déplacement, les propositions, la participation active sous le mode même de la sociabilité la plus quotidienne⁸⁵ vise à susciter des résonances, des dégels et des mobilisations. Ferenczi aborde la question de la régression en analyse, par ses aménagements favorisant un travail de l'accueil, d'une sensibilité à l'interaction et à l'infraverbal, dans un maniement du « sentir avec » préfigurant les usages du contre-transfert développé à sa suite. Ces aménagements l'amènent à des impasses techniques, ne pouvant introduire un jeu puisqu'il se propose lui-même comme objet de relation de cette régression se confondant les objets internes du patient, dont il aurait la charge de transformer les traces de leurs réponses. Plus de distanciation, de jeu et de possibilité de symbolisation (Bokanowski, 2006), telle dépendance entrave l'appropriation. Il semble que ce que l'errance produit est une tentative d'aménagement de l'environnement à partir de bricolages d'objets machinés suscitant d'autres réponses. L'attention d'un clinicien aux ambiances et aux atmosphères relève d'un contre-transfert sur la situation, d'un ensemble sujet(s)-environnement dans lequel lui-même prend place, c'est-à-dire de sujets engagés et « co-habitants » dans ce territoire.

Ingold, s'interrogeant à la suite de Bateson sur ce qu'est un organisme+environnement (Bateson, 1995), oppose un mode de perception et de constitution du monde par décodage (Lévi-Strauss) et révélation (Bateson), cette dernière forme révélant les distinctions et les

⁸⁵ Oury dit à propos de cette sociabilité : « Or, le transfert, c'est dans sa disparité subjective, être au plus proche de l'opacité de l'autre. Il faut être dans le même paysage, sans quoi l'autre doit franchir des zones de résistance ridicules, le « statut » notamment (...) Et ça peut se jouer aussi bien à un niveau qui n'est pas forcément d'un grand niveau analytique, ça fait partie de ce que j'appelle (...) « l'art de la conversation », c'est-à-dire au niveau le plus quelconque, si ça existe » (Oury & Faugeras, 2016, p. 42)

significations dans le cheminement, le balayage perceptif (Ingold, 2013). Les significations se révèlent dans une implication directe dans l'environnement :

« La vie n'est pas la révélation d'une forme préétablie mais trouve son allure par cette génération de sens active. *La vie organique, telle que je l'envisage, est active et non pas réactive, elle est l'éclosion créatrice d'un champ complet de relations à l'intérieur desquelles les êtres apparaissent et adoptent les formes particulières qui les caractérisent, chacun en relation avec les autres. La vie, dans cette perspective, n'est pas la réalisation de formes pré-spécifiées mais le processus à l'intérieur duquel les formes s'engendrent et se maintiennent* » (ibid.).

Le sujet est indissociablement lié à son environnement qui ne se dote finalement de significations que par rapport à cette vie singulière. Les possibilités de transformation émergeant dans un tel processus d'accompagnement se déploient dans un jeu au sein d'un système langagier et symbolique mais aussi dans un rapport à la matérialité, à la perception et au mouvement. C'est ainsi qu'à l'instar des cartes de Deligny, l'attention se porte sur un quelque chose pouvant faire repère pour le sujet, le faire résonner et se constituer en objet. Démarche d'un milieu qui trouve son langage, selon l'éducateur des Cévennes. Le voyage initiatique au Rêve aborigène relève de cette démarche, de la mise en lien de significations révélées dans le cheminement, attention qui se porte sur des indices ou des signes (Ingold, op.cit.) ; point de repères attirant les perceptions, les idées, les représentations, c'est-à-dire les éléments non-unifiés de l'expérience. Alors les mouvements de transfert et de contre-transfert servent une intuition invitant à la mobilisation de l'environnement et de l'ensemble du dispositif et aux modes de constitution particuliers et machiniques de l'objet. Les cliniciens ne sont qu'un fragment de l'expérience des sujets en errance, au milieu de travailleurs sociaux, d'accueillants, médecins, maraudeurs, riverains, touristes, amis de la rue, policiers, animaux, squares, squat, coin de rue, banc, ambiances, lieux d'accueils, tunnels, etc...; tout un ensemble de configurations de liens et d'espaces, de liens et de lieux. Mais l'éthique du clinicien et son cadre portatif guidé par un « idéal » de neutralité bienveillante et de règles d'abstinence et d'association lui offre la possibilité d'un autre positionnement. N'ayant rien à donner, ne peut répondre à l'urgence, la scène se déplace ailleurs, ce n'est plus celle de l'immédiateté mais de l'échange et du langage (Benhaïm, 2012), pas celle d'une réponse univoque au besoin mais d'une suspension quant à la nature et les causes d'une souffrance non élaborée.

D'où la mobilisation de médiations, d'objets qui tombent sous la main, des émergences d'affordances, et des improvisations selon les caractéristiques de l'environnement. Des documents administratifs, des objets de survie, etc... Ainsi la langue partagée ou les démarches administratives sont des points de rencontres, des repères, dans ces espaces d'accueil guidés par l'accueil et le travail social visant le rétablissement ou l'acquisition d'objets sociaux (travail, argent, logement ou encore leur substituts) considérés comme garants d'un cadre commun dans nos mondes structurés par le salariat. L'exercice de l'accueil dans ces lieux, nous a amené à considérer ces objets du travail social comme offrant des possibilités de bricolage de médiations. Ils émergent certes dans la rencontre, et en ceci sont « trouvés-crés », mais sont peu malléables. En effet, la rigidité de tels objets implique qu'on ne puisse à priori imprimer de forme à l'usage comme on pourrait le faire d'une création artistique (pâte à modeler, écriture, ...), non pas qu'ils ne puissent se laisser travailler par l'imagination et se partager dans le langage mais leur forme rigide rappellera, à un moment donné, à un ordre établi. Formulaire et démarches ouvrant sur des constellations de sens relativement figées ; ce sont des technologies, des outils de rationalisation administrative s'inscrivant ainsi dans des logiques de gestions, des logiques politiques et donc des logiques du pouvoir. Car cet objet « répond » : il disparaît, se refuse, questionne et met en doute les énoncés du demandeur, il est doté d'exigences et d'intentionnalités propres, souvent opaques. Ces réponses sont celles de l'ensemble du dispositif : des textes législatifs, des ambiances politiques ou des dynamiques des administrations, de celle d'une multitude d'agents administratifs et d'un territoire spécifique. Enfin, les capacités de transformations ouvertes par les relations nouées autour de cet objet sont entravées par d'autres caractéristiques puisque le jeu entre présence et absence, entre instantané et différé, peut n'être que transitoire car lié à la temporalité de la démarche. Mais celle-ci peut se proposer d'une certaine façon comme support d'expression de l'organisation psychique, support de projections, d'idéalisations, d'associations et de figurations dans le cadre de ce type de rencontre. Elle induit, de plus, un cadre spatio-temporel des rencontres puisqu'elle imprime une séquence de rencontre ; le résultat n'est pas accessible immédiatement mais la séquence reste toutefois limitée dans le temps et scandée par les actions à accomplir. Mais, cet espace de symbolisation et de créativité est particulièrement sensible à un sentiment suffisant de sécurité, et l'intentionnalité propre de ces objets ne garantit pas leur caractère « suffisamment bon », ils parlent, par exemple, une langue spécifique d'un maniement ardu,

langage d'un pouvoir qui se diffuse dans l'ensemble du dispositif, il n'est d'un maniement évident pour aucune de deux parties. Le caractère médiateur de l'objet dépend donc de la façon dont il sera présenté et utilisé, c'est-à-dire créé dans la relation mutuelle (dépassant le face à face puisqu'il implique une constellation d'acteurs), de la formulation que prend la demande et de la réponse qui s'engage, ce qui conditionnera la façon dont il articule la violence pulsionnelle et un processus de figuration par l'échange langagier.

De tels usages détournés des dispositifs sensibles à l'inventivité des usages de l'espace même le plus désymbolisé, des pratiques de rues, de celles des relations qu'un usager lie autour d'une démarche avec un travailleur social, s'introduit dans les interstices de l'institué, autrement dit par la profanation des dispositifs ou « *leur restitution au libre usage des hommes* » (Agamben, 2006, p. 39) créant des liens dans la discontinuité et la fragmentation de l'expérience, « *on se saisit dès lors de la discontinuité de ces espaces pour créer des liens de parole et de traduction qui émergent ponctuellement (...) La possibilité d'un espace clinique en friche, l'entrée dans une logique anti-ségrégative à la portée resubjectivante* » (Pestre, 2022, p. 106). C'est dire l'intrication des logiques spatiales et des logiques psychiques, par exemple du clivage entretenu par la fragmentation de l'espace, l'exil, la ségrégation ou encore certains fonctionnements institutionnels segmentarisés.

Transfert dans l'espace et transfert sur l'espace d'un sujet inscrivant sa présence dans le territoire, l'affectant, lui renvoyant une réponse à l'interpellation muette, ville qui rêve l'errance, qui accueille dans ses anfractuosités, se laisse marquer, envoie des signes, parle son propre langage et répond. Le clinicien s'insère dans ce territoire, sa présence, son corps s'accorde et reçoit : « *effets d'un mouvement énergétique inscrit dans l'actualité du corps et de la scène – des sensations olfactives, des réactions visuelles et tactiles – qui présentifie le trauma et la rupture. La décharge énergétique sert à éviter une symbolisation impossible, non réalisée. L'entre-deux de la rencontre, en reconnaissant la qualité de Celle, de source pulsionnelle du corps du sujet en situation d'exclusion par la position même d'un autre contenant, fait trace. Le corps réel desubjectivé affecte ainsi, dans toute son étrangeté – unheimlich – un autre capable d'introduire l'après-coup dans son récit. Il va de soi que la condition de cette présentification est la présence, face à ce corps réel, d'un autre susceptible d'être affecté en creux. Capable de voir, en deçà des catégorisations sociales, des constructions métaphoriques et du décryptage médical* » (Humphreys, 2014).

2) Synthèses

Les hypothèses métapsychologiques guidant ce travail relèvent d'une externalisation de la vie psychique (Aubert & Scelles, 2007)⁸⁶, lié plus précisément à un trauma. Non-représenté et ses effets de déliaison mettant en présence, actualisant le trauma à la faveur d'une rencontre, une résonance perceptive. L'errance traite ces formations enkystées dans le psychisme, sur le mode de la distance, d'un clivage spatialisé et encore du démantèlement ou sur le mode de la réactualisation comme moteur à la symbolisation, dans la répétition traumatophilique. Une telle expérience constitue en une interpellation sans adresse fixe. Au risque, dans des recours à des assemblages de plus en plus non-humains, d'exaspérer l'exclusion de tout système d'échanges humains et des fictions sur lesquelles reposent les processus de travail psychique et un sentiment d'appartenance commune. Des pans entiers de l'expérience peuvent être projetés, désaffectés, désinvestis, mortifiés éloignant un lien à des « objets » humains totalisés et partialisant les objets jusqu'à l'épuisement. L'impact de ces processus de désymbolisation touche aux identifications les plus primaires, à la dissolution du tissu psychique, en la perte de confiance dans les effets de la parole, si bien que la possibilité de la rencontre et les formes que prennent le transfert se situent en deçà du langage bien qu'il soit manié, il peut être réduit à des emprunts ou à un langage purement intensif. Pour Fédida, la présence du clinicien peut se poser comme possibilité de présentification de ce qui n'a pas pu être représenté (Fédida, 2007), processus de figuration d'un lieu à trouver pour ce qui n'a pas eu lieu ou qui s'est défait. Cette chute des identifications à la commune humanité réactualisant la condition de dépendance et de désaide redoublée par les situations de précarité ou d'exclusion. La « *perception de la dissemblance du semblable au décours de la parole* » (ibid.) touchant à une forme de l'inquiétante étrangeté, qui n'est pas celle propre au retour du refoulé, ouvre sur l'invention propre à la situation, à insuffler de l'animé dans l'inanimé.

Ce trauma qu'il soit lié aux expériences précoces du sujet, à des impossibilités de passage (à l'adolescence par exemple), aux conditions actuelles d'existence (des)articulé par les effets réels de la modernité, des métamorphoses des institutions et des discours, par la biopolitique

⁸⁶ « Nous dirons que cette externalisation de la vie psychique donne une forme au mal-être en expérimentant son actualisation dans l'interrelation avec le monde extérieur » (Aubert & Scelles, 2007, p. 10)

qui par son absence de répondant altère le lien social permettant de prendre place dans un corps, une parole, un espace (Douville, 2006). Mode de jouissance contemporain d'un fantasme de traiter l'autre réduit à un corps, à la vie nue (Benhaïm, 2012). S'introduit alors une désorganisation des circuits libidinaux configurés par des expériences précoces, des fictions d'échanges, des configurations spatiales et relationnelles, du corps et des représentations. Tel effet de discours, tel le droit, se révèle au sujet dans son cheminement de vie et s'articule ainsi à l'économie libidinale, par exemple le régime de propriété étant un rapport codifié à l'objet matériel mais surtout aux autres humains : s'y joue des liens d'emprise, d'amour, de demande, d'adresse plus ou moins dérivés. La propriété autorise ainsi la représentation d'un lien exclusif à un objet lui permettant les potentialités d'attaques et les altérations en proie à la pulsionnalité la plus archaïque : possession, exclusivité, altération. Le discours capitaliste faisant valoir l'accumulation au détriment d'autres valeurs d'usage ou d'échange.

L'objet interne se formant dans la rencontre, par son internalisation et source de l'activité de penser, peut se configurer dans des circuits libidinaux toujours en reste dans l'opération de représentation, érogénisant le corps. La Chose (das ding), reste résistante à l'assimilation de l'objet, est ce que le sujet ne reconnaît pas comme sien, dont on ne veut rien savoir, que l'on rejette mais qui attire en même temps, source de répétition. Cette opacité de l'objet crée des circuits articulant la pulsion, la valeur sexuelle de l'objet et sa valeur sociale (David-Ménard, 2020) ; énigme des assemblages que l'on rencontre dans nos cliniques des valeurs que prennent pour le sujet une Porsche dans un récit (Jozef), une pile de vêtements dans un placard (Adam) ou autres objets récoltés... Quand la marche, le glanage et autres pratiques détournent les usages prescrits des valeurs d'usage ou d'échanges ou de leur qualité de déchets, s'y révèlent manifestement des mystérieuses affordances utilisées dans des assemblages machiniques ou de potentialisation de la pulsion.

La gestion biopolitique définit ce qui fait qu'une vie compte supposant ainsi que « *tous les êtres humains ne puissent être décrits comme méritant le statut de sujet digne de droits, de protection, de liberté et jouissant des possibilités d'une appartenance politique* » (Butler, 2014, p. 53). Un tel statut est assuré par des moyens politiques et imprime des effets concrets et réels sur les personnes se vivant comme indignes de soins, de protection et de valeur, soumises à la précarité face aux préjudices passés, présents, futurs.

La désaide et la dépendance sont le terreau de la politique ; en effet les liens d'interdépendance sont structurés dans des formes politiques et économiques, relationnelles ; nous sommes ainsi vulnérables aux autres et aux institutions, vulnérabilité que les institutions permettent de refouler. La possibilité de refoulement de la dépendance sert les structures inégalitaires (ceux qui peuvent la refouler, ceux qui ne peuvent pas) (ibid.) mais ne peut se limiter à la condition du préjudice car la disponibilité à l'autre est aussi effet de cette vulnérabilité ; les vies sont toujours ouvertes à d'autres, possibilité d'être affecté par l'autre, au-delà d'elles.

Comment alors ces existences peuvent-elles apparaître dans l'espace public et faire entendre la requête d'une vie bonne ? Quels moyens de production politique rendent la vulnérabilité et l'interdépendance vivable ? Ces vies mutiques dans l'espace public de la politique tracent leurs lignes d'erreurs dans l'espace de la ville entre une dépendance crue et une indépendance radicale d'un territoire désertique. Entre le mendiant et l'ermite. Dans le champ de vision de l'ennemi (de Certeau, op.cit.), sans lieu à soi, mais pas sans tactique, adoptant une démarche de braconnage pour qu'advienne du lieu propre, par la ruse, la métis, le bon coup faisant surgir d'autres logiques, d'autres désirs, créant des harmonies passagères et de l'appropriation dans un champ d'intensité mouvant. Des concavités, des espaces de dépôt psychique. Des rencontres, des hasards et des tolérances propres à la vie urbaine pouvant ménager une place à une singularité.

Le positionnement clinique, le processus cartographique, dégagent des « point de voir », se situant en deçà de point de vue psychologique, dans la formation de repères et de points d'ancrages, dans leur matérialité même, se constituant dans des trajectoires sans intentionnalité, une pulsionnalité répondant aux pôles d'attraction et de répulsion, aux rythmes et aux objets. Le cheminement, les installations et autres pratiques de rue travaillent à une transformation des conditions, un moyen de se faire un milieu, puis un langage propre à ce milieu. Il y a une manifestation inconsciente du désir dans les trajectoires, y compris dans la dimension anarchiste de la déliaison comme un dégagement, un cri de vie, dans l'établissement de ce qui fait repères, à partir des rencontres et des contingences de l'arpentage.

Langage de la ville et inconscient « géographique » s'articulent à dimension refoulée ou clivée dans notre expérience commune d'un « *nous d'espèce* » (Deligny) ou d'une sociabilité

synchrétique (Bleger, 2000) engageant le corps, des rythmicités, des perceptions communes de l'espace ou encore des régulations thymiques collectives, ces niveaux n'engagent pas des relations d'objets et ne sont pas nécessairement symboliques (bien que ce niveau puisse alimenter cette forme de sociabilité, par exemple dans la constitution de repères symboliques stables ou cadencés) . Deligny repère ainsi les « chevêtres », croisement des lignes d'erreurs et du coutumier des enfants autistes, sur les lieux d'évènements passés, tout comme les lieux d'ancrage se mettent en contact avec des flux de circulation aux présences humaines plus ou moins lointaines voire fantomatiques.

Dans ces repères et ces chevêtres, dans les lieux de travail social, dans la rue, les lieux de soins, se proposent des présences, travailleurs sociaux, cliniciens, se tenant là, autour d'objets ou d'expériences partagées, de la groupalité ; cette permanence, la rythmicité des rencontres peut ainsi faire repère. De résonances en repères, opèrent des territorialisations, de la distinctivité, qui ouvrent des espaces et créent des potentialités orientant le mouvement. Au sein de ce territoire, au cours de son appropriation, peut ainsi advenir une rencontre avec un autre et s'instaurer un jeu tout empreint de cette intuition ancrée dans la situation, se proposant comme support à figuration. Il s'agit dans cet accompagnement, dans le cheminement et dans la construction d'un territoire, d'une matrice de sens, de dégager des formes que se donnera la vie persistant dans des allures singulières, et à se donner des images, des projets, une capacité de rêverie ; puissance d'unification de l'image, de mise en dedans qui nous rappelle maintenant la figure presque archétypale de la maison bachelardienne. Phénomène d'un habiter possible dans ses dimensions de soins, d'accueil et qui ne peut jamais se clore mais s'installer dans une dialectique entre dehors et dedans, entre séjours et entours d'une part, et ménager un accueil pour ce qui hante toujours le sujet, cet étranger en soi.

Au seuil, peut se tenir le clinicien comme matière susceptible d'être animée, fait naître des sensations, des mouvements pulsionnels, des images susceptibles de se lier dans une rêverie ; il est catalyseur d'un passage ou d'une traduction. Parole et présence offertes comme forme d'accueil symbolique d'une tentative d'assembler, de ménager, de machiner des circuits de la pulsion. Passeur de monde (Sironi, 2007), participant d'un travail de culture de celui qui dans le cheminement montre, porte à l'attention des éléments que le sujet peut alors assembler comme sa propre matrice de sens selon sa propre expérience du monde.

3) Ouvertures

Alors que je m'installais au sein de mon premier poste de psychologue au sein de l'équipe Bociék en formation, nous sommes alors en fin 2007, nous étions dans la queue de comète de cet évènement majeur du monde de l'assistance sociale : l'installation du campement du canal de Saint Martin. L'installation d'un nouveau campement aux abords de la cathédrale Notre-Dame venait d'être repoussée par les forces de l'ordre. Fin 2006, environ 200 tentes s'étaient installées sur les bords du canal. Ce campement des « enfants de Don Quichotte » a été une déflagration, c'était la percée dans l'espace public des sans-domiciles. Les acteurs du mouvement à travers cet évènement souhaitaient porter à la connaissance de l'opinion publique et des médias les conditions d'existence des sans-abris. Je me souviens avoir côtoyé, alors étudiant, les abords du campement, de l'enthousiasme que suscitait ce mouvement, de la parole prise par ceux que l'on n'entendait pas, mais aussi d'un épisode où une personne vivant dans le campement, sans-abri manifestement, insistait lourdement pour récolter quelques pièces à faire le tour des cafés, alcoolisé (comme les clients) et ne supportant que peu le refus. Il s'est alors fait vivement rappeler à l'ordre et extrait avec vigueur mais familiarité par l'un des initiateurs (très médiatisé alors) du mouvement. Étrange scène me laissant une impression contrastée... il me semblait qu'il était difficile de faire de la politique avec ces « gens-là » mais c'est aussi pour cela que ce mouvement a fait évènement, et il résonne maintenant, écrivant ces lignes quinze ans plus tard, avec les mouvements contestataires choisissant l'installation fixe comme mode d'apparition dans l'espace public (les mouvements des places ou les gilets jaunes). Témoin de cette scène, je ne savais pas encore que mon futur emploi me guiderait vers ce lieu, d'autant que ma première permanence se tiendra à quelques mètres de là, dans une institution ayant vécu l'évènement en première ligne puis que j'interviendrais au Fort de Nogent, dont une partie a été réquisitionnée à l'armée, pour héberger certains de ces « enfants de Don Quichotte ». Assistant alors à de, parfois, cocasses co-habitations entre « SDF » et militaires (de la Légion étrangère).

Le canal a longtemps gardé trace de cet évènement qui a abouti à des avancées notables mais frustrantes (DALO⁸⁷, pérennisation progressive des places d'hébergement d'urgence, solutions d'hébergement pour les sans-abris du campement). Mais je découvrais des professionnels mitigés quant à ce mouvement, reconnaissant l'effet de ce coup de projecteur porté sur ces personnes et leurs conditions de vie, mais plus critiques quant à l'aspect spectaculaire de l'opération et à l'impression d'effacement du travail accompli par les associations jusqu'alors. Il a aussi fait vaciller le monde de l'assistance.

Rétrospectivement, l'évènement fait trace, mais son souvenir s'efface. Car, ce que ce coup de force a fait n'est pas tant lié aux avancées obtenues mais plutôt à faire apparaître ces existences qui ne comptent pas comme sujets politiques. Et, précisément, l'incident du café dont je me suis fait témoin est une illustration signifiante de la puissance de subjectivation politique et psychique de ce rassemblement.

Les modes de productions néo-libérales de l'espace urbain voués à la production et à la consommation multiplient les « non-lieux » et les espaces ségrégatifs et, ce, en particulier envers les plus précaires. Ceux-ci ne pouvant être que faiblement impliqués dans les réseaux d'échanges de marchandises, ne pouvant se permettre les mêmes désirs que les populations plus favorisées. Ces espaces produisent des espaces et des images de reconnaissance à soi-même sélectionnant qui peut y entrer ou pas, qui peut y vivre ou non ; d'où un ensemble de dispositifs comme les bancs anti-sdf, des seuils à franchir gardés par des vigiles, par des seuils symboliques ou imaginaires. Ils repoussent ainsi les « exclus » dans des plis de plus en plus profonds et précaires de la ville. Sérialisation des espaces, reproduction du même. Il est ainsi évident que l'appropriation de l'espace selon des usages collectifs n'a pas les mêmes effets sociaux et psychiques que les logiques individualisantes de la propriété ou de la consommation. Les ségrégations spatiales défont l'espace de construction d'une cohabitation possible, de traitement de la conflictualité, de recherche politique de consensus et de construction de repères. La production d'un « nous » est solidaire d'une installation spatiale.

⁸⁷ Droit Au Logement Opposable : reconnaissance à un droit au logement convenable dans la loi par une possibilité de recours à la justice si l'État ne le garantit pas. L'État devant verser une amende à l'état. La disposition est critiquée d'emblée puisque cette reconnaissance n'est pas accompagnée de créations de logement, ni de possibilité de réquisition, ni d'accompagnement social des personnes hébergés.

Or, l'évènement Don Quichotte a été celui d'une apparition collective des corps dans des espaces dont ils sont exclus. Ils ont pris place et se sont établis de façon précaire, fragilisés par leur propre atomisation, sous l'œil d'un pouvoir qui ne souhaitait pas telle apparition. Mais ils sont apparus, et se sont donné une tribune, des porte-voix, un dialogue horizontal. Se sont créées, dans toutes leurs fragilités, des manières de faire collectif en ce lieu, d'autres manières d'exister face à la précarité de nos existences et de ces existences en particulier. Pour Butler (Butler, 2016), le sujet n'est pas un atome indivisible mais un corps d'emblée en interrelations, c'est une entité dynamique et dépendante ; dépendante donc toujours précaire. Telle apparition dans l'espace public, comme sujet politique, pose la question d'une vie bonne, c'est-à-dire celle non pas d'une vie individuelle mais celle d'une distribution inégale de la précarité entre les hommes et donc des conditions rendant vivable l'interdépendance, dont elle affirme qu'elles devraient être revendication de droits pluriels. Cette émergence même conditionna certainement la rapidité des propositions politiques alors formulées, puisque telle répartition de la précarité de l'existence devenait intolérable. On pourra regretter que la recherche de telles solutions en urgence (c'est la réponse que l'on réserve habituellement à ces situations) n'ai pas permis la formation de lieux de paroles polyphoniques, un lieu-parlement, de réflexion démocratique sur ces questions de la précarité, de l'hospitalité et de l'interdépendance.

Mais si le campement fit évènement, s'il a laissé des traces en modifiant les organisations des institutions de l'assistance, nous pouvons raisonnablement affirmer qu'il n'a pas eu de conséquence dans les modes d'apparition dans l'espace public et qu'au contraire les pratiques de ségrégation se sont intensifiées. Effet ravageant de la biopolitique et de l'unité qu'elle promet au prix de la destruction de la singularité des vies et de ce qu'elle produit, et de sa violence qui s'exerce à même les corps. Unification selon les modes les moins signifiants, selon des normes et des dispositifs, rejetant les singularités culturelles, les droits sociaux et politiques, produisant ainsi des restes, des parasites à l'unification (Cuillerai, 2014). Les sans-abris apparaissent dans l'espace commun comme individus atomisés, inaudibles, mal-adaptés, frappés de folie et/ou de malchance et comme corps étrangers. Nous les concevons toutefois comme des résistances confuses, pas celle de l'action Arendtienne se réalisant par la prise de parole publique, ni comme une lutte héroïque, sacrifice conscient de soi face aux violences de l'ordre libéral mais probablement comme gestes de refus. De nombreuses situations

montrent qu'elles restent rétives aux solutions proposées par les logiques d'insertion, « ready-made » niant les formes de stabilisation, les territoires existentiels et les inventions des modes de vie à la rue. D'autant que ces propositions sont de plus en plus formatées par la dérégulation des institutions prise dans l'escalade des rationalités néo-libérales. Généralisation des recommandations des « bonnes pratiques », du « benchmarking », des évaluations, du management, du marché du travail social ou des instruments de mesure comme les taux de remplissage, s'articulent ainsi à l'intériorisation de ces contraintes par les équipes « responsabilisées » en ce sens. Accueils de jour ou centres d'hébergement gèrent des flux plus qu'ils ne se pensent comme ce qu'ils deviennent à l'usage : des lieux de vie.

Je ne voudrais pas donner l'impression de minimiser les situations souvent dramatiques des personnes que nous rencontrons dans ces institutions ou à la rue, ces situations extrêmes que la mort, l'anéantissement, hantent, en exaltant une position de résistance romantique, travailler dans ces institutions et à la rue donne à voir les ravages dramatiques de ces modes de vie, de leur violence sur les corps et les esprits. Mais l'écoute du clinicien, ouvert aux signes, aux ambiances, aux vibrations, aux images, rend ces vies dignes de deuil quand la biopolitique les désignent comme indignes, c'est une écoute du déshumain où ces formations peuvent trouver une voie de figuration : « *C'est la raison pour laquelle le psychanalyste doit éviter autant que possible de se laisser enfermer dans l'absence de projet qui caractérise la mort, mais plutôt se situer, en contrepoint de l'anticipation de la mort de son patient, dans une sorte de temps mort, au sens de l'absence de temps ou d'un hors-temps qui contiendrait en gestation l'anticipation de l'avenir* » (Pommier F. , 2008, p. 158). Les dispositifs sont des matières de figuration d'une appartenance commune et de l'altérité, ici destinés à des sujets en situation de passage, liminal, privés de rites ou de possibilités de passage, parfois entre mort et vie, indigne de deuil (Aubert & Scelles, 2007).

Nous avons voulu ainsi faire valoir dans ce travail les formes d'accueil que se ménagent activement les sujets en errance dans le tissu urbain, comment elles machinent des objets, bricolent des circuits pulsionnels, créent parfois des collectifs et des processus instituant par une implication directe avec un territoire souvent largement désymbolisé et où les humains n'apparaissent que fantomatiquement.

Autour d'une position éthique, Deligny visait par un mot d'ordre « *les aider, pas les aimer* » à éviter aux enfants autistes une vie en institution, d'offrir les conditions d'émergence d'un

milieu propre. Une telle position supposerait de repérer ce qui articule et fait lien dans la vie d'errant au-delà des leurres et valeurs normatives. Il y a un souci de cheminement collectif, de médiations, d'appuis sur des territoires vécus qui relève d'une démarche pré-politique, prenant appui sur les repères présents et la formation de nouveaux, de l'accompagnement et d'une sociabilité parfois réduite à sa dimension « synchrétique ».

Des lieux pouvant accueillir cette singularité sont à créer prenant des distances avec les logiques de l'insertion par le travail ou le logement. Travail et logement sont bien sûr souvent souhaités et supports d'un travail psychique comme possibilité d'une place et d'un statut dans la communauté, mais ne peuvent l'être qu'en tant que lieu métaphorisant, lieu d'un processus instituant, de négociation et de création collective. Lieu d'un prendre soin. C'est ainsi que nous avons proposé une permanence en ce lieu, « les voisins » (voir situation d'Evangelina), dans un squat d'artistes, lieu sensible à d'autres formes de vie que celles prescrites, dont nous voulions qu'il possède ces qualités de distinctivité favorisant des circulations en ayant recours à des médiations qui se trouvent dans une vie collective en construction. Rappelons-nous le programme de l'Internationale Situationniste de transformation de la ville par l'utilisation de médiation, cinéma, théâtre, création architecturale et ce, afin de détourner le monde de l'art et l'urbanisme fonctionnel (dans le souci d'ouvertures, de potentialités, de devenirs) d'abolir la propriété du sol pour le substituer à un usage communautaire, refus des transactions commerciales au profit du don et du potlach, par la libération de l'homme de la contrainte du travail ; programme dont on pourrait reprendre des éléments visant la création des lieux d'accueil collectif. Des lieux qui offriraient la possibilité de tracer, sans rien exprimer à priori, plutôt que de suivre les sillons profonds de l'insertion, imaginer collectivement une vie supportable, en effet, « *l'imaginaire est une instance de création collective permettant l'émergence de choix individuels, tournés vers un projet et non dans une boucle infantile* » (Perret, 2021). Telle expérimentation, telle production imaginaire, telles remobilisations d'expériences et d'affects, ce dégel de parties de soi confrontant aux présences de l'autre, n'est pas donnée. Passer ces seuils suppose des entrées en matière, une invitation, c'est-à-dire un accueil pour un sujet en transformation qui participera à ce projet, à produire des milieux de vie et des conditions d'apparition de ces sujets y compris dans l'espace public.

Bibliographie

- Adorno, T. (2016). Asiles pour sans-abri. Dans *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée* (pp. 45-48). Paris: Payot, coll. Petite biblio classiques.
- Agamben, G. (2006). *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Paris: Éditions Payot et Rivages.
- Agier, M. (2008). *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*. Paris: Fammarion.
- Agier, M. (2018). *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*. Paris: Seuil, coll. Points.
- Aït-Touati, F., Arènes, A., & Grégoire, A. (2019). *Terra Forma : Manuel de cartographies potentielles*. Paris: B42.
- Akoka, K. (2018). Réfugiés ou migrants ? Les enjeux politiques d'une distinction juridique. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 25, pp. 15-30. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/nrp.025.0015>.
- Antonioni, M. (2012). Cartographier l'inconscient. *Chimères*, 76, pp. 91-100, DOI 10.3917/chime.076.0091.
- Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Paris: Dunod.
- Arab, C. (2007). Le "hrague" ou comment les Marocains brûlent les frontières. *Hommes et migrations*, 1266, pp. 82-94, DOI: <https://doi.org/10.3406/homig.2007.4589>.
- Arendt, H. (1983). *Condition de l'homme moderne*. Paris: Calman-Lévy, coll. Pocket Agora.
- Arendt, H. (1989). *La crise de la culture*. Paris: Gallimard, coll. Folio Essais.
- Arendt, H. (1995). *Qu'est-ce que la politique? .* Paris: Seuil.
- Athnassopoulo, G. (2008). *H. Arendt et la cité grecque. L'action, l'accueil et la mémoire*. Récupéré sur Appareil [En ligne] (Numéro spécial): <http://journals.openedition.org/appareil/457>; DOI : <https://doi.org/10.4000/appareil.457>
- Attali, J. (2009). Peter Solterdjik. Explicitations de la vie, anthropologie de l'espace, mondialisation. Dans T. Paquot, & C. Younès, *Le territoire des philosophes* (pp. 337-355). Paris: La découverte.

- Aubert, A., & Scelles, R. (2007). *Dispositifs de soins au défi des situations extrêmes*. Toulouse: Érès.
- Augé, M. (1992). *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: La Librairie du XXe siècle, Seuil.
- Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation*. Paris: PUF.
- Avrane, P. (2020). *Maisons*. Paris: PUF.
- Avron, O. (2013). Pulsion d'interliaison et processus participatifs rythmiques. Dans F. (. Sacco, *Voies nouvelles pour les psychothérapies de groupe* (pp. 43-51, <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/eres.sacco.2013.01.0043>). Toulouse: Érès.
- Ayouch, T. (2017). Genre, classe, "race" et subalternité : pour une psychanalyse mineure. Dans L. Croix, & G. Pommier, *Pour un regard neuf de la psychanalyse sur le genre et la parentalité* (pp. 171-203. DOI : 10.3917/eres.croix.2017.01.0171. URL : <https://www.cairn.info/pour-un-regard-neuf-de-la-psychanalyse--9782749256504-page-171.htm>). Paris: Érès/Points Hors Ligne.
- Bachelard, G. (2002). *Psychanalyse du feu*. Paris: Gallimard coll. Folio Essais.
- Bachelard, G. (2012). *La poétique de l'espace*. Paris: PUF.
- Bacon, L. (2016). Traversée des Balkans, troisième partie. *Vacarme*, 75, pp. 74-77. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/vaca.075.0074>.
- Bacon, L., Clochard, O., Honoré, T., Lambert, L., Mekdjian, S., & Rekacewicz, P. (2016). Cartographier les mouvements migratoires. *Revue européenne des migrations internationales [En ligne]*, 32 (3 et 4).
- Balibar, É. (2016). Psychologie des masses et analyse du moi: Le moment du transindividuel. *Research in Psychoanalysis*, 21, pp. 43a-53a. <https://doi.org/10.3917/rep1.021.0043a>.
- Balint, M. (2010). *Les voies de la régression*. Paris: Payot.
- Barbieri, G. (2022). Des groupes marginaux face au « programme » néolibéral. 128. Récupéré sur Canal Psy [En ligne]: <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=3427>
- Bateson, G. (1995). *Vers une écologie de l'esprit, T.1*. Paris: Points.

- Benasayag, M., & Del Rey, A. (2015). *Clinique du mal-être. La "psy" face aux nouvelles souffrances psychiques*. Paris: La découverte.
- Benhaïm, M. (2005). Déliations sociales et désubjectivation. *Cliniques méditerranéennes*, 72, pp. 103-112. <https://doi.org/10.3917/cm.072.0103>.
- Benhaïm, M. (2012). Vivre est plus difficile que survivre? Ou le clinicien face aux impasses de l'insertion sociale. Dans O. Douville, *Clinique psychanalytique de l'exclusion* (pp. 137-163). Paris: Dunod.
- Benjamin, W. (1933). *Expérience et pauvreté*. Récupéré sur https://po-et-sie.fr/wp-content/uploads/2018/10/51_1989_p71_75.pdf
- Benjamin, W. (1997). *Paris, capitale du xixe siècle. Le livre des passages*. Paris: Le Cerf.
- Benjamin, W. (2013). *Sens unique*. Paris: Payot et Rivages.
- Bernateau, I. (2018). *Vues sur mer*. Paris: PUF; coll. Petite bibliothèque de psychanalyse .
- Berque, A. (2007). Qu'est-ce que l'espace de l'habiter ? Dans T. L. Paquot, *Habiter, le propre de l'humain: Villes, territoire et philosophie* (pp. 53-67). Paris: La Découverte.
- Besse, J. (2004). Quatre notes conjointes sur l'introduction de l'hodologie dans la pensée contemporaine. *Les Carnets du paysage*, 11, pp. 26-33. halshs-00113334.
- Besse, J. (2018). *La nécessité du paysage*. Marseille: Parenthèse.
- Bettleheim, B. (1998). *La forteresse vide*. Paris: Folio.
- Biancarelli, L. (2016). Quand le corps "craque". Sur le crack à la Cracolândia au centre de Sao Paulo. *Psychologie clinique*, 41, pp. 138-153.
- Bidaud, E. (2019). Vers une psychanalyse du paysage. *Psychologie Clinique*, 47, pp. 116-128.
- Binswanger, L. (1998). *Le Problème de l'espace en psychopathologie, préface et traduction de C. Gros-Azorin*. Toulouse: PUM.
- Bion, W. (2001). *Réflexion faite*. Paris: PUF.
- Bion, W. (2007). *Aux sources de l'expérience*. Paris: PUF.
- Bion, W. (2010). *Transformations*. Paris: PUF, Bibliothèque de psychanalyse.

- Bleger, J. (1979). Psychanalyse du cadre psychanalytique. Dans *Crise, Rupture et dépassement* (pp. 255-285, <http://www.psychanalyse.lu/articles/BlegerPsychanalyseCadre.htm>). Paris: Dunod.
- Bleger, J. (2000). Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions. Dans K. R. (ed.), *L'institution et les institutions* (pp. 47-61). Paris: Dunod.
- Bley, L. (2018). Habiter, entre normes et folie. *Cliniques méditerranéennes*, 98, pp. 241-253. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/cm.098.0241>.
- Blondel, F. &. (2018). 2. La vie nue, ou la vie « qui ne mérite pas d'être vécue ». Dans F. &. Blondel, *Aux confins de la grande dépendance: Le polyhandicap, entre reconnaissance et déni d'altérité* (pp. 67-97). Toulouse: Erès.
- Bokanowski, T. (2006). L'acte dans la pratique analytique de Sándor Ferenczi. *Revue française de psychanalyse*, 70, pp. 55-71. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/rfp.701.0055>.
- Bourdieu, P. (1972). La maison ou le monde renversé. Dans P. Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique: Précédé de « Trois études d'ethnologie kabyle »* (pp. 45-59). Genève: Librairie Droz.
- Bourdieu, P. (1982, janvier 14). Le sens de l'État . url : <https://pierrebourdieuunhommage.blogspot.com/2019/12/pierre-bourdieu-la-main-gauche-et-la.html>. (R.-P. R.-P. Droit, & T. Ferenczi, Intervieweurs)
- Bourgain, A. (2016). De l'inaudible à l'inouï. *Le Coq-héron*, 224, pp. 71-82. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/cohe.224.0071>.
- Butler, J. (2002). *La vie psychique du pouvoir*. Paris: Leo Scheer.
- Butler, J. (2014). *Qu'est ce qu'une vie bonne?* Paris: Payot et Rivages.
- Butler, J. (2016). *Rassemblement : pluralité, performativité et politique*. Paris: Fayard.
- Careri, F. (2013). *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique*. Paris/Arles: Actes Sud.
- Caris, R. (2019). La rue tue... toute l'année. *VST - Vie sociale et traitements*, 141, pp. 3-4. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/vst.141.0003>.

- Castel, R. (1976). *Le psychanalysme*. Paris: Flammarion.
- Castel, R. (2003). *L'Insecurité sociale : Qu'est-ce qu'être protégé ?* Paris: Seuil, coll. la République des idées.
- Castel, R. (2013). *La Montée des incertitudes: Travail, protections, statut de l'individu*. Paris: Points.
- Chagnon, J., & Houssier, F. (2012). L'illusoire attente de la demande. *Adolescence*, 30(4), pp. 919-933.
- Charles, C. (2018). *Paris, capitale des 19ème siècles*. Paris: Seuil, coll.Points.
- Charreton, G., Matthieu, F., & Pitici, C. (2012). La scène errante: en quête d'un domicile fixe dans l'autre. *Psychologie clinique*, 33, pp. 125-137.
- Cherki, A. (2008). *La Frontière invisible, violence de l'immigration*. Paris: éditions des crépuscules.
- Chetrit-Vatine, V., & Granek, M. (2021). Espace psychique, lieu analytique, Makom. *Revue française de psychanalyse*, 85, pp. 1157-1210. <https://doi.org/10.3917/rfp.855.1157>.
- Ciccione, A., & Lhopital, M. (1997). *Naissance à la vie psychique*. Paris: Dunod.
- Coccia, E. (2021). *Philosophie de la maison. L'espace domestique et le bonheur*. Paris: Payot & Rivages.
- Colin, V. (2002). *Psychodynamique de l'errance. Traumatisme, fantasmes originaires et mécanisme de périphérisation topique*. Université Lumière Lyon 2.
- Conseil économique et social. (1987). *Rapport « Grande pauvreté et précarité économique et sociale », présenté par Joseph Wresinski*. Récupéré sur séances des 10 et 11 février. Consultable en ligne : <http://www.lecese.fr/sites/default/files/pdf/Rapports/1987/Rapport-WRESINSKI.pdf>
- Cuillerai, M. (2010). Le tiers-espace: une pensée de l'émancipation? *Acta Fabula*, 11, p. <http://www.fabula.org/acta/document5451.php>.

- Cuillerai, M. (2014). 15. Qu'est ce qu'un peuple ? Dans C. C. éd., *Roms, Tsiganes, Nomades: Un malentendu européen* (pp. 343-353, <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/kart.coqu.2014.01.0343>). Paris: Karthala.
- Cuillerai, M. (2018). Le refuge et l'oïkos. *Tumultes*, 51(2), pp. 77-88.
- Dante, J. (Réalisateur). (1987). *L'aventure intérieure (Innerspace)* [Film].
- Dauphant, L. (2018). *Géographies. Ce qu'ils savaient de la France (1100-1600)*. Ceyzérieu: Champ Vallon.
- David-Ménard, M. (2020). *La vie sociale des choses. L'animisme et le objets*. Lormont: Le bord de l'eau.
- De Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Paris: Gallimard, coll. folio essais.
- Debord, G. (1955, 6). Introduction à une critique de la géographie urbaine. *Les lèvres nues*, pp. <https://www.larevuedesressources.org/introduction-a-une-critique-de-la-geographie-urbaine,033.html>.
- Debord, G. (2006). *Oeuvres*. Paris: Gallimard.
- Declerck, P. (2001). *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*. Paris: Plon, coll. Terre Humaine.
- Dejours, C. (2009). *Travail vivant. Sexualité et travail*. Paris: Payot.
- Dejours, C. (2016). Chapitre 7. A-symbolisation et topique du clivage : les accidents de la séduction. Dans A. B. éd., *Aux limites de la symbolisation* (pp. 111-131). Paris: Dunod.
- Dejours, C. (2018). Troisième topique et analyse de la destructivité. Dans A. (. Braconnier, *Destructivité et exaltation: Du bébé à l'adolescent* (pp. 91-116, <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/eres.braco.2018.01.0091>). Toulouse: Érès.
- Deleuze, G. (1975). *Ecrivain non: un nouveau cartographe*. Récupéré sur Academia: https://www.academia.edu/31386421/%C3%89crivain_non_un_nouveau_cartographe_1_
- Deleuze, G. (2010). *Proust et les signes*. Paris: PUF.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1972). *L'anti-Oedipe*. Paris: Les éditions de minuit.

- Deleuze, G., & Guattari, F. (1975). *Kafka. Pour une littérature mineure*. Paris,: Editions de Minuit.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*. Paris: Ed. de Minuit.
- Deleuze, G., & Parnet, C. (1977). *Dialogues*. Paris: Flammarion,.
- Deligny, F. (2013.). *Cartes et lignes d'erre/Maps and Wander Lines. Traces du réseau de Fernand Deligny 1969-1979*. Paris: L'Arachnéen.
- Deligny, F. (2017). Cahiers de la Fgéri. Dans F. Deligny, *Oeuvres* (pp. 637-671). Paris: L'arachnéen.
- Deligny, F. (2017). Le craindre et le croire. Dans *Œuvres* (pp. 1087-1223). Paris: L'Arachnéen.
- Deligny, F. (2017). Les Vagabonds efficaces. Dans F. Deligny, *Œuvres* (pp. 161-214). Paris: L'arachnéen.
- Delion, P. (2022). *La constellation transférentielle*. Toulouse: Erès, coll. le Carnet Psy.
- Douville, O. (2001). Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social. *Cliniques méditerranéennes*, 63, pp. 239-262. <https://doi.org/10.3917/cm.063.0239>.
- Douville, O. (2006). *De l'adolescente errante dans nos mondes contemporains*. halshs-00113256.
- Douville, O. (2010). Les fonctions psychiques de l'errance. *Psychologie Clinique*, 30, pp. 80-93. <https://doi.org/>.
- Douville, O. (2012). De l'errance dans la ville moderne : perspectives cliniques et anthropologiques. Dans M. (. Sassolas, *Quels toits pour soigner les personnes souffrant de troubles psychotiques* (pp. 167-185). Toulouse: Érès.
- Douville, O. (2012). De l'exil à l'exil intérieur. Dans O. (. Douville, *Clinique psychanalytique de l'exclusion* (pp. 13-42, <https://doi.org/10.3917/dunod.douvi.2012.01.0013>). Paris: Dunod.
- Douville, O. (s.d.). *Adolescence, errance, exclusion*. Récupéré sur <https://sites.google.com/site/olivierdouvilleofficiel/articles/adolescence-errance-exclusion>

- Dufourmantelle, A. (2012). L'hospitalité, une valeur universelle ? *Insistance*, 8, pp. 57-62.
<https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/insi.008.0057>.
- Dulau, P. (2009). Heidegger, la parole et la terre. Dans T. Pacquot, & C. Younès, *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée au XXème siècle* (pp. 177-200). Paris: La découverte.
- Dupont, J. (2013). Introduction. La démarche ferenczienne. *Le Coq-héron*, 212, pp. 9-26.
<https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/cohe.212.0009>.
- Eiguer, A. (2004). *L'inconscient de la maison*. Paris: Dunod.
- Emmanuelli, X., & Malabou, C. (2009). *La grande exclusion*. Montrouge: Bayard.
- Estellon, V. (2012). Figures et formes des états limites. *Le Carnet PSY*, 160, pp. 26-30.
<https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/lcp.160.0026>.
- Estellon, V. (2014). *Les états limites*. Paris: Que sais-je? Presses Universitaires de France.
- Estellon, V. (2018). En séance, hors séance. *Revue française de psychanalyse*, 82, pp. 110-120.
- Featherstone, M. (2021). Le flâneur, la ville et la vie publique virtuelle. *Sociétés*, 153, 19-46.
<https://doi.org/10.3917/soc.153.0019>.
- Fédida, P. (2007). Humain/déshumain. Dans P. F. coll., *Humain/déshumain. Pierre Fédida, la parole de l'œuvre*. Paris: PUF.
- Ferenczi, S. (1970). « Le développement du sens de réalité et ses stades ». Dans *Psychanalyse T.2* (pp. 51-65, <http://www.dundivanlautre.fr/individu-sujet-identite-institution-masse/sandor-ferenczi-le-developpement-du-sens-de-la-realite-et-ses-stades-1913>). Paris: Payot.
- Ferenczi, S. (2004). *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*. Paris: Payot, Petite bibliothèque.
- Fleury, C. (2015). *Les irremplaçables*. Paris: Gallimard, coll. Folio essais.
- Fleury, C. (2019). *Le soin est un humanisme*. Paris: Gallimard, coll. Tracts.
- Foessel, M. e. (2022). Le plaisir et la honte : des affects politiques. *Esprit*, pp. 41-52.
<https://doi.org/10.3917/espri.2207.004>.

- Foucault, M. (1972). *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (1999). *Les anormaux: cours au Collège de France (1974-1975)*. Paris: Gallimard/Seuil.
- Foucault, M. (2009). *Les Hétérotopies*. Paris: Nouvelles Éditions Lignes.
- Freud, S. (1919). L'inquiétante étrangeté. Dans S. FREUD, *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (pp. p. 211-263). Paris: Gallimard, coll. « Folio ».
- Freud, S. (1977). *Cinq psychanalyses*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1985). *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Paris: Gallimard.
- Freud, S. (1985). *Résultats, idées, problèmes, Résultats, idées, problèmes, T.II*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1993). *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1995). *Malaise dans la civilisation*. Paris: PUF.
- Freud, S. (2001). Le Moi et le Ça. Dans *Essais de psychanalyse* (pp. 243-305). Paris: Payot.
- Freud, S. (2001). Psychologie des foules et analyse du moi. Dans *Essais de psychanalyse* (pp. 129-242). Paris: Payot, coll."petite bibilothèque".
- Freud, S. (2010). *L'interprétation du rêve*. Paris: Éditions du Seuil.
- Freud, S. (2010). *Névrose, psychose et perversion*. Paris: PUF.
- Freud, S. (2015). *Totem et tabou*. Paris: PUF.
- Freud, S., & Breuer, J. (2002). *Études sur l'hystérie*. Paris: PUF.
- Freud, S., Le Troquer, J., Liégeon, A., & Samson, F. (2011). *Esquisse d'une psychologie*. Toulouse: Érès.
- Furtos, J. (2000). Epistémologie de la clinique psychosociale (la scène sociale et la place des psy). *Pratiques en santé mentale, 1*, pp. 23-32.
- Furtos, J. (2002). Le syndrome d'auto-exclusion. *Rhizome, 9*.

- Furtos, J. (2005). Introduction: Souffrir sans disparaître (pour définir la santé mentale au-delà de la psychiatrie). Dans J. (. Furtos, *La santé mentale en actes* (pp. 9-38). Toulouse: Érès.
- Gauchet, M. (1998). Essai de psychologie contemporaine. Un nouvel âge de la personnalité. *Le Débat*, 99, pp. 164-181.
- Glowczewski, B. (1996). *Les rêveurs du désert. Peuple Walpiri d'Australie*. Arles: Actes sud.
- Gontchorov, I. (2007). *Oblomov*. Paris: Folio.
- Gori, R., & Del Volgo, M.-J. (2008). *Exilés de l'intime La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*. Paris: Denoël.
- Green, A. (1990). Le concept de limite. Dans *La Folie privée* (pp. 103-140). Paris: Gallimard.
- Green, A. (1999). Passivité-passivation : jouissance et détresse. *Revue française de psychanalyse*, 63, pp. 1587-1600.
- Gros-Azorin, C. (1998). Préface. Dans L. Binswanger, *Le problème de l'espace en psychopathologie* (pp. 7-44). Toulouse: Presses universitaires du Midi.
- Guattari, F., & Glowczewski, B. (1987). Les Warlpiri. *Chimères. Revue des schizoanalyses*, 1, pp. 1-29, https://www.persee.fr/doc/chime_0986-6035_1987_num_1_1_1019.
- Gwiazdzinski, L. (2018). Néo-situationnisme : vers un nouvel art des territoires. *Carnets des études urbaines*, pp. halshs-01989932.
- Hall, E. T. (1971). *La dimension cachée*. Paris: Seuil.
- Heidegger, M. (1951). *Essais et conférences Martin Heidegger 1951 (Conférence prononcée au mois d'août 1951 à Darmstadt)* Gallimard. Récupéré sur http://palimpsestes.fr/textes_philo/heidegger/habiter.html
- Hofmann, C., Richard, H., & Vagnon, E. (. (2014). *L'âge d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde*. Paris: BNF.
- Humphreys, D. (2014). Figuration de l'intraduisible de l'exclusion à travers le dispositif de supervision. *Cliniques méditerranéennes*, 90, pp. 103-116 <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/cm.090.0103>.

- Humphreys, D., Tsoni, E., & Pawlik, C. (2019). La relation à l'objet dans la clinique de la grande précarité : une approche transversale. *Connexions*, 112, pp. 199-210, <https://doi.org/10.3917/cnx.112.0199>.
- Ingold, T. (2007). *Une brève histoire des lignes*. Bruxelles: Zone Sensibles.
- Ingold, T. (2013). Bâtir, habiter, vivre. Dans *Marcher avec les dragons* (pp. 203-239). Zones sensibles.
- Ingold, T. (2013). Culture et perception de l'environnement. Dans *Marcher avec les dragons* (pp. 177-201). Paris: Points Essais.
- INSEE. (2011, 1 6). *Être sans domicile, avoir des conditions de logement difficiles La situation dans les années 2000*. Récupéré sur <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281024>
- INSEE. (2021, 10 11). *L'essentiel... sur la pauvreté*. Récupéré sur <https://www.insee.fr/fr/statistiques/5759045#onglet-3>
- Jaspers, K. (2001). *Introduction à la philosophie*. Paris: 10/18.
- Jospeh, I. (2005). Aspects cosmopolitiques de l'errance urbaine : l'ethnographie des SDF. *Tumultes*, 24, pp. 111-143, [10.3917/tumu.024.0111](https://doi.org/10.3917/tumu.024.0111).
- Jullien, F. (2014). *Vivre de paysage*. Paris: Gallimard, coll. Folio.
- Kaës, R. (2012). *Le Malêtre*. Paris: Dunod.
- Kaës, R. (2014). *Les alliances inconscientes*. Paris: Dunod.
- Kaës, R. (2019). Réalité psychique et souffrance dans les institutions. Dans R. (. Kaës, *L'institution et les institutions. Etudes psychanalytiques* (pp. 1-46). Paris: Dunod.
- Kant, E. (1781). *Critique de la raison pure*. Récupéré sur <https://www.les-philosophes.fr/kant-critique-de-la-raison-pure/Page-11.html>
- Kassabova, K. (2020). *Lisière*. Paris: Marchialy.
- Kerouac, J. (1974). *Les clochards célestes*. Paris: Gallimard, coll. Folio.

- Kitts, A. (2008). Mendicité, vagabondage et contrôle social du moyen âge au XIXe siècle : état des recherches. *Revue d'histoire de la protection sociale*, 1, pp. 37-56. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/rhps.001.0037>.
- L'Heuillet, H. (2016). *Du voisinage. Réflexions sur la coexistence humaine*. Paris: Albin Michel.
- Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XX, Encore*. Paris: Seuil.
- Laplanche, J., & Pontalis, J. (2004). *Le vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: PUF.
- Lazzarotti, O. (2006). *Habiter, la condition géographique*. Paris: Belin, coll. « Mappemonde ».
- Le Blanc, G., & Brugère, F. (2017). *La fin de l'hospitalité*. Flammarion.
- Le Conseil Nocturne. (2019). *Habiter contre la métropole*. Paris: Divergences.
- Le Garrec, M. (2020). Deleuze et Guattari : le délire parle toujours de race. *Chimères*, 96, pp. 186-199, <https://doi.org/10.3917/chime.096.0186>.
- Le Poulichet, S. (2003). *Psychanalyse de l'informe. Dépersonnalisations, addictions, traumatismes*. Paris: Aubier.
- Le Poulichet, S. (2008). Le corps pensé par les images de rêve. *Champ psychosomatique* (52), pp. 79-90. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/cpsy.052.0079>.
- Lebrun, J. (2006). *Un monde sans limite*. Toulouse: Érès. coll. "Point hors ligne".
- Lefebvre, H. (2009). *Le droit à la ville*. Paris: Anthropos.
- Lepoutre, T., Fernandez, I., Chevalier, F., Lenormand, M., & Guérin, N. (2019). Les frontières psychanalytiques du moi : Freud, Klein, Winnicott, Lacan. *L'Évolution Psychiatrique*, 84(1), pp. 69-101.
- Leroy-Viémon, B., & Moscato, F. (2012). Le problème de l'espace chez les adultes cérébro-lésés. L'espace thymique comme accueil de l'altérité subjectivante. *Psychologie Clinique*, 33, 80-96. <https://www.cairn.info/revue--2012-1-page-80.htm>.
- Les nouvelles formes de précarité. Regards croisés entre la philosophie et la sociologie. (2011). *Sociologie*, 2, pp. 417-431. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/socio.024.0417>.

- Lévi-Strauss, C. (1955). *Tristes Tropiques*. Paris: Plon, coll. Terre humaine, édition de poche Presses Pocket.
- Lévi-Strauss, C. (1990). *La pensée sauvage*. Paris: Pocket, coll. Agora.
- Lion, G. (2014). En quête de chez-soi. Le bois de Vincennes, un espace habitable ? *Annales de géographie*, 697, pp. 956-981.
- Lion, G. (2015). *Incertaines demeures. Enquête sur l'habitat précaire*. Paris: Bayard.
- Lits, M. (2014). L'espace public : concept fondateur de la communication. *Hermès, La Revue*, 70, 77-81. <https://doi.org/10.3917/herm.070.0075>.
- Lussault, M. (2017). *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies politiques de la mondialisation*. Paris: Seuil, coll. « La couleur des idées ».
- Maisondieu, J. (2010). *La fabrique des exclus*. Paris: Bayard.
- Marcuse, H. (1979). *Eros et civilisation*. Paris: Points, coll. Seuil.
- Marx, K. (2008). *Le capital, Livre 1*. Paris: Gallimard/Folio Essais.
- Marx, K. (2008). *Le capital, livre 3*. Paris: Gallimard, coll. Folio Essais.
- Mathieu, F. (2011). L'errance psychique des sujets SDF : le manteau cloacal, l'effondrement scénique et la séduction. Lyon: thèse de doctorat non publiée.
- Mathieu, F. (2011). L'errance psychique des sujets SDF : le manteau cloacal, l'effondrement scénique et la séduction. thèse de doctorat non publiée.
- Mathieu, F. (2014). Le manteau cloacal : Hypothèses psychodynamiques concernant l'incurie des sujets SDF. *Le Carnet PSY*, pp. 39-45.
- Mathieu, F., Charreton, G., & Pitici, C. (2011). La pratique du Squiggle urbain: Réflexions sur l'accompagnement des personnes sans domicile fixe. *Perspectives Psy*, 50, pp. 146-154. <https://www-cairn-info.ezproxy.u-paris.fr/revue--2011-2-page-146.htm>.
- McDougall. (1989). *Théâtres du corps*. Paris: Folio.
- Melman, C. (2005). *L'homme sans gravité*. Paris: Gallimard.
- Meltzer, D. e. (1984). *Explorations dans le monde de l'autisme*. Paris: Payot.

- Mezzadra, S. (2004). Capitalisme, migrations et luttes sociales: Notes préliminaires pour une théorie de l'autonomie des migrations. *Multitudes*, 19, pp. 17-30.
- Mickiewicz, A. (1830). *Do matki polki*. Récupéré sur [https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_la_m%C3%A8re_polonaise_\(traduction_P.-N._Bonaparte\)](https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_la_m%C3%A8re_polonaise_(traduction_P.-N._Bonaparte))
- Misiorowska, M. (2005). Les femmes en Pologne postcommuniste : entre traditions et modernité. *Politique et Sociétés*, 24, 171–190. <https://doi.org/10.7202/012695ar>.
- Moine, A. (2006). Le territoire comme un système complexe : un concept opératoire pour l'aménagement et la géographie. *L'espace géographique*, 35, pp. 115-132.
- Molinier, P. (2008). *Les enjeux psychiques du travail*. Paris: Payot & Rivages.
- Molinier, P. (2016). L'accueil et le plaisir de soigner. *Le sujet dans la cité*, 7, pp. 141-150. <https://doi.org/10.3917/lhdlc.007.0141>.
- Moyano, O. (2004). Les espaces de la pensée. Réflexion sur la notion de placement. *Rhizome*, 16.
- Nauleau, G., & Quesemand-Zucca, S. (2003). L'ivresse de la rue. *Psychologie clinique*, 14, pp. 93-98.
- Neuburger, R. (2003). *L'autre demande. psychanalyse et thérapie familiale*. Paris: Payot.
- Oheix, G. (1981). *Contre la précarité et la pauvreté, 60 propositions* ». Paris.
- Olmédo, E. (2011). *Cartographie sensible, émotions et imaginaire*. Récupéré sur Visionscarto: <https://visionscarto.net/cartographie-sensible>
- Olmedo, E. (2019). Cartographie sensible des luttes. *Vacarme*, 89, pp. I-II. <https://doi.org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/vaca.089.0000>.
- Oury, J. (2003). Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose. *Cahiers de psychologie clinique*, 21, 155-165. <https://doi.org/10.3917/cpc.021.0155>.
- Oury, J. (2005). *Le collectif. Le séminaire de Saint-Anne*. Nîmes: Champ social.

- Oury, J. (2008). L'univers psychotique côtoie le « hors-temps » dans une dysrythmie existentielle. *Les Lettres de la SPF*, 20, 91-100. <https://doi.org/10.3917/lspf.020.0091>.
- Oury, J., & Depussé, M. (2003). *A quelle heure passe le train... Conversations sur la folie*. Paris: Calman-Lévy.
- Oury, J., & Faugeras, P. (2016). *Préalable à toute clinique des psychoses*. Toulouse: érès.
- Pacquot, T. (2022). Urbaphobie, urbaphilie et urbicide. *Constructif*, 63, pp. 25-28.
- Pankow, G. (1983). *L'homme et sa psychose*. Paris: Aubier.
- Pankow, G. (1983). *Structure familiale et psychose*. Paris: Aubier.
- Pankow, G. (1986). *L'Homme et son espace vécu*. Paris: Aubier.
- Paquot, T. (2020). *Demeure terrestre. Enquête vagabonde sur l'habiter*. Saint-Mandé: Terre Urbaine.
- Paquot, T., & Muis, A. (2019, octobre). « Vous avez dit : 'territoire' ? » Comment chaque discipline l'appréhende-t-elle ? De l'éthologie à la philosophie. Récupéré sur cités territoires gouvernance. Le territoire au cœur de la transition: https://www.citego.org/bdf_fiche-document-1507_fr.html
- Pawlik, C. (2015). Migration, alcoolisation et exclusion : enjeux et dispositifs. *Psychologues et Psychologies*, 241, pp. 15-17. <https://doi.org/10.3917/pep.241.0003e>.
- Pawlik, C., Smirnova, O., & Patroucheva, O. (2019). Accompagnement des usagers de drogues russophones : migration, addiction, approche thérapeutique. *Psychotropes*, 1(1), pp. 9-23.
- Perrec, G. (2022). *Espèces d'espaces*. Paris: Seuil, coll. La librairie du XXIe siècle.
- Perrec, G. (2022). *Lieux*. Paris: Seuil.
- Perret, C. (2021). *Le tacite, l'humain. Anthropologie clinique de Fernand Deligny*. Paris: Seuil, coll. La librairie du XXI siècle.
- Pestre, E. (2015). Déplacements et subjectivités dans le monde globalisé. Quand le « migrant clandestin » brûle ses attaches premières. *L'information psychiatrique*, 91, pp. 15-20.

- Pestre, E. (2022). *La vie dans la jungle*. Paris: PUF.
- Piaget, J. (1972). *Problèmes de psychologie génétique : l'enfant et la réalité*. Récupéré sur https://www.fondationjeanpiaget.ch/fjp/site/ModuleFJP001/index_gen_page.php?IDPAGE=386&IDMODULE=72
- Pinel, J.-P. (2015). Les dispositifs d'intervention clinique en institution. *Filigrane*, 24(2), pp. 109–116. <https://doi.org/10.7202/1036534ar>.
- Pinel, J.-P. (2018). Adolescentes, agirs délinquants et convocation du répondant. *Adolescence*, 361, pp. 133-146. <https://doi.org/10.3917/ado.101.0133>.
- Pommier, F. (2008). *L'extrême en psychanalyse*. Paris: Campagne Première.
- Pommier, G. (2001). À propos de la présentation postmoderne de l'hystérie. Dans A. Michels, *Actualité de l'hystérie* (pp. 303-314 <https://doi.org/10.3917/eres.miche.2001.01.0303>). Toulouse: Érès.
- Pontalis, J. (1975). Trouver, accueillir, reconnaître l'absent. Dans D. Winnicott, *Jeu et réalité* (pp. 7-17). Paris: Gallimard, coll. Folio Essais.
- Popovici, E., & Pawlik, C. (2018). Quelques principes d'intervention d'une équipe mobile à destination de migrants précaires. *Rhizome*, 68, p. 9.
- Prat, R. (2011). Aux origines du narcissisme... l'autre : nature des expériences relationnelles précoces. *Le Carnet PSY*, 153, pp. 24-32. <https://doi.org/10.3917/lcp.153.0024>.
- Proth, B., & Joseph, I. (2005). La « mise en demeure » d'un aéroport parisien par trois SDF irréductibles. *L'Homme & la Société*, 155, 157-180. <https://doi.org/10.3917/lhs.155.0157>.
- Proust, M. (1988). *Le Côté de Guermantes*. Paris: Folio.
- Quesemand-Zucca, S., & Douville, O. (s.d.). *Le fait clinique, révélateur d'un interrogation politique? A propos de l'abandon de la demande de soin chez des personnes vivant en situation chronique de désocialisation*. Récupéré sur <https://www.psychorressources.com/bibli/fait-clinique.pdf>

- Rancière, J. (2020). *Le temps du paysage; au origines de la révolution esthétique*. Paris: La fabrique.
- Raufast, L., & Estellon, V. (2022). Furie froide et clinique du contre-transfert en psychoboxe. *Adolescence*, 401, pp. 161-174. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/ado.109.0161>.
- Reich, W. (2001). *La psychologie de masse du fascisme*. Paris: Payot.
- Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris: PUF.
- Roussillon, R. (2012). Deux paradigmes pour les situations-limites : processus mélancolique et processus autistique. *Le Carnet PSY*, 161, pp. 37-41. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/lcp.161.0037>.
- Sami-Ali. (1974). *L'espace imaginaire*. Paris: Gallimard.
- Sassen, S. (2005). Introduire le concept de ville globale. *Raisons politiques*, 15, 9-23. <https://doi.org/10.3917/rai.015.0009>.
- Schaer, R. (2018, mars). *Qu'est ce qu'habiter, une lecture critique de Martin Heidegger (vidéo)*. Récupéré sur BNF: <https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/quest-ce-quhabiter-une-lecture-critique-de-martin-heidegger>
- Searles, H. (1986). *L'environnement non humain*. Paris: Gallimard.
- Segers, M.-J. (2009). *De l'exil à l'errance*. Toulouse: Érès.
- Serfaty-Garzon, P. (2003). *Chez soi. Les territoires de l'intimité*. Paris: Armand Colin.
- Sibertin-Blanc, G. (2010). Cartographie et territoires: La spatialité géographique comme analyseur des formes de subjectivité selon Gilles Deleuze. *L'Espace géographique*, 39, pp. 225-238.
- Simmel, G. (2018). *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Paris: Payot, coll. "petite bibliothèque".
- Sironi, F. (2007). *Psychopathologie des violences collectives*. Paris: Odile Jacob.
- Skolimowski, J. (Réalisateur). (1982). *Moonlighting* [Film].

- Szwec, G. (2014). *Les galériens volontaires: Essais sur les procédés autocalmants*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Tiberghien, G.-A. (2007). *Finis terrae : imaginaires et imaginations cartographiques*. Paris: Bayard .
- Vernant, J. (1966). Hestia-Hermès. Sur l'expression religieuse de l'espace et du mouvement chez les Grecs. Dans *Mythe et pensée chez les Grecs: Etudes de psychologie historique* (pp. 153-201). Paris: La Découverte.
- Vinot, F. (2013). Samu Social: relances psychanalytiques en réponse à une analyse sociologique. Notes pour une clinique de l'habiter. *L'évolution psychiatrique*, 78, pp. 668–679.
- Vinot, F. (2015). Hystérie et structure d'hébergement : nouvelles notes pour une clinique de l'habiter. *L'Évolution Psychiatrique*, 80, pp. 467-477, <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2014.02.001>.
- Vinot, F. (2021). Irréversible du traumatisme, réversibilité des espaces – Métapsychologie de l'habiter. *Essaim*, 46, pp. 99-110. <https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/ess.046.0099>.
- Vinot, F., & Vives, J.-M. (2010). *Dimensions psychologiques de l'habiter chez les personnes sans domiciles fixes*. Rapport de recherche financé par la DDASS 06. Université Nice Sophia-Antipolis.
- Volvey, A. (2014). Le corps du chercheur et la question esthétique dans la science géographique. *L'Information géographique*, 78, pp. 92-117. <https://doi.org/10.3917/lig.781.0092>.
- Winnicott, D. (1969). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris: Payot.
- Winnicott, D. (1975). *Jeu et réalité*. Paris: Gallimard, coll. Folio Essais.
- Winnicott, D. (1975). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. Dans *Jeu et réalité*. Gallimard.
- Winnicott, D. (1993). L'anxiété associée à l'insécurité. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (pp. 198-202). Paris: Payot.

- Winnicott, D. (2000). La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques. Dans *La crainte de l'effondrement*. Paris: Gallimard.
- Woolf, V. (2020). *Un lieu à soi*. Paris: Folio.
- Younes, C. (2017). Refaire monde: dérives, parcours balisés, arpentages. Dans N. Caritoux, & F. (. Villard, *Nouvelles psychogéographies* (pp. 211-218). Sesto San Giovanni – Italie: Mimesis.
- Zaltzman, N. (2011). *Psyché anarchiste: Débattre avec Nathalie Zaltzman*. Paris: PUF.
- Zask, J. (2018). *Se réunir. Du rôle des places dans la cité*. Paris: Premier parrallèle poche.
- Zeinedi-Henry, D. (2002). *Les SDF et la ville, Géographie du savoir-survivre*. Paris: Bréal.

LISTE DES ÉLÉMENTS SOUS DROITS

Liste de **tous les éléments retirés** de la version complète de la thèse
faute d'en détenir les droits

Document à intégrer dans la version partielle de la thèse

Illustrations, figures, images...

Légende de l'image	N° de l'image	Page(s) dans la thèse
<i>Carte de POINT DE VIE, Un continuum transcalaire (Aït-Touati, Arènes, & Grégoire, 2019) (à lire de l'extérieur vers l'intérieur)</i>		p.304

Articles, chapitres, entretiens cliniques...

Titre du document	N° (si numéroté)	Page(s) dans la thèse